la civilisation francaise

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

Oh Feu L3G 7] fran Sektuwe Fh Bie PLT PAG he ne ras. Ab Mate ts wey Me Tis ae hse te "4 besaiiba bbs Peat Me sai crear} a iy abd eae wali Ueige. L ‘ ie hinbs | Pree: rah ei «, pres ane li é 7 siRiy ois Ein geen Prin) ‘| p ; tiga thin Wor iis i oy sich ee uf ; fib re ia, ; rh in haw ane Naakgreta eieeaue tt os 3 ee suse 0 Et a Aa ae f 1 E 4 fin 4 bi ‘| ida ah eT, i ree : Tnde beds. Parte piiawar HP ale Ay 4 oh y, r+ Foal bh BAW Aa DA iy - a

QUEEN MARY COLLEGE (University of London) LIBRARY
Class Mark Stock No. IC. 22 Ie ShS Author or Entry Word Location
MALLET, H. Title Fund hea ensadisoarum Toner fromcni iso. ,

WITHDRAWN ° FROM STCci< QMUL LIBRARY NNN DATE DUE FOR RETURN (Undergraduate Students Only)

2 OCT 1952
18 NOV 1955
19 JUN 1961
3 JUN 1963
3 MAY 1968
4 OCT 1968

16 JAN 1998

LA CIVILISATION FRANCAISE

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

A | er Ae 6 ey \ iad Ca <s ay x ; > > vAL ro és , A : ‘ ie uy, 7" oe j 4 . a i . So ep e ra A 41) 7 Petal iso a al as

[8348 LA ee CIVILISATION FRANCAISE PAR HENRI MALLET agrégé de Université, professeur d’anglais au Lycée du Mans AVEC AVANT-PROPOS DE _ FRANK A. HEDGCOCK docteur és lettres, M. A. LONDON G. BELL AND SONS 1930

DC 33

EAST TENNESSEE STATE COLLEGE

AVANT - PROPOS La séparation des pouvoirs est une doctrine politique quia fait fortune et dont lapplication pratique @ donné de bons résultats. On n’a jamais avancé, que je sache, une théorie de la séparation des sujets de l'enseignement; mais cela se pratique dans nos colléges au grand détriment de l’éducation générale. Aujourd hui, nous sommes tous spécialistes. Chaque professeur s’occupe de son domaine particulier et les cerveaux des éléves deviennent une agglomération de petites cases ou sont emmagasinées les connaissances : ici, Vhistoire; la, les mathématiques; de ce cété-ci, le francais ou lallemand; en face, le latin ou le grec, et ainsi de suite. On laisse & chaque individu le soin de combiner tous ces éléments qui, dans leur ensemble, pourraient lui fournir un apercu du milieu ow il se meut et des hommes parmi lesquels il vit. Et la plupart dés éléves, n’étant pas capables dun pareil effort, emportent du collége des parcelles de savoir qui ne composent pas une éducation. N’est.il pas évident que, par réaction contre la

VIII Avant-Propos sement de la France a travers les siécles, le développement de son systéme politique et l'évolution de sa pensée dans le domaine des lettres, des sciences et des arts. Grace & sa connaissance approfondie des deux pays, M. Henri Mallet était particuliérement compétent pour écrire un tel ouvrage et pour noter les nombreux points de contact entre les deux civilisations. Son livre sera un puissant instrument de travail, non seulement pour les éléves de nos colléges, mais aussi pour les étudiants de nos universités et pour tous ceux qui s intéressent aux relations franco-anglaises. Le sachant de documentation exacte et de sources contrélées, je peux le recommander en toute confiance aux professeurs et au public, siir, d ailleurs, qu'a la lecture il se recommandera bien plus fortement de lui-méme. Frank A. HEDGCcocK.

PREFACE A MES LECTEURS ANGLAIS Il y a eu, au mois d’avril 1929, vingt-cing ans que la France et |’Angleterre se sont rapprochées, a la suite d'une longue période de rivalité : les gouvernements britannique et frangais ont célébré, comme il convenait, les « noces d’argent » de |’Entente cordiale. Ces fétes de 1929 commémoraient en réalité plus qu’un événement historique : elles commémoraient vingt-cing années d’une collaboration continue, dans la paix, dans la guerre, et de nouveau dans la paix. Cette collaboration répondait-elle seulement aux conceptions de certains hommes d’Etat? Etait-elle seulement la « plate-forme électorale » de certains partis politiques? Nullement. L’Angleterre et la France sont deux nations démocratiques ot l’opinion publique juge périodiquement et en dernier ressort tous les actes des gouvernements. Si donc |’Entente cordiale a duré un quart de siécle et survécu a d’innombrables changements de ministéres, c’est que l’opinion publique lui a été généralement favorable, en France et en Angleterre. Certes le « Francais moyen », « ’homme de la rue », — pour employer les expressions en faveur aujourd’hui, — seraient incapables d’exposer avec précision les raisons pour lesquelles ils ont soutenu

X Préface ’Entente cordiale; ils l’ont cependant soutenue, I’un et autre, parce qu’ils sentaient profondément qu’une active collaboration entre la France et l’Angleterre était utile a l’Angleterre. a la France, et peut-étre 4 |’Europe entiére. A votre tour, vous vous prononcerez sur cette question. Dans quelques années, — dans quelques mois pour certains, — vous serez des hommes et vous participerez aux affaires de votre pays. Vous aurez a dire s’il vous semble nécessaire que |’Angleterre reste étroitement unie a la France. Ne convient-il pas d’ici la que vous connaissiez bien la France? Vous la connaissez déja un peu, par les voyages, par les films, par les photographies, par les legons de vos professeurs, et par vos lectures. Mais votre connaissance de la France est fragmentaire: vous vous rappelez quelques noms, quelques extraits d’écrivains, quelques événements historiques; vous ne pouvez pas définir « Vesprit francais », si par « esprit » nous entendons certaines fagons de penser et de sentir héréditaires, certaines préférences et certaines aversions instinctives, certains préjugés apparents; vous pouvez encore moins savoir quelles causes historiques et géographiques ont contribué a faconner la mentalité francaise. A mesure que vous avancerez dans vos études, vous connaitrez plus en détail les écrivains frangais modernes, vous saisirez mieux le réle joué par la France dans la politique des quatre derniers siécles, vous vous rendrez un compte plus exact de l’influence exercée par la Révolution de 1789 sur les destinées de la France et de certaines nations étrangéres. Alors vous vous poserez vraisemblablement quelques questions : « Quelle destinée les Frangais ont-ils souhaitée pour leur pays? Comment ont-ils résolu les

Préface XI grands problémes du gouvernement? Quelle idée se sont-ils faite de l'Homme, du Monde, de Dieu? Dans quelle mesure ont-ils modifié, dans quelle mesure ont-ils conservé leurs conceptions politiques et philosophiques? A quelles causes profondes faut-il attribuer la formation de la mentalité frangaise? La mentalité de l'Angleterre s explique en grande partie par son insularité : par quoi peut-on expliquer celle de la France? » L'objet de ce livre est de répondre avec briéveté a ces questions. L'Introduction retrace rapidement la formation de la « nationalité » frangaise, pendant l'antiquité et le moyen age : vous verrez comment les peuplades gauloises se sont rendu compte, tardivement, de leur communauté d'origine; comment l'unification de la Gaule s'est poursuivie sous la domination romaine, puis sous la domination franque; comment le sentiment national, encouragé et développé par I'Eglise, s'est concilié avec l'internationalisme catholique et a empéché le régime féodal de dégénérer en anarchie, et comment le roi de France a fini par devenir le maitre unique et absolu du pays, parce qu'il incarnait le principe de la nationalité; la Guerre de Cent Ans est le dernier épisode, tragique et grandiose, de cette lutte de toute une nation pour son indépendance et son unité. L'histoire proprement dite commence avec les temps modernes (XvI°, XVII° et xvul° siécles). A cette époque les rois s'efforcent de donner a la France les limites de Vancienne Gaule et défendent la politique des « frontiéres naturelles ». A l'intérieur ils achévent de soumettre leurs vassaux, de réduire a l'obéissance tous les Frangais, et de faire de l'Fglise (comme les Tudors et les Stuarts) un instrument de gouvernement. Vous verrez en méme

XI Préface temps comment l'industrie, l'art, la littérature, la science et la philosophie se sont développés; comment l'histoire du pays devient celle de la civilisation (de la le titre de ce livre); et comment les rois ont aidé au progrés de la civilisation, en donnant au peuple, son allié dans les luttes anciennes, la prospérité, en faisant de la noblesse la protectrice des lettres et des arts, en échange de la liberté politique qu'ils lui ont retirée, et en donnant a un clergé soumis le réle d'éducateur. Vous saisirez ainsi le rapport étroit qui existe entre la politique et la civilisation, entre les idées et les institutions. Les quairiéme et cinquiéme chapitres (xvul° siécle et Révolution) relatent la chute de la monarchie absolue qui s'effondre sous le poids de ses propres ceuvres; Vaccroissement de la cour, décorative et somptueuse, aggrave une situation financiére déja obérée par une série de guerres, et provoque le mécontentement de la bourgeoisie et du peuple; l'asservissement partiel de l'Eglise empéche celle-ci de se poser en médiatrice entre le roi et la nation; encouragement accordé aux lettres et aux sciences attire peu a peu lattention des gens instruits sur les affaires de l'Etat, et engendre l'esprit critique. La Révolution de 1789 répond 4a ces causes politiques, sociales et philosophiques. Les trois chapitres suivants (VI, VII, VIII) sont consacrés a la France issue de la Révolution, et soumise successivement au régime censitaire (suffrage restreint) jusqu'en 1848, et aprés 1848 au régime démocratique (suffrage universel). Cette période, la période contemporaine, est caractérisée par l'avénement au pouvoir des classes moyennes, puis des classes ouvriéres : la législation du travail, la multiplication des lois de prévoyance

Préface XH et d’assistance sociales, le développement de l’instruction, la diffusion de la presse, la liberté d’association, sont les principales conséquences de ce changement politique. Il n’y a rien de surprenant 4 ce que, sous ce régime, Vindusirie se soit développée, 4 ce que la science se soit orientée de plus en plus vers des applications pratiques, a ce que l’esprit critique ait attaqué ou défendu les institutions et ordre social en demandant 4 l’histoire et a la psychologie les données nécessaires a ses études, a ce que des sciences morales (histoire, psychologie, sociologie, économie politique, pédagogie) aient étendu leur champ d’obervation sous la poussée des événements politiques, a ce que l’art et la littérature se soient affranchis des doctrines d’école et avant tout aient visé a la sincérité et a la spontanéité, et a ce que la philosophie frangaise ait acquis le sens de l’évolution qui lui manquait jusqu’alors. C’est pendant cette période, au début du xx° siécle, que la France et |’Angleterre se sont unies par les liens de l’Entente cordiale : union commandée par la communauté d’intéréts politiques, union préparée depuis plus d’un demi-siécle par la pénétration réciproque de la pensée anglaise et de la pensée frangaise. Ce livre n’a pas la prétention d’étre une histoire compléte. Vous n’y trouverez racontés, et briévement, que les événements qui vous aideront 4 comprendre |’évolution de la politique frangaise, a l’intérieur dans le sens du régime démocratique, a l’extérieur dans le sens de la sécurité et de la reprise des frontiéres naturelles. C’est pourquoi les scénes simplement pittoresques et les récits purement dramatiques ont été écartés. Vous trouverez aussi plusieurs passages des principaux écrivains frangais; mais ces citations ne se comparent pas, pour la longueur,

 : les seuls passages cités sont ceux qui vous feront comprendre, a propos de chaque siécle, quels étaient les préoccupations et les sentiments prédominants de la majorité des Frangais de cette époque. Voila, mes chers amis, ce que j'ai tenté de faire en entreprenant cet ouvrage. Je l'ai entrepris, soyez-en assurés, en toute amitié pour votre pays, que je connais depuis longtemps et que je m'efforce de faire aimer a mes éleéves vos jeunes camarades frangais. En écrivant ce livre, quelques années seulement aprés la guerre, j'ai pensé d'abord aux « pionniers » de |'Entente cordiale, a tous les écrivains qui l'ont préparée, dans des conditions souvent défavorables; j'ai pensé a ceux qui ont pris les armes au nom de cette Entente, vos péres ou vos fréres ainés, et dont certains reposent en terre francaise, 4 tous ces combattants que j'ai connus comme officier interpréte et qui ont été mes camarades durant quatre ans; j'ai pensé a mes amis anglais qui m'ont encouragé, et particuliérement a celui qui, connaissant également bien son pays et le mien, m'a suggéré d'écrire ce livre et a voulu en rédiger l'avant-propos et le recommander aux écoliers et aux étudiants anglais, Frank A. Hedgcock; j'ai enfin pensé a vous, mes jeunes lecteurs inconnus, en vous présentant cette esquisse de la France. Elle est sommaire, certes, mais je crois qu'elle pourra nous rendre service 4 tous, Anglais et Francais. Nous nous querellons, nous nous boudons souvent, parce que nous ne nous connaissons pas. N'avez-vous pas souvent remarqué, dans vos rapports avec les autres individus, certains gestes, certaines habitudes, certaines facons de parler qui vous étonnent et vous froissent? Fréquentez

Préface XV quelques semaines, ou seulement quelques jours, le personnage que vous trouviez bizarre : vous ne tarderez pas a saisir, dans son tempérament, dans son entourage, dans son éducation, l'origine des traits de caractére qui vous déplaisaient, et 4 comprendre qu'a sa place vous ne pourriez agir, sentir, ou penser autrement que lui. Entre peuples il en est souvent de méme: depuis que les Francais et les Anglais se fréquentent et s'étudient, ils constatent qu'ils peuvent sympathiser. Vos camarades frangais, surtout depuis qu'ils correspondent avec des écoliers anglais, éprouvent de plus en plus le désir de connaitre l'anglais, et, par dela la langue, les Anglais. Si ce livre peut vous laisser de la France une idée sommaire mais assez exacte, et vous donner le désir de mieux la connaitre, mon effort n'aura pas été inutile. Anglais et Frangais s'aimeront davantage et en 1954 vous pourrez célébrer les « noces d'or » de |'Entente cordiale. Le Mans, 1° juillet 1929. Henri MALLET.

AvANT-Propos DE D* HepccocKk PREFACE DE L’AUTEUR TABLE DES MATIERES 0; 0) © 6: <6. e119) @) © 10. @. (6/8) @! ©: e118 «! (6) 0) (6 19! 6, 8. INTRODUCTION HISTORIQUE ..... al kacte Seah aaa CHAPITRE 1) — SEIZIEME ‘SIEGLE) ....>. if. — DIx-SEPTIEME SIECLE (PREMIERE PARTIE sce) aatens ster Extraits des écrivains .. Ili. — DIX-SEPTIEME SIECLE (DEUXIEME PARTIE) ceais.e cle sais: Extraits des écrivains .. IV. — DIX-HUITIEME SIECLE ... Extraits des écrivains .. Vil eREVOlLULION Me eee Extraits des écrivains .. — VI. — DIX-NEUVIEME SIECLE (PREMIERE — Vil. — CONCLUSION PARTIED) J. fcpetevs's) > tats Extraits des écrivains .. Extraits des écrivains eevee er ee eee eee see eoseerseeeeee DIX-NEUVIEME SIECLE (DEUXIEME PARTIE sete ete oie se eee 131 153 181 209 223 251 291 355 402

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

TABLE DES ILLUSTRATIONS Oranse:: Theatre romain: : <..5'. bcs wa ees mheims. Cathedrale Hires, nies nals 2a ce eee Ghenonceaux : Chateau. ito.8 cuss sone cone 8 mee Blois:- ‘Chateau, ‘aile: Louis XID J. .30.0.0+-. 4.02 me PTANCOis ilo oe cs oui oes oor aatels cincafatenes Soeaeroeas L’embarquement de la Reine de Saba (Claude LorSOUTER SAP Ree rary CP Vale sn SOR hie Wersaules— tintrée du! palais 55:42. sath eels NT BLICE SE ea ers ie bee cia hsrs alee ok ttnteau nena’ to opens TET CPS Nek a lr PS A ertne ee e Sie is ne arise le: Lanne Oi’ \s.0'oc5 4s in wean eo ae Wersailies =: lev Petit. Trianon .:)...v...c ssasuivst «ce a Nancy : Palais de la Place Stanislas ..... Mawtecol (Chardin i: sats. A. ote tisediainc nt 2 Lemans Le rendez-vous de chasse (Watteau) ..... Pt ALTE nl TLOUGOM) ovsnitcre aot io ohctemeanoe wie Giota aid oN We VR PKOUSCC ATL eo cose: chuels wan event wis Bein eke Ge Plarie Antoinetted ota) Gio Seat at ihe cae reese r PRODESDICLEC cteet oc 5)e oo einacteiielaveiai ees cle nige fe aye Madame Recamier (David). 245% 000. cer 00 eee

x He Introduction historique La conquéte fut facilitée par les rivalités des peuples gaulois. Le sens de l'unité nationale ne se réveilla chez eux que le jour ot le noble Arverne, VERCINGETORIX, originaire du Massif Central, les eut tous convoqués 4 la défense de leur territoire. Les Celtes de Bretagne, intimidés par César a la suite de deux campagnes dans le Kent (55-54), ne purent prendre part a la lutte. Les Gaulois, refoulés dans les collines du Morvan, au nordouest de la ville actuelle de Dijon, et cernés dans la forteresse d'Alésia, furent forcés de capituler. Le peu de révoltes qu'ils tentérent (21 et 68 aprés J.-C.) prouve combien la Gaule avait accepté la « pax romana ». La civilisation s'en est ressentie. Des cités sont fondées, dont les noms rappellent, soit ceux des peuplades gauloises, soit ceux des conquérants ; la capitale est établie a Lyon, ville construite 4 proximité de l'Italie ; les communications sont facilitées par la construction de chaussées (latin strata, street comme dans Watling Street.) Dans les villes principales, s'ouvrent - des écoles ; avec l'historien TROGUS POMPEIUS, le poéte GALLUS, ami d'Auguste, le rhéteur AFER, ami de Tibére, les Gaulois prennent rang parmi les écrivains latins. Le latin se répand méme dans les campagnes: débarrassé peu a peu de ses déclinaisons, il est devenu le roman, puis le frangais. Les Romains avaient introduit en Gaule le culte de leurs dieux, y compris celui des empereurs morts : certains de leurs temples existent encore dans le midi. En moins de cent ans, les Gaulois avaient renoncé a la religion des druides. Au deuxiéme siécle apparait le Christianisme: sous Marc-Auréle périssent a Lyon |'évéque POTHIN et l'esclave BLANDINE, premiers martyrs. Vers 250, une grande mission entreprend la conversion de la Gaule : SAINT SATURNIN a Toulouse, SAINT QUENTIN en Picardie, SAINT DENIS dans la région de la Seine, donnent leurs noms aux pays quiils ont évangélisés et ot ils sont tombés. L'édit de 313, par lequel CONSTANTIN autorise la pratique du culte chrétien, met fin aux persécutions. Avec le quatriéme siécle s'ouvre une époque troublée.

Introduction historique 3 x Les Francs, partis des environs de Mayence, les Alamans, partis de la Forét Noire, attaquent la Gaule. Les impéts deviennent de plus en plus lourds : les municipalités se ruinent a satisfaire le « fisc» impérial, les paysans se révoltent. En 395 le monde romain est divisé en deux empires, la Gaule reste attachée a l'empire d'Occident qui a Rome pour capitale. It — LES INVASIONS La division définitive de |'Empire est le signal des invasions : la Gaule, sentinelle avancée de Rome, est durement frappée (406). Quatre cent mille Barbares (Burgondes, Suéves, Vandales), pénétrent en Gaule par la Moselle et le Rhin, et se portent sur l'Espagne et sur]'Afrique ; les Burgondes se fixent dans les vallées de la Saéne et du Rhéne, la Bourgogne actuelle (413). Les Wisigoths, venus d'Italie, fondent des deux cétés des Pyrénées, de la Loire a |'Ebre, un royaume dont la capitale est Toulouse. Les Francs, cantonnés entre le Rhin et |'Escaut, s'avancent jusqu'a la Somme, sous leur chef CLODION (428). La Gaule Romaine se réduit a la vallée de la Seine, avec pour ville principale Lutéce, cité des Parisii. Anciens et nouveaux habitants s'unissent contre le danger commun lorsque les Huns, partis d'Asie, débouchent de la Germanie ; Lutéce, protégée par la sainte bergére GENEVIEVE, est épargnée. AETIUS, lieutenant de |'Empereur, réunit sous son commandement les Francs du roi MEROVEE, les Wisigoths, les Burgondes, les Gallo-Romains, et écrase l'armée d'Attila en Champagne, prés de Ch4lonssur-Marne (451). Trente ans aprés, les Francs se donnent pour roi un x jeune homme de quinze ans, cLovis (481-511). En 486, Clovis chasse les Gallo-Romains de Soissons et s'empare de Lutéce ; son mariage avec CLOTILDE, niéce du roi des Burgondes et princesse catholique, lui donne l'appui de V'Eglise ; en 496 il repousse une invasion des Alamans

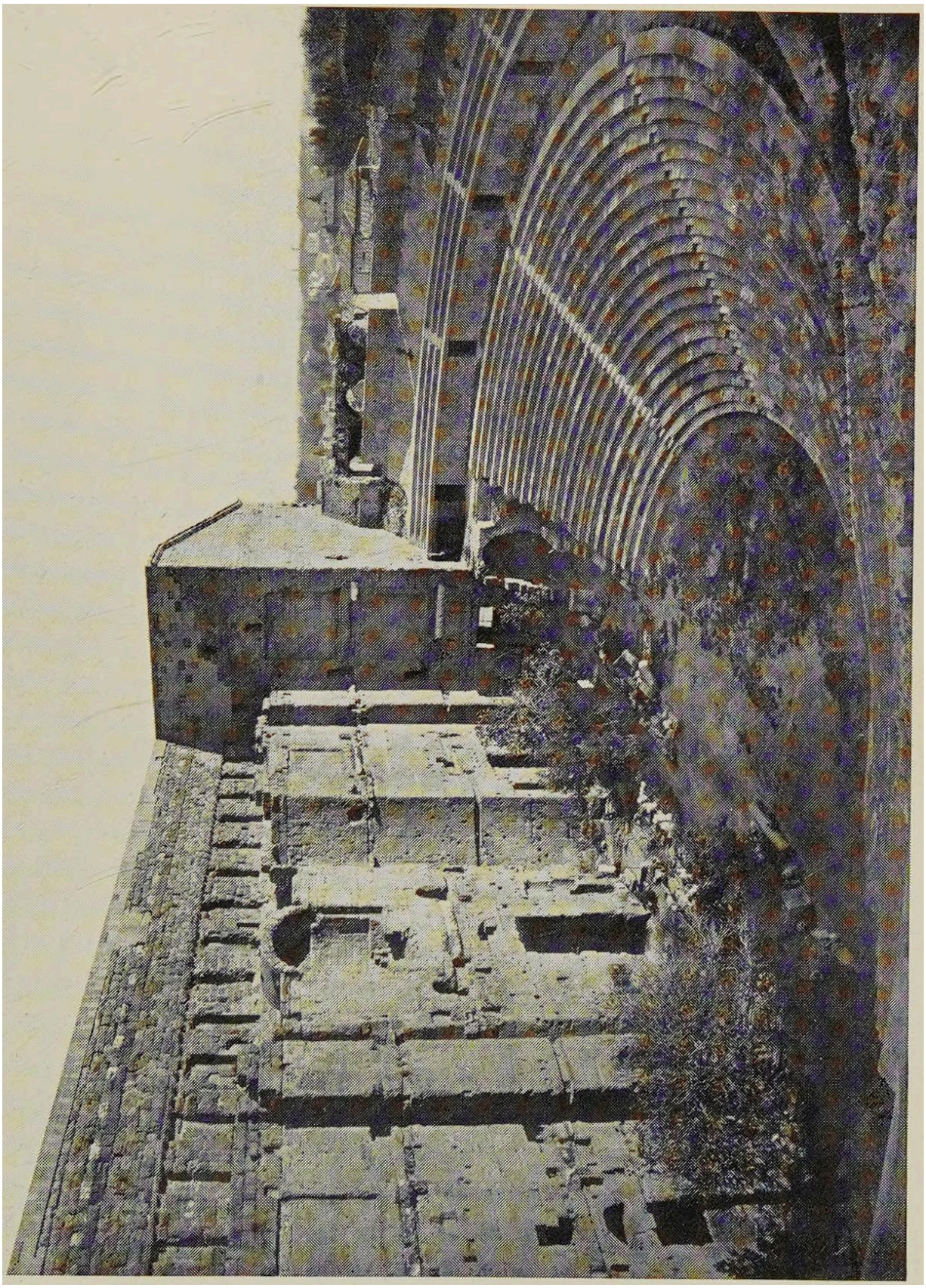
4, Introduction historique a Tolbiac en Rhénanie, et, en exécution d'un veeu fait pendant la bataille, se convertit au catholicisme et regoit le baptéme de SAINT REMY, évéque de Reims. Encouragé par l'Eglise 4 combattre les autres Barbares, tous ariens et hérétiques, Clovis soumet les Burgondes (500), bat les Wisigoths et les refoule en Espagne (507). L'empire d'Occident n'existait plus depuis trente ans, mais l'empereur d'Orient donne a Clovis le titre de « Consul ». Clovis fixe sa capitale 4 Lutéce qui commence 4a s'appeler Paris, au moment ot la Gaule commence a s'appeler France. Il y meurt en 511, peu de temps avant Sainte Genevieve. III — LA GAULE FRANQUE De 511 a 752, la Gaule est déchirée par les luttes continuelles entre les différents Etats francs, Clovis ayant partagé son royaume, comme une terre, entre ses quatre fils. Ceux-ci agrandissent leur héritage par la conquéte de la Bourgogne et de |'Auvergne ; un moment CLOTAIRE, seul survivant, réunit ces différents pays sous son autorité (558-561); puis, comme Clovis, il meurt en partageant son royaume entre ses quatre fils. Pendant cinquante ans, une lutte féroce s'engage entre le royaume de |'Est (Metz) et celui de l'Ouest (Soissons et Paris), le premier peuplé surtout de Francs, gouverné par une aristocratie guerriére (leudes), plus forte que le roi, le second peuplé de Gallo-Romains, habitués a la centralisation monarchique. La lutte des deux Etats, symbolisée par la lutte des deux reines, FREDEGONDE, a |'ouest, et BRUNEHAUT, a l'est, est interrompue par quelques années de tréve, sous CLOTAIRE IJ, puis DACOBERT (613-638). Dagobert (628-638) tente d'organiser une monarchie durable en s'alliant étroitement a l'Eglise et en formulant la loi « Salique ». A la mort de Dagobert la guerre reprend. Vu I'incapacité de ses fils, trop jeunes pour régner, le pouvoir politique passe aux mains des administrateurs des domaines, les « maires du palais ». En 679, le roi de 1'Est,

Introduction historique B) DAGOBERT Il, étant mort, les leudes lui donnent comme successeur son maire du palais, PEPIN, grand propriétaire des environs de Liége, qui prend le titre de « duc des Francs ». En 687, a lieu prés de Péronne une bataille qui donne définitivement l'avantage aux Francs de 1|'Est : Pépin s'empare de Paris. Les rois ne jouent plus aucun réle politique : ce sont les rois <fainéants». Seuls les maires du palais gouvernent et combattent. CHARLES MARTEL, fils de Pépin, écrase a Poitiers les Arabes venus d'Espagne (732). Son fils, PEPIN LE BREF, obtient du Pape l'autorisation de reléguer dans un monastére le dernier descendant de Clovis et de se faire nommer roi de France (752). En reconnaissance Pépin défait les Lombards et donne au Pape une province italienne : la royauté franque devient la royauté chrétienne. Extension des frontiéres, protection du Saint-Siége : ces deux principes sont appliqués avec vigueur par CHARLEMAGNE, fils de Pépin Le Bref (768-814). En Italie, Charlemagne détruit le royaume des Lombards (776); en Espagne, il conquiert sur les Arabes l'ancien royaume Wisigoth jusqu'a l'Ebre (778-802) : c'est au retour de la premiére expédition qu'il perd son neveu ROLAND, surpris avec l'arriére-garde dans un défilé des Pyrénées; en Allemagne, il attaque les Saxons entre le Rhin et |'Elbe, dirige contre eux trente-trois expéditions, et ne leur donne la paix qu'aprés leur conversion en masse au Christianisme et la déportation de milliers de vaincus dans |'ouest de la France (772-804). Le monde civilisé entier rend hommage 4 Charlemagne. Le kalife Haroun Al Raschid lui envoie plusieurs ambassades ; le roi de Mercie, Offa, lai demande sa protection ; le prétendant au tréne de Wessex, Egbert, se réfugie auprés de lui; Alcuin, abbé de Canterbury, devient son professeur ; l'impératrice d'Orient négocie avec lui; enfin, au jour de Noél de l'an 800, le Pape Léon III le couronne empereur d'Occident. Charlemagne essaie d'organiser son empire: en multipliant les « ducs » et « comtes » dans les provinces, en les

6 Introduction historique faisant inspecter par ses envoyés, les missi dominict, en appelant au service militaire tout homme libre possédant une terre. Charlemagne, héritier des empereurs romains, ouvre comme eux des écoles, dont il confie le contréle a Alcuin (725-804). Cette ceuvre civilisatrice s'appuie sur le clergé que Charlemagne favorise de toutes maniéres : en s'entourant de conseillers ecclésiastiques, en fondant des monastéres, en multipliant les évéchés. L'Allemagne, 'Autriche, la Hongrie actuelles s'ouvrent au Christianisme : Charlemagne est un second Constantin. Trente ans aprés la mort de Charlemagne, son empire se morcelle (843): d'une part, les leudes, mal soumis, tentent de reprendre leur liberté entiére ; d'autre part, les différentes nationalités revendiquent leur indépendance ; enfin, les invasions recommencent. LOUIS LE PIEUX, fils de Charlemagne, partage l'empire entre ses trois fils : les deux ainés voulant empécher le troisiéme d'étre avantagé, Louis est forcé de les combattre ; il meurt en 840, laissant le titre d'empereur a Painé, LOTHAIRE. Les deux cadets se liguent contre Lothaire et se partagent l'Empire au traité de Verdun de 843: Louis prend la Germanie, CHARLES prend la Gaule, limitée au Rhone, a la Saéne, a la Meuse et a l'Escaut ; Lothaire prend I'Italie et l'Est de la France, des Bouches-du-Rhéne a celles de I'Escaut. Ce traité inique, ne tenant aucun compte des nationalités ni des réalités géographiques, prépare deux séries de guerres : d'une part, celles de l'7Empereur contre le Pape pour la possession de I'Italie, d'autre part, celles de la France contre l'Empereur pour la reprise des frontiéres naturelles. IV — LA FEODALITE Le Ix® siécle est celui des invasions et des remaniements intérieurs. Des pirates scandinaves, North Men, ravagent les cétes de l'Atlantique et de la Mer du Nord : tandis que certaines bandes, par l'embouchure de la Tamise,

The text on this page is estimated to be only 35.83% accurate

NIVWOY AXYLYAHL : ADNVUO 2918Y IST



Rischgitz XIlle siecle) (E z + CATHEDRAL REIMS



 envahissent le Kent, et par l'embouchure du Humber le Northumberland, d'autres bandes remontent la Meuse et gagnent Aix-la-Chapelle, capitale de Charlemagne, d'autres remontent la Seine jusqu'a Rouen et a Paris, la Loire jusqu'a Tours, la Garonne jusqu'a Bordeaux. Elles ranconnent les monastéres, brilent les églises, détruisent les récoltes et se rembarquent. Trente années d'incursions ont fait régner une veritable panique : les paysans cessent de labourer. De la une modification de |'état social et politique. Les hommes libres se groupent instinctivement auprés des grands propriétaires, seuls capables de s'armer et de se défendre, et V'édit de 847 leur en fait une obligation ; tout homme libre possédant une terre est invité a se choisir un «seigneur », a la fois maitre et protecteur : en quelques années la petite propriété disparait. Les grands propriétaires qui tenaient leurs terres des rois comme < bénéfices», en récompense des services de guerre, obtiennent par l'édit de 877 le droit de rendre leurs possessions héréditaires. Les fonctions publiques et les terres se transmettent par héritage : les fils de ducs et de comtes héritent des titres paternels; le droit d'ainesse s'établit, les seigneurs ne voulant plusmorceler leurs biens. Les droits féodaux peuvent se ramener 4 trois types distincts : 1° droits sur les personnes : justice seigneuriale, service militaire obligatoire (ost), travail manuel obligatoire (corvée), taxes sur les mariages et les héritages; 2° droits sur les biens: prélévement sur les récoltes, et faculté pour le seigneur de chasser sur les terres ; 3° droits sur la vie économique : taxes sur les ventes el transports, et banalités : le four, le moulin et le pressoir du village appartiennent au seigneur seul, qui pergoit une taxe pour l'usage de ces instruments. Des serfs attachés a la terre qu'ils cultivent, des hommes libres soumis a un seigneur ; une hiérarchie de seigneurs s'élevant jusqu'au roi; un morcellement du territoire national en une infinité de domaines ; le développement de l'esprit régional ; — tel est l'aspect de la France / féodale, de l'an 850 jusque vers l'an 1450.

8 Introduction historique Les dangers d'un tel état de choses sont manifestes : c'est d'abord Vétat de guerre entre le Roi et les seigneurs et entre les différents seigneurs-; c'est ensuite une certaine anarchie : que pouvait le Roi, représentant de |'unité nationale, contre des vassaux rebelles ?, L'Allemagne et I'Italie, en l'absence d'un fort pouvoir central, ont fait l'expérience de cette anarchie. Mais la féodalité avait de tels avantages qu'elle a été acceptée sans résistance en France, puis en Allemagne, puis en Italie et plus tard en Angleterre. Le peuple n'aspirait plus qu'a la sécurité, et la féodalité la lui donnait. Elle a d'abord mis fin aux invasions: dés 912, les Normands, moyennant la cession de la basse vallée de 'la Seine, se convertissent au Christianisme et se déclarent vassaux du roi de France. La féodalité a favorisé l'expansion de l'agriculture: le paysan était tenu de cultiver et pouvait le faire sans crainte de dévastations. Elle a favorisé le développement de la population: le serf avait le droit de vivre en famille et le seigneur devait protéeger la famille de ses vassaux. C'est alors que, les foyers se multipliant, les noms de baptéme ne suffisent plus a distinguer les chefs de famille et qu'au prénom se joint un surnom qui est devenu le nom de famille actuel. Les chaumiéres se groupent autour du chateau et de l'église : c'est 1a l'origine du village : les nombreux villages frangais dont le nom commence par « Bourg >, « Chateau », « La Ferté » (forteresse), « La Motte » (colline), tirent leur nom du chateau seigneurial qui les a protégés. Dans les anciennes cités, soumises a de riches propriétaires, les métiers se développent ; les villes commencent a s'agrandir. Enfin la féodalité religieuse a favorisé la civilisation. Seigneurs et peuple étaient encore prés de la barbarie au temps de Charlemagne ; seule, I'Eglise enseignait la douceur des meeurs, la charité, le sacrifice, et personnifiait le savoir par sa philosophie, déja vieille de huit siécles. En restant en dehors de la féodalité, elle risquait d'étre écrasée par elle; en s'adaptant a la féodalité,

Introduction historique 9 malgré son idéal d'humilité, de pauvreté et de vie spirituelle, elle pouvait civiliser le monde. C'est ce qu'elle » a fait : ses biens sont devenus « frefs », évéques et abbés sont devenus seigneurs, rendant la justice, battant monnaie, exigeant le travail manuel et le service militaire. La voix du clergé se fait entendre 4 propos de toutes les questions, et les rois mémes |'écoutent. La « féo| dalisation » de l'Eglise est le fait le plus considérable dans histoire de la civilisation européenne. C'est la subordination de la force guerriére a lidéal religieux qui a donné naissance 4a la chevalerie. La promesse de protéger les pauvres et les faibles et de se garder de toute injustice et de toute déloyauté, était une promesse chrétienne, comme la veillée d'armes et la communion précédantl'armement étaient des pratiques chrétiennes. La féodalité a été maitresse absolue de la France, en Pabsence d'une royauté forte, pendant le x® et le xr siécles. Au xiI° siécle sa puissance décroit; l'Eglise, avec les Croisades (1095-1270), et avec la Tréve de Dieu qui suspend les guerres privées a intervalles réguliers, — les villes, avec la formation des Communes (1060 a 1200), — les rois, suzerains nominaux enclins a devenir suzerains effectifs, diminuent progressivement le pouvoir des seigneurs. Cette diminution est surtout l'ceuvre des rois : tandis qu'en Angleterre, les barons se sont alliés aux Communes contre les rois, en France les rois se sont alliés aux Communes contre les nobles : de 1108 jusqu'a _| 1660 toute la politique intérieure des rois sera dirigée | vers un seul but: la centralisation monarchique par la | réduction de la féodalité. V — LES CAPETIENS Les invasions normandes, en révélant l'incapacité des successeurs de Charlemagne, finissent par provoquer la chute de leur dynastie et son remplacement par la famille des ducs de France. A trois reprises, l'énergie des ducs contraste avec la faiblesse des rois,

10 Introduction historique CHARLES LE CHAUVE (840-877), petit-fils de Charlemagne et fondateur de la Féodalité, laisse les Normands dévaster la vallée de la Seine jusqu'a Paris et n'obtient leur départ qu'a prix d'argent ; cependant son vassal ROBERT, comte d'Anjou, les chasse par les armes de la vallée de la Loire. Plus tard, aprés les courts régnes de LOUIS Il, LOUIS III, et CARLOMAN (877-884), les nobles donnent la couronne a un autre petit-fils de Charlemagne, déja empereur d'Allemagne et roi d'Italie, CHARLES LE GROS (884): les Normands assiégent Paris que le comte EUDES, fils de Robert, défend victorieusement ; l'empereur, arrivé tardivement, achéte la retraite de]'ennemi. Aussitét la Diéte germanique décréte sa déposition et hes Parisiens élisent Eudes roi (888-898). Pendant cent ans les descendants de Charlemagne alternent sur le tréne avec ceux de Robert, nommés « ducs de France » : Paris devient l'€me de la France. Enfin CHARLES LE SIMPLE (898-923), fils de Louis II et successeur d'Eudes, reconnait aux Normands la possession de la basse vallée de la Seine (duché de Normandie). Cette capitulation provoque une révolte des nobles qui se donnent pour roi le frére puis le gendre d'Eudes (922-936). LouIs Iv (936-954) puis LOTHAIRE (954-986), fils et petit-fils de Charles Le Simple, défendent avec peine leur autorité contre l'ambition des ducs de France. Enfin la mort accidentelle de Louis v (987) laissant le trone vacant, Passemblée du Clergé et de la noblesse proclame roi - le duc de France HUGUES CAPET. Les quatre premiers Capétiens, plus faibles que leurs grands vassaux (ducs de Normandie et de Bretagne, comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse) se contentent d'assurer la transmission de la royauté dans leur famille. HENRI I en donnant le duché de Bourgogne a l'un de ses fréres révoltés (1032), PHILIPPE I* en laissant le duc de Normandie, GUILLAUME, conquérir l'Angleterre (1066), contribuent a l'affaiblissement de la royauté. Mais au x? siécle, la premiére croisade, partie de France (1095-1099), provoque le départ des seigneurs

Introduction historique 1} les plus belliqueux ; les rois en profitent pour restaurer le pouvoir central. Les principaux artisans de cette restauration sont: LOUIS LE GROS, PHILIPPE AUGUSTE, SAINT LOUIS et PHILIPPE LE BEL. LOUIS VI LE GROS (1108-1137) est le roi gendarme, qui chevauche toute sa vie a travers ses domaines pour dompter les seigneurs rebelles de |'Ile de France ; avant de mourir il marie son fils 4 ELEONORE, héritiére d'Aquitaine. LOUIS vir (1137-1180) compromet l'ccuvre de son pére en divorgant d'avec Eléonore qui épouse ensuite HENRI PLANTAGENET, roi d'Angleterre. Mais PHILIPPE AUGUSTE (1180-1223), revient a la politique de son aieul : il annexe a ses domaines la Picardie (Amiens), l'Artois (Arras), et défait une ligue des seigneurs révoltés ; aprés la troisiéme croisade (1189-1191), il attaque I Angleterre : en soutenant JEAN SANS TERRE dans ses prétentions au tréne, en combattant RICHARD CCEUR DE LION, en mettant en jugement le roi Jean pour l'assassinat de son neveu. Normandie, Maine, Anjou, Touraine redeviennent francais, et la victoire de Bouvines (1214) est la consécration éclatante de la_ politique royale. LOUIS vill (1223-1226), aprés la défaite des hérétiques du Midi (les Albigeois), annexe le comté de Toulouse ; avec LOUIS 1x (1226-1270) la royauté affirme sa souveraineté: au dehors, Louis IX triomphe d'HENRI II d'Angleterre 4 Saintes et Taillebourg (1242), met fin pour un temps a la rivalité de la France (1259) et de 'Angleterre, et accepte méme l'office d'arbitre entre Henri III et les barons (1264); il fait donner a l'un de ses fréres, duc d'Anjou, le royaume de Naples ; a l'intérieur il organise l'administration et la justice, multiplie ses représentants dans les provinces, interdit les guerres privées et les duels judiciaires. Cette grande vie se termine a Tunis ot Louis IX, au début d'une croisade, est frappé de la peste: le jour de sa mort (25 aoit) est devenu sa féte, |'Eglise l'ayant canonisé. Les descendants de S. Louis achévent son ceuvre avec un mélange de ruse et de brutalité qui dénote un changement dans les meurs de la nation.

12 Introduction historique PHILIPPE 11 (1270-1285) adopte une politique ambitieuse qui lui vaut le surnom de « Hardi », en revendiquant pour son second fils le royaume d'Aragon, en réprimant une révolte des seigneurs du Midi, en réservant au roi le droit de conférer la noblesse a des roturiers. Cette politique est encore celle de PHILIPPE IV LE BEL (1285-1314). Philippe IV accepte pour son frére les comtés d'Anjou et du Maine, et annexe a la France la ville de Lyon et une partie de la vallée du Rhone. Allié au roi d'Ecosse, JOHN BALLIOL, il attaque EDOUARD I*, allié des Flamands : au traité de Montreuil, ot se décide le mariage du futur EDOUARD II avec ISABELLE de France, les deux souverains abandonnent leurs alliés : Edouard écrase les Ecossais et Philippe IV conquiert la Flandre dont il garde une partie (1305). Philippe IV est surtout administrateur : il s'entoure de légistes, organise solidement la justice, et fait peser lourdement l'autorité royale sur les ordres privilégiés : tandis que les serfs sont émancipés et que les roturiers regoivent la bourgeoisie, les nobles perdent le droit de juger, les prétres "le perdent également et sont ensuite assujettis 4 l'impét. Philippe IV est, pour employer une expression moderne, un < laicisateur ». L'épisode principal de son régne est le conflit qui le met aux prises avec le Pape BONIFACE VIII, partisan de la suprématie politique du SaintSiége (1302) : c'est le conflit de Grégoire VII et de Pempereur Henri IV en 1076, celui d'Henri II d'Angle'terre et de Thomas Becket en 1170; mais les temps sont 'changés, et cette fois c'est le Roi qui l'emporte; Philippe IV attaque le Pape lui-méme en convoquant des Etats Généraux (représentants du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie) qui, en pleine cathédrale de Paris, condamnent Boniface VIII. Cent ans plus tét, Philippe IV eit da abdiquer ou faire pénitence : en 1303, il n'est méme pas inquiété: aprés la mort de Boniface VIII et de son successeur, Philippe fait nommer Pape un archevéque francais (1305) qui rapporte les décisions de Boniface; en 1308, le Pape s'établit a

Introduction historique a Bs: Avignon sous la surveillance du roi de France: le prestige de l'Eglise est définitivement amoindri. L'affranchissement des serfs sur les terres du Roi (1315) et interdiction d'aliéner le domaine royal (1318), sont les principales mesures prises par les fils de Philippe qui régnent aprés lui (LOUIS X, PHILIPPE V, CHARLES IV). Les légistes de plus en plus influents en étaient les instigateurs ; ils avaient pris en outre une grave décision : ces trois rois n'ayant laissé que des filles, ces filles pourraient-elles régner ? Les légistes répondirent négativement, considérant que la royauté ne devait pas «tomber en quenouille »: par la voix des Etats Généraux, la nation leur donnait raison. La loi <« salique » devenait définitive en France. VI — LA CIVILISATION AU MOYEN AGE La civilisation féodale a pleinemrent donné ses fruits au xllI® siécle, a l'époque de Philippe Auguste et de S. Louis. La sécurité favorise l'industrie et le commerce : Montpellier et Marseille, Nantes et Rouen deviennent des centres d'importation, la corporation des marchands parisiens devient la plus influente du pays, et la Flandre, vassale de la France, devient la premiére nation d'Europe pour la fabrication des draps. La _ science se reconstitue sous la tutelle de Ja théoloeie, la connaissance de la nature _n'étant_qu'un moyen de parvenir a celle de Dieu. Certains théologiens se portent de préférence vers les sciences, d'autres vers la philosophie : les principaux savants sont : ROGER BACON et ALBERT LE GRAND, l'un Anglais, l'autre Allemand, tous deux étudiants, puis professeurs a Paris ; les principaux philosophes sont : ABELARD, GUILLAUME DE CHAMPEAUX, SAINT BERNARD, au XII° siécle. Au xtlI® siécle, deux Italiens illustres font un long séjour a Paris: SAINT THOMAS D'AQUIN et DANTE. La renommée des écoles_parisiennes est telle que des jeunes gens y viennent de tous

14 Introduction historique les pays d'Europe et que la montagne Sainte-Genevieve, petite colline sur la rive sud de la Seine, prend le nom de « Pays Latin ». Les trois écoles sont groupées en 1200 sous le nom de Universitas magistrorum et discipulorum et réglementées par Philippe Auguste. Cette Université, « fille ainée des rois », les conseille en cas de besoin et reste jusqu'au xvi° siécle l'interpréte de la pensée frangaise. La littérature procéde directement de la Chevalerie : les « trouveres » du Nord et les « troubadours » du Midi, 'qui parcouraient la France en chantant dans les chateaux, étaient des chevaliers qui racontatent les prouesses -et les amours des chevaliers. L'épopée est le genre le plus ancien: c'est la «chanson de gestes» (du latin gesta, qui signifie « actions»): Vhistoire de Charlemagne, magnifiée en légende par l'imagination populaire, inspirait des poémes groupés sous le nom de « cycle de Roland» ou «cycle francais»; la Chanson de Roland est a la littérature francaise ce que Beowulf est a la littérature anglaise; histoire d'Arthur, apportée par les Celtes de Bretagne, constitue un sujet d'épopées : cest le «cycle d'Arthur ». D'autres poétes reviennent aux récits de l'antiquité: leur cycle s'appelle « cycle de Rome la grand ». Au xur® siécle, les mceurs s'adoucissant, l'amour entre dans la poésie avec THIBAULT DE CHAMPAGNE et MARIE DE FRANCE, auteur de < lais ». Au xu° siécle la poésie devient philosophique et allégorique: c'est lépoque du Roman de la Rose, ceuvre de GUILLAUME DE LORRIS et de JEHAN DE MEUNG; ce roman a exercé une influence incontestable sur CHAUCER et GOWER. La littérature se fait aussi satirique avec le Roman de Renart le Goupil; telle a été la vogue du héros de ce roman que le nom de « Renart» s'est substitué a celui de « Goupil» (latin vulpecula) pour désigner l'animal nommé Fox en anglais. La littérature populaire apparait enfin avec les « fabliaux ». Courte histoire comique et mordante, le fabliau est dans la littérature. ce que le grotesque est dans la cathédrale gothique : il exprime le bon sens populaire et s'éloigne

Introduction historique 15 de l’idéal chevaleresque ; il est né dans la vraie France, comme l’art gothique, entre la Loire et la Somme. Enfin le théatre, oublié depuis l’antiquité, reparait sous une forme religieuse: les scénes de |’Ecriture Sainte sont représentées au peuple sous le nom de « mystéres » par les Confréres de la Passion. ¥% Larchitecture, plus que la littérature, a exprimé |’4me du moyen Age. Au temps des invasions elle est timide ; les « basiliques » romaines (bourses de commerce) servaient au culte catholique et les nouvelles églises en gardaient le plan. A la fin du xi’ siécle l’architecture senhardit : les incursions normandes sont arrétées, la chevalerie_a_fait_pénétrer_l’idéalisme chrétien_dans_ les ames _guerriéres, la peur de la fin du monde, qui hantait les imaginations vers l’an 1000, s’est apaisée: le x1I° siécle est, pour une société malade de terreur, le retour a la santé. « On efit dit, rapporte le chroniqueur GLABER, que le monde, secouant ses vieux haillons, voulait partout revétir la robe blanche des églises. » Ces blanches églises sont des basiliques modifiées; la _basilique romaine, nef flanquée de bas-cétés, s’orne de transepts qui figurent les bras de la croix, et se prolonge d’une abside ; dans les ouvertures l’angle droit est abandonné pour la voite comme dans les édifices byzantins ; certaines églises, comme la cathédrale de Périgueux, se »* couvrent de coupoles byzantines; toutes adoptent les clochers, inconnus auparavant. Les églises de style « roman » (Norman style) se sont élevées surtout dans le centre de la France. Ce sont des architectes francais qui ont édifié en Angleterre les cathédrales d’Exeter, Norwich, Durham. Au x1? siécle, l’architecture se modifie : léglise se surélevant, la voite « ogivale» remplace la voite « cintrée », les arcs-boutants' remplacent les contreforts. L’art nouveau, appelé inexactement « gothique », est purement frangais : il est né dans les environs de Paris, d’ou il s’est répandu dans toute l’Europe. En France, il a produit les cathédrales de Paris, Chartres, Rouen, Amiens, Reims, Orléans, Tours, Bourges, Strasbourg, Metz ; en Angleterre, celle de Canterbury, ceuvre de

 GUILLAUME DE SENS, celle de Lincoln, construite sous la surveillance de HUGUES LE BOURGUIGNON. En Allemagne, c'est un Wallon (belge frangais) qui a commencé la cathédrale de Cologne. Cet art frangais, opus francigenum, s'est prolongé jusqu'a la fin du xvi' siécle, avec modifications. L'architecture militaire répond a sa destination: la France se couvre de chateaux-forts qui inquiétent les rois mais protégent les villes. Le chateau de Coucy, pres de Laon, celui de Pierrefonds, prés de Compiégne, restauré sous Napoléon III par Viollet-le-Duc, la Cité de Carcassonne, restaurée par le méme architecte, sont les plus beaux spécimens de la construction militaire. Dans les villes, principalement dans le Nord de la France, le mouvement communal a donné les « hotels de ville » et les « beffrois ». Le x® siécle est celui ot la pensée francaise a le plus rayonné: l'art et la littérature, la philosophie et la politique répondent a un méme idéal chevaleresque. Le Roi-Chevalier qui sait a la fois prier, juger et combattre, chatier, conseiller et aimer, et qui joint au don de l'action « le don des larmes », Louis IX est le pieux et vivant symbole de l'éme francaise en ce _ siécle. Apres lui la belle civilisation dégénére ; ses successeurs sont des bureaucrates chicaniers, les écrivains des prosateurs, les philosophes des ergoteurs, l'art devient artificiel ; au milieu du xiv° siécle, en 1346, se produit la catastrophe qui menace d'anéantir la royauté et la France. VII — LA GUERRE DE CENT ANS CRISE NATIONALE ET POLITIQUE _La guerre de Cent ans est a la fois un duel entre la France et l'Angleterre et un duel entre la Royauté et la Féodalité. La possession de la Guyenne et de la Saintonge par les Anglais était une cause de perpétuels conflits ; conflits d'autant plus graves que, depuis Henri ITI,

Introduction historique 17 les rois anglais s'étaient rapprochés de leur peuple, que Normands et Angevins s'étaient fondus avec les Saxons, et que l'Angleterre était devenue une nation homogéne. En méme temps les grands vassaux frangais tentaient de reconstituer l'indépendance dont ils avaient joui au x® siécle ; les rois eux-mémes, en donnant a leurs fils cadets les fiefs disponibles (apanages) avaient prolongé lexistence de la féodalité. Quant a |'Eglise, elle ne pouvait plus exercer d'arbitrage comme cent ans auparavant ; le séjour des Papes a Avignon, sous le controle de~ F France (1305- 1377), puis le Grand Schisme (1377- — 1449), Tavaient a peu prés paralysée. Cette abstention involontaire de I'Eglise et cette dualite de questions litigieuses, nationales et politiques, expliquent la longueur et l'acharnement de la guerre de Cent ans. L'application de la «loi salique» a la mort de Charles IV en 1328 a fourni ultérieurement le prétexte des hostilités. La premiére guerre, sous PHILIPPE VI et EDOUARD Ill, s'engage indirectement : en Flandre, ou Philippe VI, en réprimant une révolte des cités, les range du coté de l'Angleterre ; en Ecosse, ot DAVID BRUCE, allié a la France, est vaincu par EDWARD BALLIOL, protégé de l'Angleterre ; en Bretagne, ot la couronne est briguée par un candidat anglais et un candidat francais: ces conflits féodaux précédent et préparent le conflit national. De ce conflit les principaux épisodes sont les victoires des Anglais a Crécy et Calais (13461347), sous Philippe VI, puis a Poitiers sous JEAN II (1356): la France subit des pertes territoriales qui ne sont pas compensées par les acquisitions de Philippe VI (comté de Montpellier et Dauphiné). Jean II diminue méme le domaine royal en donnant a son second fils la Bourgogne, et en mariant ce fils a la veuve du dernier duc de Bourgogne, déja comtesse de Flandre. La captivité de Jean II a Londres et l'attribution de la régence a son fils 4gé de quinze ans, le Dauphin CHARLES, posent une question constitutionnelle. Les Etats Généraux, convoqués pour fournir de l'argent au

a 18 Introduction historique Roi, se groupent autour d'ETIENNE MARCEL, prévét des marchands de Paris, pour réclamer leur convention périodique 'et une représentation permanente auprés du gouvernement. Compromis par ses alliances avec le roi de Navarre, candidat au tréne francais contrairement a la loi salique, et avec les Jacques, paysans révoltés, Marcel est assassiné; les Etats Généraux se séparent sans insister sur leurs revendications, et le traité de Brétigny (1360) donne a |'Angleterre tout le Midi et le Centre de la France. CHARLES v (1364-1380) répare les désastres de la guerre. Condamné par la maladie a mener une vie sédentaire, il confie ses armées a un vaillant chevalier breton, DU GUESCLIN. Aprés dix ans de tréve, il attaque les Anglais, en évitant les grandes batailles, en fortifiant les villes, en détruisant les convois, en pratiquant la « guerre d'usure » Lorsque Charles et Du Guesclin meurent en 1380, les Anglais ne possédent plus en France que Bayonne, Bordeaux et Calais. La France et l'Angleterre, également fatiguées, passent par une méme crise d'anarchie : en Angleterre, la minorité de RICHARD I, avec la prédication de WYCLIFFE, la propagande de JOHN BALL, et l'insurrection de WAT TYLER, puis le conflit de Richard II et du Parlement, et sa déposition (1399); en France, la minorité de CHARLES VI (1380-1388), avec la répression d'une révolte en Flandre, la suppression des priviléges de Paris, quatre années de gouvernement du Roi terminées par sa crise de folie (1392), et la division de la noblesse et de la bourgeoisie entre deux factions, les Armagnacs et les Bourguignons. C'est cette guerre civile qu'HENRI V met 4a profit pour . envahir la Normandie et la Picardie, comme Edouard III: les mémes événements qu'en 1346 se reproduisent et Henri V écrase la cavalerie francaise A Azincourt (1415), a quelque distance de Crécy. L'assassinat du duc de Bourgogne, JEAN, en 1419, précipite son fils PHILIPPE dans les bras des Anglais. La reine, acquise aux Bourguignons et gouvernant a la place de son mari, irrémé

Introduction historique 19 diablement fou, déshérite le Dauphin CHARLES et signe a Troyes un traité qui promet 4 Henri V et a4 sa femme CATHERINE de France le royaume a la mort de Charles VI (1420). Henri V est emporté par la maladie quelques mois avant son infortuné beau-pére (1422). Deux rois sont proclamés : 4 Paris, HENRI VI, enfant d'un an, sous la régence du duc de BEDFORD ; a Bourges, CHARLES VII, agé de dix-neuf ans, reconnu par le Berry, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne et le Dauphiné. Charles VII n'est cependant pas abandonné: des auxiliaires milanais et écossais se joignent a ses troupes ; des capitaines audacieux, DUNOIS, LAHIRE, XAINTRAILLES, lui offrent leur concours ; RICHEMONT, oncle du duc de Bretagne, parvient a séparer la Bretagne de |'Angleterre, quelques prédicateurs annoncent la délivrance prochaine du royaume: le sentiment national commence a parler. C'est une paysanne de dix-huit ans, JEANNE D'ARC, qui l'incarne et le traduit en actes. L'affliction de la jeune Lorraine devant « la grande pitié du royaume de France », son obéissance aux «voix» de saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, qui lui ordonnent de sauver le pays, la douce obstination avec laquelle elle insiste pour étre présentée au Dauphin, montrent également Vaspiration générale du peuple francais a lindépendance, et l'association dans sa pensée de la royauté et du pays. Du jour ot le Dauphin recoit Jeanne, il semble que toute la France soit avec lui. La délivrance d'Orléans (8 mai 1429) et la marche sur Reims ot Charles VII est couronné (17 juillet), consacrent la mission de Jeanne d'Arc. Ses insuccés de Vannée 1430 a Paris et 4 Compiégne peuvent étre attribués a l'indolence de Charles VII qui ne sait ni la délivrer, ni l'arracher au supplice (1431). Mais Vélan s'est communiqué a la nation entiére: en 1435, le duc PuHILIPPE DE BOURGOGNE fait la paix avec le roi et, l'année suivante, Paris recoit les troupes frangaises ; les villes de l'Ouest se rendent lune aprés l'autre, et en 1444, au mariage d'Henri VI avec MARGUERITE, fils du duc d'An

 jou, l'Angleterre renonce au Maine et a l'Anjou. Aprés cing ans de tréve employés a réorganiser |'armeée, Charles VII chasse les Anglais de Normandie (victoire de Formigny prés de Bayeux en 1450) et de Guyenne (victoire de Castillon prés de Bordeaux en 1453). Seul, Calais leur reste. La guerre de Cent ans se termine au moment ou les Turcs prennent Constantinople, au moment ou |'Kglise sort affaiblie et inquiéte du Grand Schisme d'Occident, au moment ow la guerre civile va commencer en Angleterre. VIII — LA RECONSTITUTION DE LA FRANCE La reconstitution est l'ceuvre de Charles VII (14221461) et de Louis XI (1461-1483). CHARLES VII organise une armée permanente, se fait donner par les Etats Généraux le droit de lever les imp6ts sans consulter les représentants de la nation, et obtient du Pape la réhabilitation de Jeanne d'Arc (1450). LOUIS XI pratique une politique résolument pacifique au dehors. A l'intérieur, au contraire, il lutte obstinément contre la Féodalité. I] s'assure la neutralité de la Bretagne, de la Lorraine, de |'Angleterre, gouvernée par Edouard IV et profondément troublée. La lutte se concentre entre le Roi et le plus riche de ses vassaux, CHARLES LE TEMERAIRE, duc de Bourgogne et comte de Flandre. Deux fois le roi de France s'incline devant son rival ; enfin Charles essayant de conquérir la Suisse, PAlsace, et la Lorraine, pour réunir ses possessions de Flandre et de Bourgogne en un seul état, est vaincu par les Suisses, alliés de Louis XI (1476), par les Lorrains, alliés de Louis XI et des Suisses, et meurt devant Nancy (1477). A la mort du duc d'Anjou (1481) Louis XI recoit PAnjou, le Maine, la Provence ainsi que des droits sur le royaume de Naples: la fille de Charles le Téméraire étant morte en 1482, Louis XI obtient la Picardie (Amiens), l'Artois (Arras), la Bourgogne (Dijon) et la

Introduction historique 21 Franche-Comté (Besancon). I] meurt en 1483, trente ans aprés la bataille de Castillon, ayant rendu a la France huit provinces, abattu les plus dangereux des souverains féodaux, et réorganisé le pays avec une énergie inlassable et impitoyable. Les romanciers ont pu tourner en dérision ce malade superstitieux et soupgonneux, coiffé et vétu sordidement ; ce malade a rendu 4a la France la force et la gloire et l'a mise en état de jouer un role éclatant au Xxvi* siécle.

CHAPITRE PREMIER LA CIVILISATION FRANCAISE AU XVI° SIECLE

I — POLITIQUE EUROPEENNE DES ROIS DE FRANCE

_CHANGEMENT DE LA Po.itiguE. La France du xv* -siécle avait été absorbée, d'abord par sa lutte contré~ PAngleterre, ensuite par sa _ reconstitution. Avec" Charles VIII, fils de Louis XI, la politique s'extériorise; , W les rois vont répandre le prestige de leur pays au dela des frontiéres et recruter des alliés dans toute l'Europe. GuERRES D'ITALIE. C'est d'abord en Italie que cette politique se manifeste. Les rois de France y vont conquérir le royaume de Naples auquel ils ont droit comme héritiers des ducs d'Anjou ; ils y sont appelés aussi par les cités italiennes en rivalité l'une 'avec l'autre. Trois rois combattront en Italie. C'est CHARLES VIII qui entre a Naples triomphalement (1495) mais se retire devant la coalition du Pape, de l'Empereur et du roi d'Aragon. C'est ensuite LOUIS xII qui doit abandonner Naples aux Aragonnais (1503) et qui, plus tard, incité par le Pape a combattre les Vénitiens, évacue I'Italie devant les menaces du méme Pape, de FERDINAND et d'HENRY vil. C'est enfin FRANGOIS I* qui, par sa victoire de Marignan (1515), obtient V'alliance perpétuelle des_ Suisses et le Concordat par lequel le Pape met |'église_ de France a la discrétion du Roi. Mais Ia guerre va changer de théatre. CHARLES D'AUTRICHE, roi d'Espagne, roi de Naples et comte de

24 XVI’ siécle Flandre, est élu empereur (CHARLES-QUINT) et réclame immédiatement la Bourgogne, comme descendant du dernier duc (1519). FRANCE CONTRE AUTRICHE. Dans cette guerre acharnée, la premiére d’une série de guerres franco-allemandes gui a duré jusqu’au xx’ siécle, les alliances joueront un role de premier ordre. La premiére est l’alliance anglaise que Frangois I** sollicite au Camp du Drap d’Or, et que Charles finit par obtenir. Francois I, vaincu a Pavie, est emmené prisonnier a Madrid (1525); mais ensuite Henry VIII, partisan de Jléquilibre européen, se rapproche de Francois et permet a la France de conserver son territoire intact (1529). Par la suite,]’Angleterre étant occupée surtout de questions religieuses, Francois I* s’allie au sultan SOLIMAN, qui vient de conquérir la Hongrie. Enfin il revient a l’alliance écossaise, traditionnelle au moyen age, en mariant une princesse francaise 4 JACQUES V; ceci met de nouveau Henry VIII aux cétés de |’Autriche: les Allemands avancent jusqu’a Chateau-Thierry ; mais la _ lenteur d’Henry VIII empéche Paris d’étre pris (1545). Les alliances de Francois I ont empéché le démembrement de la France. Les alliances d’HENRI 1 (1545-1559) vont lui donner la victoire. I] s’entend avec les protestants allemands, qui combattent l’Empereur, puis s’empare a l’improviste des trois villes impériales de Lorraine, Metz, Toul, Verdun. Impuissant et las, Charles-Quint abdique (1555). La France connait encore une heure d’angoisse lorsque PHILIPPE II, fils de Charles et mari de la reine MARY, d’Angleterre, marche sur Paris par l’Oise (Saint-Quentin, 1557); mais la route de Paris est défendue et, quelques mois aprés, le duc de GUISE s’‘empare de Calais par surprise. Mary meurt, et Philippe II isolé doit traiter : la Paix du Cateau (1559) laisse a la France ses conquetes. RESULTATS DES GUERRES. Ces guerres ont révélé a Europe une France puissante: certains souverains

La civilisation francaise au XVI° siécle 25 implorent le roi de France comme un sauveur, d'autres se liguent contre lui comme contre un rival; tous reconnaissent sa force et son prestige. C'est l'époque des rois chevaliers. Charles VIII réve de répéter les exploits des paladins dont il a lu les aventures. Frangois I se fait armer chevalier a Marignan et, de Pavie, écrit 4 sa mére que tout est perdu, excepté «l'honneur ». Les troupes ont également des chefs héroiques : tel BAYARD qui, un jour, défend seul le passage d'une riviére pour ne pas exposer ses soldats. Les Italiens, étonnés de la fougue des attaques frangaises, inventent pour les caractériser l'expression « furia franseza ». Au cours de ces guerres se manifeste la politique des rois frangais : alliance avec les ennemis de |'Empereur, entente avec les Turcs et protection des Chrétiens d'Orient ; conquéte progressive des frontiéres naturelles. Parallélement l'Angleterre des Tudors inaugure sa _politique d'équilibre européen, qui fait d'elle tour a tour lalliée et l'ennemie de la France. La diplomatie moderne est née. Quant 4 la nation frangaise, elle accepte de plus en plus l'autorité de ses rois. L'Eglise leur est soumise ~ par le Concordat. La noblesse les suit a la guerre et a la Cour. Les bourgeois travaillent pour eux avec profit, et les paysans leur savent gré d'avoir libéré la terre de France, qu'ils cultivent : Louis XII protége tellement les agriculteurs qu'il recoit des Etats Généraux le surnom de « Pére du Peuple ». La royauté a su empécher l'assujettissenrent de la France a la monarchie européenne révée par CharlesQuint, et imposer son autorité a toutes les classes de la nation. — II — LA RENAISSANCE CIVILISATION ITALIENNE. Les guerres d'Italie ont révélé a la France la civilisation italienne. La célébrité de DANTE et de PETRARQUE, aux XIII® et XIv® siécles, montre

26 XVI° siécle combien cette civilisation était ancienne ; mais en 1453 la prise de Constantinople par les Turcs avait fait émigrer en Italie les artistes et les savants qui vivaient dans empire d'Orient ; la Gréce avait envahi l'Italie. Dés lors littérature, philosophie, beaux-arts trouvent une nouvelle inspiration dans l'étude de l'antiquité. Les meeurs s'en ressentent également ; la discipline religieuse s'atténue, l'imagination s'émancipe, amour du plaisir s'exaspere jusqu'a la volupté. C'est dans une Italie lettrée, artiste et sensuelle que les armées frangaises pénetrent. Elles en rapporteront a la ville, au chateau et a la Cour, l'amour du savoir et l'amour du plaisir. L'AmMour bu Savoir. Le savoir au XvI° siécle est surtout la connaissance du grec. Le grec commence a étre étudié sous Louis XII (1498-1515), et la génération contemporaine de son gendre, Frangois I, compte un nombre considérable d'hellénistes. Le nouveau roi met a leur disposition l'invention récente de l'imprimerie, en nommant imprimeurs royaux l'érudit ESTIENNE et ses fils, pour lesquels il fait venir de Venise des caractéres spéciaux. Ensuite, Frangois I* fonde a Paris le Collége de France ot des traducteurs, des commentateurs et des savants enseignent le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, la philosophie et les sciences. C'est le moment oi ERASME séjourne en France (1529). La pensée grecque se répand dans le monde intellectuel du royaume, et l'étude de la langue et de la philosophie grecques conduit a l'étude de 'homme et de la nature. La nature ne sera qu'imparfaitement connue. Citons toutefois les noms de PIERRE BELON (du Mans), naturaliste, et de BERNARD PALISSY, géologue ; celui-ci, le premier, déclare que le continent européen a di @tre anciennement recouvert par la mer. Les mathématiques sont plus en honneur que les sciences naturelles : Valgébre commence 4 étre enseignée. La curiosité scientifique diminue sous l'influence du platonisme qui conseille 4 homme de «se connaitre » _avant de connaitre le monde extérieur.

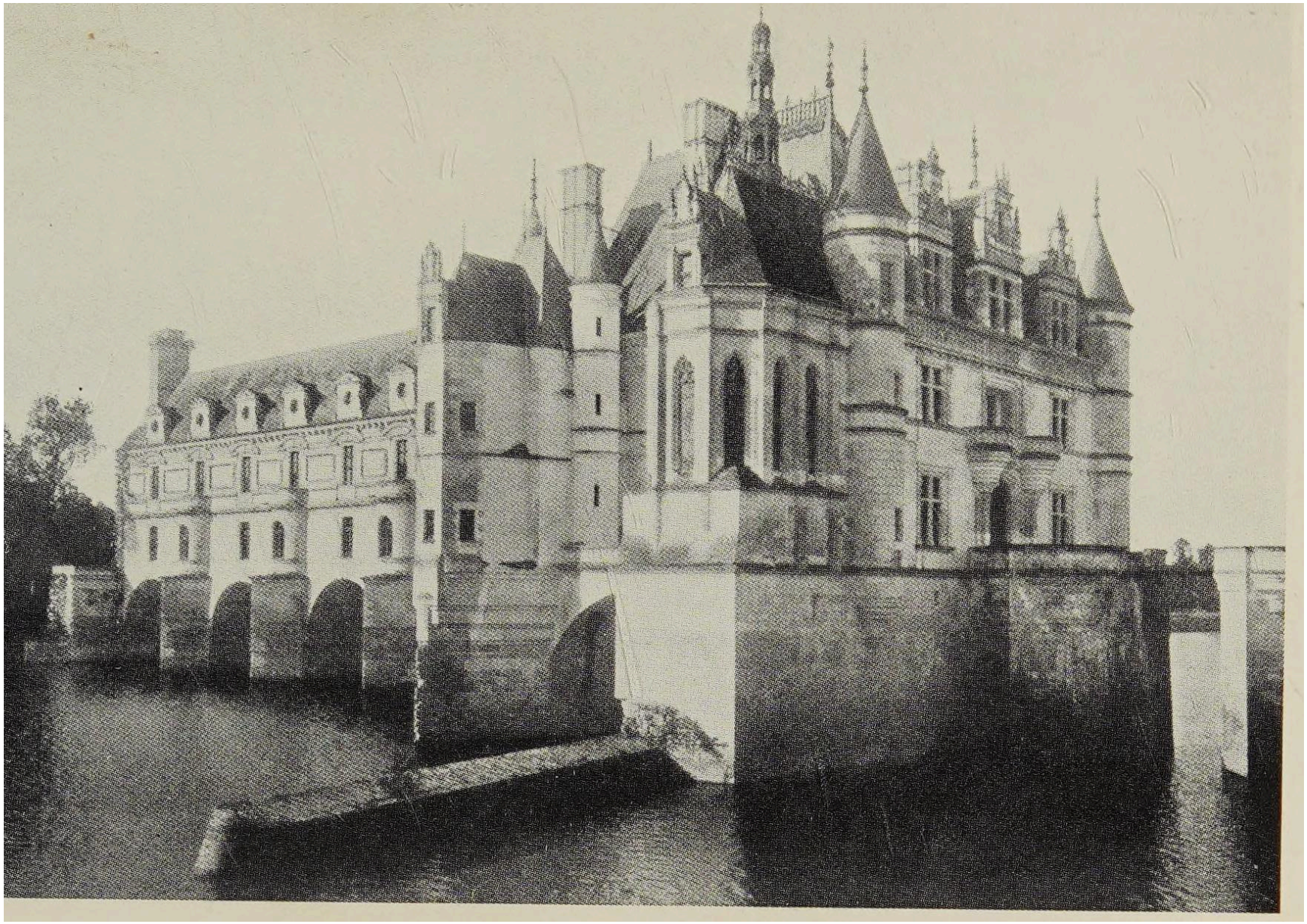
La civilisation francaise au XVI° siécle 27 L’HuMANISME. Ce gout du savoir, et surtout du savoir humaniste, s’est incarné en deux hommes qui représentent chacun les tendances de son époque : au début du siécle, RABELAIS (1490-1552), a la fin MONTAIGNE (1533-1592). RABELAIS est a la fois le néophyte de la science, impatient de tout apprendre, "homme du peuple échappé a la misére et avide de jouissance, et l*>homme du monde habile a se ménager des protections. Sa vie est un chefd’ceuvre d’adresse. Son pére, aubergiste prés de Tours, le destine a l’Eglise et l’envoie dans un collége out il se distingue par son amour de l’étude et se lie avec de jeunes gentilshommes. Devenu cordelier, il étudie le grec avec tant d’ardeur que ses supérieurs lui retirent ses livres ; alors il quitte son couvent. I] risque la prison, peut-étre l’excommunication, mais les nobles amis interviennent, et Rabelais s’en va tranquillement étudier la médecine. Au bout de quelques années, le médecin fameux devient écrivain et publie Gargantua et Pantagruel. Le Pape et le Roi le protégent ; il obtient la cure de Meudon, prés de Paris, et meurt dans la capitale, tranquille et célébre. Ses deux livres constituent une sorte d’encyclopédie de la Renaissance. La premiére impression qu’ils produisent est celle d’invraisemblance : personnages gigantesques, lieux imaginaires, langage amphigourique. Mais, a mesure qu’on avance dans la lecture, on remarque que les passages sérieux se multiplient, et Rabelais apparait comme un écrivain qui a exprimé des idées neuves sous une forme bouffonne. Les pages sur l’éducation sont la satire de l’Université ; le chapitre sur la Justice ridiculise les magistrats parisiens, la description de Théléme fait connaitre l’abbaye idéale d’un religieux qu’aucune abbaye réelle n’a satisfait. De Rabelais il faut retenir ses idées sur]’éducation : étude des langues anciennes et de la philosophie grecque, étude aussi des mathématiques et des sciences d’observation; enfin, pratique des exercices physiques. (Voir p. 36.) Il faudra arriver au xx° siécle pour que lUniversité réalise dans ses programmes l’idéal de Rabelais. En

28 XVI’ siécle politique et en religion, il innove peu ; notons cependant qu'il critique la vie monastique telle qu’il l’a connue ; la piété sincére, 4 ses yeux, doit tenir lieu de régle. Quant 4 la philosophie, un peu vague, de Rabelais, elle s’inspire du Christianisme, du platonisme et du naturalisme. S’il préconise l’amour de Dieu et celui de l’homme, il ne recommande pas l’austérité, il ne contraint pas sévérement la nature et il admet le plaisir modéré. En somme, il admire la Vie, sous toutes ses formes, une vitalité intense l’inspire ; et si l’expression de Green « The wilfulness of life » caractérise les hommes de la Renaissance, elle s’applique particuliérement a Rabelais. Sa gloire a survécu a son temps. Les auteurs des siécles suivants l’ont tous lu et admiré ; aujourd’hui encore, Panurge, Frére Jean, Gargantua, sont des types populaires ; « l’abbaye de Théléme » est devenue expression proverbiale ; et tout écrit qui respire la joie de vivre et la gaité un peu grosse est qualifié de « rabelaisien ». MICHEL DE MONTAIGNE, gentilhomme, appartient a une autre époque et a une autre classe que Rabelais. Il a toujours vécu dans les milieux cultivés, et en un temps ou la science, répandue par les contemporains de Rabelais, n’était plus chose nouvelle. Il est le fils d’un conseiller au Parlement de Bordeaux; il siége luirméme a ce Parlement et partage son temps entre Bordeaux et son chateau de Montaigne ; vie heureuse et tranquille qui ne sera interrompue que par quelques missions diplomatiques. Ce riche lettré emploie ses loisirs a lire et a , noter ses réflexions, comme elles lui viennent. Ces notes réunies forment les Essais. Montaigne étonne d’abord par l’incohérence apparente de ses idées ; mais a la lecture l’unité de la pensée se révéle ; Montaigne apparait comme un aimable égoiste ; charmant de bonne humeur, d’esprit, de fantaisie, humoriste sans grossiéreté, — ce qui explique son succés en Angleterre, — avide de savoir mais sans pédantisme, chose rare de son temps, toujours homme du monde, mais incapable de dévouement profond ; incapable aussi de cruauté; il redoute également de

La civilisation francaise au XVI° siécle 29 subir la douleur et de Vinfliger. L'horreur de la soulirance, voila le résumé de sa morale, semblable en cela a celle d'Epicure. I] était pourtant chrétien, mais ses croyances n'ont pas pénétré sa philosophie ; le chapitre central de son livre (Apologie de Raymond de Sebonde) est la condamnation de toute métaphysique ; Yesprit humain, pour lui, est incapable par sa nature de voir plus loin que les phénoménes, simples apparences, et ne peut ni confirmer ni infirmer les révélations de la foi. Montaigne, souvent traité de sceptique, est en réalité positiviste. Un chapitre est consacré a la pédagogie ; Montaigne comme Rabelais préconise étude du grec et du latin, de Vhistoire et de la philosophie, mais se soucie peu des sciences et des exercices physiques ; il insiste sur le charme que |'étude donne a la conversation ; son éléve sera, comme lui-méme, un mondain. (Voir p. 39.) Montaigne a été plus connu que Rabelais a l'étranger. FLORIO traduit les Essais en anglais, SHAKESPEARE s'inspire dans The Tempest du chapitre sur les Cannibales, BACON intitule Essays ses études de morale. La Poksirz. La philosophie et la théologie ont constamment préoccupé les esprits du xvi° siécle : aussi la prose a-t-elle tenu plus de place que la poésie dans la littérature du temps. La France a toutefois connu deux grands poétes : MAROT (1495-1544), contemporain de Rabelais, et RONSARD, contemporain de Montaigne. CLEMENT MAROT, page de Francois I* et protégé de sa sceur, MARGUERITE DE NAVARRE, courtisan et érudit, a puisé l'inspiration a la fois dans sa vie de Cour et dans ses lectures. Beaucoup de ses poésies sont des réminiscences de |'antiquité ; d'autres, et les meilleures, sont des Epitres au Roi ou a des nobles, lettres en vers, tour a tour tendres ou ironiques, toujours spirituelles. A la fin de sa vie il adhéra au protestantisme et s'exila ; de cette époque date sa Paraphrase des Psaumes. PIERRE DE RONSARD (1524-1585) est gentilhomme. Ami d'HENRI II et de ses successeurs, il n'a pas l'accent humble

30 XVI° siécle de Marot ; il a le ton plus fier, la poésie plus indépendante. I] cherche son inspiration dans l'antiquité (voir p. 38); a la difference de Marot, il dédaigne l'épitre et préfére la poésie lyrique : odes, élégies, sonnets; le sonnet est importé d'Italie par Ronsard, vers l'époque ou en Angleterre SIDNEY le met a la mode. Ronsard tient dans la littérature francaise du temps la place que SPENSER tiendra un peu plus tard dans la littérature anglaise. Enfin Ronsard est un théoricien ; il s'est fait une doctrine de la poésie qu'il a appliquée et fait appliquer par ses disciples. Il a groupé autour de lui six poétes qui sont six érudits; ce groupe s'est surnommé LA PLEIADE. Le plus remarquable ami du chef, pu BELLAY, a publié le manifeste de la jeune école dans la Défense et Illustration de la Langue Frangaise (1548). Ce manifeste a produit les résultats espérés de son auteur ; les sept poétes ont < illustré » la langue et inspiré des imitateurs, et la gloire de la Pléiade a été incontestée jusqu'au XVII' siécle. L'Amour bu Pratsir. Les Frangais ont pris a I'Italie, outre sa science, son luxe et son art. En quelques années la vie s'est transformée ; |'amour du _ plaisir, intellectuel ou moral, s'est répandu dans la bourgeoisie, dans la noblesse et a la Cour ; les fétes se multiplient, les tournois cédent la place aux ballets et aux mascarades ; le théatre, religieux ou moralisateur au moyen age, devient profane ; l'amour idéalisé par la chevalerie devient paien. L'art s'est adapté au changement des meeurs. Louis XII et ses successeurs ont fait venir d'Italie un groupe d'artistes (Ecole de Fontainebleau) et notamment LEONARD DE VINCI. L'architecture civile se modifie : les fenétres s'élargissent, comme en Angleterre ot apparaissent les « bow-windows »; les ogives s'aplatissent ; les balustrades remplacent les créneaux ; les chateaux s'entourent de parcs aérés, comme en Angleterre; |'indeépendance féodale est finie; le chateau-fort est devenu chateau de plaisance. De cette époque datent des monu

Photo N.D. vie siécle) premieres années du (CHATEAU CHENONCEAUX



The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate

ILX SMo7T snos 93114809 ory LENO AC AIOON “1 SIOSNVUA " NVALYHSD .SIOTa uoNraI10¢ aav]1DM4 MS YOSIAT BEER ME UTE YYIF

La civilisation francaise au XVI° siécle 31 ments connus de tous les voyageurs : le Palais de Justice ‘ de Rouen, les chateaux de la Loire, les palais de SaintGermain et de Fontainebleau, et a Paris méme |’H6tel de Cluny, le Louvre (de tescor), les Tuileries (de DELORME); l’architecture religieuse, renoncant au style gothique, adopte le style classique. Chateaux et églises sont décorés par des sculpteurs francais (COUSIN, PILON, GoUJON) éléves des Italiens. Les corps rigides et émaciés, les visages tourmentés ou illuminés des statues médiévales, font place a des corps proportionnés et a des visages apaisés. Sous l’influence de Vantiquité, sculpteurs et peintres commencent— a rechercher les sujets mythologiques. La France a vu l’apparition d’un art nouveau. L’émail italien est reproduit, aprés des années de recherches héroiques, par BERNARD PALISSY, peintre vitrier et potier, et géologue a l’occasion. Palissy orna les chateaux de plats et de vases décoratifs ; la céramique était créée. L’encouragement continuel accordé aux arts par Louis XII et surtout par Francois I* provient d’un gott sincére ; il provient aussi d’une préoccupation politique plus ou moins consciente ; la noblesse perdra dans le luxe le goat de l’indépendance, et a la faveur de la vie de Cour.se développera l’autorité du chef supréme : le Roi. Il] — LA REFORME Ses Oricines. Le protestantisme est né en France _plus Wot qu’en Allemagne et qu’en Angleterre ; mais son aaete ee développement a été rapidement arrété par les rois, alliés_ au peuple. Le protestantisme frangais, savant et aristocratique, ~~procéde de l’humanisme. I] apparait en 1512; a ce moment un latiniste, LEFEVRE, d’Etaples, publie un commentaire de saint Paul ow il déclare la foi « plus ~% ‘puissante que les ceuvres»: cela revient a proclamer Vinutilité du jeine, de l’abstinence et de la vie monasJ 2 tique. Autour de ce novateur se groupent des érudits,

32 XVI’ siécle des gentilshommes curieux et lettrés comme tous ceux de la nouvelle génération, et une grande partie de la Cour ; la mére de Francois I*, sa sceur, Marguerite, et son confesseur, Francois lui-méme, s’intéressent aux idées de Lefévre. Le peuple, au contraire, étranger a la science et a la théologie, ne semble pas désirer de changement, a part quelques exceptions. Que fera le Roi ? En 1520 on apprend la condamnation de LUTHER, qui, parti plus_ tard que Lefévre, est arrivé plus vite aux conclusions pratiques. De la décision que prendra le Roi dépend Tavenir de l’Eglise francaise. La réforme aura-t-elle le dessus ? Le Roi doit se prononcer. PoLiTIQUE pU Rot. II se prononce contre la Réforme._ La noblesse s’intéressant aux idées nouvelles, il ne veut. pas. encourager chez elle des goits d’indépendance religieuse qui influeraient sur son esprit politique; les nobles francais ne doivent pas étre tentés Piated les princes protestants d’Allemagne qui résistent a l’empereur. D’autre part, le Concordat a donné au Roi le droit de nommer les évéques et les abbés: il posséde déja ce qu’Henry VIII n’obtiendra que par la violence ; il préfére ne rien changer a une Eglise qui lui est toute dévouée et a laquelle la majorité du peuple reste attachée. \i La Ré&pression. La répression commence en 1521 : Lefévre s’exile ; d’autres sont emprisonnés, d’autres se rétractent. Francois I*, sous l’influence de sa sceur, fait arréter la persécution 4 son retour de la guerre (1529); c’est 4 ce moment d’accalmie que les idées nouvelles trouvent un interpréte dans la personne d’un jeune étu-~ diant en droit, JEAN CALVIN ; mais en 1533 la révolution de Genéve et la rupture entre Rome et Londres provoquent la reprise de la répression ; les réformés fuient, surtout vers la Navarre ; Calvin se retire 4 Bale puis_ a Genéve ot il deviendra chef religieux et chef civil tout-puissant. Henri IJ, moins curieux d’esprit et moins tolérant que

La civilisation francaise au XVI° siécle 33 son pére, se déclare dés son avénement l'adversaire des Réformés (1547). I] les défére aux simples tribunaux et méme demande I'Inquisition en France. Le Parlement de Paris ayant protesté et réclamé la tolérance, Henri II fait arréter les protestataires. La guerre européenne est finie ; la noblesse est acquise en grande partie aux idées nouvelles ; le royaume de Navarre est devenu le centre du protestantisme. Henri II semble vouloir s'obstiner, mais il meurt accidentellement, peu aprés avoir signé la paix (1559). GUERRES DE RELIcION. Avec cette mort commence Panarchie. La royauté est représentée par une Italienne, CATHERINE DE MEDICIS, veuve d'Henri II, et ses quatre fils, dont l'ainé a seize ans, tous maladifs. En face d'eux se dresse une noblesse turbulente, partagée entre Catho__liques (GUISE) et Protestants (conpE). Le chancelier L'HOPITAL, catholique tolérant, s'efforce en vain de prévenir le conflit ; les conférences échouent, et une rixe déchaine la guerre (1562). Cette guerre durera plus de trente ans, et, comme la guerre civile d'Angleterre au siécle suivant, sera politique et religieuse a la fois. ' [a premiére période, grace a l'aide d'ELISABETH D'ANGLETERRE et a la tolérance de la Cour, est favorable aux Protestants. Leur chef coLicny devient l'ami du jeune roi CHARLES Ix, lui propose l'alliance anglaise et obtient qu'il marie sa sceur au roi protestant de Navarre, HENRI DE BOURBON. Mais Catherine de Médicis, redoutant Vhostilité de I'Espagne et surtout l'influence de la noblesse protestante, change brusquement de politique ; le massacre des Protestants 4 Paris (Saint-Barthélemy) est le signal de ce revirement subit (1572). La guerre reprend, avec un résultat politique; la royauté, avec Charles IX malade et son frére HENRI III, un dégénéré (1574), est déconsidérée ; cuIsE, fils du vainqueur de Calais, devient de plus en plus populaire et finit par grouper ses amis sous le nom de Sainte Ligue et par s'allier au roi d'Espagne.

34 XVI’ siécle La derniére période (1584-1598) est toute dynastique. Henri III, qui n’a pas d’enfants, perd son dernier frére ; Yhéritier du tréne se trouve étre son beau-frére protestant, Henri de Navarre. Alors Guise se pose nettement en candidat au tréne. Ayant vaincu les Protestants allemands venus au secours de leurs fréres frangais, il entre dans Paris en triomphateur, et Henri III s’enfuit. Henri III convoque les Etats Généraux qui lui refusent des subsides et, rendant Guise responsable de ses insuccés, le fait assassiner. Puis il s’allie au roi de Navarre et tente de reprendre Paris; c’est en assiégeant la ville qu’il meurt poignardé (1589). Henri IV. Henri de Navarre, que Macaulay a célébré, doit conquérir son royaume par |’épée. I] bat les Ligueurs en plusieurs batailles, mais ne peut prendre Paris, malgré les partisans qu’il y compte parmi les catholiques modérés. Alors, écoutant les conseils de plusieurs amis, il accomplit l’acte qui effectuera la réconciliation des Frangais : il se fait catholique (1593). La résistance cesse vite. Paris ouvre ses portes ; les Ligueurs se soumettent peu a peu; la guerre déclarée a l’Espagne se termine victorieusement. L’année 1598 voit la paix avec Philippe IJ, et l’Edit de Nantes qui accorde aux Protestants la liberté du culte. Les derniéres années du régne peuvent étre caractérisées par les mots « peace and plenty ». Le travail reprend aux champs et dans les villes ; les impéts sont réduits et les dépenses contrélées par SULLY, ami du Roi ; enfin l’industrie (soierie et draperie) se constitue avec la protection du gouvernement. La politique extérieure d’Henri IV continue celle de ses prédécesseurs. I] reste l’ami de |’Angleterre, |’allié des Protestants allemands, |’adversaire de l’Espagne et de ’Autriche. Il réve méme de reconstituer 1’Europe en séparant |’Autriche de l’Allemagne, en libérant les Pays-Bas, en fortifiant la Papauté en Italie, en préparant Pexpulsion des Turcs ; il réve une « Société des Nations » chrétienne.

La civilisation francaise au XVI° siécle 35 Le 14 mai 1610, Henri IV était poignardé dans le centre de Paris. I] laissait la France tranquille, riche et forte, seul Etat de l'Europe ou la liberté de conscience existat. La France ne l'a pas oublié. L'image a popularisé son visage allongé, sa barbe frisée, son sourire vaillant. Son souvenir est demeuré vivace ; c'est le souvenir d'un chef énergique, d'un homme affectueux, spirituel et gai, incarnation du caractére francais traditionnel. C'est enfin le souvenir du meilleur roi que la France ait eu, avec Saint Louis.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XVI° SIECLE LE GOUT DU SAVOIR : RABELAIS Lettre de Gargantua a Pantagruel. Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est honte que personne se dise savant, hébraique, chaldaique, latine ; les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées en mon Age par inspiration divine comme, a contrefil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs trés doctes, de librairies trés amples, et il m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant... Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et précheurs de mon temps. Que dirai-je ? Les femmes et les filles ont aspiré 4 cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a quen |'age ou je suis, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avais dédaignées comme Caton, mais je n'avais eu loisir de comprendre en mon jeune Age. Et volontiers je me délecte 4 lire les Morales de Plutarque, les beaux Dialogues de Platon... attendant l'heure qu'il plaira 4 mon Créateur m'appeler et commander issir (sortir) de cette terre. Par quoi, mon fils, je t'admoneste que tu employes ta jeunesse a bien profiter en étude et en vertus. Tu es a Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement; premiérement la _ grecque comme le veut Quintilien ; secondement la latine, et puis l'hébraique pour les saintes lettres, et la chaldaique

Extraits des écrivains 37 et arabique pareillement, et que tu formes ton style, quant a la grecque, a l'imitation de Platon, quant a la latine, de Cicéron, qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, a quoi t'aidera la cosmographie de ceux qui en ont écrit. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je ten donnai quelque gout quand tu étais encore petit en l'4ge de cing 4a six ans. Poursuis le reste et d'astronomie sache tous les canons ; laisse-moi l'astrologie divinatrice... comme abus et vanité. Du droit civil, je veux que tu saches par cceur les beaux textes et me les conféres avec philosophie. Et quant a la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement ; qu'il n'y ait mer, riviére ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons, tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes des foréts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abimes, les pierreries de tout |'Orient et du Midi, que rien ne te soit inconnu. Puis soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans dédaigner les thalmudistes et cabalistes, et par fréquentes anatomies acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'>homme. Et par quelques heures du jour commence 4a visiter les saintes lettres ; premiérement en grec, le Nouveau Testament et Epitres des Ap6tres, et puis en hébreu le Vieux Testament. Somme, que je voie un abime de science ; car dorénavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'étude et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison, et nos amis secourir en toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Mais, parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en ame malévole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi formée de charité étre lui joint en sorte que jamais n'en sois séparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cceur a vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu

38 XVI’ siécle demeure éternellement. Sois serviable a tous les prochains et les aime comme toi-méme. Réveére tes précepteurs, fuis les compagnies de gens auxquels tu ne veux point ressembler, et les graces que Dieu t’a données, icelles (those) ne recois en vain. Et quand tu connaitras, que tu auras tout le savoir de par dela acquis, retourne vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir. Mon fils, la paix et grace de Notre-Seigneur soit avec toi. Amen. De Utopie ce dix-septiéme jour du mois de mars. Ton pére GARGANTUA. RABELAIS, Pantagruel, II, 8. LE GOUT DU SAVOIR ET LE GOUT DU PLAISIR : RONSARD Je veux lire en trois jours |’Jliade d’Homeére, Et pour ce, Corydon, ferme bien l’huis sur moi. Si rien me vient troubler, je t’assure, ma foi, Tu sentiras combien pesante est ma colére. Je ne veux seulement que notre chambriére Vienne faire mon lit, ton compagnon, ni toi. Je veux trois jours entiers demeurer a requoy (au repos) Pour folatrer, aprés, une semaine entiére. Mais si quelqu’un venait de la part de Cassandre, Ouvre-lui tét la porte, et ne le fais attendre, Soudain entre en ma chambre, et me viens accoutrer. Je veux tant seulement a lui seul me montrer; Au reste, si un Dieu voulait pour moi descendre Du Ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer. RONSARD.

Extraits des écrivains 39 L7-HUMANISME La Pédagogie de Montaigne. A un enfant... qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses)..., ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, ...je voudrais qu'on fit soigmeux de lui choisir un conducteur qui eit plutét la téte bien faite que bien pleine... ..Quil lui fasse tout passer par l'étamine, et ne loge rien en sa téte par simple autorité et a crédit..... La vérité et la raison sont communes a un chacun, et ne sont pas plus a qui les a dites premiérement qu'a qui les dit aprés... Les abeilles pillent de-ca de-la les fleurs; mais elles en font aprés le miel, qui est tout leur, ce n'est plus thym ni marjolaine ; ainsi les piéces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, a savoir son « jugement »; son institution, son travail et étude ne visent qu'a le former... Qui demandera jamais a son disciple ce quwil lui semble de la rhétorique ou de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicéron ? On nous les plaque en la mémoire, comme des oracles ow les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par cceur n'est pas savoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde a sa mémoire. Ce qu'on sait droitement on en dispose... sans tourner les yeux vers son livre. Facheuse suffisance, qu'une suffisance livresque : — Tout ce qui se présente a nos yeux sert de livre 'suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matiéres. A cette cause, le commerce des hommes est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers..., pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs facons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui...

40 XVI’ siécle En cette école du commerce des hommes, j’ai souvent remarqué ce vice, qu’au lieu de prendre connaissance d’autrui, nous ne travaillons qu’a la donner de nous, et sommes plus en peine de débiter notre marchandise que d’en acquérir de nouvelle..... Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler et n’aient que la raison pour conduite. Qu’on lui fasse entendre que de confesser la faute qu’il découvrira en son propre discours, c’est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu’il cherche ; ..que se raviser et se corriger, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques... Qu’on lui mette en fantaisie une honnéte curiosité de s’enquérir de toutes choses ; tout ce qu’il y aura de singulier autour de lui, il le verra; un batiment, une fontaine, un homme, le lieu d’une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne ; il s’enquerra des meeurs, des moyens et des alliances de ce prince et de celui-la ; ce sont choses trés plaisantes a apprendre et trés utiles a savoir. En cette pratique des hommes, j’entends comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu’en la mémoire des livres; il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siécles..... Mais que mon guide se souvienne ou vise sa charge; et qu "il n’imprime pas tant a son disciple la date de la ruine de Carthage, que les meurs d’Hannibal et de Scipion. Qu’il ne lui apprenne pas tant les histoires qu’a en juger... -Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde ; nous sommes tous contraints et amoncelés en nous et avons la vue raccourcie a la longueur de notre nez. On demandait a Socrate d’ot il était; il ne répondit pas d’Athénes, mais « du monde »; lui, qui avait l’imagination la plus pleine et la plus étendue, embrassait l’univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections a tout le genre humain, non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous.
Quand les vignes gélent

Extraits des écrivains Al en mon village, mon prétre en argumente l’ire de Dieu sur la race humaine..... Ce grand monde, c’est le miroir ou il nous faut regarder. Je veux que ce soit le livre de mon écolier... « Notre vie, disait Pythagore, ressemble a la grande et populeuse assemblée des Jeux Olympiques ; les uns s’y exercent le corps pour acquérir la gloire des jeux ; d’autres y portent des marchandises a vendre, pour le gain; il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n’y cherchent aucun fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et étre spectateurs de la vie des autres hommes pour juger et régler la leur... Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu’il aime mieux ouir une fable que la narration d’un beau voyage ou un sage propos, quand il l’entendra ; qui, au son du tambour qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se détourne a un autre qui l’appelle au jeu des bateleurs ; qui ne trouve plus plaisant et plus doux de revenir poudreux et victorieux d’un combat que de la paume et du bal; — je n’y trouve autre reméde, sinon qu’on le mette patissier dans quelque bonne ville, fait-il fils d’un duc; suivant le précepte de Platon, « qu’il faut colloquer les enfants, non selon les facultés de leur pére, mais selon les facultés de leur ame »..... La sagesse francaise a été anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenait de bonne heure et n’avait guére de tenue. A la vérité, nous voyons encore qu'il n’est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l’espérance qu’on en a congue ; et, hommes faits, on n’y voit aucune excellence ; j’ai oui dire a des gens -d’entendement que ces colléges ou on les envoie les abrutissent ainsi. Au nétre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures lui seront unes, toutes places lui seront étude ; car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mceurs, sera sa principale legon, a ce privilége de se méler partout... En la partie ot elle traite de

42 XVI° siécle homme et de ses devoirs, ¢’a été le jugement de tous les sages que, par la douceur de sa conversation, elle ne devait étre refusée ni aux festins ni aux jeux..... Ainsi notre legon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mélant a toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir ; les jeux mémes et les exercices seront une bonne partie de l’étude; la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l’entregent, et la disposition de la personne se fagonne. Ce n’est pas une Ame, ce n’est pas un corps qu’on dresse ; c’est un « homme ». Au demeurant, cette institution se doit conduire par une sévére douceur, non comme il se fait ; au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente a la vérité qu’horreur et cruauté. Otez-moi la violence et la force; il n’est rien, a mon avis, qui abatardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chatiment, ne I’y endurcissez pas, endurcissez-le a la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hasards qu’il lui faut mépriser, 6tez-lui toute mollesse et délicatesse au vétir et coucher, au manger et au boire, accoutumez-le a tout ; que ce ne soit pas un beau gargon mais un garcgon vert et vigoureux. Enfant, homme vieux, j’ai toujours cru et jugé de méme..... Il ne dira pas tant sa lecon, comme il la fera ; il la répétera en ses actions ; on verra sil y a de la prudence en ses entreprises, — s'il y a de la bonté, de la justice, en ses déportements ; — sil a du jugement ou de la grace en son parler, — de la vigweur en ses maladies, — de la modestie en ses jeux, — de la tempérance en ses voluptés, — de l’ordre en son économie ; de lindifférence en son goit, soit chair, poisson, vin ou eau..... Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies. Pour revenir 4 mon propos, il n’y a tel que d’alléger Vappétit et l’affection, autrement on ne fait que des anes chargés de livres. MonralIcnE, Essais, I. 25.

CHAPITRE II DIX-SEPTIEME SIECLE PREMIERE PARTIE (1610-1660) CARACTERES GENERAUX Leuvre d Henri IV est achevée par son fils LOUIS XIII, aidé de RICHELIEU, et par son petit-fils LOUIS XIV, dirigé par MAZARIN. En 1660, le Roi est le maitre unique et incontesté des Francais; la France, victorieuse de Allemagne et de ’Espagne, joue un réle de premier ordre dans la diplomatie européenne. I. — LA SUCCESSION D’HENRI IV Henri IV laisse un fils de neuf ans, sous la tutelle d’une mére italienne, MARIE DE MEpiIcis. Cette situation, semblable a celle qui suivit la mort d’Henri II, encourage les sujets qu’Henri IV avait soumis, 4 revendiquer une certaine indépendance. Les nobles se soulévent et réclament la convocation des Etats Généraux, sous prétexte de remettre de l’ordre dans les finances (1614). La Régente achéte leur soumission et les Etats sont invités 4 se séparer sans avoir obtenu aucune réforme. Une nouvelle révolte provoque |’assassinat des conseillers italiens de la Régente, et améne au pouvoir un ami du jeune Roi, le duc de Luynes. Par les armes, Luynes met fin 4 toutes les rébellions (1620). ~ Les Protestants, inquiets de l’influence des Catholiques a la Cour, se groupent en gouvernements militaires. La

44 XVII° siécle, 1" partie (1610-1660) guerre religieuse éclate en 1619, lorsque Luynes impose au Béarn, patrie d'Henri IV, le rétablissement du culte catholique avec restitution au Clergé de ses biens. Cette lutte se termine aprés la mort de Luynes, par la victoire du Roi (1622). RicHELIEU. Louis XIII, trés délicat de santé, renonce a diriger lui-méme la politique et, aprés deux ans d'anarchie, accepte pour ministre l'auménier de sa mére (1624). Agé de trente-neuf ans, ARMAND DU PLESSIS DE RICHELIEU sest distingué comme évéque prés de La Rochelle, en pays protestant, puis comme député aux Etats Généraux. I] arrive avec un plan bien arrété : 1° Supprimer l'organisation militaire accordée aux Protestants par Henri IV. 2° Abaisser les nobles et faire d'eux de simples serviteurs du Roi. 3° Diminuer la puissance de |'Autriche, et donner a la France les frontiéres de l'ancienne Gaule. Ce programme, il l'exécute avec une énergie farouche, récompensant généreusement ceux qui le servent, et abattant impitoyablement ceux qui lui résistent. I] a eu deux auxiliaires: le Pére JOSEPH DU TREMBLAY, surnommé son « Eminence Grise », capucin de noble naissance qui connait les principales cours de |'Europe, et Louis XIII, roi intelligent et dévoué, qui s'incline devant la supériorité du Grand Cardinal. 1° Lutte contre les Protestants. C'est dans le sudouest que se déroule surtout la lutte contre les rrotestants. Ceux-ci, s'étant emparés de I|'Ile de Ré, sollicitent Paide des Anglais. L'intervention anglaise est retardée par le mariage de CHARLES I* avec HENRIETTE-MARIE, sceur de Louis XIII, et ne se produit qu'en 1627, sans succés ; les Anglais évacuent l'ile et les Protestants, réfugiés dans la Rochelle, capitulent aprés un siége de quatorze mois. Richelieu défait les forces protestantes dans les Cévennes, puis signe l'Edit de Grace (1629); les Protestants perdent leurs places fortes mais gardent le

La succession d' Henri IV 45 libre exercice de leur culte et jouissent des mémes droits que les Catholiques. 2° Lutte conire les Nobles. Richelieu réduit la puissance des Nobles en ordonnant la destruction partielle des chateaux-forts, en interdisant les duels, et en privant les gouverneurs militaires de tous pouvoirs politiques. Les mécontents se groupent autour de la Reine mére, du frére du Roi et de la jeune Reine, ANNE D'AUTRICHE, sceur du roi d'Espagne. Jusqu'a sa mort (1642), Richelieu sera toujours menacé dans son autorité ou dans sa vie. En 1630, victorieux d'une terrible cabale, il obtient l'exil de Marie de Médicis et la confiance de Louis XIII. 3° Lutte contre VAutriche. La tranquillité relative du royaume permet a Richelieu d'attaquer 1|'Autriche avant qu'elle ait pu triompher dans la Guerre de Trente Ans. C'est le moment ou, par ses victoires sur |'Electeur Palatin et le roi de Danemark, |'Empereur FERDINAND menace de devenir le maitre absolu de l'Allemagne. Pour éviter la reconstitution d'une monarchie aussi dangereuse pour la France que celle de Charles-Quint au siécle précédent, Richelieu donne son appui aux Protestants allemands et a leur champion, GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suéde(1631). Cette collaboration d'un cardinal avec des Protestants étrangers, peu aprés la soumission des Protestants francais, répond a une nécessité vitale pour la France ; la victoire de l'Empereur signifiant l'écrasement des Protestants, et, peu aprés, celui de la France, le Cardinal et les Protestants ont le méme ennemi, et le souci de leur commune sécurité leur ordonne de s'unir. Henri II en 1552, Henri IV en 1609, dans des situations analogues, n'avaient pas hésité a s'allier aux Protestants, ennemis de 'Empereur. Pareillement Richelieu s'allie aux Hollandais, ennemis des Espagnols et en lutte avec eux depuis plus de soixante ans. Louis XIII déclare la guerre au roi d'Espagne en 1635. Cette nouvelle guerre franco-allemande et franco-espagnole commence par une double invasion de la France ;

46 XVII siecle, 1" partie (1610-1660) la Picardie, envahie par les Espagnols jusque prés d'Amiens, et la Bourgogne, envahie jusque prés de Dijon par les Impériaux, sont délivrées péniblement (1636). En 1638, plusieurs villes alsaciennes ayant demandé la protection de Louis XIII, l'Alsace est conquise. En 1640, les révoltes de la Catalogne et du Portugal contre l'Espagne facilitent l'offensive des armées frangaises qui conquiérent l'Artois (1640) et le Roussillon (1642). Richelieu meurt en décembre 1642, aprés avoir réalisé la presque totalité de son plan. Le Pére Joseph, mort en 1638, a pour succcesseur un diplomate italien, JULES MAZARIN, que Richelieu fait nommer cardinal sans qu'il soit prétre. Louis XIII, en mourant, le recommande comme conseiller 4 sa femme Anne d'Autriche (mai 1643). Mazarin. Mazarin n'a égalé Richelieu que comme diplomate. A tous égards les deux cardinaux différaient : Richelieu était distant, Mazarin servile, Richelieu avide d'autorité, Mazarin avide d'argent. Ces contrastes étaient défavorables 4 Mazarin, que son origine italienne rendait impopulaire. Sa politique intérieure a failli causer en France une révolution : la Fronde. De cette révolution Mazarin n'a triomphé que par sa souplesse, par l'appui de la Reine Anne d'Autriche, — a qui il était peut-étre marié, — et par l'affection du peuple pour la royauté. 1° Fin de la guerre de Trente Ans. C'est dans le Nord (Rocroi, 1643, et Lens, 1648) que les armées francaises, conduites par le Prince de coNnpDE, établissent leur supériorité sur les armées espagnoles. Cependant le maréchal de TURENNE, allié aux Suédois, investit Munich (1647). C'est alors que le Congrés de Westphalie termine ses travaux; l'Empereur céde a la France |'Alsace ; l'Espagne seule refuse de traiter (1648); la Hollande conclut une paix séparée avec elle. 2° Guerre Civile : la Fronde. La Fronde est la conséquence de la guerre étrangére. Pour remplir un trésor

La succession d' Henri IV AT vide, Mazarin imagine de suspendre les traitements de certains magistrats (1648). Le Parlement de Paris ayant protesté et méme réclamé le droit de discuter les impéts, comme le Parlement anglais — avec lequel il n'a de commun que le nom, — Mazarin fait arréter plusieurs magistrats et ne les remet en liberté qu'aprés deux jours d'émeutes et le siége du Palais-Royal par la foule. Peu apres, réfugié avec le Roi a la campagne, il fait assiéger Paris par l'armée de Condé et obtient la soumission du Parlement. La deuxiéme Fronde (Fronde des Princes) est plus sérieuse. Condé, se jugeant maitre de la situation, réclame le départ de Mazarin, et, ne l'ayant pas obtenu, se révolte avec l'appui de la ville de Paris et d'une partie de la noblesse. Mazarin se réfugie en Allemagne jusqu'au jour ou Vlalliance de Condé avec le Roi d'Espagne, son ancien ennemi, rend les rebelles définitivement impopulaires. Aprés la défaite de l'armée de Condé sous les murs de Paris, Mazarin revient a la Cour et les villes révoltées se soumettent (1652). 3° Victoire sur (Espagne. La Champagne, envahie pendant la Fronde, est reconquise ; Mazarin obtient de CROMWELL l'appui de ses régiments, et c'est par une armée anglo-frangaise, sous le commandement de Turenne, que les Espagnols sont battus dans les dunes de Dunkerque (1658). Dunkerque regoit une garnison anglaise (1658-1662). Le traité des Pyrénées, de 1659, céde a la France l'Artois (Arras), le Roussillon (Perpignan) et quelques villes du Nord. Louis XIV, agé de vingt et un ans, épouse MARIE-THERESE, fille du Roi d'Espagne, PHILIPPE Iv. Mazarin meurt deux ans aprés, obéi de toute la nation et comblé de richesses. I] recommande au Roi quatre collaborateurs qui sont déja de grands ministres : COLBERT, son intendant, LE TELLIER et son fils LE TELLIER DE LOUVOIS, secrétaires d'Etat a la Guerre, et le diplomate HUGUES DE LIONNE,

 II. — LA SOCIETE DE 1610 A 1660 SURVIVANCE DE L’ANARCHIE. L’anarchie dans laquelle la France avait vécu de 1559 a 1598 n’avait pas tout a fait disparu sous l’autorité d’Henri IV. Quarante années de guerre a la fois civile et étrangére, politique et religieuse, avaient développé chez ceux qui y prenaient part un farouche esprit d’indépendance : indépendance 4 |’égard des rois, fils d’Henri II, dont leur faiblesse faisait des personnages de deuxieme plan; — indépendance 4 |’égard de la France ot les partis rivaux appelaient l’étranger a leur secours; — indépen-. dance a l’égard de la morale élémentaire, dont les préceptes étaient oubliés dans l’acharnement de la lutte; les qualités de bravoure et d’endurance étaient tout, il n’y avait plus de place pour la tempérance, la charité, ou l’urbanité. D’ailleurs ces combattants des Guerres de Religion étaient nés et avaient grandi sous la Renaissance, époque ot. ’homme s’affranchissait avec fureur de toute convention, de toute tradition, de toute régle établie, en art comme en philosophie, en politique comme en religion. Les fils et petits-fils de ces rebelles avaient hérité d’eux le besoin d’indépendance, comme le prouvent les révoltes réprimées par Richelieu et Mazarin. L’individualisme de la Renaissance se manifeste encore dans la littérature a la fm du xvi et au début du xvi? siécle. Seule la poésie lyrique, chez les disciples de Ronsard, reste a]’écart des événements. La littérature devient historique, avec originalité : les hommes qui ont fait la guerre rassemblent leurs souvenirs et expriment leurs sentiments sans contrainte, en écrivant leurs Mémoires ; les Essais de Montaigne (1595) sont les souvenirs et les réflexions d’un homme qui a assisté a des événements tragiques. C’est peut-étre l’analogie entre ces événements et ceux de Vhistoire ancienne qui a poussé AMYOT (1513-1593), évéque d’Auxerre, a traduire les

La société de 1610 a 1660 49 Vies des Hommes Illustres de Plutarque ; son livre a été lu de presque tous les politicieas de son temps ; traduit en anglais par North, il a inspiré Shakespeare dans Julius Ceasar et Coriolanus. La littérature devient également satirique dans la Satire Ménippée (1593), ceuvre de bourgeois parisiens réclamant la paix et le ralliement a Henri IV; dans les satires du protestant AGRIPPA D'AUBIGNE (1550-1630) et du _ catholique MATHURIN REGNIER (1573-1613) nous retrouvons les échos des polémiques contemporaines. La pastorale Astrée d'HONORE D'URFE, et les romans d'aventures des scuDERY (Georges et Madeleine) qui ont enchanté les contemporains et, plus encore, les contemporaines de Louis XIII, sont les adieux de la fantaisie et de l'individualisme. La société du milieu du xvi siécle appréciait de plus en plus la raison et l'autorité et de moins en moins l'imagination. RENAISSANCE DE L'ORDRE. Cette société s'est disciplinée, en une trentaine d'années, sous la triple influence de la royauté, de la religion et des femmes. L'INFLUENCE DE LA Royauté. Henri IV et Louis XIII ont fait du Roi le maitre absolu des Francais. Secondés par l'Eglise et par le peuple qui aspiraient également a la tranquillité, ils ont progressivement supprimé toutes velléités d'indépendance chez les Nobles. L'INFLUENCE DE LA REwIicion. Ce que la royauté faisait par la politique, les religions, catholique et protestante, le faisaient par la morale. Le fanatisme avait disparu, la paix régnait et les religions ne se préoccupaient plus que de purifier les cceurs et d'élever les esprits au-dessus des plaisirs terrestres. Le protestantisme calviniste préchait l'effort constant de la volonté dans sa lutte contre les passions, 'et la soumission de l'individu a4 une régle tirée par lui-méme de 1'Ecriture Sainte. Le catholicisme

50 =X VII’ siécle, 1° partie (1610-1660) recommandait certaines mortifications et préchait en outre l’humilité, ’horreur de l’orgueil, l’obéissance aux autorités, civiles et ecclésiastiques, et la soumission de Pindividu a des régles tirées de l’Ecriture Sainte par la tradition ; par la confession il agissait profondément sur les ames. D’ailleurs le Concordat de 1516, en donnant au Roi seul le droit de nommer les évéques, faisait de ’Eglise un instrument puissant de gouvernement ; le Roi ne manqua pas de se servir d’elle pour réduire tous ses sujets a l’obéissance. L’activité des Catholiques avait redoublé aprés la mort d’Henri IV. Les ordres religieux s’étaient multipliés : les uns se consacraient a]’éducation, comme les Oratoriens et les Ursulines, les autres a la priére, comme les Carmélites et les Visitandines, d’autres 4 la charité comme les Sceurs de la Charité. L’Eglise de France compte, sous _ Louis XIII, trois saints personnages qui ont été canonisés plus tard: l’évéque de Genéve, FRANCOIS DE SALES, né et mort en Savoie, mais francais de langue et de culture (1567-1622); la baronne JEANNE DE CHANTAL, fondatrice de la Visitation (1572-1641); et un simple curé, ancien prisonnier des pirates barbaresques, ancien aumdénier des forcats, que son zéle fait pénétrer a la Cour et dans les milieux les plus nobles, VINCENT DE PAUL (1576-1600). Sa charité a valu a Vincent de Paul d’étre surnommé « L’Intendant de la Providence» et «Le Pére de la Patrie ». C’est sous Louis XIII qu’apparut en France le Jansé- « nisme ; JANSEN, évéque d’Ypres, soutenait que l’homme naissait « prédestiné » au ciel ou a l’enfer sans que sa volonté pit rien changer a son sort. Cette doctrine fut exposée en France par un ami de Jansen, |’abbé de SAINTCYRAN (1581-1643). Elle se répandit surtout parmi les membres de |’Université et du Parlement de Paris, d’autant plus facilement qu’elle était contraire 4 la doctrine des Jésuites et que les magistrats et les universitaires étaient en général les adversaires des Jésuites ; elle se répandit dans de nombreuses familles nobles et bourgeoises par |’intermédiaire des religieuses de Port-Royal

La société de 1610 a 1660 ol (a Paris), dont Saint-Cyran était l'auménier. Plusieurs amis de Saint-Cyran, avocats, professeurs et prétres, se réunirent, sous sa direction, dans la maison de campagne appartenant a Port-Royal, prés de Versailles, pour prier, travailler et instruire la jeunesse, sans renoncer au monde ; des gentilshommes et des savants se joignirent a eux; en quelques années la renommée des Solitaires de Port-Royal avait pénétré a la Cour. Mais le Pape avait condamné les théories de Jansen (1653); les Jésuites les attaquaient, et le gouvernement, disposé a peu de bienveillance pour les parlementaires et leurs amis, depuis la Fronde, regardait les Solitaires avec suspicion ; dés 1656 leurs écoles étaient fermées. L'INFLUENCE DES Femmes. Les guerres de religion avaient été funestes a la Cour comme 4a la royauté elleméme. La Cour d'Henri IV et celle de Louis XIII n'avaient plus l'éclat des cours de Francois I* et d'Henri II ; c'est a Paris, — a la Ville, disait-on alors, — que la vie mondaine s'est reconstituée. Par sa douceur, son esprit et son charme, la Femme a été l'auxiliaire des rois et des églises dans leur ceuvre civilisatrice. Une Francaise, Italienne par sa mére, a créé les « Salons » et refait l'éducation mondaine de ses compatriotes. CATHERINE DE VIVIONNE-PISANI (1588-1665), mariée au marquis de RAMBOUILLET, avait suivi son mari a Paris. La grossiéreté de langage et de maniéres qui sévissait a la cour d'Henri IV l'avait tellement froissée qu'elle avait résolu de tenir chez elle une cour selon son goat. Gentilshommes ou bourgeois, gens d'église ou d'épée, écrivains ou diplomates, tous ceux qui recherchaient une conversation intelligente 'et raffinée, étaient accueillis dans la « Chambre bleue » de la marquise. On y discutait des sentiments et des idées les plus élevées, on établissait les régles du « beau langage», on chantait un peu, on ne jouait pas, on ne dansait pas, on causait. La marquise, assistée de sa mére, JULIA SAVELLI, et plus tard de sa fille, la belle JULIE D'ANGENNES, présidait 4 la conversation; autour d'elle se groupaient les femmes

 les plus remarquables, notamment la mére et la sceur de Condé, la fille du protestant conicny, la duchesse d'AIGUILLON, niéce de Richelieu. Le Cardinal encourageait ces réunions ot l'on parlait de belles lettres et de philosophie, mais ot l'on ne pensait pas a discuter ses arréts ; en 1636 la délivrance de Corbie, prés d'Amiens, et la défaite des Espagnols inspirérent au poéte VOITURE, le plus brillant causeur de |'Hétel de Rambouillet, une lettre ot il définissait et approuvait nettement la _pollitique de Richelieu; de ce jour la faveur royale fut assurée a la marquise et 4 sa petite cour. L'Hotel de Rambouillet fut le modéle des « Salons », des « Réduits », des « Ruelles » et des « Alcéves » qui se multipliérent dans la seconde moitié du siécle et qui, en se transformant, subsistérent jusqu'a la fin du xvi" siécle. Ces salons ont fait de Paris, pendant cent cinquante ans, la capitale du bon ton et du bel esprit. La RENAISSANCE INTELLECTUELLE. Les esprits, comme les caractéres, se disciplinaient et se soumettaient en toutes choses a des régles clairement définies ; le raisonnement succédait a la fantaisie. La REFORME DE LA LANGUE. La langue frangaise a d'abord été épurée. Cette réforme est l'ceuvre de l'Htel de Rambouillet et de l'Académie. La Marquise, désirant faire de son salon, l'école de la conversation, appelait auprés d'elle les écrivains les plus célébres de l'époque. Ceux-ci parlaient de littérature, et leur attention, comme celle de leurs auditeurs, se portait naturellement sur les moyens d'expression que la langue leur fournissait. Cette langue était encore loin d'étre pure et claire ; la phrase était lourde et mal construite, le vocabulaire encombré de mots pédantesques, la syntaxe mal définie. Certains écrivains qui fréquentaient]'Hétel de Rambouillet entreprirent de remédier A ces maux.

La société de 1610 a 1660 5 Les plus célébres furent Voiture (1598-1648) poéte et courtisan, CHAPELAIN (1595-1674) poéte et érudit, vaAuGELAS (1589-1650) grammairien, et surtout BALZAC (1597-1654); auteur de dissertations historiques et philosophiques, fameux surtout par les lettres qu'il écrivit a la marquise, Balzac a été réellement l'artisan de la prose comme MALHERBE l'artisan de la poésie. Quelques cercles d'écrivains s'étaient formés a Paris, a limitation de l'Hétel de Rambouillet. Le plus remarqué était celui de CONRART, conseiller du Roi ; Richelieu, qui s'intéressait vivement a la littérature, résolut de donner Vappui du Roi a la société de Conrart, et, en 1635, il la constitua en « Académie », avec mission de perfectionner la langue et de publier un dictionnaire. Avec son directeur, son chancelier, son secrétaire et ses membres, dont le nombre était fixé a quarante, l'Académie devenait une institution officielle. Ses dictionnaires, — le premier date de 1694, — ont contribué a fixer Ja langue. Le choix de ses membres, a toutes les époques, s'est porté sur les écrivains susceptibles de donner a P'étranger une idée favorable de la France ; les réceptions de nouveaux membres, avec les discours dont elles sont Voccasion, font partie des grandes cérémonies nationales, En récompensant par des prix les efforts des littérateurs, en récompensant également certains actes de vertu, en consacrant, parfois tardivement, la renommée des écrivains, en recevant aussi dans son sein des savants, des militaires, des ecclésiastiques, des politiciens, l'Académie est devenue une personne morale qui s'intéresse a la vie nationale sous toutes ses formes. Richelieu, en la fondant, ne songeait guére a l'avenir qui lui était réservé. La Potstr. L'Hétel de Rambouillet, a ses débuts, a compté Malherbe parmi ses hétes. Surnommé le <« tvran des mots et des syllabes », Malherbe est comme le Richelieu de la poésie, un genre de dictateur comme le sera Samuel Johnson en Angleterre au xviti° siécle. Sa poésie (Odes et Stances) vaut surtout par la pureté de la forme ; en proscrivant les néologismes et les latinismes fréquents ,

 chez les poétes de la Pléiade, il donnait a la poésie une clarté nouvelle (1555-1628). Ce lyrisme n'a pas longtemps vécu; la faveur du public est allée a la poésie dramatique. Le théatre francais vers 1620 ressemblait au théatre anglais avant Peele, Green, et Marlowe. Les auteurs populaires ne plaisaient pas aux littérateurs, et les auteurs savants ne plaisaient pas au public. Vers 1630 Richelieu groupe autour de lui de jeunes poétes qui veulent créer un théatre a la fois littéraire et populaire. Ils apportent une langue pure et un souci remarquable de la vraisemblance ; sur la foi des érudits ils mettent en honneur la régle des trois unités empruntée a Aristote : unité d'action, unité de lieu, unité de temps. Des poétes protégés par ie Cardinal, deux sont restés célébres : ROTROU et CORNEILLE. Jean RoTROU (1609-1650) arrivait a la gloire avec son Saint-Genest, drame chrétien, lorsqu'il mourut, victime d'une épidémie, dansla ville de Dreux ov il était magistrat. Pierre CORNEILLE (1606-1684) a donné toute sa mesure. Il débute par des comédies qui peignent plaisamment les meeurs du temps, puis en 1636 compose une tragédie inspirée d'un poéme espagnol, Le Cid. Le succés considérable de cette piéce, qui excite la jalousie de Richelieu et celle de l'Académie, est confirmé par les piéces suivantes : Horace, Cinna, tirées de "histoire romaine (1640), Polyeucte, ou l'auteur met a Ja scéne un martyre (1643), Pompée, Rodogune, Nicoméde (1651) 'et une comédie en deux parties, Le Menteur. En 1652 Corneille s'éloigne du théatre aprés l'insuccés d'une tragédie ; il n'y revient que sept ans aprés. Corneille appartient a l'Age de la volonté ; les contemporains de Louis XIII obéissent a4 des mobiles simples et a des idées arrétées. Les personnages de Corneille, quels que soient leurs sentiments, se tracent une ligne de conduite qu'ils suivent rigoureusement ; leurs passions sont disciplinées. C'est la ce qui donne au style de Corneille une certaine raideur, l'effet produit étant plus oratoire que poétique. (Voir p. 60.)

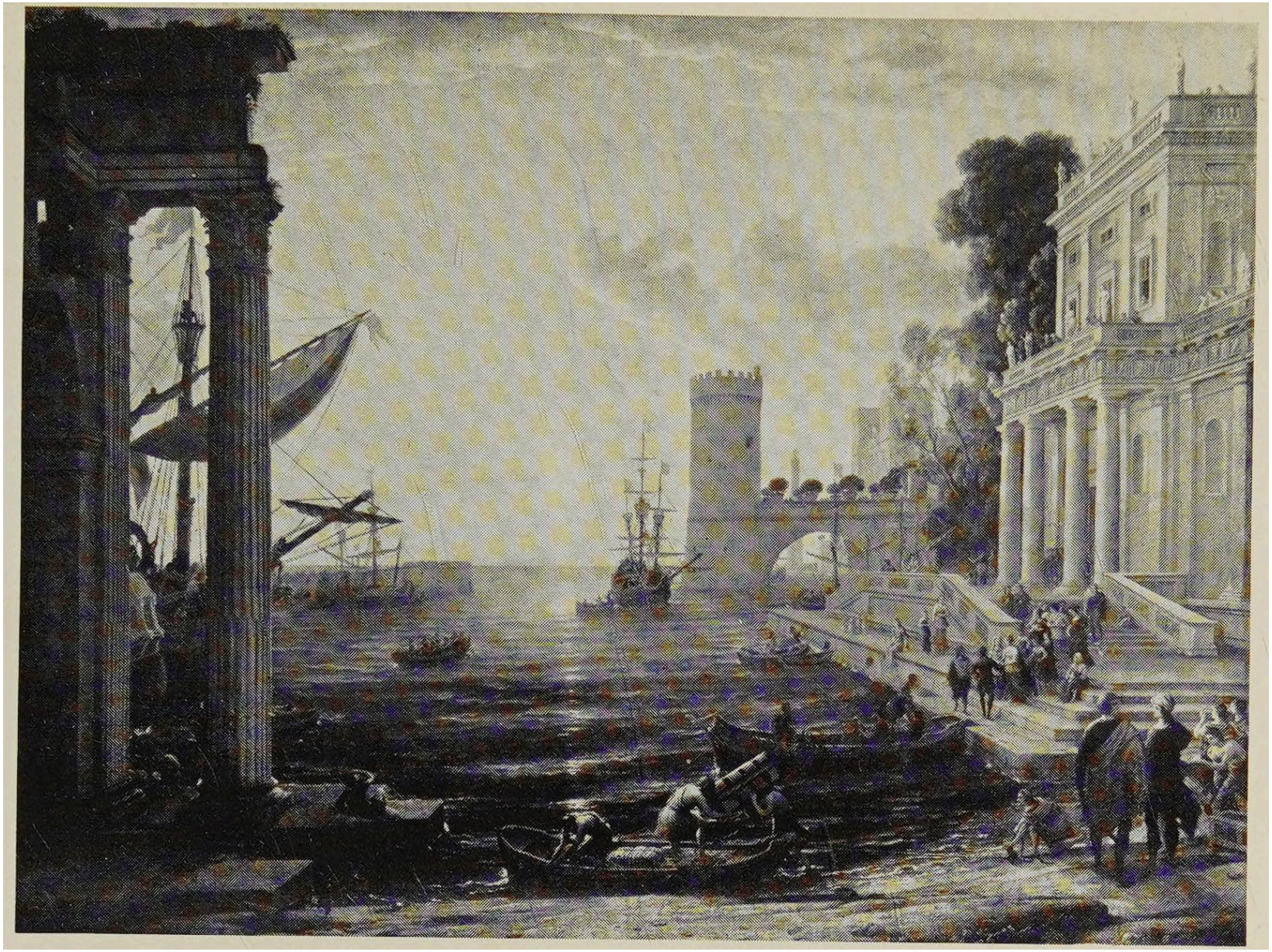
La société de 1610 a 1660 55 SCIENCE ET PuiLosopuie. La prose frangaise est illustrée par deux philosophes qui sont d'abord des savants. René DescarTEs (1596-1650), éléve des Jésuites, était sorti du collége avec la ferme volonté de construire la science sur de nouvelles bases ; la physique de son temps reposait sur quelques expériences d'Aristote et sur des principes généraux que personne ne soumettait a l'expérience. Voyageant a travers l'Europe, observant les hommes et les pays, Descartes pensait toujours a constituer une « Méthode» des sciences. De ces années de réflexion est sorti le Discours sur la Méthode (1637) Pune des plus belles ceuvres de la pensée frangaise. Ecrit en frangais, a l'époque ou le latin était la langue des savants, ce livre abstrait est éloquent, tant l'auteur a de peine a cacher la joie que lui cause sa découverte. L'idée fondamentale du Discours nous parait claire a présent ; les témoignages des hommes étant contradictoires, les témoignages des sens pouvant étre trompeurs, une seule chose est vraie: c'est que le sujet pensant existe: « Je pense, donc je suis » : au moment méme ow je doute je ne peux m'empécher de penser que j'existe. Cette idée s'impose avec une clarté irrésistible ; on peut donc considérer comme vraie toute chose qui apparait si évidente qu'on n'en puisse pas douter. (Voir p. 68.) La portée de cette théorie était énorme. En science, elle aboutissait 4 me plus reconnaitre l'autorité des Anciens, 4 tout soumettre a Jévidence rationnelle ; Descartes compléte Bacon. En philosophie, pareillement, Descartes substituait a la tradition scolastique la critique personnelle ; les philosophes révolutionnaires du xvi' siecle ont été ses héritiers, sans le vouloir; Descartes, il est vrai, s'interdisait d'appliquer sa méthode a la religion et a la politique ; la morale méme tient peu de place dans son cuvre. Savant, Descartes a fondé la géométrie analytique, application de l'algébre a la géométrie ; en physique, il a formulé les lois de la réflexion et de la réfraction, et a tenté une explication générale du systéme de l'Univers par les « tourbillons », hypothése

 qui annonce celle de Newton sur la gravitation ; le premier, Descartes, a considéré les phénoménes naturels comme des mouvements et les problémes de la physique comme des problémes de mécanique. Philosophe, Descartes a insisté sur l'existence de la pensée indépendante du corps et a inauguré le spiritualisme ; la théologie du xvii' siécle et du xvlit' a utilisé sa théorie ; parmi les philosophes, il a eu pour disciples le Juif hollandais spinozA, l'Allemand LeEiBNITz et le Francais MALEBRANCHE. Psychologue, Descartes a composé un Traité des Passions qui met en lumiére deux idées: d'abord, que les émotions ont une origine physique (Descartes a émis l'hypothése des « esprits animaux », qui a donné a la langue anglaise les expressions «high spirits» et « low spirits »); ensuite, que la volonté peut soumettre les passions au jugement, les diriger et éviter leurs excés. Ici Descartes rejoint Corneille et ses contemporains. Blaise PASCAL est également venu de la science a la philosophie. La vie de Descartes a été celle d'un solitaire de la science ; ses voyages terminés, il s'était fixé en Hollande ; puis, il avait accepté l'invitation de la Reine CHRISTINE de Suéde, et il était mort a Stockholm en 1650. Pascal (1623-1663) fut un mondain, jusqu'a lage de trente ans ; a cette mondanité, il doit la vivacité de son style, comme il doit a sa sensibilité une partie de son mysticisme. Son génie fut d'une précocité effrayante. Dés lage de douze ans, il devinait par simple raisonnement une partie de la géométrie. A seize ans, il composait un traité sur les courbes ; 4 dix-huit ans, il inventait une machine a calculer ; se tournant vers les réalisations pratiques, il inventait la « brouette » ; enfin, sur le Puy-de-Dome et sur la tour de |'Eglise Saint-Jacques a Paris, il entreprenait des expériences sur la pesanteur de lair afin de verifier l'hypothése du physicien italien TORRICELLI ; Pascal avait contribué a l'invention du barométre. Son activité scientifique s'arréta la. La conversion de sa famille au jansénisme, la mort de son peére, l'entrée de sa plus jeune sceur a Port-Royal, comme religieuse,

La société de 1610 a 1660 ad enfin un accident de voiture ot il faillit mourir, l'orientérent définitivement vers la religion ; une nuit d'intense méditation, celle du 16 novembre 1653, donnait naissance a cette résolution ; « soumission compléte 4 Jésus-Christ et a mon directeur » (confesseur). En 1654, il se joignait aux Solitaires de Port-Royal. La lutte entre Jansénistes et Jésuites commengant a étre vive, il écrivit pour ses amis les Lettres écrites par Louis de Montalte a@ un provincial de ses amis: c'était le pamphlet le plus spirituel qui ett jamais été écrit contre la morale des Jésuites ; le succés de ce livre, ceuvre d'un laic et d'un homme du monde, a été tel que la réputation des Jésuites en France a souffert d'une fagon durable. Pascal prépara ensuite une Apologie de la Religion Chrétienne, que la maladie ne lui permit point de mener a bonne fin. Les fragments que nous en avons, notes griffonnées et retrouvées dans les poches de ses vétements, ont été réunis sous le nom de Pensées. Pascal voulait démontrer que la religion n'est pas contraire a la raison et que la raison toute seule ne peut pas donner la certitude ; ensuite, que la religion seule a bien compris homme, ' dans son mélange inexplicable de grandeur et de bassesse (dogme du péché originel); enfin, qu'elle est fondée sur la véracité des Ecritures. Le livre des Pensées donne Vimpression d'un monument inachevé dont le plan apparaitrait au premier coup d'ceil. (Voir p. 71.) Un troisiéme savant, également philosophe, a écrit en latin et n'appartient pas a la littérature ; c'est GassENDI (1592-1656) professeur de mathématiques au Collége de France. I] a été l'ami des astronomes GALILEE et KEPLER, de Pascal et Hoppers, et l'adversaire de Descartes. En philosophie, il a soutenu l'origine exclusivement sensible des idées, hypothése que Hobbes et LOCKE lui ont empruntée. Il a expliqué les phénoménes physiques par les mouvements « d'atomes », théorie formulée dans Vantiquité par Epicure et reprise au xIx° siécle par la physique et la chimie; Gassendi a concilié cette théorie avec le christianisme. Telle a été sa réputation que le monde savant s'est divisé en Cartésiens et Gassendistes.

58 XVII° siécle, 1° partie (1610-1660) L'ArT. Comme la littérature et la philosophie, l'art obéit sous Louis XIII a une double discipline, classique et religieuse. Le rétablissement de la paix et de la prospérité permet a l'architecture de se reconstituer ; c'est surtout Paris, centre de la vie mondaine, qui s'embellit. La galerie qui joint le Louvre aux Tuileries le long de la Seine, construite par DUCERCEAU pour Henri IV, le Palais du Luxembourg, construit par JACQUES DEBROSSE pour Marie de Médicis (palais actuel du Sénat), le Palais Cardinal, construit pour Richelieu (plus tard Palais Royal, aujourd'hui Palais du Conseil d'Etat), la Sorbonne (Université de Paris), le Collége des Quatre Nations, construit pour Mazarin (aujourd'hui Institut de France), le Val de Grace, monastére construit sur l'ordre d'Anne d'Autriche, pour des Bénédictines (aujourd'hui Hépital Militaire), les maisons de la Place Royale (aujourd'hui Place des Vosges) et de la Place Dauphine, sont les principaux monuments de l'époque. L'un des grands architectes du temps, FRANCOIS MANSARD, a imaginé de créer des appartements sous les toits en modifiant la pente du toit. Alliance de la pierre et de la brique, pavillons carrés au centre et aux angles des édifices, toits d'ardoise élevés, tels sont les procédés de l'architecture civile. Quant a Varchitecture religieuse elle adopte la colonnade, le fronton et le déme italiens. La peinture de cette période est digne de l'architecture. Louis XIII, bon dessinateur, s'était donné pour maitre SIMON VOUET, peintre religieux qui a fondé toute une école. Vouet a été dépassé par un Normand et un Lorrain, qui tous deux se fixérent et moururent 4 Rome, NICOLAS POUSSIN (1594-1665) et CLAUDE GELEE (1600-1682). Tous deux se sont distingués dans le genre du « Paysage historique » : bosquets et prairies peuplés de dieux, de déesses ou de bergers, ports de mer abritant des galéres, temples et palais dans le lointain. Le chef-d'ccuvre de Poussin, au Louvre, est intitulé Les Bergers d'Arcadie; la National Gallery posséde de lui Céphale et Aurore, Bacchanale, Phocion, Les Philistins frappés par la peste. Poussin se

ss oN We National Gallery DE SABA de sa “ Didon construisant Carthage.” EMENT DE LA REINE LORRAIN: L’EMBAROQU LE Turner a demandé que cette toile fi D CLAUDE GELEE DIT a coté At gura



The text on this page is estimated to be only 33.12% accurate

NOUdAT SHTIAVHO SAUdV.d ATIIANYOD STVH ZNVUYA SHUdV.aG SaLUVOSAd

La société de 1610 a 1660 59 fait remarquer par la pureté de son dessin et par son idéalisme ; tous ses tableaux font penser. Claude Lorrain nous frappe surtout par ses effets de lumiére ; tous les amateurs connaissent la salle de la National Gallery ot deux tableaux de Turner sont exposés a coté de deux tableaux de Claude. Peintre de la lumiére, Turner a demandé que Sun rising in a mist et Dido building Carthage fussent placés a cété du Mariage d'Isaac et de l'Embarquement de la Reine de Saba. Deux peintres se sont spécialisés dans l'art religieux : PHILIPPE DE CHAMPAGNE (1602-1674) 'et EUSTACHE LESUEUR (1617-1655). Le premier, outre des scénes bibliques, a laissé plusieurs portraits, notamment celui de Richelieu a la National Gallery. Le second a raconté Vhistoire de S. Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux. LA FRANCE EN 1660 La pensée francaise a retrouwvé tout son éclat; la société, disciplinée par la religion et le gouvernement, est devenue cultivée; la fin d'une guerre longue mais victorieuse annonce la fin de la misére. C'est une France puissante et brillante que MAZARIN mourani legue au jeune LOUIS XIV, bien décidé a la gouverner lui-méme.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XVII° SIECLE PREMIERE PARTIE (1610-1660) L'HEROISME CORNELIEN Fragments du CID. I. Don Diégue et le Comte de Gormas sont deux fidéles serviteurs du roi de Castille. Don Diégue a un fils, Rodrigue, le Comte a. une fille, Chiméne. Les deux jeunes gens s'aiment et sont sur le point de se marier, lorsqu'une querelle s'éléve entre les deux péres. Le Roi, devant choisir entre Don Diégue et le Comte pour nommer un précepteur a son fils, se prononce en faveur de Don Diégue. Aussitét le Comte, dégu, exhale sa mauvaise humeur dans une scéne violente et ose frapper Don Diégue. Trop 4gé et trop faible pour se battre, Don Diégue charge son fils de le venger. Rodrigue accepte donc de se battre avec le pére de la jeune fille qu'il aime. (1 extrait.) II. Rodrigue tue le Comte en duel. Immédiatement Chiméne demande au Roi le chatiment du meurtrier. Mais Rodrigue se présente devant elle et, lui offrant son épée, lui offre sa vie. Chiméne, partagée entre son amour et son devoir filial, refuse ce sacrifice tout en restant décidée a demander justice. (2° extrait.) A ce moment une attaque soudaine des Maures appelle Rodrigue a la défense du pays. III. Rodrigue revient victorieux, salué par les rois Maures du nom de Cid (Séid, Seigneur). Chiméne, sans dissimuler son admiration et méme son amour, demande de nouveau son chatiment. Le Roi autorise Don Sanche

Extraits des écrivains 61 a se battre avec Rodrigue, décidant que Chiméne appartiendra au vainqueur. Rodrigue vient retrouver Chiméne pour lui annoncer quil ne se défendra pas. Alors Chiméne, toute a son amour, supplie Rodrigue de vaincre son rival et de mériter sa main. (3° extrait.) La piéce se termine par la victoire de Rodrigue et annonce du mariage entre Chiméne et Rodrigue, lorsqu'un an se sera écoulé. I. — Le Défi. RODRIGUE ET LE COMTE RODRIGUE A moi, Comte, deux mots. LE COMTE Parle. RODRIGUE Ote-moi d'un doute. Connais-tu bien Don Diégue ? LE COMTE Oui. RODRIGUE Parlons-bas ; écoute. Sais-tu que ce vieillard fut la méme vertu, La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ? LE COMTE Peut-étre. RODRIGUE Cette ardeur que dans les yeux je porte, Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ? LE COMTE Que m'importe ? RODRIGUE A quatre pas d'ici je te le fais savoir. LE COMTE Jeune présomptueux !

62 XVII siécle, 1° partie (1610-1660) RODRIGUE Parle sans t'émouvoir. Je suis jeune, il est vrai; mais aux Ames bien nées La valeur n'attend point le nombre des années. LE COMTE Te mesurer a moi! Qui t'a rendu si vain, Toi qu'on n'a jamais vu les armes a la main ? RODRIGUE Mes pareils a deux fois ne se font point connaitre Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maitre. LE COMTE Sais-tu bien qui je suis ? RODRIGUE Oui ; tout autre que moi Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi. Les palmes dont je vois ta téte si couverte Semblent porter écrit le destin de ma perte. J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ; Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cceur : A qui venge son pére il n'est rien d'impossible : Ton bras est invaincu, mais non pas invincible. LE COMTE Ce grand cceur, qui parait aux discours que tu tiens, Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ; Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille, Mon Ame avec plaisir te destinait ma fille. Je sais ta passion, et suis ravi de voir Que tous ses mouvements aident a ton devoir ; Qwils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ; Que ta haute vertu répond a mon estime ; Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait, Je ne me trompais point au choix que j'avais fait. Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse : J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse. Ne cherche point a faire un coup d'essai fatal ; Dispense ma valeur d'un combat inégal ; Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire ; A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,

Extraits des écrivains 63 On te croirait toujours abattu sans effort, Et j'aurais seulement le regret de ta mort. RODRIGUE D'une indigne pitié ton audace est suivie: Qui m'ose 6ter l'honneur craint de m'dter la vie ! LE COMTE Retire-toi d'ici. RODRIGUE Marchons sans discourir. LE COMTE Es-tu si las de vivre ? RODRIGUE As-tu peur de mourir ? LE COMTE Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénére, Qui survit un moment 4 l'honneur de son pére. IIT. — RODRIGUE offre sa vie a CHIMENE CHIMENE Elvire, of sommes-nous ? et qu'est-ce que je vois ? Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi ! RODRIGUE N'épargnez point mon sang; goiitez sans résistance, La douceur de ma perte et de votre vengeance. CHIMENE Heélas ! RODRIGUE Ecoute-moi CHIMENE Je me meurs. RODRIGUE Un moment. CHIMENE Va, laisse-moi mourir. RODRIGUE Quatre mots seulement ; Aprés, ne me réponds qu'avecque cette épée.

64 XVII° siécle, 1 partie (1610-1660) CHIMENE Quoi! du sang de mon pére encor toute trempée ? RODRIGUE Ma Chiméene... CHIMENE Ote-moi cet objet odieux, Qui reproche ton crime et ta vie a mes yeux. RODRIGUE Regarde-le plut6t pour exciter ta haine, Pour croitre ta colére et pour hater ma peine. CHIMENE Il est teint de mon sang. RODRIGUE Plonge-le dans le mien. Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien. CHIMENE Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue Le pére par le fer, la fille par la vue ! Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir. Tu veux que je técoute et tu me fais mourir ! RODRIGUE Je fais ce que tu veux, mais sans quitter |'envie De finir par tes mains ma déplorable vie ; Car enfin n'attends pas de mon affection Un lache repentir d'une bonne action. L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte Déshonorait mon pére et me couvrait de honte : Tu sais comme un soufflet touche un homme de cceur ; Javais part a l'affront, j'en ai cherché [auteur : Je Vai vu, j'ai vengé mon honneur et mon pére ; Je le ferais encor, si j'avais a le faire... Je tai fait une offense, et j'ai di m'y porter Pour effacer ma honte et pour te mériter ; Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon pére, C'est maintenant 4 toi que je viens satisfaire. C'est pour toffrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois. J'ai fait ce que j'ai di, je fais ce que je dois. Je sais qu'un pére mort t'arme contre mon crime ; Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime ;

Extraits des écrivains 65 Immole avec courage au sang qu'il a perdu Celui qui met sa gloire a l'avoir répandu. CHIMENE Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie, Je ne puis te blamer d'avoir fui l'infamie... Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ; Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien... Hélas ! ton intérét ici me désespére : Si quelque autre malheur m'avait ravi mon pére, Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir L'unique allégement qu'elle eat pu recevoir ; Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes, Quand une main si chére efit essuyé mes larmes. Mais il me faut te perdre aprés l'avoir perdu ; Cet effort sur ma flamme a son honneur est da ; Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine, Me force a travailler moi-méme 4 ta ruine. Car enfin, n'attends pas de mon affection De laches sentiments pour ta punition : De quoi qu'en ta faveur mon amour t'entretienne, Ma générosité doit répondre 4 la tienne : Tu t'es en m'offensant, montré digne de moi ; Je me dois par ta mort, montrer digne de toi. RODRIGUE Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne ; I] demande ma téte, et je te l'abandonne.., CHIMENE Cruel ! 4 quel propos sur ce point tobstiner ? Tu t'es vengé sans aide, et tu veux m'en donner ? RODRIGUE Rigoureux point d@honneur ! hélas! quoi que je fasse, Ne pourrai-je a la fin obtenir cette grace ?... CHIMENE Va, je ne te hais point. RODRIGUE Tu le dois. CHIMENE Je ne puis,

66 XVII’ siécle, 1" partie (1610-1660) RODRIGUE Crains-tu si peu le blame et si peu les faux bruits ? Quand on saura mon crime et que ta flamme dure, Que ne publieront l’envie et l’imposture ? Force-les au silence, et, sans plus discourir, Sauve ta renommée en me faisant mourir. CHIMENE Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ! Et je veux que la voix de la plus noire envie Eléve au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis, Sachant que je t’adore, et que je te poursuis..... RODRIGUE Que je meure. CHIMENE Va-t’en. RODRIGUE A quoi te résous-tu ? CHIMENE Malegré tes feux si beaux qui troublent ma colére, Je ferai mon possible a bien venger mon pére ; Mais, malgré la rigueur d’un si cruel devoir, Mon unique souhait est de ne rien pouvoir. RODRIGUE O miracle d’amour ! CHIMENE O comble de miséres ! RODRIGUE Que de maux et de pleurs nous coiteront nos péres ! CHIMENE Rodrigue, qui leit cru ? RODRIGUE Chiméne, qui leit dit ? CHIMENE Que notre heur fit si proche et sitdt se perdit ? RODRIGUE Et que, si prés du port, contre toute apparence, Un orage si prompt brisat notre espérance ? CHIMENE Ah! mortelles douleurs !

Extraits des écrivains . 67 RODRIGUE Ah ! regrets superflus ! CHIMENE Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus. III. — L'Aveu de CHIMENE RODRIGUE Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu, Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ; Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage, N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage. CHIMENE Tu vas mourir ! RODRIGUE Je cours a ces heureux moments Qui vont livrer ma vie a vos ressentiments. CHIMENE Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable Qu'il donne l'épouvante a ce cceur indomptable ?... RODRIGUE Je cours a mon supplice, et non pas au combat ; Et ma fidéle ardeur sait bien m'éter I'envie, Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie... Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérét, Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrét. Votre ressentiment choisit la main d'un autre : Je ne méritais pas de mourir de la vdtre ; On ne me verra point en repousser les coups : Je dois plus de respect 4 qui combat pour vous, Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent, Puisque c'est votre honneur que ces armes soutiennent, Je vais lui présenter mon estomac ouvert, Adorant en sa main la vétre qui me perd. CHIMENE Si d'un triste devoir la juste violence, Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance, Prescrit 4 ton amour une si forte loi, Qu'il tende sans défense a qui combat pour moi,

68 XVII’ siécle, 1° partie (1610-1660) En cet aveuglement ne perds pas la mémoire Qu’ainsi que de ta vie il y va de ta gloire, Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu, Quand on le saura mort, on le croira vaincu... RODRIGUE Aprés la mort du Comte et les Maures défaits, Faudrait-il 4 ma gloire encor d’autres effets ?... Non, non, en ce combat, quoi que vous vouliez croire, Rodrigue jpeut mourir sans hasarder sa gloire, Sans qu’on l’ose accuser d’avoir manqué de cceur, Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur ; On dira seulement : « I] adorait Chiméne : « Il n’a pas voulu vivre et mériter sa haine... « Pour venger son honneur il perdit son amour, « Pour venger sa maitresse il a quitté le jour, « Préférant (quelqu’espoir qu’eit son ame asservie) « Son honneur a Chiméne et Chiméne a sa vie »... CHIMENE Puisque pour t’empécher de courir au trépas, Ta vie et ton honneur sont de faibles appas, Si jamais je t’aimai, cher Rodrigue, en revanche Défends-toi maintenant pour m’dter a Don Sanche ; Combats pour m’affranchir d’une condition Qui me donne a l’objet de mon aversion. Te dirai-je encor plus? Va, songe 4 ta défense, Pour forcer mon devoir, pour m’imposer silence ; Et, si tu sens pour moi ton cceur encore épris, Sors vainqueur d’un combat dont Chiméne est le prix. Adieu : ce mot laché me fait rougir de honte. LA PHILOSOPHIE La SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE. Principe fondamenial de la méthode cartésienne: L’Evidence, critérium de vérité. — Je pense, donc je suis. Parce qu’alors je désirais vaquer (donner mon temps) seulement a la recherche de la vérité, je pensai qu’il

Extraits des écrivains 69 fallait que je rejetasse comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir sil ne resterait point aprés cela quelque chose en ma créance qui fit entiérement indubitable. Ainsi, a cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu il n'y avait aucune chose qui fit telle qu'ils nous la font imaginer ; et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, méme touchant les plus simples matiéres de Géométrie, jugeant que j'étais sujet a faillir autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour Démonstrations: et enfin considérant que toutes les mémes pensées que nous avons, étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient pas plus vraies que les illusions de mes songes. Mais aussit6t aprés, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité: « Je pense, donc je suis», était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des Sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la Philosophie que je cherchais. DescarTEs, Discours de la Méthode, IV. L'AUTORITE EN MATIERE DE PHILOSOPHIE. Le respect que l'on porte'a l'antiquité est aujourd'hui a tel point, dans les matiéres ot il doit avoir moins de forces, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystéres mémes de ses obscurités... N'est-ce pas la traiter indignement la raison de Vhomme, et la mettre en paralléle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en 6te la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent,

 sans cesse, au lieu que l’instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu’aujourd’hui, et chacune d’elles forme cet hexagone aussi exactement la premiére fois que la derniére. I] en est de méme de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit 4 mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu’ils en ont ; comme ils la recoivent sans étude, ils n’ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu’elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n’ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu’ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu ils y ajoutent, de peur qu’ils ne passent les limites qu’elle leur a prescrites. I] n’en est pas de méme de l’homme, qui n’est produit que pour J’infinité. Il est dans l’ignorance au premier age de sa vie ; mais il s’instruit sans cesse dans son progrés; car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu’il s’est une fois acquises, et que celles des Anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu’ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd’hui en quelque sorte dans le méme état ol se trouveraient ces anciens philosophes, s’ils pouvaient avoir vieilli jusqu’a présent, en ajoutant aux connaissances qu’ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir 4 la faveur de tant de siécles. De la vient que, par une prérogative particuliére, non seulement chacun des hommes s’avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrés 4 mesure que l’univers vieillit, parce que la méme chose arrive dans la succession des hommes que dans les Ages différents d’un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siécles, doit étre

Extraits des écrivains ck considérée comme un méme homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. ...Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux ‘en toutes choses, et formaient l’enfance des hommes ; et comme nous avons joint a leurs connaissances lexpérience des siécles qui les ont suivis, c’est en nous que l’on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres. PascaL, Pensées. La RELIGION ET LA PHILOSOPHIE: Le MyYsTERE DE LA NATURE HUMAINE. Les Deux Infinis. La premiére chose qui s’offre a l’homme quand il se regarde, c’est son corps, c’est-a-dire une certaine portion de matiére qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu’elle est, il faut qu’il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaitre ses justes bornes. Qu’il ne s’arréte donc pas a regarder simplement les objets qui l’environnent; qu’il contemple la nature entiére dans sa haute et pleine majesté ; qu’il considére cette éclatante lumiére, mise comme une lampe éternelle pour éclairer univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu’il s’étonne de ce que ce vaste tour n’est lui-méme qu’un point trés délicat a l’égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s’arréte la, que l’imagination passe outre. Elle se lassera plus tét de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n’est qu’un trait imperceptible dans l’ample sein de la nature. Nulle idée n’approche de l’étendue de ces espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n’enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C’est une sphére infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c’est un des plus grands caractéres sensibles de la

 toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée. Que "homme, étant revenu a soi, considére ce qu’il est, au prix de ce qui est; quil se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce que lui paraitra ce petit cachot ou il se trouve logé, c’est-a-dire ce monde visible, il apprenne a estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-méme, son juste prix. Qu’est-ce que Phomme dans l’infini ? Qui peut le comprendre ? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu’il recherche dans ce qu’il connait les choses les plus délicates. Qu’un ciron (« mite »), par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces derniéres choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet ot il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-étre que c’est la Vextréme petitesse de la nature. Je veux lui faire voir la-dedans un abime nouveau. Je veux lui peindre, non seulement l’univers visible, mais encore tout ce qu’il est capable de concevoir de l’immensité de la nature dans Venceinte de cet atome imperceptible. Qu’il y voie une infinité de mondes dont chacun a son firmament, ses planétes, sa terre, en la méme proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la méme chose, sans fin et sans repos. Qu’il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n’admirera que notre corps, qui tantdét n’était pas perceptible dans Vunivers, imperceptible lui-méme dans le sein du Tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutét un tout, a l’égard de la derniére petitesse, ot l’on ne peut arriver ? Qui se considérera de la sorte s’effraiera, sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature

Extraits des écrivains “a lui a donnée entre ces deux abimes de l’infini et du néant, dant il est également éloigné. I] tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé a les contempler en silence qu’a les rechercher avec présomption. Car enfin, qu’est-ce que ’homme dans la nature ? Un néant a l’égard de l’infini, un tout a l’égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrémes ; et son étre n’est pas moins distant du néant d’ou il est tiré, que de l’infini ot il est englouti. Son intelligence tient dans l’ordre des choses intelligibles le méme rang que son corps dans |’étendue de la nature ; et tout ce qu’elle peut faire est d’apercevoir quelque apparence au milieu des choses, dans un désespoir éternel d’en connaitre ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu’a l’infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L’auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne peut le faire. Cet état, qui tient le milieu entre les extrémes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n’apergoivent rien d’extréme. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumiére nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empéchent la vue, trop de longueur et trop de briéveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons ni l’extréme chaud ni |’extréme froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empéchent l’esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d’instruction |’abétissent. Les choses extrémes sont pour nous comme si elles n’étaient pas, et nous ne sommes point a leur égard. Elles nous échappent, ou nous 4 elles. Voila notre état véritable. C’est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d’ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incer

 tains et flottants entre l'ignorance et la connaissance ; et si nous pensons 4 aller plus avant, notre objet branle et échappe a nos prises ; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne peut l'arréter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire a notre inclination. Nous brélons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'éléve jusqu'a l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abimes. Grandeur et Bassesse. L'homme est si grand que sa grandeur parait méme en ce qu'il se connait misérable. Un arbre ne se connait pas misérable ; il est vrai que c'est étre misérable que de se connaitre misérable : mais aussi c'est étre grand que de connaitre qu'on est misérable. Ainsi toutes ses miséres prouvent sa grandeur ; ce sont miséres de grand seigneur, misére d'un roi dépossédé. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. I] ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers |'écraserait, homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de la qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc a bien penser : voila le principe de la morale. Il est dangereux de trop faire voir a l'homme combien il est égal aux bétes sans lui montrer sa grandeur. II est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. I] est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre ; mais il est trés avantageux de lui représenter l'un et I'autre. Je blame également, et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blamer, et ceux qui le prennent de le divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant,

Extraits des écrivains ji 15 Les stoiques disent: « Rentrez au-dedans de vous« memes, c'est la ot vous trouverez votre repos »; et cela n'est pas vrai. Les autres disent: « Sortez dehors, et « cherchez le bonheur en vous divertissant »; et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent : le bonheur n'est ni dans nous ni hors de nous ; il est en Dieu et en nous. Conclusion. Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous étes a vous-méme. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisezvous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maitre votre condition véritable que vous ignorez. Car enfin, si homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement ; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés ! Qu'est-ce donc qui nous crée cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut étre rempli que par un objet infini et immuable ? PascaL, Pensées.

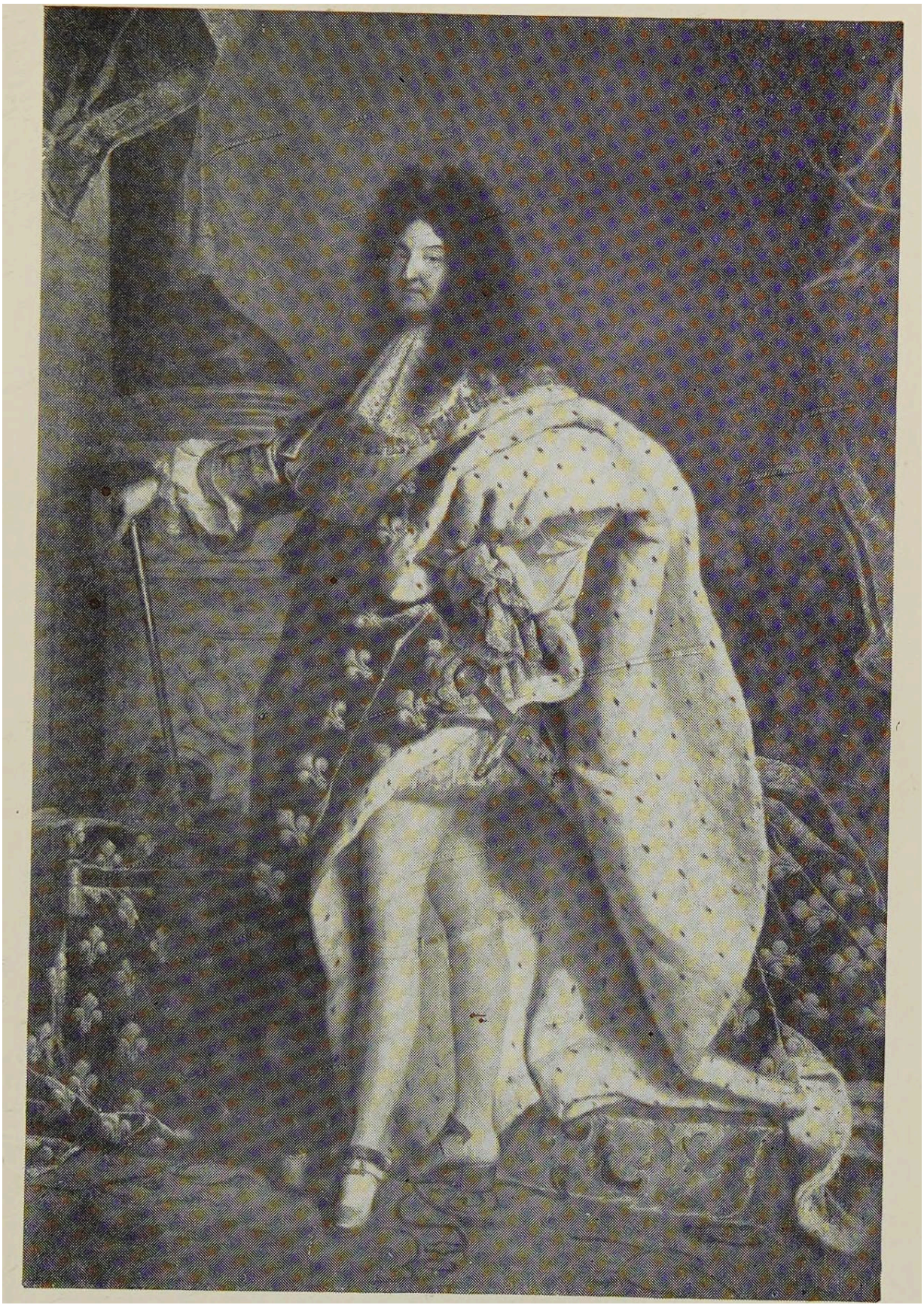
The text on this page is estimated to be only 32.67% accurate

} Nive y ah ify ieee: wie’ ox 1 ung tt sue

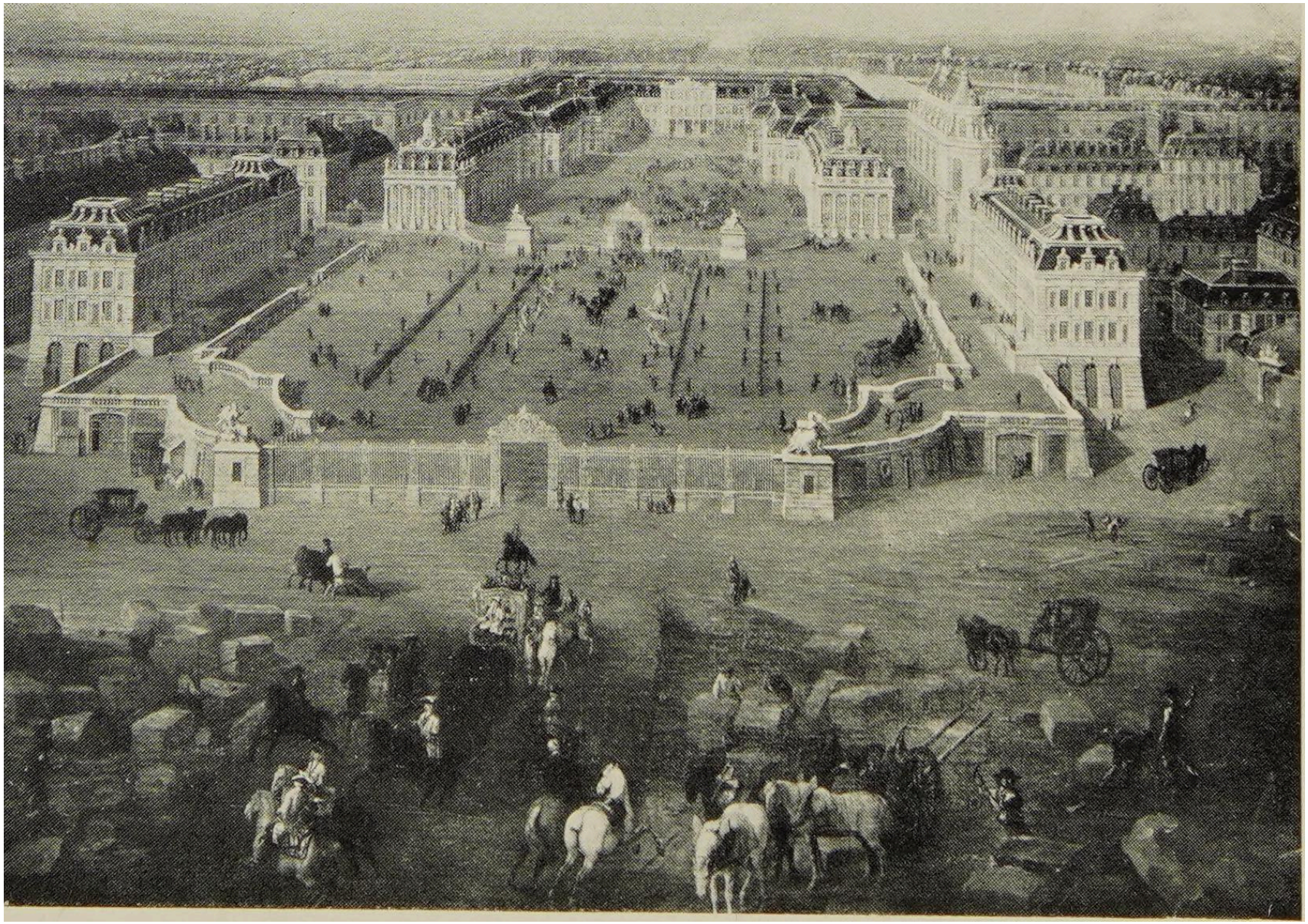
CHAPITRE III DIX-SEPTIEME SIECLE DEUXIEME PARTIE LE SIECLE DE LOUIS XIV (1661-1715) I. — REGNE PERSONNEL DE LOUIS XIV Le Ror. Le lendemain de la mort de Mazarin, le Roi, agé de vingt-deux ans, annongait aux Secrétaires d'Etat qu'il allait étre son « propre premier ministre ». Il a tenu sa promesse ; jusqu'a sa mort il a gouverné par luiméme, ne demandant aux ministres que de le renseigner et de faire exécuter ses ordres. LOUIS XIV jouit d'une autorité que n'ont connue ni son pere ni son grand-pere. [1 la fait sentir durement a ceux qui tentent d'y résister : aux paysans, qu'il accable d'impéts et dont il réprime sans pitié les révoltes, par six fois répétées ; au Parlement, qui doit enregistrer les édits sans protester ; aux Nobles, qui doivent répondre de leurs abus de pouvoir devant des tribunaux d'exception (les Grands Jours); au Clergé, qui doit soutenir le Roi contre le Pape. Louis XIV a été surnommé le «Grand Roi» ou le « Roi Soleil ». Sa grandeur n'a pas tenu 4 son génie ; il avait l'intelligence moyenne et le jugement souvent faussé par l'orgueil. Sa grandeur a tenu au sentiment ~ qu'il avait de ses responsabilités, a l'amour sincére qu'il éprouvait pour la France, a la conscience avec laquelle il exécutait son « métier de roi», travaillant plus de huit heures par jour et ne laissant jamais le plaisir nuire

78 XVII’ siécle, 2° partie (1661-1715) a la conduite des affaires. Sa grandeur a enfin tenu a Péclat de sa Cour et aux succés de sa politique. La Cour. La Cour devient sous Louis XIV encore plus brillante que sous Francois I*". En quelques années, le Louvre, Saint-Germain et Fontainebleau sont peuplés d’une armée de gentilshommes, de dignitaires et d’officiers ; jamais roi n’avait été entouré d’un tel déploiement de forces. L’accroissement de la Cour répond chez Louis XIV a deux desseins; d’abord, frapper les imaginations par le spectacle de la puissance ; ensuite, réduire au role d’ornement une noblesse privée de toute indépendance. Pour mieux réaliser cette conception, il a créé la ville de la Cour, qui pendant plus de cent ans a été la capitale du royaume : Versailles. Les MinistreEs. Louis XIV a hérité des ministres que Mazarin lui avait recommandeés. CoLBERT (1619-1683) commence par dénoncer au Roi les malversations de son surintendant (ministre des Finances) FOUQUET, qui est condamné 4a la prison perpétuelle. Devenu contréleur général des Finances, Colbert arrive pendant quelques années a maintenir le budget en équilibre ; il réussit surtout a développer l’industrie (tissages, soieries, dentelles, tapisseries) et le commerce d’exportation ; c’est lui qui organise définitivement le systéme « protecteur » sous lequel la France vit toujours. Le développement de la colonisation, en particulier au Canada et a la Louisiane, est l’ceuvre de Colbert. Lovuvois (1639-1691) introduit dans l’armée lunité d’armement, l’unité d’habillement, l’unité de discipline, et constitue une force de premier ordre. LIoNNE dirige la politique extérieure. Lionne meurt en 1671, Colbert en 1683, Louvois en 1691. Privé de ces trois serviteurs, Louis XIV commence a connaitre les difficultés et les insuccés. POLITIQUE EXTERIEURE. « L’Etat, c’est moi». Ce mot

De EN Ge Z Rischgitz HE RIGAUD ACINT PAR EI XIV LOUIS



NILUYVW SINAG UVd AIX SINOT SnNoOs SIviva aa HAAYINA,T : SHTTIVSUAA 24VaYISVYy J



Le siécle de Louis XIV 79 qu’on préte a Louis XIV, qui ne l’a sans doute jamais prononcé, résume sa politique ; il ne se sépare pas de la France, il en est l’incarnation, et il défend a l’étranger le prestige de la France aussi a4prement qu'il défend le prestige du Roi aux yeux des Frangais. De 1a quelques incidents diplomatiques terminés 4 sa satisfaction: 4 Londres, préséance de l’ambassadeur francais sur 1’ambassadeur espagnol ; 4 Rome, excuses du Pape a la suite d’une rixe entre soldats francais et gardes pontificaux ; a Alger, excuses du Dey pour les exactions des pirates barbaresques ; incidents qui donnent a Louis XIV l’occasion d’affirmer nettement sa volonté: faire respecter le nom de la France. En diplomatie, Louis XIV est le continuateur de Francois I et d’Henri IJ, d’Henri IV et de Louis XIII ; il poursuit, comme eux, la conquéte des frontiéres naturelles, au nord (Flandre et Luxembourg), a l’est (FrancheComté). C’est pourquoi, dans la seconde partie de son régne, il recherche obstinément Vhéritage du _ roi d’Espagne, possesseur des provinces qu’il désire. Avant le réglement de la succession d’Espagne, la politique de Louis XIV le mettait inévitablement en conflit avec Espagne, avec l’Allemagne et avec la Hollande. Le conflit franco-hollandais était également dG, pour une part, au protectionnisme de Colbert: en frappant de droits les marchandises étrangéres a leur entrée en France, Colbert lésait gravement le commerce hollandais. 1° Période des Victoires. Prévoyant une guerre prochaine avec 1’Espagne et la Hollande, Hugues de Lionne assure a la France l’amitié de Angleterre; Charles IT vend Dunkerque et donne sa sceur HENRIETTE en mariage au Duc d’ortEANs, frére de Louis XIV (1662). Trois ans aprés, la mort du roi d’Espagne qui légue ses états a un enfant maladif, destiné a mourir jeune, donne a Louis XIV loccasion de définir sa politique ; il réclame, au nom de sa femme — sceur du nouveau roi espagnol — une partie de la Belgique actuelle. En méme temps il intervient comme médiateur dans la guerre anglo-hollan

 daise et facilite la conclusion de la paix de Breda qui donne 4 |’Angleterre les comptoirs hollandais de l’Amérique du Nord (1667); aprés quoi, les armées frangaises s’emparent de la Flandre et de la Franche-Comté, en trois mois. Mais la rapidité de cette conquéte inquiéte la Hollande et l’Angleterre, également opposées a |’établissement des Francais en Belgique : l’opinion publique anglaise force Charles II a s’allier aux Hollandais et aux Espagnols, et a imposer la paix a Louis XIV. L’Espagne garde la Franche-Comté et céde a la France quelques villes flamandes (traité d’Aix-la-Chapelle, 1668). La guerre contre la Hollande est désormais inévitable. Louis XIV s’allie a4 Charles II (traité de Douvres, 1670). au roi de Suéde, aux princes des pays rhénans et a Pévéque de Liége, et en 1672 la Hollande est envahie. A ce moment, Lionne étant mort, Louis XIV subit l’influence de Louvois et pratique une politique nettement impérialiste; les conditions de paix qu’il veut imposer aux Hollandais sont si dures que ceux-ci décident de résister par tous les moyens : en inondant leur pays, en établissant une dictature militaire confiée a GUILLAUME D’ORANGE, et en appelant a leur secours |’étranger : PAllemagne, Espagne et enfin l’Angleterre (sous le ministére de DANBY). Les victoires de la France sur mer, oU DUQUESNE bat RUYTER prés de la Sicile, et sur terre aux Pays-Bas, en Alsace et en Franche-Comté, décident les coalisés a signer la paix en 1678, a Nimégue: la France obtient la Franche-Comté et une partie de la Flandre. Cette période des victoires est celle o& vivent les grands artistes et les grands écrivains. La France est tranquille et prospére ; le Roi, redouté partout, est vénéré par ses sujets comme un demi-dieu ; la place des Victoires, a Paris, commémore ses triomphes. 2° Période des difficultés. La mort de Colbert, en 1683, place Louis XIV sous la domination de Louvois : sa politique devient nettement agressive. Louvois imagine de compléter les conquétes de la

Le siécle de Louis XIV 81 guerre par des conquétes en pleine paix : les « Chambres de Réunion » décrétent |'annexion des villes ayant jadis été vassales des villes récemment conquises. Ces décisions alarment |'Europe, notamment la Hollande, et lorsque la Révolution de 1688 remplace sur le tréne d'Angleterre JACQUES I, allié de Louis XIV, par Guillaume d'Orange, son ennemi personnel, la guerre éclate. Cette guerre de dix ans, contre l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'Allemagne, marquée par des succés difficiles dans les Pays-Bas espagnols et par des échecs en Irlande (La Boyne, 1690). et sur mer (La Hogue, 1692), setermine brusquement en ne donnant a la France que deux villes (traité de Ryswick, 1697) : Louis XIV a cédé a l'épuisement. A Vintérieur, il a a faire face aux difficultés religieuses. Sa jeunesse est passée ; sous l'effet de lage et de la maladie (diabéte aigu) il renonce peu 4 peu a ses liaisons et a ses plaisirs; a la mort de la reine Marie-Thérése, en 1683, il épouse secrétement la veuve du romancier SCARRON, protestante convertie, qui porte le titre de Marquise de MAINTENON ; sa religion devient dés lors sévére : malheureusement le despotisme s'allie chez lui a la piété et le pousse a intervenir dans des affaires purement spirituelles. Entrant en conflit avec le Pape a propos de la question des revenus des évéchés vacants, il fait déclarer par le Clergé de France que le Concile est supérieur au Pape et que les décisions du Pape, pour étre valables, doivent étre approuvées par les églises nationales. Le Pape repousse ces prétentions gallicanes, le Clergé frangais se divise, et le conflit se termine au bout de dix ans par un compromis (1693). : La persécution des Jansénistes reprend vers 1680. Les Solitaires sont exilés, les religieuses sont dispersées. Le monastére du Port-Royal-des-Champs est détruit en 1709. Le Jansénisme survit 4 ces épreuves, surtout dans le monde parlementaire, et encourage en toutes occasions les résistances a l'autorité royale. Enfin, conformément a ses idées_ d'absolutisme, Louis XIV s'attaque aux Protestants. Depuis 1660, leurs

 libertés ont été progressivement réduites ; a partir de 1680 le Roi entreprend de les convertir par la terreur, en cantonnant chez eux des dragons, recrutés dans la plus basse partie de la population ; c’est le systeme des « dragonnades » ou des «missionnaires bottés»; en 1685, jugeant a tort le protestantisme anéanti, Louis XIV frappe le grand coup et révoque |’Edit de Nantes. Cette mesure provoque le départ d’environ un demi-million de ses sujets, presque tous industriels, qui se fixent en Angleterre, en Hollande et en Prusse, et provoque la révolte de ceux qui restent, principalement dans les Cévennes. Cependant le trésor est vide, la nation réclame la paix ; Péclat de la royauté a pali; le Roi, malade, renonce aux fétes; les grands écrivains se sont tus ; MOLIERE est mort, RACINE a renoncé au théatre, et avec LA BRUYERE et FENELON l’esprit critique fait son apparition en littérature. Cet esprit critique ne cesse d’étre entretenu par les Jansénistes de France et par les Protestants réfugiés a l’étranger qui parfois font en France des voyages clandestins et qui réguliérement correspondent avec des Frangais. 3° Période des revers. La politique des derniéres années est dominée par la question de la succession d’Espagne ; le Roi CHARLES n’ayant pas d’enfant, a qui ira son héritage ? Cet héritage comprend : |’Espagne, la Belgique et le Luxembourg actuels, le Nord et le Sud de l’Italie, !’Amérique Centrale et l’Amérique du Sud sauf le Brésil. Charles a pour héritiers naturels ses deux beaux-fréres, Louis XIV et l’Empereur L&opo.p. En mars 1700, Louis XIV et GUILLAUME II, — reconnu par lui comme roi d’Angleterre, — rédigent un projet de partage ; les Etats italiens seraient attribués au duc de Savoie, la Savoie serait annexée a la France, et le reste de l’héritage irait au petit-fils de l’Empereur ; ce serait un progrés vers la conquéte des frontiéres naturelles. Mais sept mois aprés, le roi Charles meurt en léguant tous ses états a un petit-fils de Louis XIV, le duc d’anyou. Afin d’assurer définitivement la sécurité

Le siécle de Louis XIV 83 militaire de la France au sud, Louis XIV accepte le testament en conservant au duc d'Anjou (devenu PHILIPPE V d'Espagne) ses droits a la couronne de France (janvier 1701). Cette décision, puis quelques mois aprés la reconnaissance du fils de Jacques IJ comme roi d'Angleterre a la mort de son pére (septembre 1701), provoquent la guerre. Cette guerre est la plus longue et la plus malheureuse du régne. Par deux fois Philippe V est chassé d'Espagne ; les Pays-Bas sont occupés par le Prince EUGENE et le duc de MARLBOROUGH; la France méme est envahie. Enfin la victoire de VENDOME 4 Villa-Viciosa délivre l'Espagne (1710), et celle de vittars a Denain délivre la France (1712). Le traité d'Utrecht prive Philippe V de ses droits a la succession de France et donne une partie de I'Italie et les Pays-Bas a]'Autriche ; la France, qui céde a |'Angleterre l'Acadie (Nova Scotia) et Terre-Neuve (Newfoundland) est la vraie vaincue. Louis XIV a connu toutes les peines. Ses armées ont reculé ; ses ennemis, a qui il demandait la paix, ont répondu deux fois par des conditions inacceptables ; il a perdu successivement son fils, deux de ses petits-fils, sa petite-fille ; pour la premiére fois il a entendu les plaintes de ses sujets ; cependant il n'a jamais perdu courage. En aott 1715 ses membres sont attaqués par la gangréne, il rédige ses derniéres volontés, demande pardon aux courtisans des mauvais exemples qu'il leur a donnés, exhorte son arriére-petit-fils, agé de cinq ans, a ne pas limiter dans son goat pour les batiments et pour la guerre, et achéve sa vie en récitant la priére des agonisants. I] meurt le 1° septembre 1715 a l'A4ge de soixante dix-sept ans, aprés soixante-douze ans de régne. II. — LA CIVILISATION SOUS LOUIS XIV La Vir. La vie religieuse et la vie intellectuelle sont, sous Louis XIV, ce qu'elles étaient sous Louis XIII, avec

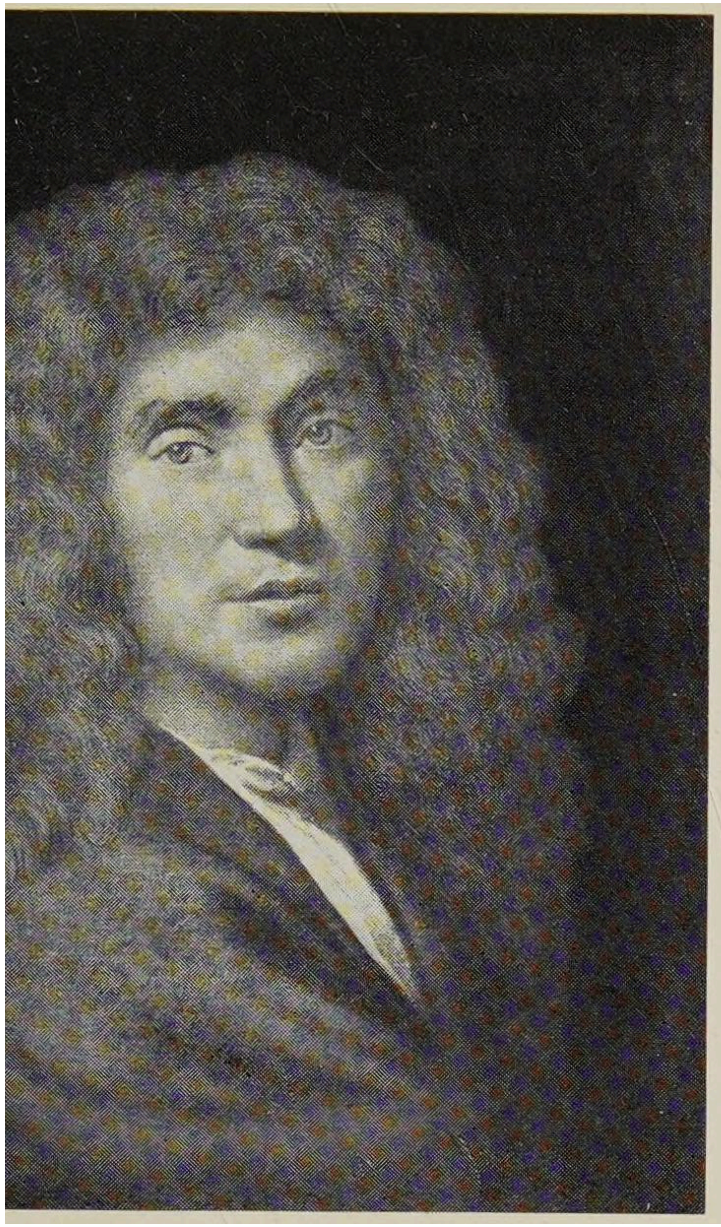
84 XVII° siécle, 2° partie (1661-1715) moins d'héroisme et plus d'aménité ; la foi est maitresse des consciences, la raison est maitresse des intelligences ; activité des ordres religieux et celle des salons ont imprégné la société de christianisme et de classicisme. L'élément nouveau est l'élément mondain. Louis XIV a reconstitué la Cour avec un éclat tel que la bourgeoisie a cherché a copier la Cour en toutes circonstances. Les salons sous Louis XIII réglementaient gravement la langue et la littérature ; les salons sous Louis XIV, moins graves, réglementent les ballets, les comédies et les opéras. Les femmes jouent un réle de plus en plus considérable dans la vie sociale. Ecrivains et artistes sont d'ailleurs préoccupés de contribuer a la grandeur du Roi ; suivant le mot de l'historien Michelet, « la brillante littérature de cette Epoque n'est autre chose qu'un hymne a la Royauté ». Christianisme, classicisme et mondanité, — ces trois caractéres se retrouvent dans la littérature et dans l'art au temps de Louis XIV. I] faut éviter tout ce qui embarrasse l'esprit ou obscurcit la conversation, il faut éviter tout ce qui choque les bonnes meeurs, il faut toujours penser a la conversion ou au salut de ceux qui nous écoutent, sans en parler expressément ; telles sont les régles qu'écrivains et artistes semblent s'étre imposées dans la période que Voltaire a appelée le « Siécle de Louis XIV ». La LirrErature. 1° Le Thédtre. Le Théatre est le genre favori du public et en particulier de Louis XIV. A la Comédie et 4 la Tragédie s'ajoute l'Opéra, invention italienne acclimatée en France par LULLI (1633-1687). Au moment ou Louis XIV commence 4a régner personnellement, trois auteurs occupent la scéne francaise. C'est d'abord CORNEILLE qui, aprés sept ans d'éloignement, recommence a écrire pour le théatre a cinquante-trois ans. Gidipe puis Sertorius (1659-1662) obtiennent un certain succés mais ne tardent pas a étonner le public par l'excés de la déclamation dans le langage et par l'excés de complexité dans l intrigue.

Le siécle de Louis XIV 85 A ce moment MOLIERE a commencé sa carriére dramatique, comme auteur et comme directeur de troupe. Né a Paris en 1622, fils d'un tapissier, il a fait ses études chez les Jésuites. Gassendi, avec qui il s'est lié, lui a donné son matérialisme, conciliable avec le christianisme, son gott pour l'observation dans les sciences de la nature et l'horreur de la routine scolastique qui, pour les savants et surtout pour les médecins du temps, tenait lieu d'expérimentation. Aprés avoir étudié le droit, Moliére se fait comédien, joue en province, et revient a Paris vers 1659; le public applaudit ses Précieuses Ridicules ; en 1661, le surintendant Fouquet offrant au Roi une féte magnifique, Moliére improvise pour la circonstance une piéce qui n'est qu'une série de portraits, Les Facheux. Dés lors le Roi fait de lui son poéte favori ; les « divertissements » alternent avec les piéces sérieuses ; le succés de L'Ecole des Maris et celui de L'Ecole des Femmes (1662) suscitent des jalousies ; en 1665 et 1666. il donne trois piéces graves : Don Juan, Le Misanthrope, Tartufe ; le scandale provoqué chez tous les « dévots », vrais ou faux, est tel que la représentation de Tartufe n'est autorisée qu'aprés. trois ans: Moliére revient a l'étude des caractéres avec L'Avare (1670) et Les Femmes Savantes (1672); Vannée d'aprés il compose une comédie-ballet, dirigée surtout contre les médecins, Le Malade Imaginaire, et meurt de syncope sur la scéne a la quatriéme représentation (1673). La renommée de Moliére n'a pas tardé a dépasser les frontiéres de la France. Cette renommeée tient principalement a la peinture des caractéres ; Moliére a peint les types de son temps, bourgeois surtout, et la lecture de ses piéces est instructive pour l'historien ; mais il ne s'est pas. attaché aux seuls détails et il a fait de ses personnages des types de tous les temps; Tartufe le faux dévot, Alceste le misanthrope, Harpagon I'avare, pour ne prendre que les héros de ses piéces principales, sont d'une vérité éternelle. D'autre part, ces personnages sont présentés comme des grotesques, et de leurs ridicules se dégage un enseignement. L'excés est ce que

 Moliére a le plus vigoureusement attaqué: excés de pédantisme chez les Femmes Savantes, excés de franchise chez le Misanthrope (voir p. 100), excés de parcimonie chez l’Avare (voir p. 101); Moliére s’attaque aussi a l’insincérité sous toutes ses formes, depuis l’affectation d’érudition chez les Femmes Savantes jusqu’a l’affectation de piété chez Tartufe (voir p. 99), en passant par l’affectation de belles maniéres chez le Bourgeois Gentilhomme et l’affectation de science chez tous les médecins. Ajoutons la critique de l’égoisme, violente surtout dans Don Juan, Tartufe, Le Misanthrope, L’Avare, et nous aurons resumé ce qu’on peut appeler la « philosophie » de Moliére. Sa philosophie, profondément humaine par ce qu’elle a de mesuré et d’aimable, s’est exprimée presque toujours avec gaité; Moliére se rapproche par la de Rabelais, de son ami La Fontaine et des auteurs de « fabliaux »; il est dans la tradition de l’esprit frangais. Le théatre de Moliére lui a survécu et s’appelle aujourd’hui la Comédie Francaise, théatre national. En 1664, Moliére présente la premiére piéce d’un auteur de vingt-quatre ans, JEAN RACINE (1639-1699). Racine est l’éléve des Solitaires de Port-Royal a qui il doit, outre sa piété, une connaissance de l’antiquité grecque que seuls les Jansénistes savaient donner. Ses deux premiéres tragédies obtiennent un accueil encourageant ; en 1667 il donne Andromaque qui le place au premier rang des écrivains dramatiques, et, en 1668, la comédie des Plaidewrs qui lui assure la faveur du Roi. I] donne successivement Britannicus (1669), Bérénice (1670), — tragédie demandée par la duchesse d’Orléans, Henriette d’Angleterre, et dont le sujet est également traité par Corneille, — Mithridate, Bajazet, — dont l’action se passe en Turquie au XvII° siécle, — Iphigénie (voir p. 103), enfin Phédre (1677). Ici s’arréte brusquement sa carriére; comme Corneille, vingt-cing ans plus tot, Racine quitte le théatre a la suite d’intrigues qui ont fait siffler sa derniére tragédie. Fatigué de sa vie, revenu a la piété de sa jeunesse, il se marie; le Roi le nomme

The text on this page is estimated to be only 40.73% accurate

- . oS, 8 3S % fa uy a < n n aa) % A, cs A {ea} A 1) <q % [a o) << vA S =) % << A, nN MOLIERE





The text on this page is estimated to be only 36.06% accurate

2108 YIS1 7 (919918 STTAX Np Inqep) sfouSedso
UoT}eUIWOp LT Snos oyms14SsU05 ASUNOG VI : ATI


EQUIPEMENT MILITAIRE
A LA TOILE DE COURTAI

Le siécle de Louis XIV 87 historiographe royal et il partage son temps entre la Cour et sa famille. Deux fois encore il écrit des tragédies, mais uniquement pour le petit théatre d'un: institut de demoiselles nobles établi a4 Saint-Cyr par la Marquise de Maintenon; Esther, (1689), tragédie avec cheeurs tirée du livre d'Esther, obtient un succés_ considérable; Athalie (1691), tragédie tirée du Livre des Rois, obtient moins de succés, bien que nous la considérions aujourd'hui comme le chef-d'ceuvre de Racine. Ses opinions jansénistes refroidissent l'amitié du Roi pour lui; affliction que lui cause la persécution de Port-Royal, aggrave une maladie de foie dont il souffre depuis longtemps, et il meurt en 1699 a lage de soixante ans. Le public du temps, tout en admirant Corneille, s'est détourné de lui pour favoriser Racine, qui répondait mieux a son gout. Les personnages de Racine n'obéissent pas, comme ceux de Corneille, a une idée directrice ; ils sont partagés entre des sentiments divers que l'auteur analyse en détail. Racine réduit a peu de chose le réle de la volonté mais insiste sur la puissance des sentiments ; l'dge de la discipline sévére est passé, et la génération de Louis XIV, plus heureuse, est aussi plus douce que celle de Louis XIII. Cette croyance a la force des passions a amené Racine a écrire des piéces qui n'ont que l'amour pour sujet ; il a naturellement étudié avec complaisance les femmes qui, plus que les hommes, sont mues par le sentiment ; en ceci encore il est d'accord avec son temps. L'art de Racine se ressent de ses conceptions dramatiques ; son style est moins saccadé, moins abstrait et plus harmonieux que celui de Corneille ; intrigue de ses piéces est plus simple ; dans lune d'elles, Bérénice, il n'y a aucun €pisode, et tout l'intérét réside dans les conflits de sentiments. Avec Racine la tragédie est, suivant le mot de Goethe, « une crise morale ». On pourrait croire que Corneille et Racine, qui ont emprunté presque tous leurs sujets a l'antiquité, sont des disciples des Anciens. En réalité leur imitation n'est que superficielle ; ils ont demandé a histoire des épisodes et des noms, ils ont pris aux écrivains grecs et

 latins quelques citations, qui donnent Villusion de Y'atmosphére antique : mais ils ont réellement créé leurs personnages, volontaires comme ceux de Corneille, passionnés comme ceux de Racine, en leur prétant des sentiments et des pensées modernes. Cette imitation a été qualifiée d'imitation « originale ». 2° La Fable. LA FONTAINE, ami de Racine et de Moliére, posséde certaines de leurs qualités. JEAN DE LA FONTAINE (1621-1695) est ce que l'on appellera deux cents ans plus tard un « bohéme », malgré ses origines bourgeoises. Il est fils d'un Inspecteur des Eaux et Foréts de Chateau-Thierry en Champagne, accepte sans protester la charge de son pére et se laisse marier docilement. Ni le mariage, ni |'administration ne faisant son bonheur, il quitte sa femme et son fils vers l'age de trente ans, pour se fixer a Paris et y vivre plus ou moins de la charité des autres. Il publie un recueil de Contes qui scandalisent le public, mais lui valent une belle réputation dans le monde littéraire ; il aborde ensuite un genre capable de plaire a la société honnéte et publie, en 1668, six livres de Fables. Sa reconnaissance fidéle au -surintendant Fouquet le rend antipathique 4 Louis XIV; mais des amis dévoués lui procurent une charge honorifique chez la duchesse d'Orléans ; il est ensuite recueilli par un financier, puis par un conseiller au Parlement. Avec la vieillesse vient la gloire; La Fontaine meurt a soixante-quatorze ans, célébre et respecté; il a d'ailleurs fini sa vie dans la piété. Une éducation bourgeoise et des lectures classiques ont fait de ce grand enfant insouciant un moraliste. Le moraliste est toujours souriant et artiste ; ses « Fables » sont des récits circonstanciés, pleins de détails pittoresques, ses personnages sont des personnages de comédie, ainsi que lui-méme l'a dit, aux caractéres nettement dessinés. La Fontaine se distingue de ses contemporains par deux traits essentiels : loin de flatter Louis XIV, il a souvent obéi a des intentions satiriques ; il a de plus aimé sincérement la nature, chose rare de son temps.

Le siécle de Louis XIV 89 3° La Critique littéraire. De Moliére, Racine et La Fontaine, il faut rapprocher ’homme qui a été leur ami et conseiller, BOILEAU. BOILEAU est un pur Parisien qui n’a jamais quitté la Ville que pour aller a la Cour. Il est né en 1636 au Palais de Justice, ot son pére était greffier, il a été regu avocat mais n’a jamais plaidé. Il débute dans la littérature en 1660 vers la méme époque que Moliére, Racine et La Fontaine qu’il rencontre dans les cabarets fréquentés par les gens de lettres. C’est a la critique qu’il | se consacre : critique des mcurs et critique des livres. Ses ceuvres s’appellent Satires, Epitres, Art Poétique. Le Roi le nomme historiographe avec son ami Racine en 1677 ; six ans aprés, il entre a l’Académie ; sa vie se termine sans épisodes remarquables, vie réglée et consacrée a la littérature, a l’amitié et a la piéte. L’cuvre de Boileau a une valeur historique considérable. Elle nous permet d’abord de nous faire une idée de ce qu’était « l’honnéte homme », équivalent francais du « gentleman ». C’est un chrétien convaincu, pratiquant sans ostentation, au courant de la théologie et légérement janséniste; c’estunhommeinstruit, admirateur des Anciens et disciple de Descartes; c’est un causeur aimable, capable de parler de tous sujets sans ignorance comme sans pédantisme; c’est un homme charitable, dévoué a ses amis, sans familiarité; c’est enfin un serviteur fidéle du Roi. L’écrivain anglais qui a le mieux incarné ce type a été, au siécle suivant, LORD CHESTERFIELD. La critique de Boileau nous éclaire aussi sur les idées littéraires de son temps (Voir p. 98). Sans _proscrire Vimagination, il en ridiculise les excés et conseille a l’écrivain de présenter toujours des choses vraies ou vraisemblables. L’étude des sentiments et des meeurs, voila pour lui l’essentiel de l’ouvrage littéraire. Par un raffinement de sincérité il demande que l’ouvrage soit toujours agréable et que l’auteur évite de froisser un public honnéte sous prétexte de vérité. Ce « réalisme psychologique » a été pratiqué par Moliére, Racine et La Fontaine. On peut

90 XVII’ siécle, 2° partie (1661-1715) dire que Boileau est le théoricien de la littérature sous Louis XIV. 4° La Prose. Les prosateurs peuvent se ranger en trois catégories : romanciers, historiens, orateurs sacrés. Le roman perd de sa vogue sous Louis XIV. Avec M™* de LA FAYETTE (1634-1696), il devient psychologique. La Princesse de Cleéves, histoire d’une jeune femme qui fait taire une passion coupable en s’en confessant a son mari, est un drame moral, comme Racine aurait pu le traiter. Louis XIV n’a pas eu d’historien ; les notes prises par Boileau et Racine ont été brilées dans un incendie. Les impressions des contemporains se retrouvent dans leurs Lettres qui jouaient a ce moment le réle que joue la « Presse » aujourd’hui. L’auteur le plus remarquable en ce genre est la Marquise de SEVIGNE (1626-1696). A la fin du régne vivait a la Cour un pair de France, le duc de SAINT-SIMON (1675-1755), qui observait les événements et formulait ses jugements, sans sympathie pour les grands personnages, dans ses Mémoires. La foi catholique a inspiré cing grands orateurs : BOSSUET, BOURDALOUE, MASSILLON, MASCARON et FLEcuIER. Massillon a prononcé loraison funébre de Louis XIV: la premiére phrase de ce sermon, « Dieu seul est grand, mes fréres » résume l’impression qu’a da donner 4 tous les <« honnétes hommes » du temps la fin si triste de celui qui avait été le « grand Roi ». Ces prédicateurs participent aux caractéres de leur génération : ils sont également chrétiens et classiques ; ils ont étudié la philosophie, particuliérement celle de Descartes, aussi bien que la théologie ; ils étudient le caractére humain, au point de vue religieux, aussi en détail que Racine et Moliére ; enfin, sans négliger de faire appel aux sentiments, ils s’efforcent toujours de persuader la < raison »; ils sont plus voisins de Descartes que de Pascal. Le plus illustre de ces orateurs est BOSSUET (1627-1704). Il a préché a la Cour, il a été chargé par Louis XIV de Péducation de son fils, le Grand Dauphin, et a rédigé

Le siecle de Louis XIV 91 a cette occasion La Poluique tirée de l'Ecriture Sainte et le Discours sur [Histoire Universelle ; il a prononcé Yoraison funébre de plusieurs grands _personnages : Marie-Henriette de France, reine d'Angleterre, veuve de Charles I; sa fille, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, morte subitement aprés la conclusion du traité de Douvres (1670); la Reine Marie-Thérése (1683); le Prince de Condé (1685). Bossuet a surpassé les autres orateurs par la profondeur de ses observations, qui procédent a la fois de la vérité chrétienne et de la vérité humaine, par l'intensité du sentiment religieux qui s'allie a un raisonnement vigoureux, par l'amour des hommes et l'amour de Dieu qui s'expriment avec une égale force ; au service de sa pensée, il a mis un style ardent et imagé, inspiré de l'Ecriture Sainte, qui fait de ce prosateur le plus grand poéte du temps avec Pascal. 5° L'Esprit critique. Dans les trente derniéres années de son régne, Louis XIV a assisté a la naissance de Yesprit critique. Les querelles du Roi avec le Pape et les Jansénistes ont ému les consciences, les premiéres défaites et les miséres de la guerre ont amené certains esprits 4 se demander respectueusement si le Roi ne se trompait pas. L'esprit critique avait existé au siécle précédent, avec Calvin ; au début du xvir® siécle, le besoin général d'ordre dans la nation et le culte de |l'autorité Vavaient réduit au silence ; il subsistait toutefois ; les innovations philosophiques de Descartes et certaines tirades satiriques de Pascal en étaient les manifestations. Quelques années de revers et de misére lui rendirent de la hardiesse. Louis XIV, habitué a l'adulation, eut l'impression d'un changement profond dans lamentalitéfrangaise. VAUBAN (1633-1707), officier d'artillerie, créateur du corps de génie, s'est surtout fait connaitre par ses travaux de défense sur la frontiére du Nord. II s'est cependant intéressé aux questions sociales et a adressé au Roi, dans sa Dime Royale, un projet d'impét payable par tous les Francais. Ce livre fut brailé par le bourreau et Vauban mourut de chagrin.

92 XVII° siécle, 2° partie (1661-1715) FENELON (1651-1715) appartient autant a la littérature qu'a l'Eglise. Sa Letire a Académie exprime les opinions d'un « honnéte homme » et d'un prélat, sur les écrivains anciens et modernes. Son /'élémaque, écrit pour son éleve, le duc de BouRGOGNE, petit-fils de Louis XIV, a eu une portée considérable. Louis XLV y a trouvé des allusions et des conseils qu'il ne pouvait accepter et a exilé Fénelon dans son diocése de Cambrai. Les mécontents, comme Saint-Simon, espéraient qu'il deviendrait premier ministre sous le successeur de Louis XIV. Mais le jeune duc mourut en 17i2 et Fénelon en 1715, quelques mois avant Louis XIV. I] laissait la réputation d'un prétre compatissant, d'un patriote éclairé et d'un esprit réformateur. (Voir p. 128.) Le xvii siécle a créé autour de lui une veritable légende. LA BRUYERE (1644-1696) marque bien la transition entre le xviI° siécle et le suivant. Il a été trésorier a Caen, puis, par la protection de Bossuet, précepteur du petit-fils du prince de Condé. Son livre des Caractéres est le résultat des observations qu'il a faites a Chantilly et a Versailles. I] parle de littérature et de religion, comme tout « honnéte homme »; il fait de nombreux portraits, conformément a la tradition du siécle. Mais a la description se méle la satire, en particulier celle des courtisans et des faux dévots (voir p. 123); sous le respect perce la critique. Un Frangais ose dire qu'il y a de l'injustice dans Vorganisation de la société. L'Art. L'art sous Louis XIV est sous l'influence de la Cour. Deux architectes et deux peintres méritent une mention particuliére. CLAUDE PERRAULT, médecin devenu architecte, a construit 4 Paris la fagade orientale du Louvre qui s'appelle la Colonnade. HARDOUIN MANSART, neveu de JULES MANSART, a construit l'église des Invalides et le Palais de Versailles. MIGNARD (1610-1695), peintre déja connu par ses fresques du Val-de-Grace, a été peintre de la Cour ; ses principales ceuvres ont disparu dans Pincendie du Chateau de Saint-Cloud ordonné par l'armée

Le siécle de Louis XIV 93 prussienne en 1870. Le peintre favori du Roi a été CHARLES LEBRUN ; c'est lui qui a décoré les galeries du Chateau de Versailles et qui a composé des modéles de tapisseries pour la Manufacture des Gobelins, fondée par Colbert en 1667. Les principaux sculpteurs sont : PUGET, dont le Louvre posséde Persée et Milon de Crotone, GIRARDON, auteur du tombeau de Richelieu a V'église de la Sorbonne, COYSEVOx, décorateur de Versailles. . L'art est décidément classique. Peintres et sculpteurs recherchent les scénes mythologiques ou les sujets historiques, nobles, sans aucun réalisme. L'architecture s'écarte de la tradition frangaise pour devenir italienne ; le toit incliné, décoratif, indispensable dans nos pays pluvieux, disparait et fait place 4 des terrasses ; le premier étage devient |'étage principal et le second étage, ou « attique », s'écrase sous la corniche ; au fronton s'ajoutent colonnades et balustrades. La fantaisie n'existe plus, et une monotonie un peu triste régne dans l'architecture. ScIENCE ET PHILOSOPHIE. Descartes et Pascal n'ont pas manqué de disciples. L'application des mathématiques aux sciences d'observation a facilité les progrés de la physique et de l'astronomie. MARIOTTE (1620-1684) a étudié les gaz et formulé une loi qui déclare que leur force élastique s'accroit a mesure que leur volume décroit. Papin (1647-1710) a étudié l'utilisation de la vapeur comme force motrice. En 1669, Louis XIV appelle en France un astronome italien Cassini (1625-1712) qui travaille de concert avec le Frangais PICARD (1620-1684) ; il fait construire pour eux, par Perrault, l'Observatoire, Yun des plus beaux monuments de Paris (1677). Précédemment Colbert avait obtenu du Roi la fondation de V'Académie des Sciences, qui a joué dans les sciences le méme réle que |'Académie Frangaise dans les lettres. Le systéme philosophique de Descartes est développé par un prétre de l'Oratoire, MALEBRANCHE (1638-1715). Comme Descartes, il voit dans |' « évidence » le signe

 infaillible de la vérité, et l'effet de l'action de Dieu ; dans les principes généraux de la connaissance, il voit une révélation de Dieu méme et en conclut que nous ne connaissons les choses que par Dieu et par rapport 4a lui. Cette théorie de la « vision en Dieu », qui concilie la foi et la raison, dépasse la philosophie de Descartes. Le chapitre le plus connu de la Recherche de la Vérité est celui ot Malebranche critique limagination, productrice d'erreurs ; cette critique n'étonne pas chez un contemporain de Boileau. Avec Malebranche, mort la méme année que Louis XIV, meurt l'esprit du xvii siécle. II. LA FRANCE ET L'ANGLETERRE Les combinaisons politiques et les mariages princiers ont permis a la France et a l'Angleterre de se connaitre. Henriette-Marie de France, sceur de Louis XIII, épouse Charles I*, s'établit en France en 1644 et tente vainement d'obtenir l'aide de Mazarin ; son fils ainé Charles revient en France aprés sa défaite en Ecosse ; son second fils Jacques sert dans les armées de Turenne. Sous la Restauration, Charles I] donne sa sceur Henriette en mariage au duc d'Orléans, s'allie un moment a Louis XIV et accepte de lui une pension ; en 1688 Jacques II se réfugie avec sa famille 4 Saint-Germain. Si l'on se rappelle que princes et souverains se déplacent avec une suite et entretiennent une correspondance suivie avec des représentants a l'étranger, on comprend que la société francaise et la société anglaise aient eu l'occasion de se bien connaitre. La religion, les lettres, l'art et la philosophie ont contribué a ce résultat. C'est surtout de France que venaient les Jésuites, si actifs en Angleterre sous Charles II et Jacques II ; des artistes anglais, INIGO JONES au début du siécle, et WREN, au milieu du siécle, ont séjourné en France : la Salle des Banquets de Whitehall et surtout le nouveau palais de Hampton Court portent des traces manifestes de l'influence francaise. HOBBES a connu en France Descartes et Gassendi, et a pris a ce

Le siécle de Louis XIV 95 dernier son «sensualisme », qui a déterminé celui de LOCKE et de tout le xvii siécle. Vers 1700 ADDISON a rencontré a Paris Boileau, et le Spectator témoigne du respect qu'il avait pour Boileau comme critique ; POPE a pris a Boileau, avec la rigueur de la pensée, le rythme monotone du vers. Sous Charles II, |'Angleterre donnait asile au chevalier de SAINT-EVREMONT, exilé de France pour une satire contre le Roi; la Duchesse de MAZARIN, niéce du Cardinal, rejoignait Saint-Evremont quelque temps aprés, et travaillait avec lui a donner, suivant l'expression de Boileau, « l'air et l'esprit francais » 4 la Cour de Charles II. La révocation de |'Edit de Nantes en 1685 envoie en Angleterre des milliers de protestants qui contribuent a faire connaitre la langue, la littérature et la civilisation frangaises.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XVII° SIECLE DEUXIEME PARTIE (1661-1715) THEORIES LITTERAIRES La CoMEDIE. Critique de Ecole des Femmes. DORANTE — Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que l'esprit et la beauté sont dans les poémes sérieux, et que les piéces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ? URANIE — Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile a faire que Vautre. DORANTE — Assurément, madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du cété de la comédie, peut-étre que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théatre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits a plaisir, o l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'a suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque

Extraits des écrivains 97 vous peignez les hommes, il faut peindre d'aprés nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaitre les gens de votre siécle. En un mot, dans les piéces sérieuses, il suffit, pour n'étre point blamé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnétes gens. — Vous étes de plaisantes gens avec vos régles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. I] semble, 4 vous ouir parler, que ces régles de l'art soient les plus grands mystéres du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut 6ter le plaisir que l'on prend a ces sortes de poémes ; et le méme bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande régle de toutes les régles n'est pas de plaire, et si une piéce de théatre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ? ; URANIE — J'ai remarqué une chose de ces messieurs-la : c'est que ceux qui parlent le plus des régles, et qui les savent mieux gue les autres, font des comédies que personne ne trouve belles. DORANTE — Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arréter peu a leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les piéces qui sont selon les régles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les régles, il faudrait de nécessité que les régles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane ou ils veulent assujettir le gofit du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les

98 XVII’ siécle, 2° partie (1661-1715) entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empécher d’avoir du plaisir. MO.iERE, Critique de ’Ecole des Femmes. La SATIRE. Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ! On sera ridicule, et je n’oserai rire ! Et qu’ont produit mes vers de si pernicieux, Pour armer contre moi tant d’auteurs furieux ? Loin de les décrier, je les ai fait paroitre, Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoitre, Leur talent dans l’oubli demeureroit caché. Et qui saurait sans moi que Cotin! a préché? La satire ne sert qu’a rendre un fat illustre : C’est une ombre au tableau qui lui donne du lustre. En le blamant enfin, j’ai dit ce que j’en crois ; Et tel qui m’en reprend en pense autant que moi. BoILeau, Satires, IX. LES OUVRAGES DE L’EspRIT. Il y a de certaines choses dont la meédiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture, le discours public. Amas d’épithétes, mauvaises louanges ; ce sont les faits qui louent, et la maniére de les raconter. Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n’y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant: il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l’est point est faible, et ne satis1. L’abbé cotin (1604-1682), poéte, érudit, prédicateur, fut tourné en ridicule par BOILEAU dans ses Satires, et, sous le nom de Trissotin, par MOLIERE, dans Les Femmes savantes.

Extraits des écrivains 99 fait point un homme d’esprit qui veut se faire entendre. Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l’expression qu’il cherchait depuis longtemps sans la connaitre, et qu’il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d’abord et sans efforts. Quand une lecture vous éléve l’esprit, et qu’elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre régle pour juger de l’ouvrage, il est bon et fait de main d’ouvrier. La Bruyere, Chap. I, Des ouvrages de Esprit. VETUDE DE L’HOMME CARACTERES D’ HOMMEs. TARTUFE, le faux dévot. ORGON Ah ! si vous aviez vu comment j’en fis rencontre, Vous auriez pris pour lui l’amitié que je montre. Chaque jour 4a l’église i] venait, d’un air doux, Tout vis-a-vis de moi se mettre a deux genoux. Il attirait les yeux de l’assemblée entiére Par l’ardeur dont au Ciel il poussait sa priére ; Il faisait des soupirs, de grands élancements, Et baisait humblement la terre a tous moments ; Et lorsque je sortais, il me devangait vite, Pour m/’aller a la porte offrir de l’eau bénite. Instruit par son garcon, qui dans tout limitait, Et de son indigence, et de ce qu'il était, Je lui faisais des dons ; mais avec modestie I] me voulait toujours en rendre une partie. « C’est trop, me disait-il, c’est trop de la moitié ; Je ne mérite pas de vous faire pitié » ; Et quand je refusais de le vouloir reprendre, Aux pauvres, 4 mes yeux, il allait le répandre,

 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer. Et depuis ce temps-la tout semble y prospérer. Je vois qwil reprend tout, et qu'a ma femme méme {1 prend, pour mon honneur, un intérét extréme ; Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux, Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux. Mais vous ne croiriez point jusqu'ou monte son zéle : I] s'impute a péché la moindre bagatelle ; Un rien presque suffit pour le scandaliser ; Jusque-la qu'il se vint l'autre jour accuser D'avoir pris une puce en faisant sa priére, Et de l'avoir tuée avec trop de colére. MoutErE, Tartufe, I, 6. ALCESTE, le Misanthrope. PHILINTE Vous voulez un grand mal 4 la nature humaine ! ALCESTE Oui, j'ai concu pour elle une effroyable haine. PHILINTE Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, Seront enveloppés dans cette aversion ? Encore en est-il bien, dans le siécle ot nous sommes... ALCESTE Non : elle est générale, et je hais tous les hommes : Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants ; Et les autres, pour étre aux méchants complaisants, Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses Que doit donner le vice aux 4mes vertueuses. De cette complaisance on voit l'injuste excés Pour le franc scélérat avec qui j'ai procés: Au travers de son masque on voit a plein le traitre ; Partout il est connu pour tout ce qu'il peut étre ; Et ses roulements d'yeux et son ton radouci N'imposent qu'a des gens qui ne sont point d'ici. On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde, Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,

Extraits des écrivains 101 Et que par eux son sort de splendeur revétu Fait gronder le mérite et rougir la vertu. Quelques titres honteux qu’en tous lieux on lui donne, Son misérable honneur ne voit pour lui personne ; Nommez-le fourbe, infame et scélérat maudit, Tout le monde en convient, et nul n’y contredit. Cependant sa grimace est partout bienvenue : On laccueille, on lui rit, partout il s’insinue ; Et sil est, par la brigue, un rang a disputer, Sur le plus honnéte homme on le voit l’emporter. Tétebleu ! ce me sont de mortelles blessures, De voir qu’avec le vice on garde des mesures ; Et parfois il me prend des mouvements soudains De fuir dans un désert l’approche des humains. MoutkErE, Le Misanthrope, |, 1. HARPAGON, l’Avare. Harpagon et ses enfants. HARPAGON. Certes, ce n’est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d’argent ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n’est pas peu embarrassé a inventer dans toute une maison une cache fidéle ; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects et je ne veux jamais m’y fier : je les tiens justement une franche amorce 4 voleurs, et c’est toujours la premiére chose que l’on va attaquer. Cependant je ne sais si j’aurais bien fait d’avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu’on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (Ici le frére et la sceur paraissent, s’entretenant bas.) O ciel! je me serai trahi moi-méme : la chaleur m’aura emporté, et je crois que j’ai parlé haut en raisonnant tout seul. Qu’est-ce ?

102. XVII’ siécle, 2° partie (1661-1715) CLEANTE. Rien, mon peére. HARPAGON. Y a-t-il longtemps que vous étes la? ELISE. Nous ne venons que d’arriver. HARPAGON. Vous avez entendu... CLEANTE. Quoi? mon pere. HARPAGON. La... ELISE. Quoi? HARPAGON. Ce que je viens de dire. CLEANTE. Non. HARPAGON. Si fait, si fait. ELISE. Pardonnez-moi. HARPAGON. Je vois bien que vous en avez oui quelques mots. C’est que je m’entretenais en moi-méme de la peine qu'il y a aujourd’hui a trouver de l’argent, et je disais qu’il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi. CLEANTE. Nous feignions a vous aborder, de peur de vous interrompre. HARPAGON. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n/’alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c’est moi qui ai dix mille écus. CLEANTE. Nous n’entrons point dans vos affaires. HARPAGON. Plait a Dieu que je les eusse, dix mille eécus. CLEANTE. Je ne crois pas... HARPAGON. Ce serait une bonne affaire pour moi. ELISE. Ce sont des choses... HARPAGON. J’en aurais bon besoin. CLEANTE. Je pense que... HARPAGON. Cela m’accommoderait fort. ELISE. Vous étes... HARPAGON. Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable. CLEANTE. Mon Dieu! mon pére, vous n’avez pas lieu de vous plaindre, et l’on sait que vous avez assez de bien. HARPAGON. Comment? j’ai assez de bien! ceux qui le disent en ont menti. Il n’y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-la.

Extraits des écrivains 103 ELISE. Ne vous metiez point en colére. HARPAGON. Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis ! CLEANTE. Est-ce étre votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ? HARPAGON. Qui: de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles. Mo.iErE, L'Avare, I, 4. CARACTERES DE FEMMES. CLYTEMNESTRE, défendant sa fille contre AGAMEMNON. Vous ne démentez point une race funeste. Oui, vous étes le sang d'Atrée et de Thyeste. Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin Que d'en faire a sa mére un horrible festin. Barbare ! c'est donc la cet heureux sacrifice Que vos soins préparaient avec tant d'artifice ? Quoi ? l'horreur de souscrire a cet ordre inhumain N'a pas, en le tragant, arrété votre main ? Pourquoi feindre a nos yeux ume fausse tristesse ? Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse? Ou sont-ils, ces combats que vous avez rendus ? Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ? Quel débris parle ici de votre résistance ? Quel champ couvert de morts me condamne au silence ? Voila par quels témoins il fallait me prouver, Cruel, que votre amour a voulu la sauver. Un oracle fatal ordonne qu'elle expire. Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire? Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré, Du sang de V'innocence est-il donc altéré ? Si du crime d'Héléne on punit sa famille,

104 XVII° siécle, 2° partie (1661-1715) Faites chercher a Sparte Hermione, sa fille : Laissez a Ménélas racheter d'un tel prix Sa coupable moitié dont il fut trop épris. Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ? Pourquoi vous imposer la peine de son crime ? Pourquoi moi-méme enfin me déchirant le flanc, Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ? Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie, Cette Héléne qui trouble et l'Europe et l'Asie, Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ? Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ! Avant qu'un neeud fatal Vunit a votre frére, Thésée avait osé l'enlever a son pére. Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit, Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit, kt qwil en eut pour gage une jeune princesse, Que sa mére a cachée au reste de la Gréce. Mais non: Vamour d'un frére et son honneur blessé Sont le moindre des soins dont vous étes pressé : Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre, L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre, Tous les droits de l'empire en vos mains confiés, Cruel, c'est a ces dieux que vous sacrifiez ; Et ioe de repousser le coup qu'on vous prépare, Vous voulez vous en faire un mérite barbare. Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier, De votre propre sang vous courez le payer, Et voulez par ce prix épouvanter l'audace De quiconque vous peut disputer votre place. Est-ce donc étre pére ? Ah! toute ma raison Cede a la cruauté de cette trahison. Un prétre, environné d'une foule cruelle, Portera sur ma fille une main criminelle, Déchirera son sein et d'un cil curieux Dans son ceeur palpitant consultera les dieux! Kt moi, qui l'amenai triomphante, adorée, Je m'en retournerai seule et désespérée ! Je verrai les chemins encor tout parfumés Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!

Extraits des écrivains 105 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice, Ou vous ferez aux Grecs un dauble sacrifice. Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher. De mes bras tout sanglants, il faudra l'arracher. Aussi barbare époux qu'impitoyable pére, Venez, si vous l'osez, la ravir a sa mere. Et vous, rentrez, ma fille, et du moins a mes lois Obéissez encor pour la derniére fois. Racine, [phigénie, 1V, 4. Les Deux Coquettes. Céliméne, jolie veuve agée de vingt ans, est tendrement aimée de Virritable Alceste. Sa coquetierie est critiquée & la ville et a la Cour. Une vieille fille du nom d@'Arsinoé, qui voudrait attirer attention d'Alceste, entreprend d'informer Céliméne de tout ce qu'on dit delle. Céliméne la remercie comme il convient de cette chariié étrange. SCENE III BASQUE, CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE. BASQUE Arsinoé, Madame, Monte ici pour vous voir, CELIMENE Que me veut cette femme ? BASQUE Eliante la-bas est a l'entretenir. CELIMENE De quoi s'avise-t-elle et qui la fait venir ? ACASTE Pour prude consommée en tous lieux elle passe, Et V'ardeur de son zéle... CELIMENE Oui, oui, franche grimace. Dans l'4me elle est du monde, et ses soins tentent tout

 Pour accrocher quelqu'un, sans en venir a bout. Elle ne saurait voir qu'avec un eil d'envie Les amants déclarés dont une autre est suivie ; Et son triste mérite, abandonné de tous, Contre le ciel aveugle est toujours en courroux. Elle taéche a couvrir d'un faux voile de prude Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ; Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas, Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas. Cependant un amant plairait fort a la dame, Et méme pour Alceste elle a tendresse d'ame. Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits, Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ; Kt son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache, En tous endroits, sous main, contre moi se détache. Enfin je n'ai rien vu de si sot a mon gré, Elle est impertinente au supréme degré, Bike (Acaste et Clitandre sortent.) SCENE IV ARSINOE, CELIMENE., CELIMENE Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous améne ? Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine. ARSINOE Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir. CELIMENE Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir! ARSINOE Leur départ ne pouvait plus a propos se faire. CELIMENE Voulons-nous nous asseoir ? ARSINOE . I] n'est pas nécessaire, Madame. L'amitié doit surtout éclater Aux choses qui le plus nous peuvent importer ; Et comme il n'en est point de plus grande importance Que celles de 'honneur et de la bienséance,

Extraits des écrivains 107 Je viens, par un avis qui touche votre honneur, Témoigner l'amitié que pour vous a mon cceur. Hier j'étais chez des gens de vertu singuliére, Ou sur vous du discours on tourna la matiére ; Et la, votre conduite, avec ses grands éclats, Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas. Cette foule de gens dont vous souffrez visite, Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite Trouvérent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu, Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu. Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre : Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre, Je vous excusai fort sur votre intention, Et voulus de votre Ame étre la caution. Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ; Et je me vis contrainte 4 demeurer d'accord Que l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort, Qu'il prenait dans le monde une méchante face, Qu'il n'est conte facheux que partout on n'en fasse, Et que, si vous vouliez, tous vos déportements Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements. Non que j'y croie, au'fond, l'honnéteté blessée : Me préserve le ciel d'en avoir la pensée ! Mais aux ombres du crime on préte aisément foi, Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi. Madame, je vous crois l'4me trop raisonnable, Pour ne pas prendre bien cet avis profitable, Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets D'un zéle qui m'attache a tous vos intéréts. CELIMENE Madame, j'ai beaucoup de graces a vous rendre : Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre, J'en prétends reconnaitre, a instant, la faveur, Par un avis aussi qui touche votre honneur ; Et comme je vous vois vous montrer mon amie En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie, Je veux suivre, 4 mon tour, un exemple si doux, En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.

 En un lieu, l'autre jour, ot je faisais visite, Je trouvai quelques gens d'un trés rare mérite, Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien, Firent tomber sur vous, Madame, |'entretien. La, votre pruderie et vos éclats de zéle Ne furent pas cités comme un fort bon modeéle : Cette affectation d'un grave extérieur, Vos discours éternels de sagesse et d'honneur, Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence, Cette hauteur d'estime ot vous étes de vous, Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous, Vos fréquentes legons et vos aigres censures Sur des choses qui sont innocentes et pures, Tout cela, si je puis vous parler franchement, Madame, fut blamé d'un commun sentiment. A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste, Et ce sage dehors que dément tout le reste? Elle est a bien prier exacte au dernier point ; Mais elle bat ses gens et ne les paye point. Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zéle ; Mais elle met du blanc et veut paraitre belle. Elle fait des tableaux couvrir les nudités ; Mais elle a de l'amour pour les réalités. Pour moi, contre chacun, je pris votre défense, Et leur assurai fort que c'était médisance ; Mais tous les sentiments combattirent le mien; Et leur conclusion fut que vous feriez bien De prendre moins de soin des actions des autres, Et de vous mettre un peu plus en peine des vétres ; Qu'on doit se regarder soi-méme un fort long temps, Avant que de songer a condamner les gens ; Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ; Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin, A ceux a qui le Ciel en a commis le soin. Madame, je vous crois aussi trop raisonnable, Pour ne pas prendre bien cet avis profitable, Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets

Extraits des écrivains 109 D’un zéle qui m/’attache a tous vos intéréts. ARSINOE A quoi qu’en reprenant on soit assujettie, Je ne m/’attendais pas a cette repartie, Madame, et je vois bien, par ce qu’elle a d’aigreur, Que mon sincére avis vous a blessée au cceur. CELIMENE Au contraire, madame; et si l’on était sage, Ces avis mutuels seraient mis en usage : On détruirait par la, traitant de bonne foi, Ce grand aveuglement ot chacun est pour soi. I] ne tiendra qu’a vous qu’avec le méme zéle Nous ne continuions cet office fidéle, Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous, Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous, ARSINOE Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre : C’est en moi que l’on peut trouver fort a reprendre. CELIMENE Madame, on peut, je crois, louer et blamer tout, Et chacun a raison, suivant l’Age ou le gout. Il est une saison pour la galanterie ; I] en est une aussi propre a la pruderie. On peut, par politique, en prendre le parti, Quand de nos jeunes ans |’éclat est amorti : Cela sert 4 couvrir de facheuses disgraces. Je ne dis pas qu’un jour je ne suive vos traces : L’aége aménera tout, et ce n’est pas le temps, Madame, comme on sait, d’étre prude a vingt ans. ARSINOE Certes vous vous targuez d’un bien faible avantage, Et vous faites sonner terriblement votre Age. Ce que de plus que vous on en pourrait avoir N’est pas un si grand cas pour s’en tant prévaloir ; Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s’emporte, Madame, a me pousser de cette étrange sorte. CELIMENE Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi On vous voit, en tous lieux, vous déchainer sur moi.

110 XVII’ siécle, 2° partie (1661-1715) Faut-il de vos chagrins, sans cesse, 4 moi vous prendre ? Et puis-je mais des soins qu’on ne va pas vous rendre ? Si ma personne aux gens inspiré de l’amour, Et si l’on continue 4 m’offrir chaque jour Des voeux que votre coeur peut souhaiter qu’on m/éte, Je n’y saurais que faire, et ce n’est pas ma faute : Vous avez le champ libre, et je n’empéche pas Que pour les attirer vous n’ayez des appas. ARSINOE Hélas ! et croyez-vous que l’on se mette en peine De ce nombre d’amants dont vous faites la vaine, Et qu’il ne nous soit pas fort aisé de juger A quel prix aujourd’hui l’on peut les engager ? Pensez-vous faire croire, 4 voir comme tout roule, Que votre seul mérite attire cette foule ? Quw’ils ne brilent pour vous que d’un honnéte amour, Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ? On ne s’aveugle point par de vaines défaites, Le monde n’est point dupe ; et j’en vois qui sont faites A pouvoir inspirer de tendres sentiments, Qui chez elle pourtant ne fixent point d’amants ; Et de 1a nous pouvons tirer des conséquences, Qu’on n’acquiert point leurs cceurs sans de grandes [avances, Qu’aucun pour nos beaux yeux n’est notre soupirant, Et qu’il faut acheter tous les soins qu’on nous rend. Ne vous enflez donc point d’une si grande gloire Pour les petits brillants d’une faible victoire ; Et corrigez un peu l’orgueil de vos appas, De traiter pour cela les gens de haut en bas. Si nos yeux enviaient les conquétes des véotres, Je pense qu’on pourrait faire comme les autres, Ne se point ménager, et vous faire bien voir Que |’on a des amants quand on en veut avoir. CELIMENE Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire : Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ; Et sans...

Extraits des écrivains 111 ARSINOE Brisons, madame, un pareil entretien, Il pousserait trop loin votre esprit et le mien ; Et j'aurais pris déja le congé qu'il faut prendre Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre. CELIMENE Autant qu'il vous plaira vous pouvez arréter, Madame, et la-dessus rien ne doit vous hater ; Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie, = Je m'en vais vous donner meilleure compagnie; Et Monsieur, qu'a propos le hasard fait venir, = Remplira mieux ma place 4 vous entretenir. =! Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre, Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre. Soyez avec Madame: elle aura la bonté D'excuser aisément mon incivilité. MourErE, Le Misanthrope, III, 4-5. GROTESQUES. a SGANARELLE et la Mode. SGANARELLE Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre, Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre. ARISTE Cette farouche humeur, dont la sévérité Fuit toutes les douceurs de la société, A tous vos procédés inspire un air bizarre, Et, jusques a l'habit, vous' rend chez vous barbare. SGANARELLE Il est vrai qu'a la mode il faut m/'assujettir, Et ce n'est pas pour moi que je me dois vétir ! Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes, Monsieur mon frére ainé (car, Dieu merci, vous |'étes D'une vingtaine d'ans, a ne vous rien celer, Et cela ne vaut point la peine d'en parler),

 Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieéres, De vos jeunes muguets m’inspirer les maniéres ? M’obliger a porter de ces petits chapeaux, Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux ; Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure Des visages humains offusque la figure? De ces petits pourpoints sous les bras se perdant, Et de ces grands collets jusqu’au nombril pendants? De-ces manches qu’a table on voit tater les sauces, Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ? De ces souliers mignons, de rubans revétus, Qui vous font ressembler a des pigeons pattus ? Et de ces grands canons ot, comme en des entraves On met, tous les matins, ses deux jambes esclaves, Et par qui nous voyons ces messieurs les galants Marcher écarquillés ainsi que des volants. Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte ; Et je vous vois porter les sottises qu’on porte. ARISTE Toujours au plus grand nombre on doit s’accommoder, Et jamais il ne faut se faire regarder. L’un et l’autre excés choque, et tout homme bien sage Doit faire des habits ainsi que du langage, N’y rien trop affecter, et, sans empressement, Suivre ce que l’usage y fait de changement. MoutERE, L’Ecole des Maris, I, 2. ARNOLPHE, Théoricien du Mariage. Le mariage, Agnés, n’est pas un badinage : A d’austéres devoirs le rang de femme engage, Et vous n’y montez pas, 4 ce que je prétends, Pour étre libertine et prendre du bon temps. Votre sexe n’est 14 que pour la dépendance : Du coété de la barbe est la toute-puissance. Bien qu’on soit deux moitiés de la société, Ces deux moitiés pourtant n’ont point d’égalité ; L’une est moitié supréme et l’autre subalterne ;

Extraits des écrivains 113 L’une en tout est soumise a l’autre, qui gouverne ; Et ce que le soldat, dans son devoir instruit, Montre d’obéissance au chef qui le conduit, Le valet 4 son maitre, un enfant a son pére, A son supérieur le moindre petit Frére, N’approche point encor de la docilité, Et de l’obéissance et de l’humilité, Et du profond respect ot la femme doit étre Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maitre. Lorsqu’il jette sur elle un regard sérieux, Son devoir aussitét est de baisser les yeux, Et de n’oser jamais le regarder en face Que quand d’un doux regard il lui veut faire grace. C’est ce qu’entendent mal les femmes d’aujourd’hui. Mais ne vous gatez pas sur l’exemple d’autrui : Gardez-vous d’imiter ces coquettes vilaines Dont par toute la ville on chante les fredaines, Et de vous laisser prendre aux assauts du malin, C’est-a-dire d’ouir aucun jeune blondin. Songez qu’en vous faisant moitié de ma personne C’est mon honneur, Agnés, que je vous abandonne; Que cet honneur est tendre et se blesse de peu ; Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ; Et qu’il est aux Enfers des chaudiéres bouillantes Ou l’on plonge 4 jamais les femmes mal vivantes. MoutkErE, L’Ecole des Femmes, III. 2. IPHIS, Phomme a la mode. Iphis voit a l’église un soulier d’une nouvelle mode ; il regarde le sien, et en rougit; il ne se croit plus habillé. I] était venu 4 la messe pour s’y montrer, et il se cache : le voila retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. I] a la main douce, et il l’entretient avec une pate de senteur. I] a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche et il n’y a guére de moments ow il ne veuille sourire. I] regarde ses jambes, il se voit au miroir ; l’on ne peut étre plus content de

 personne qu’il l’est de lui-méme. II s’est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras; il a un mouvement de téte et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n’oublie pas de s’embellir. Il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer. I] met du rouge, mais rarement, il n’en fait pas habitude: il est vrai aussi qu’il porte des chausses et un chapeau, et quil n’a ni boucles d’oreilles, ni collier de perles : aussi ne l’ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. La BruyereE, De la Mode, III. LA MORALE L’EspRIT DE CONVERSATION. Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c’est que chacun songe plus a ce qu’il a dessein de dire qu’a ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent si on veut étre écouteé, il faut leur laisser la liberté de se faire entendre et méme de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre comme on fait souvent, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur gout, montrer qu’on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu’ils disent autant qu’il mérite d’étre loué et faire voir que c’est plutét par choix qu’on les loue que par complaisance. I] faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions, qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu’on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l’avantage de décider. Il faut éviter de parler longtemps de soi-méme et se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d’application a connaitre la pente et la portée de ceux a qui on parle pour se joindre a l’esprit de celui qui

Extraits des écrivains 115 en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de Vhabileté a n'épuiser pas les sujets qu'on traite et a laisser toujours aux autres quelque chose a penser et 4a dire. I] est dangereux de vouloir étre toujours le maitre de la conversation et de parler trop souvent d'une méme chose ; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent et ne faire jamais voir qu'on veut entrainer la conversation sur ce qu'on a envie de dire. ..5 il y a beaucoup d'art a savoir parler a propos, il n'y en a pas moins 4a savoir se taire. Il y a un silence éloquent ; il sert quelquefois 4 approuver et a condamner ; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a enfin des airs, des tons et des maniéres qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation ; le secret de s'en bien servir est donné a peu de personnes ; ceux mémes qui en font des régles s'y méprennent quelquefois ; la plus sire, 4 mon avis, est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutét voir des négligences dans ce qu'on dit que de affectation, d'écouter, de ne parler guére et ne se forcer jamais a parler. La ROcHEFOUCAULD, Réflexions diverses, IV. Un caractére bien fade est celui de n'en avoir aucun. C'est le rdle d'un sot d'étre importun ; un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie: il sait disparaitre le moment qui précéde celui ow il serait de trop quelque patt... Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la méme chose. Ils sont piquants et amers ; leur style est mélé de fiel et d'absinthe ; la raillerie, l'injure, Vinsulte, leur découlent des lévres comme leur salive. Il leur serait utile d'étre nés muets ou stupides; ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage

 que ne fait 4 quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence ; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les absents ; ils heurtent de front et de cdté, comme des béliers. Demande-t-on a des béliers qu’ils n’aient pas de cornes ? De méme n’espére-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l’on peut faire de mieux, d’aussi loin qu’on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derriére soi... La politesse n’inspire pas toujours la bonté, l’équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraitre Vhomme au dehors comme il devrait étre intérieurement. L’on peut définir l’esprit de politesse, l’on ne peut en fixer la pratique: elle suit l’usage et les coutumes recues ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n’est point la méme dans les deux sexes ni dans les différentes conditions : esprit tout seul ne la fait pas deviner: il fait qu’on la suit par imitation et que l’on s’y perfectionne. Il y a des tempéraments qui ne sont susceptibles que de la politesse, et il y en a d’autres qui ne servent qu’aux grands talents ou a une vertu solide. I] est vrai que les maniéres polies donnent cours au mérite et le rendent agréable, et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la_ politesse. Il me semble que l’esprit de politesse est une certaine attention a faire que, par nos paroles et par nos manieres, les autres soient contents de nous et d’eux-mémes. La BruyeErE, Caractéres, V.

Extraits des écrivains 117 L’Amour DE LA VERTU. DON JUAN et son peére. DON LOUIS Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement I’un l’autre, et, si vous étes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu’il nous faut, quand nous voulons étre plus avisés que lui, et que nous venons 4 |’importuner par nos souhaits aveugles. J’ai souhaité unfilsavec desardeursnon pareilles; je l''aidemandésansrelache avec des transports incroyables; et ce fils que j’obtiens en fatiguant le ciel de veeux, est le chagrin et le supplice de cette vie méme dont je croyais qu’il devait étre la joie et la consolation. De quel ceil, a votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d’actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d’adoucir le mauvais visage ; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent a toute heure a lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé aupreés de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis ? Ah! quelle bassesse est la votre! Ne rougissezvous point de mériter si peu votre naissance ? Etes-vous en droit, dites-moi, d’en tirer quelque vanité, et qu’avezvous fait, dans ce monde, pour étre gentilhomme ? Croyez-vous qu’il suffise d’en porter le nom et les armes, et que ce soit une gloire d’étre sortis d’un sang noble, lorsque nous vivons en infames ? Non, non, la naissance n’est rien ot la vertu n’est pas. Aussi nous n’avons part a la gloire de nos ancétres qu’autant que nous nous efforcons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions, qu’ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le méme honneur, de suivre les pas

 qu’ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons étre estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aieux dont vous étes né ; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce quils ont fait d’illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l’éclat n’en rejaillit sur vous qu’a votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d’un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu’un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu’on signe qu’aux actions qu’on fait, et que je ferais plus d’état du fils d’un crocheteur qui serait honnéte homme que du fils d’un monarque qui vivrait comme vous. DON JUAN Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler. DON LOUIS Non, insolent, je ne veux point m’asseoir ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sache, fils indigne, que la | tendresse paternelle est poussée a bout par tes actions ; que je saurai, plus t6t que tu ne penses, mettre une borne a tes déréglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t’avoir fait naitre. MoutrErE, Don Juan ou le Festin de Pierre, IV, VI. L’? Ambition. De toutes les passions humaines, la plus fiére dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c’est l’ambition. Je saurai bien m’affermir, dit l’ambitieux, et profiter de l’exemple des autres ; j’étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c’est 14 que j’apporterai le reméde.

Extraits des écrivains 119 Folle précaution ! car ceux-la ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précédent ? O homme, ne te trompe pas ; Vavenir a des événements trop bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir étre arrétées de toutes parts. Tu arrétes cette eau d'un céié, elle pénétre de l'autre, elle bouillonne méme par-dessous la terre. Vous croyez étre bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre frappe par = haut. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh! quoi ! pour dix ans de vie. — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-étre que ta postérité n'en jouira pas, — Mais peut-étre aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, a laquelle tu te dévoues, qu'un misérable < peut-étre » ! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas méme un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue; l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-étre a ta mémoire ; tant on pensera peu a toi quelques années aprés ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! 6 les belles suites de ta fortune! 6 folie! 6 illusion! 6 étrange aveuglement des enfants des hommes ! BossuEt, Fragment des Sermons. La Fausse et la Vraie Grandeur. La fausse grandeur est farouche et inaccessible; comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraitre point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiére, populaire; elle se laisse manier et toucher; elle ne perd rien a étre vue de prés;

 plus on la connait, plus on |'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se neéglige, se relache de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue-et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractére est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et trés grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. La Bruyere, II, Du Meérite Personnel. LA RELIGION Lexistence de Dieu. Je me suis levé pendant la nuit avec David « pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées ». Qu'ai-je vu, 6 Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumiére infinie! Le soleil s'avancait et son approche se faisait connaitre par une céleste blancheur qui se répandait de tous cétés: les étoiles étaient disparues et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le cdté qu'elle tournait vers lui: tout le reste était obscur et ténébreux ; et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-la un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du pére de la lumiére. Quand il la voit de cdété, elle regoit une teinte de lumiére ; plus il la voit, plus sa lumiére s'accroit : quand il la voit tout entiére, elle est dans son plein et plus elle a de lumiére, plus elle fait honneur a celui d'ou elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle

Extraits des écrivains 121 rend a son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaitre ; le faible croissant diminuait peu a peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pale et débile lumiére, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée ; on voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumiére par l'approche du soleil qui léclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumiére se confondait avec la grande ; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, ou il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles. Mon Dieu, lumiére éternelle, c'est la figure de ce qui arrive 4 mon 4me quand vous |'éclairez ; elle n'est illuminée que du cOté que vous la voyez: partout ot vos rayons ne pénétrent pas, ce n'est que ténébres ; et quand ils se retirent tout a fait, l'obscurité et la défaillance sont entiéres. Que faut-il donc que je fasse, 6 mon Dieu, sinon de reconnaitre de vous toute la lumiére que je recois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul étes la lumiére de notre vie. « Le Seigneur est ma lumiére et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur ? » Bossvet. I Me voila donc sur terre comme sur un grain de sable qui ne tient a rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un.nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos.conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre systéme et qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-méme est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les représente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche ;

 ils ne s’embarrassent point]’un l’autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point: si le plus petit d’eux tous venait 4 se démentir et a rencontrer la terre, que deviendrait la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l’ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement a notre égard, que personne n’a l’oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas g’ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard ! intelligence méme pourrait-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis et si constants dans leur marche, dans leurs révolutions et dans leurs rapports, qu’un petit animal relégué en un coin de cet espace immense qu’on appelle le monde, aprés les avoir observés, s’est fait une méthode infaillible de prédire a quel point de leur course tous ces astres se trouveront d’aujourd’hui en deux, en quatre, en vingt mille ans : voila mon scrupule, Lucile : si c’est par hasard qu’ils observent des régles si invariables, qu’est-ce que l’ordre, qu’est-ce que la régle ? La BruyErRE, XVI, Des esprits forts. Rapidité de la Vie. La vie humaine est semblable a un chemin dont l’issue est un précipice affreux. On nous en avertit dés le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arriére. Marche ! Marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraine; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiétent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s’arréter: Marche, marche! Et cependant on voit tomber derriére soi tout ce qu’on avait

Extraits des écrivains 123 passé ; fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console ; parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goitant : enchantement ! illusion ! Toujours entrainé, tu approches du gouffre affreux: déja tout commence a seffacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins _ brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires: tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente, on commence 4 sentir Papproche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas: déja lVhorreur trouble les sens, la téte tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher ; on voudrait retourner en arriére ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. | BossuEt, Fragment dun Sermon pour le Jour de Péques. L'ESPRIT CRITIQUE Des Biens de fortune. Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcéves, jouir d'un palais a la campagne et d'un autre a la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort ; mais il appartient peut-étre a d'autres de vivre contents. Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite et le fait plus tot remarquer. Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir. A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils

 couvraient, et qui y était sans que personne s’en apercit. Si l’on ne le voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s’imaginer l’étrange disproportion que le plus ou le moins de piéces de monnaie met entre les hommes ? Ce plus ou moins détermine 4 l’épée, a la robe ou a |’Eglise ; il n’y a presque point d’autre vocation. Deux marchands étaient voisins et faisaient le méme commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avaient chacun une fille unique ; elles ont été nourries ensemble et ont vécu dans cette familiarité que donnent un méme 4ge et une méme condition ; lune des deux, pour se tirer d’une extréme misére, cherche 4 se placer; elle entre au service d’une fort grande dame et l’une des premiéres de la Cour, chez sa compagne. Si le financier manque un coup, les courtisans disent de lui: «C’est un bourgeois, un homme de rien, un malotru. » S’il réussit, ils lui demandent sa fille... Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu’elle est d’un usage universel ; on la reconnait dans toutes les langues ; elle plait aux étrangers et aux barbares ; elle régne a la Cour et a la ville ; elle a percé les cloitres et franchi les murs des abbayes de l’un et de l’autre sexe ; il n’y a point de lieux sacrés ot elle n’ait pénétré, point de désert ni de solitude ou elle soit inconnue. A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne téte et presque capable de gouverner. Il faut une sorte d’esprit pour faire fortune, et surtout une grande fortune : ce n’est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat ; je ne sais précisément lequel c’est, et j’attends que quelqu’un veuille m’en instruire. Il faut moins d’esprit que d’habitude ou d’expérience pour faire sa fortune ; l’on y songe plus tard, et quand enfin l’on s’en avise, l’on commence par des fautes que on n’a pas toujours le loisir de réparer ; de 1a vient peut-étre que les fortunes sont si rares.

Extraits des écrivains 125 Un homme d’un’ petit génie peut vouloir s’avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne réve la nuit, qu’a une seule chose, qui est de s’avancer. Il a commencé de bonne heure, et dés son adolescence, a se mettre dans les voies de la fortune: s'il trouve une barriére de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va 4 droite ou a gauche, selon qwil y voit de jour et d’apparence ; et si de nouveaux obstacles Parrétent, il rentre dans le sentier qu’il avait quitté. I] est déterminé, par la nature des difficultés, tantdt a les surmonter, tantdt a les éviter, ou a prendre d’autres mesures ; son intérét, usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talents et une si bonne téte a un voyageur pour suivre d’abord le grand chemin et, s’il est plein et embarrassé, prendre la terre et aller a travers champs, puis regagner sa premiére route, la continuer, arriver a son terme ? Faut-il tant d’esprit pour aller a ses fins? Est-ce donc un prodige qu’un sot riche a accrédité ? Il y a méme des stupides, et j’ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes et qui savent mourir dans l’opulence, sans qu’on les doive soupconner en nulle maniére d’y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie. Quelqu’un les a conduits a la source d’un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit: « Voulez-vous de l’eau ? puisez » ; et ils ont puisé. La Bruyere, Des biens de fortune. Les Grands. — L’avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur céde leur bonne chére, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d’avoir a leur service des gens qui les égalent par le coeur et par l’esprit, et qui les passent quelquefois.

7 vs 4 126 XVII siécle, 2° partie (1661-1715) “ — Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposés, je veux dire les grands avec le peuple; ce dernier me parait content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux: l’un ne se forme et ne s’exerce que dans les choses qui sont utiles ; l’autre y joint les pernicieuses. La se montrent ingénument la grossiéreté et la franchise ; ici se cache une séve maligne et corrompue sous Vécorce de la politesse. Le peuple n’a guére d’esprit, et les grands n’ont point d’ame. Celui-la a un bon fond, et n’a point de dehors ; ceux-ci n’ont que du dehors et une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux étre peuple. La BruyEreE, IX, Des Grands. , Le Fat. L’or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon : il éclate de méme chez les marchands. I] est habillé des plus belles étoffes: le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et a la piéce ? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l’ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d’ccuvre ; la garde de son épée est un onyx ; il a au doigt un gros diamant qu’il fait briller aux yeux et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l’on porte sur soi autant pour la vanité que pour l’usage ; et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu’un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m’inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyezmoi cet habit et ces bijoux de Philémon ; je vous quitte de la personne. Tu te trompes, Philémon, si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six

Extraits des écrivains 127 bétes qui te trainent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'a toi, qui n'es qu'un fat. La BruyEre, II, Du Mérite Personnel. Lettre a Louis XIV. La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérét en ce monde. Elle ne écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se méler des grandes affaires. Elle vous aime sans étre connue de vous; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon ceur pour vous faire connaitre les vérités nécessaires a votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'étes guére accoutumé a |'entendre. Les gens accoutumés a étre flattés prennent aisément pour chagrin, pour apreté et pour excés ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cceeur plein de zéle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérét. Vous étes né, Sire, avec un cceur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie,]'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goat des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention a votre seul intérét. Siem, (Sulie Fé, 166° eu @ (9 'ei «s cle) @) 16 0 CONS (eure Ro. eo e" 16) De: Ke. Ge Le Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et. les campagnes se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les

 ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat, pour faire et pour défendre de vaines conquétes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'auméne et le nourrir. La France entiére n'est plus qu'un grand hépital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La Noblesse, dont tout le bien est en. décret, ne vit que de lettres d'Etat. Vous étes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-méme, Sire, qui vous étes attiré tous ces embarras ; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voila ce grand royaume si florissant sous un 'Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné. Le peuple méme (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence a perdre l'amitié, la confiance et méme le respect. Vos victoires et vos conquétes ne le réjouissent plus ; il est plein d'aigreur et de désespoir. La Sédition s'allume peu a peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le Roi, dit-on, avait un cceur de pére pour son peuple, ne mettrait-il pas plutét sa gloire a leur donner du pain, et a les faire respirer aprés tant de maux, qu'a garder quelques places de la frontiére qui causent la guerre? Quelle réponse a cela, Sire? Les émotions populaires qui étaient inconnues depuis si longtemps deviennent fréquentes. Paris méme, si prés de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser ; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous étes réduit a la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroitre par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos

Extraits des écrivains 129 impots pour cette guerre, le pain qu'ils tachent de gagner a la sueur de leurs visages. Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-méme d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité ou vous étes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de |'étre. Vous craignez d'ouvrir les yeux ; vous craignez qu'on ne vous les ouvre ; vous craignez d'étre réduit a rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre coeur, vous est plus chére que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire. Voila, Sire, |'état ot vous étes. ENO RLO TO La OLA we, \e Tee) te Fe, (elie ye vite. © 10)0 6 ce) ie, el we) <0. Se Ni-e ie@rmue. La personne qui vous dit ces vérités, Sire, bien loin d'étre contraire a vos intéréts, donnerait sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous. FENELON, Lettre a Louis XIV, 1694. (Cette lettre, retrouvée en 1825, n'a sans doute jamais été remise a Louis XIV.)

The text on this page is estimated to be only 26.25% accurate

es ae ple Bah

CHAPITRE IV DIX-HUITIEME SIECLE CARACTERES GENERAUX. La Société frangaise, organisée par Louis XIIl et Louis XIV, se désorganise sous LouIs xv. Les vices inhérents a la royauté absolue se révélent dans toute leur gravité; Topinion publique, de plus en plus éclairée, réclame de plus en plus hardiment des réformes financiéres et politiques que le gouvernement refuse; le Roi et 'Eglise perdent une partie de leur prestige. Soixantequinze années de ce régime aboutissent a une révolution.

I. — REGNE DE LOUIS XV (1715-1774) La RécencE. Lorsque Louis XIV meurt, laissant pour successeur un enfant de cing ans et pour régent son neveu, le duc d'oRLEANS, les réformateurs espérent un changement dans le gouvernement. Mais le Régent, intelligent d'ailleurs, n'a ni conscience, ni esprit de suite, et ses tentatives de réforme échouent lamentablement. Les ministres sont un moment remplacés par des Conseils, puis rétablis aprés trois ans d'anarchie (1718). Le financier écossais JOHN LAW établit une Banque d'Etat et obtient le monopole du commerce avec |'Amérique et celui de la perception des impdts; aprés des débuts brillants, la spéculation ruine la Banque: la France passe par une aventure semblable a celle du « South Sea Bubble »:

132 XVIII’ siécle REGNE PERSONNEL DE Louis XV. Devenu majeur a treize ans en 1723, Louis XV prend pour ministres successivement le Régent, qui meurt quelques mois aprés, le Duc de BOURBON, avec qui il ne s’accorde pas, enfin son précepteur, le Cardinal FLEuRY, vieillard de soixante-treize ans (1726). Fleury, médiocre administrateur, est un diplomate résolument pacifique. Continuant la politique du Régent, celle de l’alliance anglaise, il collabore étroitement avec ROBERT WALPOLE. I] se rapproche aussi de I|’Espagne en 1729 : jusqu’a la fin du siécle, les Bourbons de France et les Bourbons d’Espagne font cause commune, et la France paie de son indépendance diplomatique la sécurité de sa frontiére méridionale. POLITIQUE EXTERIEURE. La paix est troublée trois fois sous Louis XV. 1° Guerre de la Succession de Pologne. Le tréne de Pologne devenant vacant en 1733, Louis XV soutient son beau-pére, STANISLAS LECZINSKI, candidat national, contre l’Electeur de Saxe, candidat de la Russie et de VAutriche. Le traité de Vienne de 1738 prive Stanislas de la Pologne mais lui donne la Lorraine, qui doit devenir francaise 4 sa mort ; le Duc de Lorraine, marié a la fille de ’Empereur, échange son duché contre la possibilité de devenir empereur a la mort de son beaupére. 2° Guerre de la Succession d’Autriche. Le conflit anglo-espagnol dans l’Amérique du Sud en 1740 crée une tension entre la France et |’Angleterre ; peu aprés, la question de la succession d’Autriche provoque une guerre européenne que ni Fleury, ni Walpole ne peuvent éviter. Walpole tombe du pouvoir en 1742 ; Fleury meurt en 1743, sans voir les victoires de la France (Fontenoy, 1475), ni le traité honteux d’Aix-la-Chapelle (1748) qui les suit: le Roi d’Espagne obtient le duché de Parme (Italie du Nord) pour son dernier fils, le Roi de Prusse

Régne de Louis XV 133 obtient la Silésie, Louis XV restitue 4 l'Empereur la Belgique qu'il a conquise et ne gagne rien. 3° Guerre de Sept ans. La guerre suivante est provoquée par la rivalité des colons francais et des colons anglais au Canada, et des Compagnies anglaise et francaise dans l'Inde. Le Roi de Prusse, FREDERIC I, s'allie a l'Angleterre, tandis que |'Impératrice MARIETHERESE s'allie 4 Louis XV (Renversement des Alliances). Apres quelques succés, les armées frangaises sont défaites en Allemagne, au Canada et dans 1'Inde. Par le traité de Paris (1763) la France céde a |'Angleterre le Sénégal, les Etablissements de l'Inde, le Canada et une partie de la Louisiane. Le Duc de CHOISEUL essaye de réparer ces désastres. Il resserre]'alliance autrichienne en mariant le Dauphin LouIs a l'Archiduchesse MARIE-ANTOINETTE, fille de Marie-Thérése. I] réunit le duché de Lorraine 4 la France, a la mort de Stanislas (1766), et achéte la Corse aux Génois (1768). I] projette méme d'éviter, de concert avec l'Autriche, le partage imminent de la Pologne. Alors Louis XV, redoutant la guerre, le congédie (1770) ; deux ans aprés, le premier partage de la Pologne s'effectue sans que la France fasse un geste pour l'empécher. POLITIQUE INTERIEURE. Ces revers et ces humiliations ont pour cause la négligence du Roi. Les ministres auraient pu améliorer]'état des finances et préparer la guerre si Louis XV avait eu, comme Louis XIV, le sentiment de la responsabilité et l'amour du travail. Louis XV n'avait aucune de ces qualités. Tout jeune, il paraissait froid, triste et égoiste. A part Fleury, il n'aima réellement personne: ni sa femme, MARIA LECZINSKA, qu'il délaissa ; ni ses enfants, un fils et six filles dont il ne surveilla pas l'éducation ; ni la Cour, qu'il évitait. La politique Pennuyait tant, qu'il fuyait les Conseils de ministres et se hatait de prendre un parti pour étre débarrassé de sa tache.

134 XVIIT° siécle Les difficultés de sa politique intérieure ont été religieuses et financiéres. 1° Les difficultés religieuses étaient dues a la persistance du Jansénisme. Les Jansénistes du xvul® siécle n'étaient plus des solitaires ni des savants: c'étaient des ecclésiastiques ou des magistrats qui trouvaient dans leur doctrine un moyen de faire opposition au Pape et au Roi. A deux reprises ils furent condamnés (1732-1756), mais ils prirent leur revanche en 1763: un _ jésuite frangais qui se chargeait d'opérations commerciales avec les colonies ayant fait faillite, les créanciers s'adressérent au Parlement de Paris pour étre remboursés : les magistrats saisirent cette occasion pour déclarer les constitutions des Jésuites contraires aux lois du royaume et ordonner la dispersion de leur ordre (1763). 2° Les difficultés financiéres furent plus graves. Elles tenaient au systéme fiscal du temps: sur trois classes, Clergé, Noblesse et Tiers Etat, une seule, le Tiers Etat, payait l'impét direct; d'autre part, les dépenses de la Cour absorbaient le produit de Vimpdét plusieurs années a Vavance. La difficulté du rétablissement de l'équilibre budgétaire a lassé tous les contréleurs généraux de Louis XV. Le plus hardi fut MACHAULT qui, en 1749, proposa un impét payable par les trois ordres, interdit la fondation de nouveaux ordres religieux et prescrivit aux établissements religieux existants de déclarer leurs revenus. Les protestations du Clergé déterminérent le départ ' de MACHAULT. Un de ses successeurs, SILHOUETTE (1759), essaya de faire faire des économies a la Cour : il perdit sa place et la Cour donna ironiquement son nom 4 des portraits qui n'étaient que des ombres. TERRAY (17691774), suspendit les remboursements, abaissa l'intérét de la rente et organisa une véritable banqueroute. C'est a ce moment que Louis XV mourut de la variole. I].avait indisposé toute la nation : en 1750, des émeutes avaient éclaté a Paris, et l'une des routes a l'ouest de la ville, s'appelle encore « Route de la Révolte» ;

Régne de Louis XV 135 Louis XV, surnommé « Hérode », évitait la capitale. A sa mort, son cercueil fut conduit a Saint-Denis nuitamment, sans aucune pompe, et sur son passage le peuple cria : « Taiaut ! Taiaut ! »

II. — L'ESPRIT DE REFORME A Vinertie des pouvoirs publics s'opposait l'activité de l'esprit public. La critique des institutions, timide sous Louis XIV, s'enhardit aprés sa mort ; cinquante ans plus tard, lesprit de réforme s'était généralisé dans la bourgeoisie et dans une partie de la Noblesse et du Clergé. Les Salons du xvi siécle ont fait pour la réforme politique ce que les Salons du xvi avaient fait pour la réforme littéraire. Une exquise politesse y régnait et les femmes continuaient 4 donner le ton de la conversation, mais cette conversation ne portait généralement plus sur l'art ou la littérature: elle portait sur les sciences, sur le commerce, sur les finances, sur le gouvernement. C'est au Club de I|'Entresol, fréquenté par BOLINGBROKE et HORACE WALPOLE, au début du siécle, plus tard dans les Salons de M™ de TENCIN, M™ GEOFFRIN, M™ pDU DEFFAND, que séchangérent les idées nouvelles. Ces idées peuvent se résumer en quelques formules : liberté du commerce de province a province, — égalité de tous les Francais devant l'impét, — limitation de Vabsolutisme royal, — liberté de conscience. C'était un programme de révolution politique et sociale; de révolution religieuse aussi: l'Eglise, devenue depuis Francois I* instrument de la royauté absolue, commencait a partager l'impopularité de cette royauté : lirréligion du xvii' siécle a une origine plutét politique que philosophique. La critique des institutions n'aurait jamais été tolérée sous Louis XIV ; sous Louis XV, la répression fut molle:

136 XVIIT° siécle le Roi se gentait abandonné par l'opinion, les ministres favorisaient plus ou moins ouvertement les réformateurs, le Clergé dépendait du Roi et n'osait pas lentrainer dans des difficultés. Les sanctions appliquées aux écrits subversifs étaient: la destruction du livre par le feu en place publique, l'exil de l'écrivain ou son incarcération a Vincennes ou 4a la Bastille. La Bastille, vieille forteresse analogue 4 la Tour de Londres, était devenue une prison politique ou les détenus étaient traités avec égards ; des prisons analogues existaient en province ; cependant elle apparaissait aux adversaires du gouvernement comme le symbole de l'absolutisme. Certains écrivains acquirent autant de notoriété par leurs incarcérations que par leurs ouvrages. Le plus célébre de ceux-ci fut le Comte de MIRABEAU (1749-1791), officier, économiste, philosophe, longtemps poursuivi pour la liberté de ses meeurs et la hardiesse de ses écrits. Les idées de liberté commerciale ont été exprimées par les Economistes, disciples d'ADAM SMITH, en particulier TURGOT, intendant du Limousin qui, en quelques années, fit de cette province une des plus riches de France. Les idées de réforme politique et sociale ont été exprimées par les « philosophes », dont les plus remarquables sont : MONTESQUIEU, VOLTAIRE et ROUSSEAU. CHARLES DE MONTESQUIEU (1689-1755), né prés de Bordeaux, est un compatriote de Montaigne, et, comme lui, conseiller au Parlement de Bordeaux. I] entre dans la carriére littéraire en 1721 en donnant les Lettres Persanes, satire des mceurs parisiennes. Aprés plusieurs années de voyages, il revient aux études sérieuses ; en 1736, il publie Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence ; en 1748, il publie le livre qui lui a demandé le plus de travail et qui a peut-étre exercé le plus d'influence sur la politique francaise, livre qui annonce les grands travaux historiques du xix® siécle, L'Esprit des Lois. Aprés avoir étudié toutes les lois connues, il en recherche « I'esprit », c'est-a-dire les intentions auxquelles les législateurs ont

Régne de Louis XV 137 obéi en les formulant, et les « résultats » des lois tels que Vhistoire nous les révéle. Il conclut 4 la nécessité de la liberté pour les nations modernes; cette liberté réside pour lui dans la séparation des trois pouvoirs : « Vexécutif », chargé de faire appliquer les lois, le « législatif », chargé de les rédiger et de les modifier, et le « judiciaire », chargé de punir les infractions. Le gouvernement le plus propre a assurer cette liberté lui semble étre la royauté «tempérée» ou < constitutionnelle », comme l'Angleterre seule l'a possédée au xvur' siécle. (Voir p. 156.) Montesquieu est un théoricien. VOLTAIRE est plutdt un destructeur. FRANCOIS AROUET DE VOLTAIRE, né et mort a Paris (1694-1778), appartient 4 la bourgeoisie ; il a été l'éléve des Jésuites. Dés l'Age de vingt ans, il est emprisonné dans la Bastille pour une satire contre le Régent ; en 1725, un gentilhomme avec qui il s'est querellé, le fait enfermer de nouveau 4 la Bastille ; a sa libération il part pour l'Angleterre ot il demeure trois ans (17261729). C'est en Angleterre qu'il lit Shakespeare, qu'il voit NEWTON, alors a la fin de sa vie, et qu'il est présenté a POPE, dans tout l'éclat de sa gloire. De retour en France il rédige les Lettres Philosophiques ou Lettres Anglaises, qui sont comme le manifeste de la philosophie nouvelle : le livre ayant été brailé publiquement, Voltaire accepte l'hospitalité de la Marquise du CHATELET, femme de lettres curieuse de sciences et de philosophie. En sireté dans un chateau perdu au fond de la Champagne, il partage son temps entre la physique et la littérature, compose des tragédies, des comédies, des €pitres, ses Discours sur THomme, et ne tarde pas a étre considéré comme le plus brillant écrivain frangais. A la mort de la Marquise, il revient a Paris, et des amis influents lui font donner la place d'historiographe du Roi, place jadis occupée par Boileau et Racine (1743). Pendant sept ans, Voltaire est l'animateur de la Cour, accueilli aimablement par les grands seigneurs, consulté par la

 maitresse du Roi, la Marquise de POMPADOUR, mais antipathique a Louis XV. En 1750, fatigué de Versailles, il accepte l’invitation de Frédéric II et se rend 4 Potsdam; voila Voltaire conseiller du Roi de Prusse et « ambassadeur intellectuel » de la France auprés du souverain dont tout le monde s’entretenait avec admiration. Deux despotes peuvent difficilement vivre en bonne _intelligence : au bout de trois ans, la brouille se met entre eux et Voltaire regagne la France. Aprés bien des pérégrinations, il se fixe sur les confins de la République de Genéve, a Ferney. C’est dans cette position stratégique, avantageuse pour un philosophe toujours alerté, qu’il passe les vingt derniéres années de sa vie, riche et illustre. Son village, ot il joue le réle d’un seigneur intelligent et bienfaisant, devient un lieu de pélerinage pour tous les amateurs de philosophie. La vieillesse est venue ainsi que la maladie, mais Voltaire me cesse d’écrire : articles réunis plus tard sous le nom de Dictionnaire Philosophique (voir p. 172), lettres innombrables, brochures diverses, qui toutes ont une influence sur les idées du temps.C’est le moment ot Jean-Jacques Rousseau menace d’éclipser Voltaire, ot les philosophes applaudissent a la dispersion des Jésuites comme a un « triomphe de Ja Raison », ot le sentimentalisme revient a la mode. Voltaire attaque l’Eglise avec violence, tout en donnant 4 ses villageois l’exemple de la piété ; il agit aussi : il obtient la réhabilitation de plusieurs condamnés a mort, il applaudit aux premiéres réformes du régne de Louis XVI. Enfin, impatient de revoir Paris avant de mourir, il y retourne en février 1778: son séjour nest qu’un long triomphe: il recoit, comme un souverain, 1’Académie Frangaise, la Comédie Francaise, toutes les notabilités francaises et étrangéres ; son buste est couronné sur la scéne du Théatre Frangais a la représentation d’une de ses tragédies ; il meurt de fatigue et de joie en mai 1778. Dans les sciences, Voltaire a été un « vulgarisateur ». Il a fait connaitre Newton et Harvey. En littérature, il est resté classique : son engouement de jeune homme

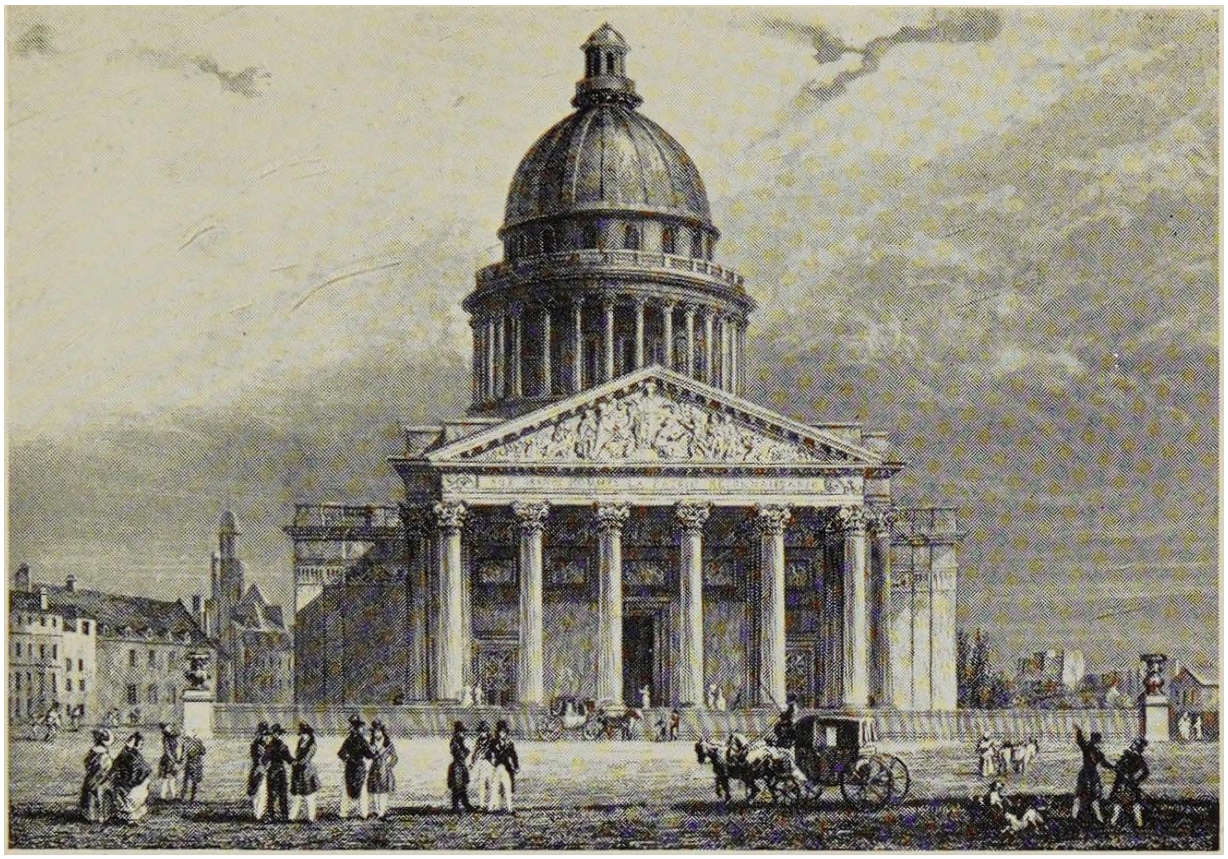
Reégne de Louis XV 139 pour Shakespeare est vite tombé, et il est redevenu le disciple de Boileau. En histoire, Voltaire est un novateur : le Siécle de Louis XIV est dans son genre aussi original que L'Espri¢ des Lois: le souci de la documentation minutieuse, l'importance attachée aux progrés de l'esprit humain, sont choses nouvelles chez un historien du xvull® siécle; seule la compréhension de la mentalité religieuse a manqué a Voltaire. En_philosophie il a fait connaitre l'optimisme de Pope, le « sensualisme » de Locke, «J'utilitarisme » 4 la mode en Angleterre. En politique, il a insisté sur la nécessité de la justice sociale et critiqué l'arbitraire royal, sans formuler de doctrine explicite. En religion, il représente bien le « déisme » cher aux philosophes de son temps : il critique l'intolérance dogmatique et le puritanisme moral : de la son peu de sympathie pour les Jansénistes et les Protestants; de 1a aussi, malgré sa « libre pensée », ses relations amicales avec de nombreux Jésuites. Voltaire, en somme, donne l'impression d'un homme qui ne souffre aucune contrainte et qui trouve le moyen d'éviter]'excés, grace a un bon sens et un bon goiit innés. La célébrité de Voltaire tient a son esprit, esprit pétillant qui se retrouve dans tous ses écrits et surtout dans ses Lettres, esprit qui faisait dire aux contemporains que «seul M. Tout-le-Monde avait plus d'esprit que M. de Voltaire », mélange de modération, de bonne humeur, de bonne volonté, esprit essentiellement francais ; Voltaire est un grand classique.
JEAN-JACQUES ROUSSEAU n'a rien du négateur : il est Vévocateur éloquent de la société future. Sa vie est celle d'un aventurier. Il est né a Genéve en 1712, sa mére meurt a sa naissance, son pére, artisan intelligent mais bohéme, néglige son éducation. Un oncle et un pasteur indulgent s'occupent de lui. Ses habitudes croissantes de vagabondage finissent par le conduire en Savoie: la une dame charitable, M™® de wWARENS, le recueille et le convertit au catholicisme. Aprés bien des avatars, tour a tour valet de chambre et secrétaire

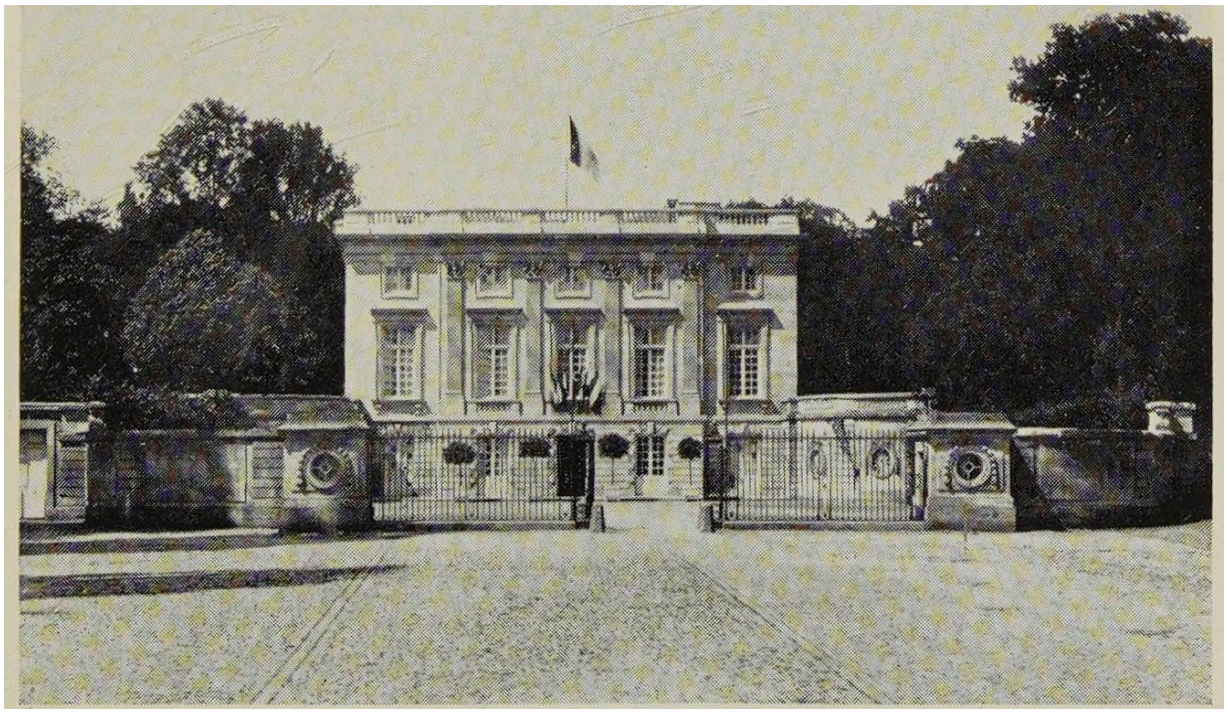
140 XVIIT* siécle d’ambassade, tour a tour en Savoie, en France et en Italie, ne se plaisant nulle part, voyageant a pied et couchant 4a la belle étoile, revenant chez la bonne dame aprés chaque désappointement, il se décide a apprendre la musique, et c’est pour gagner sa vie comme musicien qu'il part a Paris. Un jour qu’il se rend a Vincennes voir son ami DIDEROT emprisonné pour un écrit subversif, il lit dans un journal que |’Académie de Dijon institue un concours sur la question suivante: Le développement des arts et des sciences a-t-il rendu les hommes plus heureux ? Il décide de répondre par la négative, rédige d’enthousiasme son discours qui obtient le prix et devient célébre en quelques jours (1749). Deux ans apres, l’Académie de Dijon ayant institué un concours sur L’origine de Vinégalité entre les hommes, il écrit une violente diatribe contre la propriété. S’il n’obtient pas le prix, il acquiert la célébrité: les grands personnages épris d’idées nouvelles l’invitent chez eux ; il accepte les invitations et se brouille toujours avec ses hétes. En 1761, il publie un roman sentimental par lettres, La Nouvelle Héloise; en 1762, L’Emile, traité sur Véducation; en 1764, Le Contrat Social. Cette fois le gouvernement le frappe: Rousseau se réfugie d’abord en Suisse, ot les pasteurs, le considérant comme un impie, l’empéchent de demeurer, puis en Angleterre, chez HUME, avec qui il se brouille ; en 1770, il revient en France ot il recommence a copier de la musique pour gagner sa vie; il rédige ses Dialogues, ses Confessions, souvenirs de sa vie errante, ses Réveries. En 1777, il accepte l’hospitalité d’un gentilhomme, aux environs de Senlis, a Ermenonville ; il y meurt subitement, deux mois aprés Voltaire (1778). Le Discours sur T’Inégalité constitue le centre de la doctrine de Rousseau. Pour lui l’inégalité provient de la propriété et de l’héritage, et les arts, sciences, lettres, en développant les besoins des hommes, augmentent leur appétit de posséder et accroissent l’inégalité. Le reméde, pour Rousseau, est le socialisme : sa théorie du « Contrat Social », qui rappelle celle de Locke, suppose que les

Régne de Louis XV 141 hommes se lient entre eux pour garantir leurs droits en aliénant chacun une partie de sa liberté. Ce contrat n'a jamais été formulé, mais il est implicite, et plus une société se perfectionne, plus elle se rapproche de l'état idéal qu'est celui du Contrat Social. Rousseau a inspiré la plupart des systémes socialistes ; les révolutionnaires de 1793 et 1794, particuliérement ROBESPIERRE, se sont réclamés de lui. La littérature lui doit le retour au sentiment de la nature, 4 peu prés oublié des classiques, au sentiment religieux, affaibli par un demi-siécle de scepticisme, et au « sentiment » proprement dit, sacrifié a la raison au siécle précédent. Le romantisme procéde de lui. Sa prédication a eu une influence durable sur les meeurs : 4 une société incrédule et artificielle il a rendu le sens d'une vie simple et familiale et une certaine religiosité. (Voir p. 175.) L'esprit philosophique a trouvé dans L'Encyclopédie sa parfaite expression. L'Encyclopédie s'intitule Dictionnaire résumé des Sciences, des Arts et des Métiers. La philosophie, l'histoire et la politique y tenaient une grande place; il fallut vingt ans pour que l'ouvrage triomphat de l'opposition du Clergé et du Parlement (1751-1772). L'idée premiére en revient 4 DENIS DIDEROT (1713-1784), auteur de Pensées Philosophiques et de la Lettre sur les Aveugles qui lui valut un emprisonnement a Vincennes. Critique dramatique, il a formulé la théorie d'un genre nouveau, le « drame bourgeois », qui a réussi au théatre cent ans plus tard ; critique d'art, il a jugé les artistes de son temps dans ses Salons; critique de lui-méme, il s'est décrit assez cyniquement dans le Neveu de Rameau. Bohéme généreux, il s'apparente aux « grands sentimentaux » Sterne, Richardson, et Jean-Jacques Rousseau qui fut longtemps son ami. HELVETIUS, auteur d'un livre sur L'Esprit, le Baron d'HOLBACH, auteur du Systeme de la Nature, et Diderot composaient la « société philosophique » du temps. La philosophie du xvi' siécle différe de celle du xvir

142 XVIIT° siécle par l’indifférence a l’égard des religions, par le got de lexpérience et la recherche des faits, et par la défiance a l’égard de la métaphysique. La ot le xvii’ siécle disait « raison », le xvii® disait « nature ». L’esprit frangais, rebuté par l’absolutisme politique, recherchait en sciences et en philosophie tout ce qui apparaissait comme une innovation et un affranchissement. Il]. — LA CIVILISATION La civilisation du xvui® siécle est dominée par la philosophie, l’Art seul échappe a son emprise. L’ArtT. Les maitres francais du xvil® siécle sont abondamment représentés a la National Gallery et a la Wallace Collection. Les maitres du commencement du siécle, WATTEAU, BOUCHER, LANCRET, FRAGONARD, ont traité des sujets de pure fantaisie : scénes pastorales ou mythologiques, conversations mondaines et tendres dans une allée de parc ou dans un bocage aux arbres délicats. Le meilleur de ces peintres est WATTEAU (16861721) qui a dé sa fortune a |’Embarquement pour Cythére. Celui qui a produit le plus, mais qui ne donne aucune impression profonde, est BOUCHER (17031770): c’est lui qui disait a son éléve Fragonard partant pour Rome: «Tu vas voir Michel-Ange et Raphaél, si tu prends ces gens-la au sérieux, tu es fichu. » Vers la méme époque, il est vrai, deux artistes représentaient le réalisme : l’un, LATOUR, portraitiste qui disait de ses personnages : « Je descends au fond d’eux-mémes a leur insu »; autre, CHARDIN, qui a peint des scénes de la vie familiale. Dans la seconde partie du siécle, le sentimentalisme de Rousseau pénétre dans la peinture: c’est Vépoque de GREUZE, avec ses scénes familiales et pathétiques, peinture déclamatoire dont Diderot a fait l’éloge, et de M™ vVIGEE-LEBRUN, portraitiste. Les grands sculpteurs, BOUCHARDON, PIGALLE, FALCO

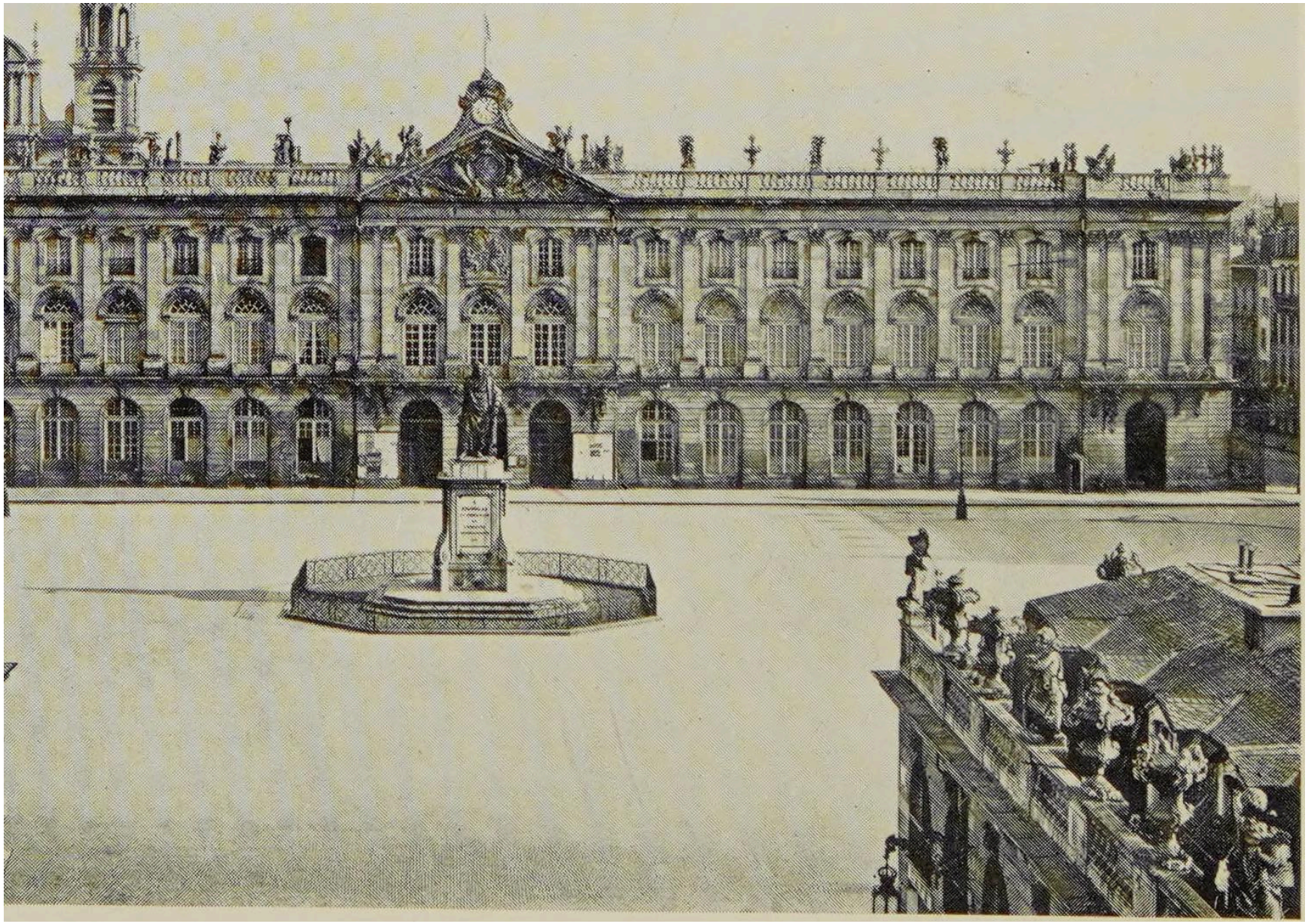
: i 1) PARIS: LE PANTHEON Primitivement église dédicé a Sainte Genevieve, Le Panthéon a été désaffecté et consacré a la sepulture des grands hommes rr eraeternsta Rischgttz VERSAILLES: LE PETIT TRIANON CONSTRUIT PAR GABRIEL





The text on this page is estimated to be only 41.40% accurate

GUAH UVd LINYISNOD SVWISINVIS HOVId VI Ad SIVIvd ‘!AONVN 2434981



Reégne de Louis XV 143 NET, HOUDON, ont produit tantét des ceuvres majestueuses, comme les sculpteurs du temps de Louis XIV, tantét des ceuvres miévres qui rappellent les tableaux de Boucher. Le Mercure de Pigalle, au Louvre, statue du dieu prét a s'envoler, l'Amour de Falconet, au Louvre, Amour cherchant sournoisement une fléche dans son carquois, représentent la sculpture gracieuse. Parmi les ceuvres graves, il faut citer le Christ et la Mater Dolorosa de Bouchardon a |'Eglise Saint-Sulpice de Paris, et le tombeau du Maréchal de sAxE au temple protestant de Strasbourg, par Pigalle. Le chef-d'ceuvre de Houdon est le Voltaire de la Comédie-Frangaise, vieillard décharné, qui contemple le monde avec un sourire sarcastique que le pessimisme d'Alfred de Musset a pu qualifier de « hideux ». L'architecture reste semblable a celle du siécle de Louis XIV, avec plus de grace: les artistes évitent la grandeur des dimensions et atténuent la monotonie au moyen de pans coupés et de pavillons arrondis. Les plus beaux monuments de l'époque sont : a Nancy, les palais de la place Stanislas, ceuvres de HERE, — a Bordeaux, le Grand Théatre, cuvre de Louis, — a Paris, l'Ecole militaire, les deux palais de la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde), ceuvres de GABRIEL (17101782), — le Panthéon, primitivement Eglise Sainte-Genevieve, ceuvre de SOUFFLOT; le petit Trianon prés de Versailles est également l'ceuvre de Gabriel. Le Panthéon et le Petit Trianon représentent bien le xvilI® siécle majestueux et le xvur' siécle gracieux: l'un temple classique, nu sur les flancs, mais décoré sur la fagade d'un péristyle et d'un fronton ; l'autre, petite maison carrée trés sobrement ornée qui symbolise le goat de Louis XV et de ses contemporains pour l'intimité et la vie simple. C'est surtout dans l'architecture « intérieure » que le Xvi' siécle a différé du précédent. Les piéces perdent en grandeur et gagnent en confortable: les larges tableaux et les tapisseries font place a des boiseries peintes mélées de glaces : les lignes sinueuses remplacent

144 XVIII’ siécle les lignes droites ; les ormements en coquilles, en rubans, en chalumeaux, éveillent des impressions de grace et de mollesse qu’on eit réprouvées sous Louis XIV. Le mobilier s’allége ; chiffonniers, secrétaires, étagéres font leur apparition. Le café et le thé, boissons connues depuis peu, se dégustent dans de la porcelaine: la découverte de gisements de kaolin prés de Limoges, en 1768, permet aux industriels de Limoges, puis 4 la Manufacture Royale de Sévres, prés de Paris, de fabriquer ce qui jusqu’alors était le monopole de Dresde. C’est vers la méme époque que Wedgwood crée lindustrie de la porcelaine dans le Staffordshire. La musique frangaise s’est réveillée au XvIII° siécle. Trés remarquable a la Renaissance, elle semblait avoir été étouffée par les Guerres de Religion: Louis XIV avait bien fondé l’Académie Royale de Musique, mais il avait di en confier la direction a un Italien, Lulli. Au xvi’ siécle, la France posséde une école de clavecinistes, dont les plus connus sont COUPERIN, mélodiste tendre et mélancolique, qui fait penser a Watteau ; et RAMEAU (1683-1764), organiste et claveciniste, auteur de morceaux de genre et de traités d’harmonie qui ont modifié la technique musicale en France. Les Frangais de 1770 a 1780 se sont pris d’engouement pour la musique allemande, reprégsentée par MOZART et par GLUCK; ceux qui admiraient |’Orphée de Gluck sont partis en guerre contre les admirateurs de son rival l’Italien Puccini: Paris et Versailles ont été un moment divisés par cette guerre qui fut appelée « Guerre des Bouffons ». ScIeNcESs. Les savants du xvul® siécle n’ont pas été des spécialistes. Voltaire était philosophe, littérateur et physicien ; D’ALEMBERT, physicien et mathématicien ; LAVOISIER, chimiste et fermier général (chef du service de la perception des impéts); CONDORCET, mathématicien, journaliste, et éditeur des Pensées de Pascal. _ L’amour des faits et le désir de s’écarter de la tradition poyssent les savants vers la physique, la chimie et les sciences naturelles.

Reéegne de Louis XV 145 LAVOISIER est le°créateur de la chimie (1743-1794). Il a découvert l'oxygéne, vers la méme époque que PAnglais PRIESTLEY, il a fait l'analyse et la synthése de l'eau, de l'air et de l'acide carbonique ; il a formulé Vhypothése, confirmée jusqu'a présent, que si la matiére peut se modifier dans sa forme, elle ne peut jamais s'altérer dans son poids et que dans la nature < rien ne se perd et rien ne se crée ». Le plus grand savant du siécle, avec lui, est le Comte de BUFFON (1707-1788). Fils d'un conseiller au Parlement de Dijon, il ne voulut pas entrer dans la magistrature et s'occupa tout de suite de sciences: de géométrie d'abord et d'arithmétique, puis d'histoire naturelle; la traduction de deux ouvrages anglais, La statistique des Végétaux de HALES et Le Traité des Fluxions de Newton lui valut un siége a l'Académie des Sciences, puis la direction du Jardin du Roi, aujourd'hui Jardin des Plantes (1739). Vingt-neuf volumes représentent Vceuvre de Buffon, aidé de quelques collaborateurs. Ses descriptions d'animaux et de plantes sont universellement connues ; la partie la plus hardie et la plus belle de son ceuvre, est Vhistoire Des époques de la Nature, ot, pour la premiére fois, un savant exprime lidée que le globe terrestre a passé par des transformations successives(voir p.174).Buffonjouit de bonne heure d'une gloire incontestée : ses ouvrages furent traduits dans toutes les langues ; de tous les pays de |'Europe et de |'Amérique du Nord lui vinrent des témoignages d'admiration : l'Académie Frangaise l'accueillit en 1753 et son discours de réception est un chef-d'ccuvre littéraire, avec ses longues périodes et ses formules lapidaires telles que « Le style, c'est homme »; et « Le génie est une longue patience »; a l'entrée du Jardin du Roi ses admirateurs lui élevérent une statue portant l'inscription : Majestati Naturae per Ingenium (A la Majesté de la Nature par lintermédiaire du Génie). Les voyages ont contribué a enrichir la science : voyages d'exploration en Océanie avec LAPEROUSE et BOUGAINVILLE, a l'époque de WALLIS et COOK ; voyages

146 XVIII* siécle des naturalistes, ANTOINE DE JUSSIEU et BERNARD DE JUSSIEU en Espagne et au Portugal; voyage de géographes et mathématiciens organisés par l'Académie des Sciences en Laponie et au Pérou; voyages d'archéologues : ANQUETIL-DUPERRON, traducteur du Zend Avesta, aux Indes, l'abbé BARTHELEMY et le Président DE BROSSE a4 Herculanum et Pompéi, le Comte de CAYLUS en Asie-Mineure et en Gréce. LiTtTERATURE. La littérature d'imagination n'a pas été entiérement sacrifiée a la philosophie. Dans la premiére partie du siécle, LESAGE a introduit en France le roman <« picaresque » avec Gil Blas: ce sera le genre des romans de FIELDING et SMOLLETT et des Pickwick Papers: nous savons que Dickens aimait passionnément Gil Blas. En 1732, Vabbé Prévost écrivait les Mémoires d'un homme de qualité dont un épisode est resté célébre : celui de Manon Lescaut: un jeune chevalier renonce a un bel avenir pour suivre une aventuriére jusqu'a Paris, ou il fréquente les milieux les moins recommandables, et jusqu'a la Louisiane ot Manon, déportée, meurt entre les bras de son amant: récit entrainant et chef-d'cuvre de simplicité. A la fin du siécle, le roman devient sentimental et descriptif avec la Nouvelle Héloise de Jean-Jacques Rousseau et Paul et Virginie de BERNARDIN DE SAINTPIERRE (1737-1814). Disciple de Rousseau et comme lui grand voyageur, Bernardinde Saint-Pierre avaitcomme lui l'amour de la nature et le dégott de la société. (Voir p. 178.) La direction du Jardin du Roi sous Louis XVI, une chaire a l'Ecole Normale sous la Convention, une pension sous Napoléon, réconciliérent |'éléve de Rousseau avec le monde. Le théatre n'a plus l'éclat qu'il avait au xvui® siécle, les tragédies de Voltaire sont oubliées ; oubliés aussi les drames bourgeois de Diderot. La comédie au contraire a été illustrée par deux grands éc&ivains, MARIVAUX et BEAUMARCHAIS.

Régne de Louis XV 147 MARIVAUX (1688-1763) a étudié ce que le Don Juan de Moliére appelle «les inclinations naissantes »: la genése de l'amour fait le fond de toutes ses comédies. Ses personnages sont tous gens de qualité, raisonnables et raisonneurs. La plus jolie de ses comédies, Le Jew de Amour et du Hasard (1730) a probablement suggéré a GOLDSMITH la donnée de She Stoops to Conquer : un jeune homme et une jeune fille, pour mieux se connaitre, se font passer l'un pour son valet, l'autre pour sa soubrette. C'est pour caractériser le style de Marivaux, style étudié, abstrait et parfois affecté, qu'a été créé le mot « marivaudage ». Tout autre est BEAUMARCHAIS (1732-1799). Exportateur, spéculateur, Beaumarchais a été plus encore homme d'affaires qu'homme de lettres. Il a commencé, dans le goat des drames bourgeois de Diderot, par écrire deux comédies « larmoyantes »; un procés qu'il a perdu lui a donné l'occasion de faire la satire des magistrats dans des Mémoires qui l'ont rendu célébre; Le Barbier de Séville et Le Mariage de Figaro (1775-1784) ont consacré cette célébrité. Le Barbier est une comédie joyeuse qui tourne en ridicule, dans la personne de Bartholo, les vieillards maniaques, autoritaires et jaloux ; Le Mariage a une portée politique et sociale: c'est le proces des « privilégiés » et de l'ancien régime. Figaro, le barbier intrigant et impertinent, ne saurait étre considéré comme JV'incarnation du Francais ; mais ses critiques résumaient bien le sentiment national. (Voir p. 168.) Le succés de la piéce en fut la preuve, et le gouvernement de Louis XVI s'y trompa si peu que Beaumarchais fut quelque temps emprisonné. IV. — LA FRANCE A L'ETRANGER Au xvi siécle, la renommée de l'art francais et de Yesprit francais a dépassé l'Europe et s'est répandue jusqu'en Asie et Amérique.

148 XVIII’ siécle 1° L’envoi de jésuites a la Cour de Pékin sous Louis XIV a été l’origine de relations suivies entre la Chine et la France. Un jésuite francais a révélé a la Chine le jardin a la francaise. Un autre a fait construire en Chine des « jeux d’eaux » semblables 4 ceux de Versailles. En méme temps, les Francais commengaient a s’intéresser 4 la Chine: des récits de voyages, des estampes, des services a thé en porcelaine, les familiarisaient avec l’architecture et le costume chinois. La philosophie confucienne, d’ailleurs peu connue, séduisait les philosophes francais; Voltaire a placé en Chine le sujet d’une de ses tragédies, L’Orphelin de la Chine. Le gout des « chinoiseries » date du xviii’ siécle. 2° C’est la politique qui a mis |’Amérique en relations avec la France. Dés 1774, Beaumarchais fournissait des armes aux <« Insurgents ». En 1776, aprés leur déclaration d’indépendance, les Etats-Unis envoient a Paris un ami de la France, FRANKLIN. Franklin se fait introduire dans les cercles politiques et les cercles philosophiques : lorsqu’en février 1778, Voltaire revient de Ferney, Franklin lui présente son petit-fils que Voltaire bénit en prononcant les mots « Dieu et Liberté ». Deux années de séjour a Paris ont donné a Franklin ce qu’il recherchait : la sympathie de la France et son alliance. Les « Insurgents » sont secondés sur mer par GRASSE, DESTAING, SUFFREN, sur terre par ROCHAMBEAU et son armée, LA FAYETTE et ses volontaires. Ce sont ces volontaires, qui, revenus en France, aprés 1783, ont répandu dans une partie de la noblesse les idées nouvelles de liberté. En 1789 et 1790, La Fayette a été, comme Mirabeau, l’inspirateur du parti de la Liberté. 3° La Russie et |’Allemagne ont été plus que les autres nations européennes, soumises 4a l’influence frangaise. PIERRE LE GRAND, fondateur de la Russie moderne, a rapporté de son voyage de 1717 le gout des choses frangaises : il charge un Frangais, LEBLOND, de construire le Palais de Peterhof. Aprés une période d’éclipse |’influence francaise reparait vers 1760. CATHERINE 11 fonde Académie des Beaux-Arts et appelle les artistes fran

 cais : l'architecte vALOIs, le portraitiste LAGRENNE, le sculpteur Falconet qui exécute la statue de Pierre Le Grand. Elle fait traduire en russe les classiques francais. Elle correspond avec Voltaire qui l'appelle « La Sémiramis du Nord» et qui dit de son pays: «C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumiére.» Elle correspond aussi avec Diderot; lorsqu'en 1765, pour doter sa fille, Diderot vend ses livres, Catherine les lui achéte cinquante mille francs et lui en laisse la garde avec le titre de bibliothécaire et une pension ; Diderot vient la remercier en 1773 et recoit a la Cour un accueil enthousiaste. Vers la méme époque, Catherine confie a une Frangaise la direction d'un institut pour demoiselles nobles ot on leur apprend a n'étre «ni prudes, ni coquettes ». Les artistes francais sont également les bienvenus en Allemagne. Le chateau de la Favorite, prés de Mayence, le chateau de Wurtzbourg en Bavieére, le palais de PElecteur a Coblence, sont parmi les édifices les plus remarquables dus aux architectes frangais. L'architecte de Frédéric II a visité la France et s'est inspiré du Grand Trianon pour construire le chateau de Sans-Souci. Frédéric II est le grand admirateur du génie frangais. Dés sa jeunesse, a la grande fureur de son pére, le Roi Sergent, il s'exerce a écrire en frangais et entretient avec Voltaire une correspondance réguliére ; la correspondance a survécu méme a la querelle de 1753. L'Empereur JOSEPH U1, fils de Marie-Thérése, est un disciple de la philosophie francaise : toutes ses réformes procédent du besoin de mettre l'unité et la logique dans les institutions : Joseph II s'est toujours réclamé de la « Raison ». L'Angleterre a été moins sensible a l'influence francaise. I] est vrai qu'ADDISON et Pope ont emprunté a Boileau certains principes littéraires, que Gassendi a suggéré des idées a Locke, et que le « beau monde » francais a faconné Horace Walpole, Bolingbroke et Chesterfield. Mais c'est surtout l'inflwence de |'Angleterre sur les Francais qui a été manifeste. CONDILLAC a déve

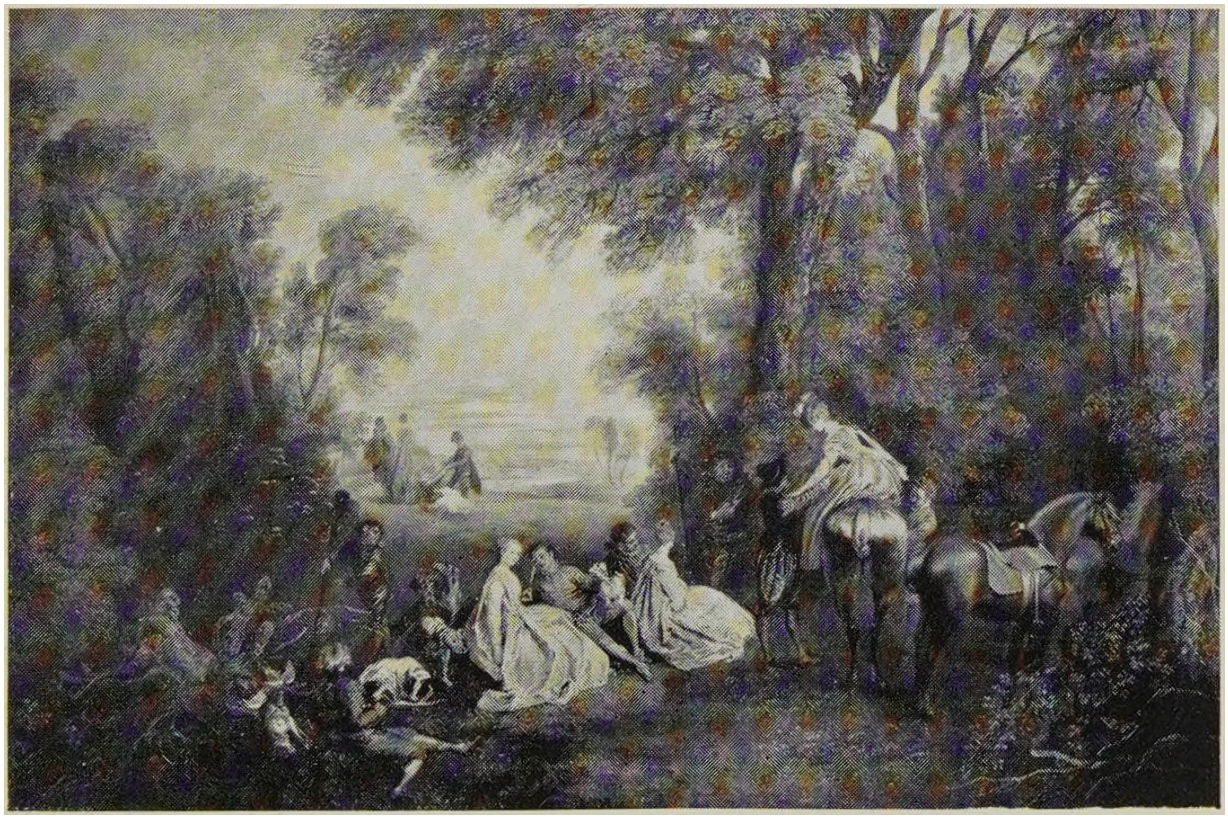
150 . XVIII’ siécle loppé les théories de Locke sur les sensations, origines’ des idées. Voltaire s’est souvenu de Shakespeare en écrivant Brutus, tragédie ot il fait apparaitre en scene ombre de César ; il s’est souvenu de Pope dans ses Discours sur ’'Homme. Diderot a fait plusieurs fois V’éloge de Richardson, dont les trois romans, Pamela, Clarissa Harlowe et Sir Charles Grandison, traduits @abord par l’abbé Prévost, puis par LETOURNEUR, ont provoqué en France un véritable enthousiasme. Rousseau a pris a Hobbes l’idée du Contrat Social, dont il tire une théorie démocratique tandis que Hobbes en tire une théorie monarchique. Buffon a commencé sa carriére littéraire par des traductions de Hales et de Newton. Quant a Montesquieu, il a pris a l’Angleterre ce dont elle peut étre le plus fiére, sa doctrine de la liberté politique qui a inspiré toutes les constitutions francaises de 1791 a 1875. Les économistes QUESNAY et Turgot avaient regu la visite dAdam Smith en 1765 ; leur théorie de la liberté commerciale se retrouve dans Pouvrage d’Adam Smith, publié en 1777; le premier en date des économistes, GOURNAY, avait séjourné en Angleterre et traduit dés 1754 le traité de CHILD sur Le Commerce et Vintérét de ’ Argent. Les écrivains anglais commencent a étre connus par des traductions et des critiques : traductions partielles de Pope et sSwIFT par DESFONTAINES (1727) ; traductions des romans de Richardson ; biographie de THOMSON par Letourneur ; imitations des « Saisons » de Thomson en vers frangais par SAINT-LAMBERT ; traduction de Shakespeare par Letourneur ; adaptation timide a la scéne frangaise de Hamlet, Roméo, Othello, Macbeth par pucis (1733-1816). Dans le domaine des arts appliqués, la France doit a |’Angleterre limitation du « jardin anglais » ; les jardiniers-paysagistes francais sont les disciples de KENT. Les voyages se multiplient. L’Angleterre regoit Voltaire aprés son second emprisonnement (1726-1729), Montesquieu faisant son tour d’Europe avant d’écrire L’Esprit des Lois, l’abbé Prévost fuyant les rigueurs de |’Eglise

Régne de Louis XV 151 aprés diverses aventures (1732-1735), Rousseau aprés la lapidation dont il a été victime en Suisse (1766), Helvétius aprés la destruction de son livre sur L'Esprit. La France regoit Goldsmith qui se rend 4 pied en Italie et joue de la flite dans les villages pour gagner le gite et le couvert ; Sterne, voyageant pour sa santé (1762); GARRICK qui joue dans les salons des scénes de Shakespeare et contribue a le faire connaitre et admirer ; Smollett qui quitte l'Angleterre aprés la disgrace de son protecteur BUTE ; en 1787, ARTHUR YOUNG, l'agronome, qui étudie la situation de la campagne francaise a la veille de la Révolution. La curiosité du public francais pour les choses anglaises tient 4 deux causes : le libéralisme et le positivisme. D'une part, les excés et les erreurs de |'absolutisme poussent les Francais d'humeur indépendante vers le seul pays libre de |'Europe: d'autre part, le besoin d'innover, en sciences comme en_ philosophie, pousse les curieux vers l'Angleterre, patrie de ceux qui aiment a étudier les faits et non les abstractions. Au fond, cette curiosité est une forme du besoin général d'émancipation sociale et intellectuelle. V. — LA FRANCE A LA MORT DE LOUIS XV Un trésor épuisé aprés une guerre désastreuse ; un systéme fiscal inique ; une bourgeoisie gérant les affaires de 1'Etat et lui prétant de l'argent, sans droits politiques correspondants ; une monarchie séparée de la Nation par la Cour et incapable de supprimer cette barriére ; une autorité incapable de faire taire les critiques et assez tracassiére pour les inciter a plus de hardiesse; un clergé divisé en deux fractions, l'une tenant au peuple, l'autre a la Cour, et par la méme hors d'état de remédier a la situation : tel était le tableau de la France en 1774. LOUIS XVI oserait-il accomplir les réformes que Louis XV avait obstinément refusées, sachant bien

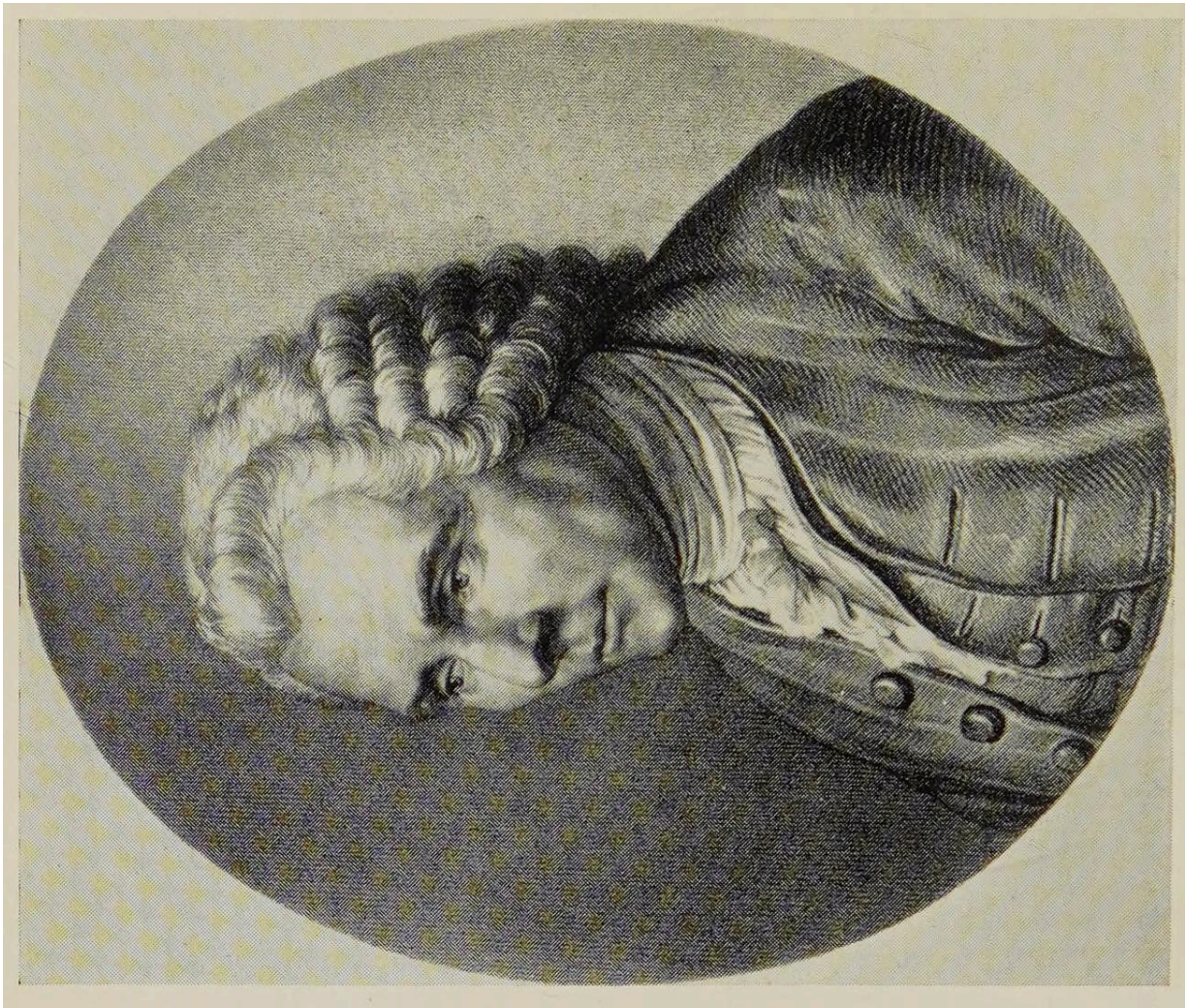
152 XVIII' siécle qu'elles équivaudraient a un bouleversement de la société? La nation l'espérait : sa piété sincére, la pureté de ses meeurs, sa bonté aimable, le rendaient aussi populaire que Louis XV l'était peu. La jeune reine, Marie-Antoinette, était 4 peine connue. En apprenant la mort de son grand-pére, Louis XVI s'écria : « C'est un grand malheur qui nous arrive, nous sommes trop jeunes ». Il avait vingt ans et sa femme en avait dix-neuf.

National Gallery CHARDIN: LA LECON Wallace Collection WATTEAU: LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE





JEAN-JACQUES ROUSSEAU PAR SUDRE VOLTAIRE PAR HOUDON





EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XVIII° SIECLE L°ESPRIT SCIENTIFIQUE Les Epoques de la Nature. Comme, dans l'histoire civile, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques, pour déterminer les époques des révolutions humaines et constater les dates des événements moraux ; de méme, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents ages de la Nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, et de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps. La Nature étant contemporaine de la matiére, de lespace et du temps, son histoire est celle de toutes les substances, de tous les lieux, de tous les Ages...; et si nous l'embrassons dans toute son étendue, nous ne pourrons douter quelle ne soit aujourd'hui trés différente de ce qu'elle était au commencement et de ce qu'elle est devenue dans la succession des temps: ce sont ces changements divers que nous appelons ses époques. Burron, Epoques de la Nature.

154 XVIII’ siécle ‘ Maladie, Médecine. (Paroles dun Meédecin.) . En un mot, nous autres médecins nous ressemblons parfaitement aux arracheurs de dents : ils vous délivrent d’une dent gatée sans pouvoir vous en substituer une qui tienne, quelques charlatans qu’ils puissent étre... Il en est généralement des maladies internes comme des plaies extérieures. La Nature seule vient 4 bout de celles qui ne sont pas mortelles : celles qui le sont ne trouvent dans l’art aucune ressource... Que votre premier médecin soit la Nature. C’est elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont poussé leur carriére jusqu’a cent années, aucun n’était de la Faculté. Le roi de France a déja enterré une quarantaine de ses médecins. VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique. LE LIBERALISME L’Egalité. Tous les hommes seraient nécessairement égaux s’ils étaient sans besoins ; la misére attachée a notre espéce subordonne un homme a un autre homme: ce n’est pas Pinégalité qui est un malheur réel, c’est la dépendance. I] importe fort peu que tel homme s’appelle « Sa Hautesse », tel autre «Sa Sainteté»; mais il est dur de servir l’un ou l’autre. Tout homme nait avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goiit pour la paresse... Vous voyez bien qu’avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux qu’il est impossible que deux pré

Extraits des écrivains 155 dicateurs ou deux. professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre. Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, a moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possédent rien du tout... L'égalité est donc a la fois la chose la plus naturelle et en méme temps la plus chimérique. VotTalRE, Dictionnaire Philosophique. LT' Inégalité. Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire « Ceci est a moi », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Dés l'instant qu'un homme eut besoin des secours d'un autre, dés qu'on s'apercut qu'il était utile a un seul d'avoir des provisions pour deux, Végalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes foréts se changérent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans 'lesquelles on vit bientét lV'esclavage et la misére germer et croitre avec les moissons. Pour le poéte, c'est l'or et argent, mais pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. J.-J. Rousseau, Discours sur Origine de Vinégalité parmi les hommes. Considérations sur le despotisme. Ce n'est point l'honneur qui est le principe des états despotiques : les hommes y étant tous égaux, on n'y peut se préférer aux autres ; les hommes y étant tous esclaves, on n'y peut se préférer a rien... Comme il faut de la « vertu» dans une république et dans une monarchie de «l'honneur », il faut de la -< crainte » dans un gouvernement despotique : pour la

156 XVIII' siécle vertu, elle n'y est point nécessaire, et l'honneur y serait dangereux... Dans les états despotiques la nature du gouvernement demande une obéissance extréme; et la volonté du prince, une fois connue, doit avoir aussi infailliblement son effet qu'une boule jetée contre une autre doit avoir le sien. Il n'y a point de tempérament, de modification, d'accommodements, de termes, d'équivalents, de pourparlers, de remontrances, rien d'égal ou de meilleur a proposer. L'homme est une créature qui obéit a une créature qui veut. On n'y peut pas plus représenter ses craintes sur un événement futur qu'excuser ses mauvais succés sur le caprice de la fortune. Le partage des hommes, comme des bétes, y est l'instinct, l'obéissance, le chatiment. Il ne sert de rien d'opposer les sentiments naturels, le respect pour un pére, la tendresse pour ses enfants et ses femmes, les lois de l'honneur, l'état de sa santé : on a recu l'ordre, et cela suffit... L'extréme obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit; elle en suppose méme dans celui qui commande: il n'a point a délibérer, a douter, ni a raisonner : il n'a qu'a vouloir... Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voila le gouvernement despotique. MonrTeESQUIEU, Esprit des Lois, III, 8-9-10. TV 3 Vs; 13: De la Constitution d' Angleterre. Il y a dans chaque Etat trois sortes de pouvoirs: la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil... La liberté politique, dans un citoyen, est cette tran

Extraits des écrivains 157 quillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa stireté ; et, pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen. Lorsque dans la méme personne ou dans le méme corps de magistrature la puissance législative est réunie a la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté, parce qu'on peut craindre que le méme monarque ou le méme sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement. I] n'y a point encore de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe a la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire ; car le juge serait législateur. Si elle était jointe a la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur. Tout serait perdu si le méme homme, ou le méme corps des principaux, ou des nobles, ou du _ peuple, exergaient ces trois pouvoirs: celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger hes crimes ou les différends des particuliers... Comme dans un Etat libre tout homme qui est censé avoir une ame libre doit étre gouverné par lui-méme, il faudrait que le peuple en corps eit la puissance législative ; mais comme cela est impossible dans les grands Etats, et est sujet a beaucoup d'inconvénients pour les petits, il faut que le peuple fasse par ses représentants tout ce qu'il ne peut faire par luiméme. L'on connait beaucoup mieux les besoins de sa ville que ceux des autres villes, et on juge mieux de la capacité de ses voisins que de celle de ses autres compatriotes. Il ne faut donc pas que les membres du corps législatif soient tirés, en général, du corps de la nation ; mais il convient que, dans chaque lieu principal, les habitants se choisissent un représentant. Le grand avantage des représentants, c'est qu'ils sont capables de discuter les affaires. Le peuple n'y est point

158 XVIII’ siécle du tout propre, ce qui forme un des grands inconvénients de la démocratie... Il y a toujours dans un Etat des gens distingués par la naissance, les richesses ou les honneurs ; mais s’ils étaient confondus parmi le peuple, et s’ils n’y avaient qu’une voix comme les autres, la liberté commune serait leur esclavage, et ils n’auraient aucun intérét a la défendre, parce que la plupart des révolutions serait contre eux. La part quwils ont a la législation doit donc étre proportionnée aux autres avantages qu’ils ont dans |’Etat, ce qui arrivera s’ils forment un corps qui ait droit d’arréter les entreprises du peuple, comme le peuple a droit d’arréter les leurs. Ainsi la puissance législative sera confiée, et au corps des nobles, et au corps qui sera choisi pour représenter le peuple, qui auront chacun leurs assemblées et leurs délibérations a part, et des vues et des intéréts sépareés... Si l’on veut lire admirable ouvrage de Tacite sur les moeurs des Germains, on verra que c’est d’eux que les Anglais ont tiré l’idée de leur gouvernement politique. Ce beau systéme a été trouvé dans les bois... Ce n’est pas 4 moi d’examiner si les Anglais jouissent actuellement de cette liberté ou non. I] me suffit de dire qu’elle est établie par leurs lois, et je n’en cherche pas davantage. MonrTESQuIEU, Esprit des Lois, XI, 6.
L’Angleterre et le Commerce. D’autres nations ont fait céder des intéréts du commerce a des intéréts politiques : celle-ci a toujours fait céder ses intéréts politiques aux intéréts. de son commerce. C’est le peuple du monde qui a le mieux su se prévaloir a la fois de ces trois grandes choses : la religion, le commerce et la liberté. Montesquieu, Esprit des Lois, XX, 8.

Extraits des écrivains 159 De Vesclavage des neégres. Si j’avais a soutenir le droit que nous avons eu de rendre les négres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d’Europe ayant exterminé ceux de |’Amérique, ils ont di mettre en esclavage ceux de |’Afrique, pour s’en servir a défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l’on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s’agit sont noirs depuis les pieds jusqu’a la téte; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l’esprit que Dieu, qui est un étre trés sage, ait mis une 4me, surtout une ame bonne, dans un corps tout noir. I] est si naturel de penser que c’est la couleur qui constitue l’essence de l’humanité... Une preuve que les négres n’ont pas le sens commun, cest qu’ils font plus de cas d’un collier de verre que de l’or, qui, chez des nations policées, est d’une si grave conséquence. Il est impossible que nous supposions que ces gens-la soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait a croire que nous ne sommes pas nous-mémes chrétiens. De petits esprits exagérent trop l’injustice qu’on fait aux Africains : car, si elle était telle qu’ils le disent, ne serait-il pas venu dans la téte des princes d’Kurope, qui font entre eux tant de ‘conventions inutiles, d’en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? MontEsQuiEu, Esprit des Lois, XV, 5.

160 XVIII’ siécle Le Parlement et la liberté en Angleterre. Les membres du Parlement d’Angleterre aiment a se comparer aux anciens Romains autant qu’ils le peuvent. Il n’y a pas longtemps que M. Shipping, dans la Chambre des Communes, commenca son discours par ces mots: « La majesté du peuple anglais serait blessée, etc... » La singularité de l’expression causa un grand éclat de rire ; mais, sans se déconcerter, il répéta les mémes paroles d’un air ferme, et on ne rit plus. J’avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple remain, encore moins entre leurs gouvernements ; il y a un Sénat a Londres dont quelques membres sont soupconnés, quoique a tort sans doute, de vendre leurs voix dans |’occasion, comme on faisait 4 Rome : voila toute la ressemblance. D’ailleurs les deux nations me paraissent entiérement différentes, soit en bien, soit en mal. On n’a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion. Marius et Sylla, Pompée et César, Antoine et Auguste ne se battaient point pour décider si le flamen devait porter sa chemise par-dessus sa robe ou sa robe par-dessus sa chemise, et si les poulets sacrés devaient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu’on prit les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement a leurs assises, et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espéce ; la secte des épiscopaux et le presbytérianisme ont tourné pour un temps ces tétes mélancoliques. Je m’imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus ; ils me paraissent devenir sages a leurs dépens, et je ne leur vois nulle envie de s’égorger dorénavant pour des _ syllogismes. Toutefois, qui peut répondre des hommes ? Voici une différence plus essentielle entre Rome et PAngleterre, qui met tout l’avantage du cété de la derniére : c’est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l’esclavage, et celui des troubles d’Angleterre, la

Extraits des écrivains 161 liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue a régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage ou le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal; o¥ les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et ou le peuple partage le gouvernement sans confusion. La Chambre des Pairs et celle des Communes sont les arbitres de la nation, le roi est le surarbitre. Cette balance manquait aux Romains : les grands et le peuple étaient toujours en division a Rome, sans qu'il y eit un pouvoir mitoyen qui pit les accorder. Le Sénat de Rome, qui avait l'injuste et punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret, pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangéres. I] regardait le peuple comme une béte féroce qu'il fallait lacher sur leurs voisins, de peur qu'elle ne dévorat ses maitres ; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérants ; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maitres du monde, jusqu'a ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves. Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste ; son but n'est point la brillante folie de faire des conquétes, mais d'empécher que ses voisins n'en fassent ; ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il lest encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de Pambition. Tl en a coaté sans doute pour établir la liberté en Angleterre ; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé Yidole du pouvoir despotique ; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude. Ce qui devient une révolution en Angleterre nest

162 XVIII° siécle qu’une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses priviléges, soit en Espagne, soit en Barbarie, soit en Turquie ; aussitét des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaines ; les Frangais pensent que le gouvernement de cette ile est plus orageux que la mer qui l’environne, et cela est vrai ; mais c’est quand le roi commence la tempéte, c’est quand il veut se rendre le maitre du vaisseau dont il n’est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d’Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles aucune n’a eu une liberté sage pour objet. Dans les temps détestables de Charles IX et de Henri III, il s’agissait seulement de savoir si on serait Yesclave des Guise. Pour la derniére guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets; il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d’un college, et qui finissent par étre fouettés ; le cardinal de Retz, avec beaucoup d’esprit et de courage mal employés, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, et semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le Parlement ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas ; il levait des troupes par arrét, il les cassait ; il menagait, il demandait pardon; il mettait a prix la téte du cardinal Mazarin et ensuite venait le complimenter en cérémonie; nos guerres Civiles sous Charles VI avaient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule. Ce qu’on reproche le plus en France aux Anglais, cest le supplice de Charles I, monarque digne d’un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eit traités s'il eit été heureux. Aprés tout, regardez d’un cété Charles I* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, et décapité; et de J autre l’empereur Henri VII empoisonné par son chapelain en communiant, Henri III assassiné par un moine, trente assassinats

Extraits des écrivains 163 médités contre Henri IV, plusieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi. Pesez ces attentats, et jugez. VoLTAIRE, Lettres Philosophiques, VIII. LA CRITIQUE DES INSTITUTIONS Considération accordée aux gens de lettres en Angleterre. Ni en Angleterre ni en aucun pays du monde on ne trouve des établissements en faveur des beaux-arts comme en France. I] y a presque partout des universités ; mais c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragements pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de l'antiquité, pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas cotté deux cent mille francs par an. J'avoue que c'est un de mes étonnements que le Parlement d'Angleterre, qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées a celui qui ferait impossible découverte des longitudes, n'ait jamais pensé a imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les arts. Le mérite trouve a la vérité, en Angleterre, d'autres récompenses plus honorables pour la nation ; tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. M. Addison, en France, eat été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres, ou plutét on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait apercu dans sa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre, il a été secrétaire d'Etat, M. Newton était intendant des monnaies du royaume ; M. Congréve avait

 une charge importante ; M. Prior a été plénipotentiaire ; le docteur Swift est doyen d'Irlande et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empéche pas que sa traduction d'Homére ne lui ait valu deux cent mille francs. J'ai vu longtemps en France l'auteur de Rhadamiste prés de mourir de faim; le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus, et qui commengait 4 marcher sur les traces de son pére, était réduit a la misére sans M. Fagon. Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'est la considération ot ils sont: le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet ; mais j'ai vu celui de M. Pope dans vingt maisons. M. Newton était honoré de son vivant, et l'a été aprés sa mort comme il devait l'étre. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poéle a son convoi. Entrez a Westminster : ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire, ce sont les monuments que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué a sa gloire; vous y voyez leurs statues comme on voyait dans Athénes celles des Sophocle et des Platon ; et je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monuments a excité plus d'un esprit et a formé plus d'un grand homme. On a méme reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite ; on a trouvé a redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célébre comédienne M"® Oldfield, a peu _ prés avec les mémes honneurs qu'on a rendus a M. Newton : quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer a ce point la mémoire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbare et lache injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté a la voirie le corps de M"* Lecouvreur. Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funébre de M"* Oldfield, enterrée dans leur Saint-Denis, n'ont rien consulté que leur goat; ils sont loin d'attacher l'infamie a l'art des Sophocle et des

Extraits des écrivains 165 Euripide, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent a réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie. VouTalrE, Lettres Philosophiques, XXIII. FIGARO I. FIGARO et le COMTE. Figaro apergoit son ancien maitre, le comte Almaviva, qui, vétu en étudiant, chante une romance sous les fenétres de Rosine, jeune fille de Séville. FIGARO. — Je ne me trompe point: c'est le comte Almaviva. LE COMTE. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro. FIGARO. — C'est lui-méme, monseigneur. LE COMTE. — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voila si gros et si gras ! FIGARO. — Que voulez-vous, monseigneur ? c'est la misere. LE COMTE. — Pauvre petit ! Mais que fais-tu a Séville ? Je tavais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi. FIGARO. — Le ministre, ayant égard a la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garcon apothicaire. LE COMTE. — Dans les hépitaux de l'armée ? FIGARO. — Non: dans les haras de 1'Andalousie. LE COMTE, riant. — Beau début ! FIGARO. — Le poste n'était' pas mauvais, parce qu'ayant le district du pansement et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval... LE COMTE. — Qui tuaient les sujets du roi ? FIGARO. — Ah! ah! il n'y a pas de reméde universel... mais qui n'ont pas laissé de guérir des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats. LE COMTE. — Pourquoi donc I'as-tu quitté ?

166 XVIII’ siécle FIGARO. — Quitté ! c’est bien lui-méme ; on-m’a desservi auprés des puissances : L’Envie aux doigts crochus, au teint pale et livide... LE COMTE. — Oh! grace! grace, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t’ai vu la griffonnant sur ton genou, et chantant dés le matin. FIGARO. — Voila précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets a Chloris, que j’envoyais des énigmes aux journaux, qu’il courait des madrigaux de ma fagon ; en un mot, quand il sut que j’étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m/’a fait tirer mon emploi, sous prétexte que l’amour des lettres est incompatible avec Vesprit des affaires. LE COMTE. — Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter... FIGARO. — Je me crus trop heureux d’en étre oublié, persuadé qu’un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. LE COMTE. — Tu ne me dis pas tout. Je me souviens qu’a mon service tu étais un assez mauvais sujet. FIGARO. — Eh ! mon Dieu, monseigneur, c’est qu’on veut que le pauvre soit sans défauts. LE COMTE. — Paresseux, dérangé... FIGARO. — Aux vertus qu’on exige dans un domestique, Votre Excellence connait-elle beaucoup de maitres qui fussent dignes d’étre valets ? LE COMTE, riant. — Pas mal. Et tu tes retiré en cette ville ? FIGARO. — Non pas tout de suite. De retour a Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théatre me parut un champ d’honneur. LE COMTE. — Ah! miséricorde ! FIGARO. — En vérité, je ne sais comment je n’eus pas le plus grand succés, car j’avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j’avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements

Extraits des écrivains 167 sourds ; et d’honneur, avant la piéce, le café m/’avait paru dans les meilleures dispositions pour moi ; mais les efforts de la cabale... LE COMTE. — Ah! la cabale, monsieur l’auteur tombé ! FIGARO. — Tout comme un autre... Pourquoi pas ? IIs m’ont sifflé ; mais, si jamais je puis les rassembler... LE COMTE. — L’ennui te vengera bien d’eux. FIGARO. — Ah! je leur en garde, morbleu ! LE COMTE. — Tu jures. Sais-tu que l’on n’a que vingtquatre heures au Palais pour maudire ses juges ? FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théatre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment. LE COMTE. — Ta joyeuse colére me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t’a fait quitter Madrid. FIGARO. — C’est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maitre. Voyant a Madrid que la république des lettres était celle des loups toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris ou ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s’attache a la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d’écrire, ennuyé de moi, dégotité des autres, abimé de dettes et léger d’argent, a la fin convaincu que lutile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j’ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, |’Estramadure, la Sierra Morena, |’Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l’autre, partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blamé par ceux-la, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misére et faisant la barbe a tout le monde : vous me voyez enfin établi dans Séville, et prét a servir de nouveau Votre Excellence, en tout ce qu’il lui plaira de m’ordonner. LE COMTE. — Qui t’a donné une philosophie si gaie ?

168 XVIII’ siécle FIGARO. — L’habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d’étre obligé d’en pleurer. Beaumarcuals, Le Barbier de Séville, acte I, sc. II. II, Le monologue de FIGARO. Parce que vous étes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu’avez-vous fait pour tant de biens ! Vous vous étes donné la peine de naitre, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m’a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu’on n’en a mis depuis cent ans a gouverner toutes les Espagnes. (I s’assied sur un banc.) Kst-il rien de plus bizarre que ma destinée ! fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs meeurs, je m’en dégoiite, et veux courir une carriére honnéte ; et partout je suis repoussé! J’apprends la _ chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d’un grand seigneur peut a peine me mettre en main une lancette vétérinaire; — Las d’attrister des bétes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette a corps perdu dans le théatre ; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les meeurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : a l’instant, un envoyé... de je ne sais ou, se plaint que j’offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presquile de I|’Inde, toute l’Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d’Alger et du Maroc ; et voila ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l’omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens ! Ne pouvant avilir l’esprit, on se venge en le maltraitant. Mes joues creusaient ; mon terme était échu ; je voyais de loin arriver l’affreux

Extraits des écrivains 169 recors, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant je m'évertue. I] s'éléve une question sur la nature des richesses : et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitét je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un chateau-fort, a l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. (Il se léve.) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux ot l'on en géne le cours ; que, sans la liberté de blamer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (I1 se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue, et comme il faut diner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande a chacun de quoi il est question ; on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un systéme de liberté sur la vente des productions, qui s'étend méme 4a celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne a quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal Inutile. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables a la feuille ; on me supprime; et me voila derechef sans emploi ! Le désespoir m/allait saisir ; on pense 4 moi pour une place, mais par malheur, j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'a voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites « comme il faut » m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais

170 XVIII’ siécle bien pu me remonter: je commengais méme a conprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnéte, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde; et vingt brasses d’eau m’en allaient séparer, lorsqu’un dieu bienfaisant m’appelle 4 mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s’en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde a un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Beaumarcuals, Le Mariage de Figaro. LA RELIGION NATURELLE Priéres a Dieu. I Grand Dieu dont la seule présence soutient la nature et maintient ’harmonie des lois de l’univers ; vous qui, du tréne immobile de l’empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphéres célestes sans choc et sans confusion, qui, du sein du repos, reproduisez a chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes ; rendez, rendez enfin le calme a la terre agitée !... Dieu de bonté, auteur de tous les étres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais homme est votre étre de choix : vous avez éclairé son ame d’un rayon de votre lumiére immortelle : comblez vos bienfaits en pénétrant son coeur d’un trait de votre amour. Burron, Epoques de la Nature.

Extraits des écrivains iivral II Ce n’est plus aux hommes que je miadresse ; c’est a toi, Dieu de tous les étres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis a de faibles créatures perdues dans l’immensité et imperceptibles au reste de l’univers, d’oser te demander quelque chose, 4 toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées a notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un ceeur pour nous hair, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement a supporter le fardeau d’une vie pénible et passagére ; que les petites différences entre les vétements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées a nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés « hommes » ne soient pas des signaux de haine et de persécution... Puissent tous les hommes se souvenir qu’ils sont fréres ! qu’ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les Ames, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l’industrie paisible ! Si les guerres sont inévitables, ne nous haissons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l’instant de notre existence a bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu’a la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant. VoLTAIRE, Traité de la Tolérance, ch. XXIII.

172 XVIII° siécle De la tolérance en fait de religion. Lorsque les lois d'un Etat ont cru devoir souffrir plusieurs religions, il faut qu'elle les obligent aussi a se tolérer entre elles. C'est un principe, que toute religion qui est réprimée devient elle-méme réprimante ; car sitdot que, par quelque hasard, elle peut sortir de l'oppression, elle attaque la religion qui l'a opprimée, non pas comme une religion, mais comme une tyrannie... Quand on est maitre de recevoir dans un Etat une nouvelle religion, ou de ne pas la recevoir, il ne faut pas l'y établir ; quand elle y est établie, il faut la tolérer. Montesquieu, Esprit des Lois, XXV, 10. I gnorances. J'ignore comment j'ai été formé et comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vu, entendu et senti: et je n'ai été qu'un perroquet sifflé par d'autres perroquets. Quand j'ai regardé autour de moi et dans moi, j'ai congu que quelque chose existe de toute éternité; puisqu'il y a des étres qui sont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un étre nécessairement éternel. Pourquoi sommes-nous ? pourquoi y a-t-il des étres ? Pourquoi, seul de tous les animaux, homme a+-t-il la rage de dominer sur ses semblables ? Comment la raison est-elle un don si précieux que nous ne voudrions la perdre pour rien au monde ? et comment cette raison n'a-t-elle servi qu'a nous rendre presque toujours les plus malheureux de tous les étres ? D'ow vient le mal, et pourquoi le mal existe-t-il ? O atomes d'un jour ! 6 mes compagnons dans I'infinie petitesse, nés comme moi pour tout souffrir et pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'assez fous pour croire

Extraits des écrivains 173 savoir tout cela ? Non, il n'y en a point ; non, dans le fond de votre coeur vous sentez votre néant comme je rends justice au mien. VoLTalrE, Dictionnaire Philosophique. Profession de foi du vicaire savoyard (fragments). Quelle est cette vie ? et l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Je l'ignore. Mon entendement borné ne concoit rien sans bornes; tout ce qu'on appelle « infini » m'échappe. Que puis-je nier, affirmer ? ..Connaitre le bien, ce n'est pas l'aimer : Phomme n'en a pas la connaissance innée : mais sit6t que sa raison le lui fait connaitre, sa conscience le porte a l'aimer ; c'est ce sentiment qui est inné. Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un étre ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblabie a Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éléve au-dessus des bétes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs, a l'aide d'un entendement sans régle et d'unme raison sans principe..... Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon ceur par Vinjustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice qui me les impose et me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et V'instrument du Grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes et par le bon usage de ma liberté... En proie a la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagére et qu'elle vient d'un corps qui n'est point a moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis: « L'Etre juste qui régit tout saura bien m'en dédommager »; les besoins de mon

 corps, les miséres de ma vie, me rendent Vidée de la mort plus supportable: ce seront autant de liens de moins a rompre quand il faudra tout quitter. J.-J. Rousseau, Emile ow de Education, livre IV.

LE SENTIMENT DE LA NATURE La Nature et ’THomme. La Nature est le tréne extérieur de la magnificence divine : ’homme qui la contemple, qui l’étudie, s’éléve par degrés au tréne intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur, il commande a toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l’anoblit, la peuple et l’enrichit ; il établit entre les étres vivants Vordre, la subordination, l’harmonie ; il embellit la Nature méme, il la cultive,]’étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées, ot ’homme n’a jamais résidé, couvertes ou plutét hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d’autres, gisant auprés des premiers, pour pourrir sur des monceaux déja pourris, étouffent les germes préts a éclore. La Nature parait ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, n’offre qu’un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites... Nulle route, nulle communication, nul vestige d’intelligence dans ces lieux sauvages : l’homme est obligé de suivre les sentiers de la béte farouche... I] rebrousse chemin et dit: «La Nature brute est hideuse et mourante ; c’est moi, moi seul, qui peux la rendre agréable et vivante: desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler...; mettons le feu a ces vieilles foréts déja a demi consumées... : bientét, au lieu

Extraits des écrivains 175 du jonc, du nénuphar, nous verrons paraitre la renoncule, le tréfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre ; que le beeuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse a sillonmer la terre : une Nature nouvelle va sortir de nos mains. » Burron, Epoques de la Nature. J.-J. Rousseau, promeneur solitaire. Quels temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes réves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mélés d'amertume, et sont déja trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite; se sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bienaimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forét, avec la nature entiére et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil, pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin : quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Aprés avoir donné la matinée a divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre a un autre temps, je me hatais de diner pour échapper aux importuns et me ménager un plus long aprés-midi. Avant une heure, méme les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de coeur, avec quel pétillement de. joie je commengais a respirer en me sentant sauvé, en me disant: « Me voila maitre de moi pour le reste de ce jour!» J'allais alors d'un pas plus tranquille cher

176 XVIII’ siécle cher quelque lieu sauvage dans la forét, quelque lieu désert ot rien ne montrant la main des hommes n’annoncat la servitude et la domination, quelque asile ou je pusse croire avoir pénétré le premier, et ou nul tiers importun ne vint s’interposer entre la nature et moi. C’était la qu’elle semblait déployer a mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L’or des genéts et la pourpre des bruyéres frappaient mes yeux d’un luxe qui touchait mon cceur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m’environnaient, l’étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d’observation et d’admiration : le concours de tant d’objets intéressants qui se disputaient mon attention, m/’attirant sans cesse de |’un a l’autre, favorisait mon humeur réveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-méme : « Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vétu comme Pun d’eux. » Mon imagination ne laissait pas longtemps deéserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientét d’étres selon mon cceur, et, chassant bien loin l’opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m’en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siécle d’or a ma fantaisie et remplissant ces beaux jours de toutes les scénes de ma vie qui m’avaient laissé de doux souvenirs et de toutes celles que mon cceur pouvait désirer encore, je m’attendrissais jusqu’aux larmes sur les vrais plaisirs de l’humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces moments, quelque idée de Paris, de mon siécle et de ma petite gloriole d’auteur, venait troubler mes réveries, avec quel dédain je la chassais a |’instant pour me livrer, sans distraction, aux sentiments exquis dont mon ame était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l’avoue, le néant de mes chiméres venait quelquefois la contrister tout a coup. Quand tous mes réves se seraient tournés

Extraits des écrivains 77 en réalités, ils ne m'auraient pas suffi; j'aurais imaginé, révé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cceur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin. Eh bien ! Monsieur, cela méme était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment trés vif, et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir. Bientot de la surface de la terre j'élevais mes idées a tous les étres de la nature, au systéme universel des choses, a l'étre incompréhensible qui embrasse tout. Alors, Yesprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement a la confusion de ces grandes idées, j'aimais a me perdre en imagination dans l'espace, mon cceur resserré dans les bornes des étres s'y trouvait trop a Vétroit; j'étouffais dans Punivers ; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystéres de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase a laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois: «O Grand Etre! O Grand Etre!» sans pouvoir dire ni penser rien de plus. J.-J. Rousseau, Troisiéme lettre a M. de Malesherbes, 26 Janvier 1762. Les foréts agitées par les vents. Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forét, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu a voir les mélilots dorés, les tréfles empourprés, -_

178 XVIII° siécle et les vertes graminées, former des ondulations semblables a des flots, et présenter 4 mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balancaient sur ma téte les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraitre chaque espece de deux verts différents. Chacune a son mouvement. Le chéne au tronc raide ne courbe que ‘ses branches, l’élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions... Quelquefois un vieux chéne éléve au milieu d’eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l’environnent ; il a vécu dans un autre siécle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts ; ce sont des murmures confus comme ceux d’un peuple qui célébre au loin une féte par des acclamations. I] n’y a point de voix dominantes: ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. C’est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l’éclat des fleurs et des fruits. Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois sont des charmes que je préfére aux plus brillants accords : mon ame s’y abandonne; elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s’éléve avec leurs cimes vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naitre et dans ceux qui les verront mourir : ils étendent dans l’infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu’ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage miystérieux; ils me plongent dans d’ineffables réveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses foréts, paisibles solitudes, qui plus d’une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre

Extraits des écrivains 179 ne troubler jamais vos résonnantes clairiéres ! N’accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Harmonies de la Nature, livre II] : Harmonies aériennes des végétaux.

CHAPITRE V REVOLUTION (1789-1815) I. — CAUSES DE LA REVOLUTION La Révolution, qui a frappé les imaginations par sa soudaineté et sa violence, répondait a des causes profondes. Causes sociales surtout. Les Nobles, privés par les rois de toute autorité effective, continuaient d'exiger des paysans, majorité de la population, des redevances considérables: ils avaient donc des «droits» sans « devoirs » correspondants. Cette anomalie était devenue particuliérement flagrante sous Louis XIV, a l'époque ou la Cour attira 4 Paris et 4 Versailles de nombreuses familles nobles : les propriétaires, souvent absents, touchaient les revenus de leurs terres, ou ils étaient représentés par des intendants : leur situation était celle des propriétaires absentees en lIrlande au xIx* siecle. Quant au Clergé, il se divisait en deux classes : le Haut Clergé, évéques et abbés touchant leurs revenus sans résider sur leurs terres, et le Bas Clergé, curés et vicaires, vivant prés du bas peuple et partageant ses besoins et ses aspirations. Ces inégalités s'expliquaient, au Moyen Age, par la protection que le suzerain exergait sur le vassal ; aprés le xvi° siécle, toute la société étant également soumise au Roi, elles ne constituaient plus que des servitudes pénibles. Quant aux causes politiques de la Révolution, on: peut les trouver dans l'ceuvre d'Henri IV et de ses successeurs qui avaient progressivement réduit tout ce qui limitait l'autorité royale : Etats Généraux, parlements, Noblesse

182 Revolution 1789-1815 et Clergé. L’accroissement illimité des dépenses de la Cour, les persécutions religieuses, surtout celle des Jansénistes, avaient attiré l’attention du public sur les excés du pouvoir absolu. Depuis les derniéres années du Xvil° siécle l’esprit critique avait fait de rapides progrés : une partie de la Noblesse et du Clergé, et toute la bourgeoisie aspiraient a participer au gouvernement et a limiter « l’absolutisme » royal. La situation financiére a servi de prétexte a la Reévolution. L’impossibilité d’établir un budget, aggravation du déficit, opposition de la Cour a toute modification des impéts, avaient accoutumé le public a l’idée d’une réforme dans la Constitution. C’est a loccasion des débats financiers que la Nation s'est dressée contre le Roi. II. — LOUIS XVI ROI ABSOLU (1774-1789) Les quinze premiéres années du régne de Louis XVI révélent l’impuissance de la monarchie absolue a opérer une réforme durable. Peu de souverains sont accueillis avec autant d’enthousiasme que Louis XVI, roi a vingt ans (1774): les « philosophes » voient en lui le «despote éclairé» a la maniére de Frédéric II, de Catherine II, de Joseph I, les bourgeois voient en lui le « réformateur » espéré ; toute la Nation salue en lui l’-homme de famille, probe et affectueux, bien différent de Louis XV. I] manquait a Louis XVI, pour justifier cette popularité, l’intelligence et plus encore la décision. La violence de la Révolution est due, pour une part, a son irrésolution. Les espoirs de réforme s’évanouissent en quelques années. TURGOT (1774-1776) diminue les dépenses et autorise la circulation des grains de province a province, mais doit se retirer devant l’opposition des privilégiés lorsqu’il envisage la création d’assemblées provinciales et nationales. Tel est également le sort de son successeur

Régne de Louis XVI 183 aux Finances, le banquier génevois NECKER (1776-1781) : la jeune reine Marie-Antoinette d'Autriche, peu au courant des affaires de France, et le comte d'ARTOIS, second frére du Roi, dirigent la cabale des privilégiés et obtiennent le renvoi de Necker, aprés la publication d'un « Compte Rendu » qui fait connaitre au public le chiffre des pensions payées a la Cour. La Guerre d'Amérique (1778-1783) contribue a aggraver le déficit. La politique d'emprunts et de dépenses se poursuit,sous le contréle de CALONNE, jusqu'au jour ou, la nation ne prétant plus d'argent, il faut transiger avec elle. Les notables, représentants des trois ordres (Noblesse, Clergé et Tiers-Etat), choisis par le Roi, refusent l'impdét payable par tous les Francais proposé par Calonne (1787); son successeur, BRIENNE, reprend le projet, que le Parlement refuse d'enregistrer. Parlement et Clergé réclamant la convocation des Etats Généraux élus par la Nation, Louis XVI s'incline (aoait 1788); il rappelle Necker et promet la convocation des Etats pour le mois de mai 1789. III. — LOUIS XVI ROI CONSTITUTIONNEL (1789-1792) Les Etats GENERAUX, ASSEMBLEE CONSTITUANTE. La réunion des Etats a lieu le 5 Mai 1789 a Versailles. Le Tiers Etat demande une < constitution » et légalité de tous les Frangais devant l'impét ; le Bas Clergé (curés, vicaires, moines) partage ses vues. Le désaccord entre le Tiers et les Privilégiés (Noblesse et Clergé) éclate dés le début, le Tiers voulant délibérer avec les deux autres ordres, ceux-ci voulant délibérer a part, avec la permission du Roi. Le Tiers, sir de Yappui de la Nation et ferme dans ses revendications, recoit, du 13 au 17 juin, l'adhésion du Bas Clergé. Alors, sur la proposition du chanoine sikyks, le Tiers et ses alliés se déclarent « Assemblée Nationale » (17 juin); le 20 juin, trouvant la salle fermée, ils se transportent dans

184 Révolution 1789-1815 un jeu-de-paume (tennis-court) de la ville ou ils jurent, sur la proposition de sIEYES, de ne pas se séparer avant d'avoir voté une constitution »; le 23, Louis XVI ayant ordonné aux trois ordres de travailler séparément, les députés refusent de quitter la salle et répondent par la bouche du Comte de MIRABEAU qu'ils ne partiront que « devant la puissance des baionnettes ». Louis XVI, a la nouvelle que les troupes ont acclamé les députés, invite les privilégiés a se joindre au Tiers. A trois reprises, Louis XVI revient sur ces concessions et tente de dissoudre l'Assemblée Constituante par la « puissance des baionnettes ». Premiere tentative. Des troupes sont concentrées autour de Paris et le 11 juillet Necker est renvoyé ; le 12 une échauffourée met aux prises des manifestants parisiens avec un régiment ; le 13 le peuple parisien, avec l'appui des Gardes Frangaises, constitue un gouvernement municipal et une garde nationale et le 14 les bandes armées s'emparent de la Bastille. Louis XVI accepte encore le fait accompli: le 15 juillet, a l''Hétel de Ville, La Fayette, commandant la Garde Nationale, intercale le blanc royal entre le bleu et le rouge des banniéres parisiennes : le drapeau tricolore est créé. Le Comte d'Artois, les Condé, et d'autres familles nobles partent pour l'étranger. Dans les campagnes des paysans se portent en armes sur les chateaux et bralent les titres de propriété: c'est la « Grande Peur ». Ce mouvement de panique réagit sur l'Assemblée : les privilégiés, désireux d'éviter la guerre civile, sacrifient leurs droits séculaires; en quelques heures, la nuit du 4 aoat, les priviléges et droits féodaux sont abolis : la révolution sociale est consommée. Deuxiéme tentative. Louis XVI, sous l'influence de la Cour, fait appel 4 la force ; le soir du 1* octobre, au retour de la chasse, des officiers de régiments nouvellement arrivés l'acclament avec enthousiasme. Le bruit

Régne de Louis XVI 185 court bientét a Paris qu'on a foulé aux pieds la cocarde tricolore. Ce racontar pousse a bout une population travaillée par la famine et toujours préte 4 prendre les armes : le 5 octobre, une cohue de sans-travail, de gardes nationaux et de femmes, marche sur Versailles, sans étre arrétée, et pénétre dans les appartements royaux. Louis XVI, vaincu, consent 4 regagner Paris, avec la Reine, leur fils et leur fille. Peu aprés, l'Assemblée le rejoint. Cette capitulation du Roi et de l'Assemblée précipite la Révolution dans les voies de la violence : les Clubs se multiplient ; les plus avancés, forts de l'appui des émeutiers, font la loi en province et surtout a Paris. Louis XVI, dans son Palais des Tuileries, et |'Assemblée, dans sa salle proche du Palais, sont dans leur main. De la deux décisions de nature a engendrer la guerre civile : 1° L'attribution au Roi d'un Veto suspensif (analogue a celui des Lords depuis 1911), qui rend illusoire l'autorité royale. 2° La Constitution Civile du Clergé, qui constitue une église toute gallicane, les évéques et curés étant élus par les laics, l'autorité du Pape étant méconnue. Dés lors s'opére entre l'Eglise et la Révolution une rupture durable. Troisiéme tentative. Louis XVI s'échappe de Paris avec sa sceur, avec la Reine et leurs enfants, suivant le conseil de Mirabeau ; il va rejoindre l'armée de Metz, mais le 21 juin 1791, il est reconnu et arrété 4 Varennesen-Argonne. L'Assemblée le suspend. de ses fonctions et prend en mains le pouvoir exécutif jusqu'a la cloture de ses travaux. En quelques semaines, les Clubs convainquent la population de l'inutilité d'un Roi: le parti républicain est créé, Louis XVI définitivement déconsidéré, ainsi que les royalistes constitutionnels. C'est presque dans Vimpopularité que 1l'Assemblée

186° Révolution 1789-1815 termine ses travaux et promulgue sa _ Constitution (30 septembre 1791). La France en 1791. Cette Constitution explique, par ses principales dispositions, tous les troubles de |'année 1792. Elle force le Roi a prendre des ministres hors du Parlement ; elle donne le pouvoir « législatif » a une seule Chambre élue pour deux ans: le Roi ne peut pas dissoudre la Chambre, et la Chambre ne peut pas imposer sa volonté au Roi. D'autre part elle place a la téte des « départements », ou fractions d'anciennes provinces, des fonctionnaires élus. Le pouvoir central est privé de tout moyen d'action : c'est l'anarchie organisée, conséquence de la journée du 6 octobre 1789. Cette Constitution supposait que le Roi, l'Assemblée et la Nation collaboreraient. Or, le Roi désirait l'abolir, au besoin par la force; l'Assemblée élue en octobre 1792 (La Législative) désirait limiter le pouvoir royal: la majorité se composait de républicains dont les plus remuants représentaient le Sud-Ouest (les Girondins) ; la Nation traitait le Roi et la Reine avec une défiance croissante et les accusait de pactiser avec |'étranger ; en fait Louis XVI correspondait, par l'intermédiaire de ses fréres, avec l'armée des Emigrés réunie a Coblence, et les Emigrés avaient obtenu de l'empereur et du roi de Prusse une trés vague promesse d'intervention. Ces faits, 'plus ou moins connus, étaient exploités par les Clubs de Paris et de province ; les plus avancés s'appelaient « Jacobins » et « Cordeliers », du nom d'anciens couvents ou ils s'étaient établis : l'avocat Danton était le plus fougueux orateur de ces Clubs. Entre le Roi et la Nation, c'est la force qui devait décider. L'ASSEMBLEE LEGISLATIVE. — Le Roi et l'Assemblée entrent en conflit dés le début de la session. Louis XVI, désirant ruiner la Révolution en lui faisant produire les pires résultats, fait nommer 4 la municipalité parisienne des républicains extrémes, dont DANTON. Puis |'Assem

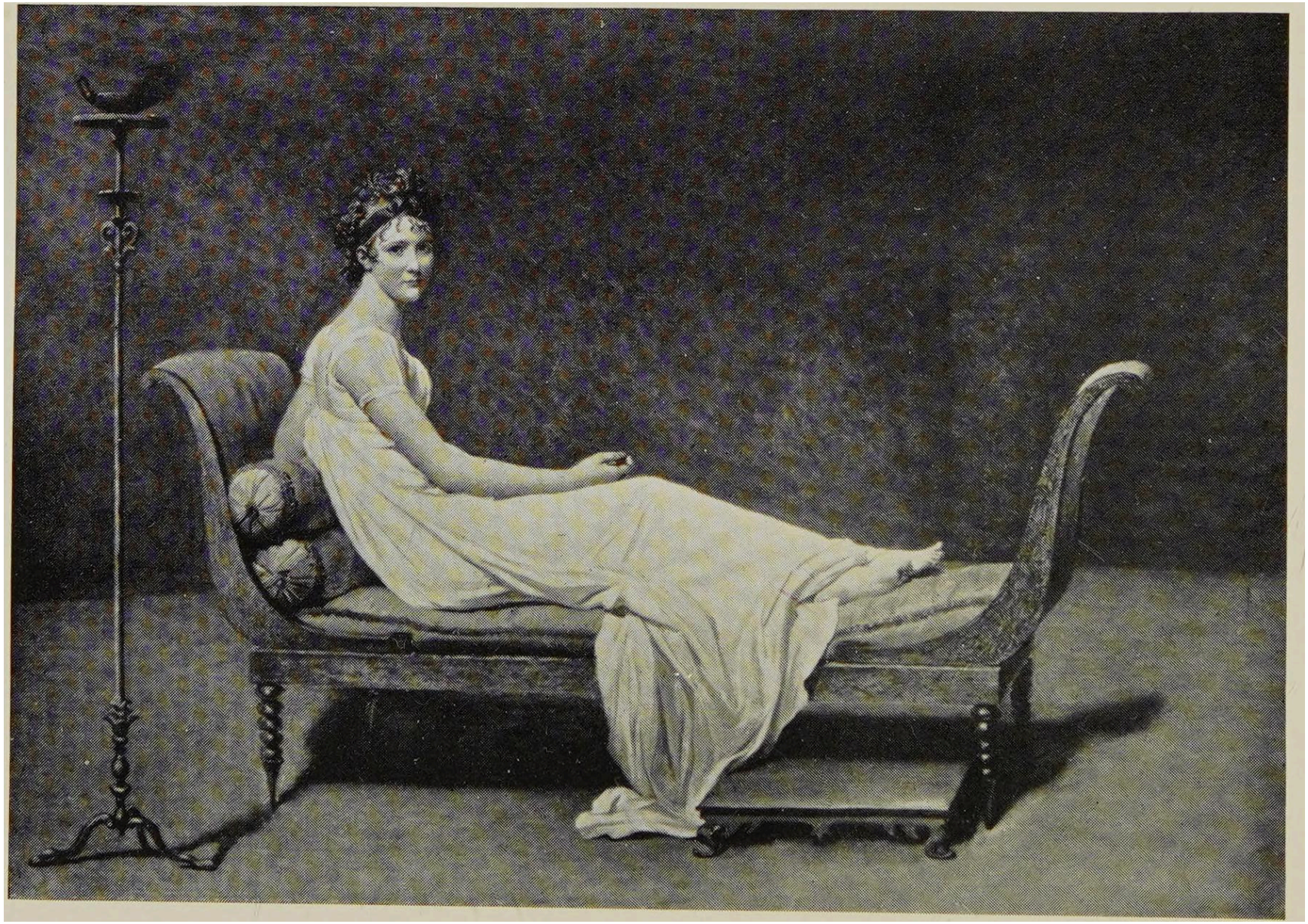
Régne de Louis XVI 187 blée réclame le retour des fréres du Roi et celui des émigrés, et l'acceptation par tous les prétres de la Constitution Civile du Clergé : 4 ces décrets Louis XVI oppose son «veto» (novembre 1791). L'augmentation du nombre des émigrés et la suppression des droits féodaux en Alsace provoquent un conflit avec l'Empereur, puis une guerre. Cette guerre, votée d'enthousiasme le 15 avril 1792, méne Louis XVI 4 sa perte. A la suite d'une offensive francaise en Belgique (avrilmai) l'Assemblée envoie a la frontiére des troupes parisiennes, y compris la Garde royale, puis décréte la formation d'un camp de gardes nationaux de province prés de Paris : Louis XVI répondant par le « veto », les éléments anti-royalistes organisent pour l'anniversaire du Serment du Jeu-de-Paume une manifestation menacante contre le Roi (20 juin). A la nouvelle de l'intervention de la Prusse, |'Assemblée déclare « La Patrie en danger » (voir Wordsworth, Prélude, C. XI) et réunit 4 Paris, malgré Louis XVI, les gardes nationaux des départements: c'est a cette époque que les bataillons de Marseille font connaitre leur air de marche, qui est devenu l'hymne national (juillet 1792). En aoit, les Prussiens pénétrent en Lorraine et leur chef, BRUNSWICK, décréte la peine de mort contre tout habitant « qui oserait se défendre » : immédiatement, les quartiers de Paris réclament la déchéance de Louis XVI: dans la nuit du 9 au 10 aoiit, une nouvelle municipalité,, dirigée par Danton, s'établit de force a l'Hotel de Ville et décide l'attaque du Palais des Tuileries. Louis XVI, jugeant ses troupes insuffisantes, renonce vite a résister et se réfugie dans la salle de l'Assemblée. Les députés suspendent -Louis XVI. La « Commune » de Danton fait incarcérer la famille royale dans l'ancien chateau des Templiers et des milliers de prétres réfractaires et de royalistes dans les prisons de Paris. A la nouvelle de la prise de Verdun, la foule exaspérée massacre en masse les prisonniers (2-5 septembre). Ces massacres de septembre, inspirés en partie par un médecin suisse, MARAT, détachent les Girondins des Jacobins.

188 Révolution 1789-1815 Conformément a la Constitution, un Parlement-Convention est convoqué pour résoudre la question de la succession de Louis XVI (21 septembre). IV. — LA CONVENTION Les Partis. Les élections, faites sous la surveillance des comités jacobins, n'envoient aux Tuileries que des républicains. A gauche siégent les Cordeliers et Jacobins sous le nom de « Montagnards », avec Marat, Danton et Vavocat ROBESPIERRE ; a droite, les Girondins; au centre, des hésitants dédaigneusement appelés « La Plaine » ou « Le Marais ». Les Girondins sont partisans d'un retour rapide au régime légal ; les Montagnards, partisans de lois d'exception et de dictature. Les Girondins représentent la province, pays de grande propriété et de culture; les Montagnards représentent Paris, avec ses gardes nationaux et ses sans-travail toujours préts aux émeutes. DoMINATION DE LA GIRONDE (21 SEPTEMBRE 17922 juin 1793). La Convention se réunit au moment ou la victoire de Valmy, prés de Chalons-sur-Marne, arréte Pavance prussienne, et ot les armées frangaises marchent sur Mayence et sur Bruxelles (septembre-novembre 1792). Ces succés permettent au parti girondin, principalement responsable de la guerre, de prendre le gouvernement. D'accord pour proclamer la République, « une et indivisible », Girondins et Montagnards entrent en conflit a propos du procés de Louis XVI. La mise en accusation de Louis XVI ayant été demandée par les départements, — aprés la découverte d'une correspondance secréte entre la Cour de France et celle d'Autriche, — les Girondins acceptent ; ils essayent cependant de sauver le Roi en proposant «l'appel au peuple »: l'Assemblée, effrayée par les Clubs, refuse. Louis XVI est condamné et exécuté le 21 janvier 1793.

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

auugIdsSadou NOUGAT-AHOIA ANVGVW UVd ALLANIOLNY-aINVW 2quSyos1y 2408Y SVT

Ps OULU NNN eI) Braun p MADAME RECAMIER DAVID un banquier, dont le Salon fut le plus fr éon de Paris sous Napol quenté é femme d’



La Convention 189 Deéconsidérés par leur indulgence, les Girondins perdent le pouvoir apres la défaite des armées. L'occupation de la Belgique, fait de l'Angleterre, sous WILLIAM PITT, Vennemie de la Révolution ; la guerre est déclarée en février 1793, et a l'Angleterre se joignent la Russie, le Portugal, les Etats des Bourbons (Espagne, Naples, Parme) et la Sardaigne. La Belgique et la Rhénanie sont évacuées (mars 1793), au moment ou cent mille paysans de la Vendée (sud de la Bretagne) se soulévent. Les Montagnards demandent une levée de trois cent mille hommes, et la création de directoires révolutionnaires (Comités de Salut Public et de Sireté Générale, avec Tribunal spécial). Les Girondins n'acceptent qu'avec répugnance puis réclament une « enquéte » sur les actes de la Commune : immédiatement la Commune envoie ses canons dans la cour des Tuileries et obtient l'arrestation des Girondins (2 juin). DOMINATION DE LA MONTAGNE (2 JuIN 1793-27 JUILLET 1794). Les Montagnards, pour faire face a la guerre civile et a la guerre étrangére, ont recours a des mesures d'exception : 1° Levée générale, mettant au service de l'armée tous les hommes valides et imposant méme le travail aux femmes et aux enfants ; 2° Envoi de représentants en mission pour assurer lexécution des ordres aux armées et en province; 3° Emprunt forcé d'un milliard (40.000.000 livres) sur les riches. Ces mesures, suggérées principalement par Danton et Robespierre, sont appliquées avec rigueur: sont déférés au Tribunal révolutionnaire, et souvent exécutés a la « guillotine », tous ceux qui sont suspects de désobéissance ou de négligence. Cet « état de siége » dictatorial s'est appelé le « Régime de la Terreur ». Les principales victimes en ont été: la Reine, la Princesse ELISABETH, sceeur du Roi, leur cousin le Duc d'Orléans, l'astronome BAILLY, premier maire de Paris, le chimiste Lavoisier, ancien « fermier général », et Charlotte coRDAy, jeune

190 Révolution 1789-1815 fille d'opinions girondines qui avait assassiné Marat en juillet 1793: Les mesures d'exception réussissent : en janvier 1794, les frontiéres sont dégagées, les révoltes girondines réprimées, et la guerre de Vendée est réduite a une guerre d'embuscade. Les Montagnards se divisent alors: les « Indulgents », avec Danton, veulent atténuer le régime de la Terreur, les « Enragés », avec HEBERT, veulent le renforcer. Les Enragés, au pouvoir, entreprennent de « déchristianiser » la France, en guillotinant les prétres réfractaires, en fermant les églises, en instituant le culte de la Raison, et en remplacant le calendrier traditionnel par un calendrier révolutionnaire. En mars 1794, les enragés sont accusés d'avoir provoqué la famine, et guillotinés ; dix jours aprés, Danton et ses amis, accusés de correspondre avec |'étranger, subissent le méme sort. Ces accusations mensongéres sont l'ceuvre des amis de Robespierre qui veulent pour lui le pouvoir supréme. Ayant laissé guillotiner ses rivaux sans dire un mot, Robespierre devient, pendant quatre mois, le dictateur de la France. I institue le culte de |'Etre Supréme, essai de religion déiste conforme aux idées de Rousseau, puis fait voter une loi permettant de mettre en accusation les députés sans consultation préalable de l'Assemblée. A la fin de juin 1794, la victoire de Fleurus, en Belgique, ouvre aux armées les routes de la Hollande et de l'Allemagne. Montagnards et Modérés, sentant Pinutilité de prolonger une dictature instituée en temps d'invasion, s'unissent contre Robespierre et demandent sa mise en accusation (27 juillet) et son arrestation ; Assemblée, enhardie, fait bloquer par ses troupes VHétel de Ville, siége de la Commune ; le 28 juillet, Robespierre et ses partisans sont exécutés. DOMINATION DE LA PLAINE (27 JUILLET 1794-26 ocTOBRE 1795). Ce « coup d'Etat », dit « du 9 Thermidor », donne le pouvoir aux Modérés. Ceux-ci, en quelques mois, rappellent aux Tuileries les Girondins, suppriment Varmée de la Commune, modifient le Comité de Salut

Le Directoire 191 Public et le Tribunal révolutionnaire, rouvrent les églises et ferment le Club des Jacobins. Ils rédigent une constitution et créent les institutions qui ont survécu a4 leur assemblée (Institut, Ecole Normale, Muséum, Archives, Conservatoire, Arts et Métiers, Bureau des Longitudes). Cette reconstitution du pays coincide avec la conquéte de la Belgique, de la Hollande et de la Rhénanie. Les victoires des armées sont dues, pour une part, au Comité de Salut Public et a l'activité d'un officier du génie, LAZARE CARNOT, <« organisateur de la victoire»; elles sont dues aussi aux deux partages de la Pologne (17931795) qui ont détourné du front francais une partie des forces allemandes et prussiennes et la totalité des forces russes. La Pologne, amie de la France, a aidé a Ja sauver. La derniére année de la Convention (1795) est troublée par les Jacobins, qui deux fois envahissent la salle des séances mais sont repoussés (1% avril-20 mai), puis par les Royalistes. Le fils de Louis XVI étant mort, vraisemblablement, et sa fille ayant été envoyée en Autriche, le Comte de PROVENCE, frére de Louis XVI, prend le nom de Louis xvii. Une descente d'émigrés a Quiberon, en Bretagne, qui échoue (juin-juillet), et une attaque de volontaires armés contre l'Assemblée (5 octobre) — attaque repoussée par l'artillerie d'un jeune général corse, NAPOLEON BONAPARTE, — révélent a la France la force du parti royaliste reconstitué. La Convention se sépare le 26 octobre 1795. V. — LE DIRECTOIRE Le MonbeE POLITIQUE. C'est a un « directoire » de cing membres que la Constitution de 1795 a confié le pouvoir exécutif. Le législatif appartient a deux conseils, les « Anciens » et les « Cing-Cents ». Le droit d'élire les représentants est réservé aux citoyens touchant un revenu foncier de 450 francs. En fait le pouvoir appartient aux propriétaires terriens.

192 Revolution 1789-1815 Les anciens Jacobins, décus de cette constitution, se révoltent deux fois sans succés (1796-1797). Les Royalistes attendent la majorité aux élections de 1798. Le Directoire, loin de dominer les généraux, comme la Convention, recherche leur appui : PICHEGRU, conquérant de la Hollande, est dévoué a Louis XVIII; mais la République peut compter sur HOCHE et MARCEAU, vainqueurs des Vendéens, et sur Bonaparte. Période des succes. La Prusse, la MHollande et l'Espagne ayant signé la paix (1795), il s'agit d'abattre lAutriche ; Hoche et Marceau l'attaquent par le Rhin et l'Allemagne, Bonaparte par l'Italie. En avril 1797, Bonaparte arrive a cent kilométres de Vienne et, sans en référer au gouvernement, signe des préliminaires de paix, ratifiés six mois aprés a Campo-Formio. L'Empereur donne a la France la rive gauche du Rhin; en retour, il recoit les Etats de la République de Venise, coupable d'avoir violé la neutralité (V. Wordsworth : On the fall of the Venitian Republic). Période des difficultés. Le Directoire attaque directement l'Angleterre en Irlande, ot l'expédition d'HUMBERT échoue, et indirectement en Egypte pour couper la route de terre des Indes; l'expédition d'Egypte est confiée a Bonaparte, devenu dangereux par son indépendance. Cependant la dette publique s'alourdit tellement que le Directoire en annule les deux tiers (Tiers Consolidé, 1797). Les élections de 1798 aménent aux Tuileries des partisans de Louis XVIII: le Directoire charge alors le général AUGEREAU, de l'armée d'Italie, d'expulser les royalistes, qui sont déportés, et annule les élections. (Coup d'Etat du 18 Fructidor, 4 septembre 1798). Période des revers. La politique impérialiste du Directoire provoque une nouvelle guerre. La Lombardie est devenue «République Cisalpine», la Hollande « République Batave », Naples « République Parthéno

La Dictature militaire 193 péenne »; le Pape, arrété a la suite du meurtre d'un— général frangais, est emprisonné et ses Etats deviennent « République Romaine ». Profitant de la dispersion des forces frangaises, l'Autriche attaque brusquement ; les armées évacuent la Hollande et I'Italie; les Russes, entrant en action, envahissent la Suisse, of MASSENA les arréte, a Zurich (septembre 1799). Le coup d'Etat. — La fin d'un gouvernement incapable est souhaitée par la Nation, par l'armée et par le plus actif des directeurs, Siéyés. La popularité de Bonaparte décide Siéyés a le rappeler d'Egypte. Rentré a Paris au milieu des acclamations, Bonaparte fait transférer les Conseils a Saint-Cloud, sous prétexte d'un complot découvert a Paris contre leur sécurité; le 10 novembre, les grenadiers expulsent les députés de leur salle de séance (coup d'Etat du 18 Brumaire). VI. — LA DICTATURE MILITAIRE Le ConsutatT. Le gouvernement et les partis: — Mettre fin a l'anarchie par la dictature militaire, tel est le but de Napoléon Bonaparte. La Constitution qu'il promulgue au bout d'un mois rétablit le pouvoir personnel ; l'initiative des lois appartient au Premier Consul; le corps législatif doit les voter en silence : le Sénat conservateur les examine au point de vue constitutionnel. Les élections sont modifiées : les citoyens élisent des candidats entre lesquels le gouvernement choisit. Les Jacobins n'osent pas résister. Les Royalistes, bien traités d'abord par le Premier Consul, qui restitue aux émigrés rentrés ceux de leurs biens qui ne sont pas vendus, pactisent avec lui: Louis XVIII lui écrit. Mais Bonaparte refuse de jouer le réle de Monk et se sépare des Royalistes ; deux fois (1800-1804) ceux-ci tentent de le faire assassiner.

194, Révolution 1789-1815 La Paix : les Institutions. En deux campagnes (1800), la guerre est terminée. La Russie cesse de combattre; |'Autriche signe a Lunéville (1801) une paix qui modifie légérement celle de 1797; enfin l'Angleterre signe la paix d'Amiens (1802). Bonaparte achéve la réorganisation de la France. Avec le Pape, rentré a Rome en 1799, il signe un concordat qui donne au gouvernement le droit de nommer les évéques et les curés, tous payés par |'Etat (1801). Avec une commission de juristes il élabore le Code Civil qui régit toujours la France et consacre plusieurs principes qui n'étaient pas garantis légalement sous Vancien régime (liberté individuelle, égalité des droits civiques, propriété). La Banque de France et la Légion d@honneur sont également des institutions du Consulat. Le Sénat nomme Bonaparte « Consul 4 vie » en 1802. Rupture de la paix d'Amiens; ses conséquences. Pour plusieurs raisons, — dont les principales sont le protectionnisme frangais et lVopposition des Anglais a toute occupation de la Belgique, — la paix d'Amiens est rompue au bout d'un an (1803). Certains royalistes mettent a profit le mécontentement provoqué par cette rupture, pour attenter a la vie du Premier Consul. En mars 1804, la police découvre un vaste complot ot sont impliqués deux généraux, Pichegru et Moreau, et un noble émigré, POLIGNAC, fils de courtisans célébres sous Louis XVI. Les principaux conspirateurs sont condamnés ; pour terroriser définitivement les Royalistes, Bonaparte fait arréter par des cavaliers frangais, en territoire allemand, le duc d'ENCHIEN, fils du Prince de CONDE, qui dirigeait l'armée des émigrés : le jeune prince, transféré 4 Vincennes, est fusillé aprés un court interrogatoire (27 mars 1804). Quelques semaines aprés, le Sénat proclame Napoléon Bonaparte empereur des Frangais, avec transmission héréditaire du titre dans sa famille. L'emprre. La Monarchie. Le droit donné au Sénat

La Dictature militaire 195 de prendre des décrets ayant force de loi (sénatus-consultes), équivaut au rétablissement du pouvoir absolu, le Sénat ayant été nommé par les Consuls et recrutant lui-méme ses nouveaux membres. Napoléon obtient d'étre couronné par le Pape PIE vil, dans la Cathédrale de Paris; sa femme JOSEPHINE, veuve du général BEAUHARNAIS, exécuté sous la Convention, regoit le titre d'impératrice; en 1803; Napoléon divorce et épouse MARIELOUISE, fille de l'empereur d'Autriche (1810); leur fils s'appelle Roi de Rome (1811-1832). Napoléon crée une noblesse impériale : princes, ducs, comtes, barons : les nouveaux titres sont donnés aux fonctionnaires et sénateurs aussi bien qu'aux officiers ; les généraux du Consulat deviennent maréchaux de |'Empire. Le Clergé est soumis a l'empereur, depuis le Concordat de 1801, et invité a entretenir parmi les fidéles l'esprit d'obéissance. En 1806 et 1808 des sénatus-consultes et des lois organisent l'enseignement (primaire, secondaire, supérieur), sous le contréle de |'Etat ; les instituteurs nommés par les sous-préfets, les Fréres des Ecoles chrétiennes surveillés par les évéques, les professeurs des Facultés et ceux des Lycées et Colléges sont tous également soumis a l'empereur ; ces lois établissent d'ailleurs le monopole de l'Etat pour les enseignements secondaire et supérieur. Par le Clergé, l'Armée, |'Université, l'administration et la censure de la presse, Napoléon est le maitre absolu de la France, plus redouté que Louis XIV ne I'a été. Tout cet édifice a croulé, le jour ou la force militaire a cédé: et la force militaire a cédé sous les coups de Angleterre. Guerre contre l'Angleterre. Napoléon attaque 1'Angleterre de front et prépare une «descente» dans le Kent et le Sussex; la bataille de Trafalgar (21 octobre 1805) et la conclusion d'une alliance anglo-austro-russe forcent Napoléon a quitter le Pas-de-Calais: il défait les Autrichiens en Baviére (Ulm, novembre 1805) et en Autriche, avec leurs alliés russes (Austerlitz, 2 décembre 1805); a la paix de Presbourg (décembre 1805) il retire

196 Révolution 1789-1815 a l'Autriche Venise et le Tyrol; il fonde la Confédération du Rhin et contraint |'Empereur a renoncer au titre d'empereur d'Allemagne. La Prusse, ayant remplacé l'Autriche, en 1806, dans la coalition, est vaincue a Jéna (14 octobre 1806); Napoléon transporte ensuite la guerre en Russie; sa victoire a Friedland, sur le Niémen (14 juin 1807), est bientét suivie de la paix de Tilsitt et de la conclusion d'une alliance franco-russe (26 juin). Blocus continental. L'alliance franco-russe est destinée a isoler l'Angleterre du continent : Napoléon déclare les Iles Britanniques «en état de blocus » et interdit a tout citoyen francais ou allié de commercer avec elles. La nécessité de fermer les ports européens aux produits anglais force Napoléon a annexer a l'empire tous les Etats qui se refusent a appliquer le blocus. C'est ce qui explique les conquétes du Portugal et de l'Espagne (1807-1808), l'annexion de Naples (1806) et de la Hollande (1810), et la rupture avec le Pape (1809). La crise commerciale et la cherté de la vie, dues au blocus, détachent de Napoléon les industriels et commercants; l'annexion des Etats Pontificaux, l'arrestation et lemprisonnement du Pape détachent de lui les catholiques. En trois ans l'empereur perd sa popularité. Les revers. Les conséquences militaires du blocus sont également funestes. Ce sont: d'abord une guerre pénible contre l'Espagne et le Portugal, compliquée par le débarquement des Anglais, sous WELLINGTON, en 1809; une nouvelle guerre contre |'Autriche, vaincue difficilement a Wagram (6 juillet 1809); enfin, aprés de longues et vaines négociations avec le tsar ALEXANDRE, la guerre de Russie, avec la victoire de Moskowa, l'occupation de Moscou (septembre 1812) et la retraite désastreuse a l'automne de 1812. Dés lors Napoléon est vaincu; vaincu en Saxe (1813)) et en France (1814). Le 30 mars 1814 Paris capitule; le 6 avril, 4 Fontainebleau, Napoléon, abandonné par une partie de ses troupes, abdique en faveur de son fils; mais le Sénat, jusqu'alors ser

La Dictature militaire 197 vilement soumis, prend en mains le gouvernement, déclare Napoléon déchu du tréne et, sur les conseils du tsar Alexandre et du ministre TALLEYRAND, annonce que le peuple francais appelle au tréne LOUIS-STANISLASXAVIER, Comte de Provence (LOUIS XVIII). La premiére restauration. Louis XVIII, qui avait quitté Paris le 20 juin 1791, y rentre le 3 mai 1814. Les Frangais, las de la guerre et séparés de I'Ancien Régime par vingt-cing années mouvementées, acceptent facilement le retour des Bourbons ; ils l'acceptent d'autant mieux que les alliés, et principalement le Tsar et le Duc de Wellington, l'ont invité 4 accorder a la France une Constitution (la Charte). Onze mois aprés, Napoléon, ayant quitté l'ile d'Elbe ou les alliés l'avaient rélégué, est acclamé sur son parcours de la Méditerranée a Paris (1°-20 mars). Ce revirement de l'opinion publique est di aux fautes commises par les Bourbons et leur Cour : menaces a l'égard des acquéreurs de «biens nationaux », qui inquiétent les paysans; mise a la retraite d'officiers impériaux et avancement donné a des officiers émigrés, qui exaspérent |'armée. Le second régne de Napoléon dure cent jours environ (20 mars-22 juin). Les Cent jours. Les alliés mettent Napoléon « hors la loi» et refusent de traiter avec lui. La journée du 18 juin 1815 (Waterloo) décide de son sort. Le 22 juin il abdique ; le 15 juillet, aprés avoir vainement essayé de s'embarquer pour les Etats-Unis, il se confie au gouvernement anglais, «comme Thémistocle », écrit-il dans sa lettre au Régent. Le gouvernement anglais l'envoie a Sainte-Héléne ou il meurt le 5 mai 1821, agé de cinquante-deux ans. Napoléon avait abdiqué de nouveau en faveur de son fils, mais de nouveau cette stipulation fut ignorée. Son fils, 4gé de quatre ans, vivait a Vienne sous le nom de « Duc de REICHSTADT »; il y mourut de tuberculose a vingt et un ans (1832) : Marie-Louise, nommée Duchesse

198 Revolution 1789-1815 de Parme, avait protesté, comme les autres souverains, contre le retour de Napoléon en France. Le ministre de la Police, FoUcHE, dirige un gouvernement provisoire comme Talleyrand l'année précédente. Le 8 juillet au soir Louis XVIII rentre a Paris: le drapeau blanc, antérieur au 15 juillet 1789, et symbole de la royauté non-constitutionnelle, redevient drapeau national jusqu'en 1830. Les traités de 1815. Le traité de Paris du 30 mai 1814 laissait 4 la France ses frontiéres de 1792, avec quelques agrandissements dans le Nord-Est et en Savoie. Quelques mois aprés, s'ouvrait a Vienne le Congrés destiné a remanier la carte de l'Europe, comme avait fait celui de Westphalie en 1648. Le représentant de Louis XVIII n'y fut admis que par charité ; mais au bout de quelques semaines il devenait l'arbitre de la situation; le Tsar voulait prendre toute la Pologne, le roi de Prusse toute la Saxe; l'Autriche et l'Angleterre protestaient : le 3 janvier 1815, la France, l'Angleterre et |'Autriche salliaient et imposaient silence a la Prusse et a la Russie. Le diplomate qui avait rendu a la France écrasée son prestige était le prince de TALLEYRAND, ancien évéque, ancien ambassadeur de Louis XVI et de la Convention, ministre du Directoire puis du Premier Consul, négociateur du Concordat — et relevé de ses veeux par le Pape a cette occasion, — ministre de Napoléon qui négocia avec Alexandre contre lui dés qu'il eut prévu les conséquences du Blocus Continental, et chef du gouvernement provisoire de 1814. L'ceuvre de Talleyrand fut en partie compromise par le retour de Napoléon. Le second traité de Paris (20 novembre 1815) privait la France de la Savoie, de la basse vallée de la Sarre et de plusieurs places fortes du Nord, et la soumettait a occupation militaire pendant trois ans au moins. Le Congrés avait d'ailleurs annexé la Belgique a la Hollande et partagé les provinces rhénanes entre la Baviére et la Prusse; or, dés juillet 1815, la Prusse réclamait l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, et

La civilisation a époque révolutionnaire 199 Wellington avait di opposer un refus brutal a ces réclamations : les traités de 1815, constituant la Prusse Rhénane, créaient une menace permanente contre la France. Ils préparaient d'ailleurs des troubles en Belgique et en Pologne. VII. — LA CIVILISATION A L°EPOQUE REVOLUTIONNAIRE La SociETE. La Révolution, due 4 des causes surtout sociales, a eu des résultats sociaux durables. Dés le 4 aoit 1789, l'Assemblée Constituante supprimait les priviléges féodaux et créait l'égalité des Francais devant l'impdt. La seule différence qui subsistait entre eux était celle de la fortune. Cette différence méme s'atténuait. Dés novembre 1789, les immenses biens du Clergé étaient mis, par lui-méme, a la disposition de la Nation, a charge par celle-ci de subvenir aux frais du culte; les biens étaient vendus en détail. En 1791 VAssemblée Législative décrétait la confiscation et la vente des biens des Emigrés, si ceux-ci ne rentraient pas avant le 1 janvier 1792: l'exécution de ces décrets, un moment retardée par le veto royal, amena en 1793 et 1794 le morcellement des propriétés : parcs, prairies, champs, foréts, furent « lotis » et achetés souvent par d'anciens fermiers; plusieurs chateaux furent démolis, pour permettre le lotissement. Napoléon ne rendit aux Emigrés que ceux de leurs biens qui n'avaient pas été vendus, et en méme temps confirma aux nouveaux acquéreurs la propriété de leurs biens nouveaux. En quelques années la France était devenue ce qu'elle est aujourd'hui, un pays de petite propriété. En politique, les petits propriétaires issus de la Révolution ont été hostiles 4 tous ceux qui tentaient de reconstituer clandestinement l'ancien régime, et a tous ceux qui voulaient bouleverser le régime de la propriété : ils ont été fonciérement libéraux, et sincérement opposés

200 Révolution 1789-1815 au socialisme. Toute la politique intérieure de la France au XIx® siécle s'explique par les appréhensions des petits et moyens propriétaires. Les «trois ordres » de la Nation, sans se fondre, ont eu une existence différente de ce qu'elle était ayant 1791. Le Clergé ne possédait plus de vastes domaines et ne percevait plus la dime. De 1792 a 1801 sa vie fut des plus misérables : les rares prétres qui avaient accepté la Constitution Civile de 1790 avaient perdu la confiance des fidéles ; les autres, surnommés « réfractaires » ou « insermentés », avaient été emprisonnés, ou exilés, ou contraints de se cacher dans des endroits connus seulement de quelques fidéles. En 1795, la Convention avait rendu aux catholiques la liberté du culte, mais le Directoire, deux ans aprés, proscrivait de nouveau les « réfractaires ». Le Clergé concordataire de 1801 n'était plus « féodal » comme celui du siécle précédent : les grandes abbayes avaient disparu, les évéques vivaient moins luxueusement et demeuraient obligatoirement dans leurs diocéses, comme les préfets dans leurs départements : ils étaient « fonctionnaires », payés par I'Etat ; fonctionnaires aussi les curés ; avant la Révolution le curé du village était un enfant du pays, « institué» par le seigneur, avec l'agrément de l'évéque ; aprés 1801 le curé n'était qu'un agent de l'Etat, susceptible d'étre déplacé par le ministre des Cultes. L'autorité du Clergé était diminuée de toutes facons, principalement par l'égalité civique accordée aux catholiques, aux protestants et aux juifs, par l'institution de I' « Etat Civil » laique, qui rendait le mariage a la mairie obligatoire préalablement a tout mariage religieux, enfin par le divorce, établi en France de 1792 a 1816. La Noblesse avait été décimée par la Révolution. Beaucoup de familles avaient émigré; celles qui étaient restées avaient perdu plusieurs de leurs membres sur Véchafaud. Quelques-unes rentrérent en 1802. La Noblesse n'avait plus aucune prérogative. La Cour avait disparu au 10 aoait 1792, et la cour de Napoléon, peuplée de

La civilisation a lépoque révolutionnaire 201 creatures de |’Empereur, n’avait rien de commun avec celle des Bourbons. : Le Tiers-Etat avait conquis l’égalité politique pour laquelle il avait combatiu. La vie nationale se ressentait des événements. Tout ce qui était plaisir et fantaisie disparut de 1792 a 1795, sous l’influence de la guerre étrangére et de la guerre civile, de la misére inévitable et de la dictature jacobine. Il y eut un réveil tumultueux de la vie sous le Directoire, et a l’heure ot le gouvernement proclamait la banqueroute partielle (annulation des 2/3 de la dette publique), et ou nombre de rentiers étaient ruinés, certains enrichis de la guerre menaient un train fastueux : c’était le temps des « Incroyables » et des « Merveilleuses », comme on appelait alors les élégants et les élégantes. Puis, sous l’Empire, l’exemple de l’économie donné par Napoléon, la prolongation des guerres, et surtout les privations imposées par le blocus continental, ramenérent le public peu a peu a la vie simple. Ces tristes années de troubles et de guerres ne furent perdues ni pour l’art, ni pour la littérature, ni surtout pour les sciences. Sciences. La science prend une tournure résolument pratique : la question des munitions pour les armées, républicaines et impériales, s’est posée avec acuité. I] fallait de l’acier pour les canons, l|’Angleterre n’en exportant plus: les manufactures frangaises en fabriquérent sous la direction de FouRCROY. Pareillement BERTHOLLET dirigea les fabrications des poudres. Fourcroy enseigna les procédés a employer pour retirer le salpétre des murs de cave. I] fallait aux armées des moyens de communication rapides : CHAPPE invente le télégraphe optique, chaine de signaux placés sur les collines et transmettant les messages a distance. Tous les savants de la Révolution ont travaillé pour la défense nationale. Plusieurs d’entre eux font figure de héros : Gay-Lussac monte en ballon jusqu’a sept mille métres d’altitude, pour faire des observations ; Monge et Ber

 thollet accompagnent Bonaparte en Egypte ; Arago, en pleine guerre, fait des observations en Espagne et passe trois années comme prisonnier des Espagnols et ensuite des pirates algériens. Les principaux chimistes sont BERTHOLLET (17481822) qui étudie le chlore et les colorants, GAY-LUSSAC (1778-1830) qui découvre le bore et le cyanogéne. Le plus grand physicien, éléve de |'Ecole Polytechnique a dix-sept ans, membre de |'Académie des Sciences a vingttrois ans, est ARAGO (1786-1853) qui a expliqué la propagation de la lumiére par la théorie des « ondes », et qui a étudié le magnétisme. Les mathématiques sont représentées par des savants déja célébres avant la Révolution : LAPLACE (1749-1827) et MONGE (1746-1818); c'est de 1798 a 1825 que parut la « Mécanique Céleste » de Laplace, tentative d'explication de l'univers. Monge a créé la géométrie descriptive. CUVIER (1768-1832) est le créateur de la paléontologie. Il a commencé par la géologie ; puis, passant de Vétude des terrains a celle des fossiles, il a formulé la théorie de la « corrélation des formes » : un rapport invariable existant entre une partie du squelette et toutes les autres, il suffit de retrouver un os ou une dent pour reconstituer le corps d'un animal ; Cuvier a fait aussi Phistoire de la Terre dans son « Discours sur les Révolutions du Globe» (1813). L'Inpustri£. L'industrie francaise a surtout di son éclat 4 Napoléon. La guerre franco-anglaise et le blocus ont forcé les producteurs du Continent a tirer du sol européen ce que les colonies anglaises fournissaient précédemment. Les principales inventions de l'époque sont : Véclairage au gaz, di a LEBON (1799), expérimenté d'abord en Angleterre, la fabrication du sucre de betterave, la filature mécanique du lin, la filature du coton, le métier a tisser la soie et les toiles peintes. Lille et Lyon étaient les deux grands centres industriels de la France sous |'Empire.

La civilisation 4 lépoque révolutionnaire 203 Lettres. Avec l'Empire meurt le classicisme et apparaissent des tendances nouvelles. Le seul grand parmi les derniers classiques est ANDRE CHENIER (1762-1794), né a Constantinople, fils d'un consul de France et d'une dame grecque, arrété comme suspect pour avoir critiqué certains actes de la Convention, et guillotiné deux jours avant la mort de Robespierre (25 juillet 1794). Chénier a choisi surtout des sujets antiques (Elégies-Idylles); ses idées morales et littéraires, idées du xvi siécle, ont été exprimées dans ses Epitres, ses idées politiques dans ses Jambes, il méditait des innovations, non dans la forme de la poésie, mais dans le fond: « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques». La mort l'empécha de mettre a exécution ses projets. (Voir p. 210.) Les initiateurs de la littérature nouvelle ont été deux prosateurs : CHATEAUBRIAND et Madame DE STAEL. FRANGOIS-RENE, Vicomte de CHATEAUBRIAND (17681848), né a Saint-Malo, officier dans l'armée de Louis XVI, émigré en Amérique, volontaire dans l'armée des Emigrés en 1792, réfugié ensuite 4 Londres, commence a écrire en exil ; rentré en France sous le Consulat, il publie, a l'époque du Concordat, le Génie du Christianisme (1802); trois ans aprés, un roman, René ; en 1809, Les Martyrs, récit de l'antiquité chrétienne. Pour composer Les Martyrs il avait visité, un peu avant BYRON, la Palestine, la Syrie, la Gréce et l'Egypte : ses notes de voyage ont paru sous le titre d'Jtinéraire de Paris a Jérusalem (1811). A partir de 1814 Chateaubriand appartient définitivement a la politique. Avec lui apparait dans la littérature le « pittoresque »: formes, couleurs, tout ce qui frappe les sens et l'imagination, est noté avec une exactitude et une volupté que n'avaient connues ni Rousseau, ni Bernardin de SaintPierre: le « décor» est de premiére importance pour Chateaubriand. Comme penseur, Chateaubriand manque d'originalité : il a toutefois exercé une influence sur la jeune génération du xix° siécle, en lui donnant la curio

 sité des choses religieuses et historiques ; il a mis aussi a la mode la tristesse sans cause, la mélancolie inexpliquée, le regret d'ambitions chimériques, tous sentiments provenant d'un orgueil profond (comme chez Byron), tout ce qu'on appelle « vague a l'Aéme», ou «mal du siécle ». (Voir p. 211.) GERMAINE NECKER, baronne de sTAEL (1766-1817), est, au contraire de Chateaubriand, plutét philosophe qu'artiste. Fille de Necker, de bonne heure initiée par lui aux questions politiques, elle débute dans la littérature par des Lettres sur J.-J. Rousseau ; elle épouse l'ambassadeur de Suéde et ne quitte Paris qu'aprés le 10 aout 1792, pour y revenir en 1795. Son salon devient le rendez-vous des théoriciens du libéralisme. En 1801 elle publie De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, essai sur les mceurs des différentes nations telles que la littérature les dépeint ; Pidée du progrés, ou « perfectibilité », comme on disait alors, est l'idée maitresse de son livre. Exilée par Napoléon en raison de son libéralisme hardi, elle voyage successivement en Allemagne, en Suisse et en Italie ; ces voyages lui inspirent deux romans sentimentaux, Delphine et Corinne, et le plus fameux de ses ouvrages, De [Allemagne. L'Allemagne de M™ de Staél est une Allemagne sentimentale, religieuse, artistique, plus contemplative qu'active, qui semble avoir existé a la fin du xvul® siécle ; jusqu'en 1870 les Frangais ont vu |Allemagne avec les yeux de M™ de Staél, longtemps apres que l'Allemagne se fut dépouillée de son romantisme. La carriére littéraire de M™* de Staél s'arréte a la Restauration, comme celle de Chateaubriand. Femme du xvu° siécle et enthousiaste des principes révolutionnaires, elle affirme sa foi dans la « perfectibilité » des hommes et dans la puissance du raisonnement ; elle est attachée a la liberté : liberté de pensée, liberté de parole, liberté d'association. Femme du xviii' siécle finissant, elle tient de Rousseau le sentimentalisme et la religiosité: elle a particuliérement insisté

La civilisation a lépoque révolutionnaire 205 sur le réle du «sentiment» dans la vie des hommes et des sociétés. (Voir p. 219.) Le romantisme procéde immédiatement de Chateaubriand et de M™* de Staél. Arts. L'art, au temps de la Révolution, est essentiellement classique, sous l'influence directe de |'Antiquité. L'architecture, peu encouragée par la Révolution, ne revit que sous Napoléon. C'est de son régne que datent les deux arcs de triomphe de Paris, l'un devant les Tuileries, dans la Cour du Carrousel, ceuvre de PERCIER et FONTAINE, l'autre sur la Place de l'Etoile, ceuvre de CHALGRIN; les deux colonnes monumentales, a Paris celle de la Place Vendéme, 4 Boulogne celle de la Grande Armée; le Temple de la Gloire (église de la Madeleine), la Bourse de Paris et le Palais du Quai d'Orsay (Affaires Etrangéres). La peinture est le grand art de l'époque. Les principaux représentants en sont DAVID, GROS et PRUDHON. Déja remarqué au Salon de 1785, illustre sous la Révolution, comme peintre et comme membre de la Convention, ami de Robespierre, puis de Bonaparte, David a été sous la Révolution et |'Empire ce qu'a été Lebrun sous Louis XIV. IJ] a traité des sujets antiques (les Horaces, la Mort de Socrate) et des sujets contemporains (Le serment du Jeu-de-Paume, Bonaparte au Mont SaintBernard, le Cowronnement de 'Empereur). Sa peinture est classique par la pureté du dessin et l'harmonie des couleurs, réaliste aussi par l'exactitude dans la reproduction du décor; elle. semble aujourd'hui théatrale, tant les gestes des personnages sont forcés. Gros, éléve de David, a cherché la plupart de ses sujets dans Vhistoire du Consulat. Prudhon est surtout connu par - un tableau symbolique et un peu prétentieux : La Justice poursuivant le Crime. La sculpture tient une place réduite dans l'art de P'époque. La musique, comme la peinture, traite également des sujets antiques et des sujets contemporains. MEHUL

206 Révolution 1789-1815 (1763-1817) a composé pour la Révolution plusieurs chants, dont le Chant du Départ, aussi populaire que ja Marseillaise, et plusieurs opéras, dont le meilleur, Joseph, est devenu classique, par sa pureté mélodique et sa gravité religieuse. VIII. — LA FRANCE ET L'ANGLETERRE Les relations intellectuelles entre la France et |'Angleterre n'ont pas été interrompues, malgré l'état de guerre. Les émigrés francais ont formé le trait d'union entre les deux pays. C'est en Angleterre que Chateaubriand s'est réfugié aprés sa bréve campagne dans l'armée des Emigrés ; établi a Londres, de 1793 a 1800, il a écrit VEssai sur les Révolutions, et il a préparé deux ouvrages publiés plus tard, l'Essai sur la Littérature anglaise, et PEssai sur Milton. M™* de Staél a connu |'Angleterre par sa langue et ses écrivains, son essai De la Littérature est en grande partie inspirée par ses lectures anglaises. La Révolution francaise n'a pas été immédiatement impopulaire en Angleterre. I] est vrai que les Réflexions de BURKE ont été rédigées en 1790, dans un sursaut d'indignation provoquée par Jlémeute du 6 octobre 1789. La haine de la Révolution a rendu Burke presque prophéte: deux ans avant la Législative, il prédisait le désarroi financier, l'anarchie gouvernementale, la guerre civile, et méme la dictature militaire qui n'est apparue qu'en 1799, Sa critique de la politique révolutionnaire est aussi juste que son apologie de Ancien Régime est erronée. Les Anglais ne se sont rangés a l'avis de Burke que vers la fin de 1792, aprés les premiéres conquétes des armées de la Convention, surtout aprés l'occupation de la Belgique. Toutefois, méme en 1793 et. 1794, la Révolution gardait des partisans en Angleterre. THOMAS PAINE (1737-1809), publiciste au Foreign Office, est jugé

La civilisation a l'époque révolutionnaire 207 par le King’s Bench (1791) pour les tendances jacobines de ses articles ; émigré en France, il est élu 4 la Convention par le département du Pas-de-Calais, et siége aux Tuileries jusqu’a son départ pour les Etats-Unis en 1795. Le chimiste PRIESTLEY (1733-1804) réfute Burke, recoit de la Convention le titre de « citoyen frangais » et de « député honoraire »; le pillage de sa maison a Birmingham et son expulsion du collége non-conformiste de Hackney |’obligent 4 se réfugier a Philadelphie ou il meurt. Les trois poétes de la « Lake-School » ont été un moment d’ardents révolutionnaires. SOUTHEY a exprimé des sentiments républicains dans le drame de Wat Tyler qui le fit exiler au Portugal. COLERIDGE a consacré a la Révolution plusieurs poémes (Coalition, Fire, Famine and Slaughter, Sonnets); le réve social de Coleridge et de Southey, réve d’une société fondée sur l’égalité absolue (pantisocracy) est un réve révolutionnaire a la maniére de J.-J. Rousseau. Quant a WORDSWORTH, il a séjourné en France a deux reprises, — en 1790 au moment ow la premiére assemblée élaborait la Constitution qu’elle avait juré de donner au pays — et de novembre 1791 a décembre 1792: il a pu voir les débuts de la guerre contre |’Autriche, les enrélements volontaires 4 la proclamation de la « Patrie en danger », les premiéres victoires de 1792 (Valmy en septembre, Jemmapes en novembre); son amitié pour un officier républicain, Beaupuy, et ses relations avec les Vallon, famille royaliste, lui ont permis de suivre les événements avec une curiosité éclairée et sympathique ; le XI° chant du «Prélude» est concluant a cet égard; seules de graves raisons de famille l’ont forcé a regagner |’Angleterre ; mais l’amour de la France w’était pas mort: la chute de Robespierre (juillet 1794) a excité chez lui et chez Coleridge une véritable allégresse. C’est seulement en 1795 et 1796, lorsque l’esprit de conquéte a animé la Révolution, que Wordsworth, Coleridge et Southey ont renié leur enthousiasme primitif: Coleridge l’a désavoué expressément dans Recantation. La France était redevenue l’ennemie.

208 Révolution 1789-1815 Toute sympathie pour la Révolution n'était pas morte. FOX, premier ministre en 1806, entamait des pourparlers avec Napoléon; en France Talleyrand conseillait une alliance franco-anglaise. En 1819, lors de l'élévation des droits sur les blés d'importation, les ouvriers anglais protestérent violemment et allérent jusqu'a arborer le drapeau tricolore, souvenir et symbole d'émancipation sociale. LA FRANCE EN 1815 Napoléon était renversé: les Bourbons semblaient revenus définitivement ; toutefois l'ceuvre de la Révolution subsistait dans ses parties principales : Code Civil, organisation, administration, Parlement ; Louis XVIII avait appris a@ ses dépens, de mars a juin 1815, qwil devait compter avec un état d'esprit inconnu en 1789.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DE LA PERIODE REVOLUTIONNAIRE LA FIN DU CLASSICISME ANDRE CHENIER.

Chénier et sa Muse. Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage, Et ses pieds innocents ne se poseront pas Ou la cendre des morts gémirait sous ses pas, Elle palit d'entendre et le cri des batailles, Et les assauts tonnants qui frappent les murailles ; Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain Souillerait la blancheur de sa robe de lin. Bucoliques, XLVIII. Nymphe tendre et vermeille, 6 jeune poésie ! Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie ? Quelles fleurs, prés d'une onde ou s'égarent tes pas, Se courbent mollement sous tes pieds délicats ? Ou te faut-il chercher ? Vois la saison nouvelle ! Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle ! L/hirondelle a chanté, Zéphire est de retour : Il revient en dansant ; il raméne |'Amour ; L'ombre, les prés, les fleurs, c'est sa douce famille, Et Jupiter se plait 4 contempler sa fille, Cette terre ou partout, sous tes doigts gracieux, S'empressent de germer des vers mélodieux. Le fleuve qui s'étend dans les vallons humides Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides. Des vers, s'ouvrant en foule aux regards du soleil, Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil,

 Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes, Lancent des vers brillants dans le fond des abimes. Bucoliques, XLVIII. Derniers vers d'André Chénier. lambes. Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre Animent la fin d'un beau jour, Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre. Peut-étre est-ce bient6t mon tour. Peut-étre, avant que l'heure en cercle promenée Ait posé sur l'émail brillant, Dans les soixante pas ou sa course est bornée, Son pied sonore et vigilant, Le sommeil du tombeau pressera ma paupiére. Avant que de ces deux moitiés Ce vers que je commence ait atteint la derniére, Peut-étre en ces murs effrayés Le messager de mort, noir recruteur des ombres, Escorté d'infames soldats, Ebranlant de mon nom ces longs corridors sombres, Ou seul dans la foule a grand pas Jerre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime, Du juste trop faibles souticns, Sur mes lévres soudain va suspendre la rime ; Et, chargeant mes bras de liens, Me trainer, amassant en foule 4 mon passage, Mes tristes compagnons reclus, Qui me connaissaient tous avant l'affreux message, Mais qui ne me connaissent plus... Mourir sans vider mon carquois ! Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange Ces bourreaux barbouilleurs de lois ! Ces vers cadavéreux de la France asservie,

Extraits des écrivains 211 Egorgée !... O mon cher trésor, O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie! Par vous seuls je respire encor... Iambes, XI. LE SENTIMENT DE LA NATURE Paysages de France. I Les marais, tout nuisibles qu'ils semblent, ont cependant de grandes utilités. Ce sont les urnes des fleuves dans les pays de plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et les cendres de leurs herbes fournissent des engrais aux laboureurs ; leurs roseaux donnent du feu et le toit a de pauvres familles ; fréle couverture, en harmonie avec la vie de homme, et qui ne dure pas plus que nos jours. Ces lieux ont méme une certaine beauté qui leur est propre: frontiére de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitants particuliers : tout y participe du mélange des deux éléments. Les glaieuls tiennent le milieu entre l'arbre et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre; quelques-uns des insectes fluviatiles ressemblent a de petits oiseaux ; quand la demoiselle, avec son corsage bleu et ses ailes transparentes, se repose sur la fleur du nénuphar blanc, on croirait voir l'oiseau-mouche des Florides sur une branche de magnolia. En automne, ces marais sont plantés de joncs desséchés, qui donnent a la stérilité méme Yair des plus opulentes moissons ; au printemps, ils présentent des bataillons de lances verdoyantes. Un bouleau, un saule isolé ot la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mouvantes campagnes ;

212 Révolution 1789-1815 le vent glissant sur ces roseaux incline tour a tour leurs cimes : l'une s'abaisse, tandis que l'autre se reléve ; puis soudain, toute la forét, venant a se courber a la fois, on découvre ou le butor doré, ou le héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte comme un épieu. CHATEAUBRIAND, Génie du Christianisme, V, 11. II Par un temps grisatre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs derniéres feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés a la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils apergoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de foréts, c'est la qu'ils se préparent a descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitét que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et Vaile sifflante, ils s'abattent tout 4 coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'éléve dans les marais. Guidés par une petite lumiére, qui peut-étre brille a Tétroite fenétre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs 4 la faveur des roseaux et des ombres. La, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de homme. Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparait et disparait encore en poussant un petit cri sauvage: elle se proméne dans les fossés du chateau ; elle aime a se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa téte, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire a des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile; elle s'y dérobe a tous les

Extraits des écrivains 213 yeux. Le convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate, l'eau murmure doucement 4a son oreille, de beaux insectes occupent ses regards ; et les naiades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mére, plantent autour delle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourpreée. Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui shabituent 4 nos mceurs et refusent de retourner dans leur patrie... Mais la plupart nous quittent aprés un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempétes qui ternissent l'éclat des flots et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes. CHATEAUBRIAND, Génie du Christianisme, V, 7. Paysages exotiques. I. — Amérique. Un soir je m'étais égaré dans une forét, a quelque distance de la cataracte du Niagara; bientét je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goiitai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde. Une heure aprés le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres a Vhorizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de Porient avec elle, semblait la précéder dans les foréts comme sa fraiche haleine. L'astre solitaire monta peu a peu dans le ciel; tantot il suivait paisiblement sa course azurée ; tantot il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient 4 la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient

214 Révolution 1789-1815 dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux a l'ceil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scéne sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour bleuatre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumiére jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténébres. La riviére qui coulait a mes pieds tour a tour se perdait dans le bois, tour a tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle revétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre cété de la riviére, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés ca et la formaient des iles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumiére. Auprés, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient a travers les foréts solitaires. ..... Dans ces régions sauvages l'ame se plait a s'enfoncer dans un océan de foréts, a planer sur le gouffre des cataractes, 4 méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, a se trouver seule devant Dieu. CHATEAUBRIAND, Génie du Christianisme, V, 12. II. — Italie. Rien n'est comparable, pour la beauté des yeux, aux lignes de Vhorizon romain, 4 la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent, les allées dans la campagne ont la forme d'une aréne, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particuliére, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce quils pourraient avoir de

Extraits des écrivains 215 dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumiére. Une teinte singuliérement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point ou une nuance finit et ot l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumiére qui semble idéale et plus belle que la nature. Eh bien, c'est la lumiére de Rome ! CHATEAUBRIAND, Lettre a M. de Fontanes, 10 janvier 1804. L'AMOUR DU PASSE Les RUINES. I. — Effet pittoresque des ruines. Les ruines, considérées sous le rapport du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siécles n'ont point percés, les murs masquent une partie du site et des objets extérieurs, et empéchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais quand ces temples viennent 4 crouler, il ne reste que des débris isolés, entre lesquels |'ceil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les foréts. Alors, par un jeu de optique, Vhorizon recule et les galeries suspendues en l'air se découpent sur les fonds du ciel et de la terre... Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos chateaux gothiques et nos vieilles tours; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus

216 Révolution 1789-1815 grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les têtes d'hommes et de lions qui soutiennent les chapiteaux du temple du Soleil; le palmier remplace par sa colonne la colonne tombée; et le pécher s'éléve dans la demeure du silence... Quelquefois une caravane arrétée dans ces déserts multiplie les effets pittoresques : le costume oriental allie bien sa noblesse 4 la noblesse de ces ruines ; et les chameaux semblent en accroitre les dimensions, lorsque, couchés entre des fragments de magonnerie, ils ne laissent voir que leurs tétes fauves et leurs dos bossus. Les ruines changent de caractére en Egypte; souvent elles offrent dans un petit espace diverses sortes d'architecture et de souvenirs. Les colonnes du vieux style égyptien s'élévent auprés de la colonne corinthienne; un morceau d'ordre toscan s'unit a une tour arabe... Des Sphinx, des Anubis, des statues brisées, des obélisques rompus, sont coulés dams le Nil, enterrés dans le sol, cachés dans des riziéres, des champs de féves et des plaines de tréfle. Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la méme élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Gréce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent 'supporter le paralléle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que 1]'on voit en Angleterre, au bord du lac de Cumberland, dans les montagnes d'Ecosse, et jusque dans les Orcades... Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempétes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinai, dont elle perpétue le souvenir... Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables joncs deviennent autant de tuyaux d'oi s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voiites religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des démes. Derriére ces ouvertures on voit fuir la mer et planer loiseau des terres boréales... Quelquefois, égaré dans sa

Extraits des écrivains 217 route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner 4 chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.
CHATEAUBRIAND, Génie du Christianime, V, 4, 5. II. — Devant Palmyre. Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeatre miarquait encore sa trace a l'horizon lointain des monts de la Syrie ; la pleine lune 4a l'Orient s'élevait sur un fond bleuatre, aux planes rives de |'Euphrate ; le ciel était pur, lair calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténébres; la fraicheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les patres avaient retiré leurs chameaux ; I'ceil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisatre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement, a de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déja, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantdmes blanchatres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scéne majestweuse, imprimérent a4 mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon ccur a de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et la, le coude appuyé sur le genou, la téte soutenue sur la main, tant6t portant mes regards sur le désert, tantét les fixant sur les ruines, je m'abandonnai a une réverie profonde. « Ici», me dis-je, « ici fleurit une ville opulente, ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires ; en ces murs, ol régne un morne

 silence, retentissaient sans cesse le bruit des armes et les cris d'allégresse et de féte ; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers, ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples, ces galeries écroulées dessinaient les places publiques... Et maintenant voila ce qui subsiste de cette ville puissante: un lugubre squelette !... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations! VoLNnEY (1757-1820), Les Ruines. III. — Rome. En s'approchant de Saint-Pierre, sa premiére pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand, a son tour, il deviendrait une ruine, l'objet de l'admiration des siécles a venir. Elle s'imagina ces colonnes, a présent debout, a demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voiite découverte; mais alors méme l'obélisque des Egyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles : ce peuple a travaillé pour |'éternité terrestre. Enfin V'aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome, jetée dans la campagne inculte comme une oasis dans les déserts de la Lybie. La dévastation Yenvironne ; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent, et sur lesquels cependant Saint-Pierre s'éléve encore, donnent a son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville posséde un charme pour ainsi dire individuel. On l'aime comme un étre animé ; ses édifices, ses ruines sont des amis auxquels on dit adieu. M** DE STAEL, Corinne, XV, 4.

Extraits des écrivains 219 LA MELANCOLIE ROMANTIQUE I. — Oswald. Oswald, lord Nelvil, pair d'Ecosse, partit d'Edimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 4 1795. Il avait une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante ; mais sa santé était altérée par un profond sentiment de peine, et les médecins, craignant que sa poitrine ne fit attaquée, lui avarent ordonné l'air du Midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mit peu d'intérét 4 la conservation de ses jours. I] espérait du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il allait voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un pére, était la cause de sa maladie ; des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats, aigrissaient encore ses regrets, et l'imagination y mélait ses fantémes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable, et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience. A vingt-cing ans, il était découragé de la vie; son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goutait plus les illusions du coeur. Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis, quand il pouvait leur rendre service; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas méme le bien qu'il faisait: il sacrifiait.sans cesse et facilement ses goats a ceux di'autrui... Il espérait trouver dans le strict attachement a tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines qui déchirent l'ame : ce qu'il avait éprouvé lui faisait peur, et rien ne lui paraissait valoir dans ce monde la chance de ces peines, mais quand on est capable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre a Vabri ? M"™ bE STAEL, Corinne, I, 1.

220 Révolution 1789-1815 II. — Corinne. J'avais appris la vie dans les poétes; elle n'est pas ainsi ; il y a quelque chose d'aride dans la réalité, que l'on s'efforce en vain de changer. Quand je me rappelle mes succés, j'éprouve un sentiment d'irritation. Pourquoi me dire que j'étais charmante, si je ne devais pas étre aimée ? Pourquoi m'inspirer de la confiance pour qu'il me fit plus affreux d'étre détrompée ? Trouvera-t-il dans une autre plus d'esprit, plus d'ame, plus de tendresse qu'en moi? Non, il en trouvera moins, et sera satisfait; il se sentira d'accord avec la société. Quelles jouissances, quelles peines factices elle donne ! En présence du soleil et des sphéres étoilées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sentir digne l'un de Vautre. Mais la société, la société! comme elle rend le coeur dur et l'esprit frivole ! comme elle fait vivre pour ce que l'on dira de vous! Si les hommes se rencontraient un jour, dégagés chacun de l'influence de tous, quel air pur entrerait dans l'4me ! que d'idées nouvelles, que de sentiments vrais la rafraichiraient ! La nature aussi est cruelle. Cette figure que j'avais, elle va se flétriv... Maintenant j'ai quelque chose de fixe dans le regard comme dans la pensée: gaité, grace, imagination, qu'étes-vous devenues ? Ah! je voudrais, ne fiit-ce que pour un moment, goiter encore de l'espérance! Mais cen est fait, le désert est inexorable, la goutte d'eau comme la riviére sont taries, et le bonheur d'un jour est aussi difficile que la destinée de la vie entiére... Pourquoi les situations heureuses sont-elles si passagéres? qu'ont-elles de plus fragile que les autres? L'ordre naturel est-il la douleur ? C'est une convulsion que la souffrance pour le corps, mais c'est un état habituel pour l'ame. Une autre vie! une autre vie! voila mon espoir : mais telle est la force de celle-ci, qu'on cherche dans

Extraits des écrivains 221 le ciel les mémes sentiments qui ont occupé sur la terre... Il n’y a de sir que la peine, il n’y a qu’elle qui tienne impitoyablement ce qu’elle promet. M™* DE STAEL, Corinne, XVIII, 5. III. — Reneé. On m/’accuse d’avoir des gofits inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la méme chimére, d’étre la proie d’une imagination qui se hate d’arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m/’accuse de passer toujours le but que je puis atteindre. Hélas! je cherche seulement un bien inconnu dont l’instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n’a pour moi aucune valeur ? ..Le jour, je m’égarais sur de grandes bruyéres terminées par des foréts. Qu’il fallait peu de chose 4 ma réverie ! une feuille séche que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s’élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le trone d’un chéne, une roche écartée, un étang désert ou le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire s’élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards, souvent j’ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma téte. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains ot ils se rendent ; j’aurais voulu étre sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n’étais moiméme qu’un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire: « Homme, la saison de ta migration n’est pas encore venue; attends que le vent de la mort se léve, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton coeur demande ». Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d’une autre vie! Ainsi disant, je marchais a grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tour

 menté et comme possédé par le démon de mon ceur... Hélas ! j'étais seul sur la terre ! Une langueur secréte s'emparait de mon corps. Ce dégoit de la vie que j'avais ressenti dés mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientét mon cceur ne fournit plus d'aliment a ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui. CHATEAUBRIAND, René.

CHAPITRE VI DIX-NEUVIEME SIECLE PREMIERE PARTIE (1815-1848) LE REGIME CENSITAIRE CARACTERES GENERAUX DE LA PERIODE De 1815 a 1848, la France est gouvernée par une hiérarchie de propriéjaires: propriétaires terriens, chefs d' industries et grands commercants, exercent le pouvoir. grace a des lois électorales faites par eux et pour eux. La monarchie passe au second plan: aucun roi n'essaye de gouverner sans parlement. C'est le régime « representatif », la Nation étant représentée par deux Chambres (Pairs et Députés); c'est aussi le régime « censitaire », la capacité électorale étant réservée a ceux qui paient un. certain chiffre d'impét (cens électoral). Cependant la paix, en favorisant le développement de Vindustrie, du commerce et de Vlinstruction, crée une classe d'ouvriers, une classe de petits commercants et une classe d' « intellectuels » (hommes de. lettres, artistes, avocats, médecins, professeurs) qui n'ont pas le droit de vote mais qui aspirent de plus en plus a participer au pouvoir. Le mécontentement croissant de ces classes, trouvant dans la philosophie, la littérature et la presse, ses moyens d'expression, s'exaspeére & partir de 1840 et finit par provoquer, a propos dun incident minime, la révolution de 1848,

224 XIX° siécle, 1" partie I. — LA RESTAURATION (1815-1830) La défaite de Waterloo et la déchéance de Napoléon rendaient le tréne a Louis XVIII et le pouvoir aux royalistes. Comment interpréteraient-ils la Charte de 1814 qui légitimait les mesures prises par la Révolution (liberté et égalité civiles, et petite propriété) ? Cette question a divisé la société francaise de 1815 a 1830. La plupart des nobles réclamaient: la restitution de leurs biens non-vendus et une indemnité pour les biens vendus; la fixation d'un cens électoral élevé, laissant le pouvoir aux seuls grands propriétaires; le conirdéle de l'instruction par le clergé catholique; |' « épuration » du personnel administratif, par l'expulsion des fonctionnaires suspects d'antipathie pour le nouveau régime. Le Clergé, hostile 4 la Révolution depuis la Constitution civile de 1791, et a l'Empire depuis la captivité du Pape en 1809, faisait en général cause commune avec les nobles et s'éloignait ainsi du peuple: l'anticléricalisme du x1x® siécle date de la Restauration. A ces < ultra-royalistes » s'opposaient les acquéreurs de «biens nationaux », les petits propriétaires, et les membres des professions libérales. Les uns (constitutionnels) voulaient appliquer sans restrictions le régime représentatif anglais, « royaliser la nation et nationaliser la royauté », les autres (libéraux) voulaient donner le troéne au duc d'Orléans, cousin de Louis XVIII, ancien combattant de 1792, connu pour le libéralisme de ses 'opinions. Les Bonapartistes ou Impérialistes, réduits au silence, et les Républicains, peu nombreux en 1815, faisaient au gouvernement une opposition clandestine mais tenace; la Restauration est l'époque des sociétés secrétes (la Charbonnerie notamment) et des complots. De 1815 a 1830, le gouvernement a été exercé par les Ultra-Royalistes, sauf pendant trois années (septembre 1816-février 1820).

La Restauration 225 1° Les Ultras. La Chambre de 1815 contenait une telle majorité ultra-royaliste que Louis XVIII avait d'abord déclaré une telle chambre « introuvable ». Enquelques mois le programme « d'épuration » fut appliqué avec rigueur : bannissement des anciens conventionnels ayant voté la mort de Louis XVI, jugement par des tribunaux d'exception, de ceux qui avaient témoigné trop d'attachement a Napoléon, mise a la retraite d'un grand nombre d'officiers et de soldats de Varmée impériale: les « demi-soldes » (anciens officiers) et les « grognards » (anciens soldats) devinrent des figures populaires dans toutes les villes de province. Mais Louis XVIII, résolu de terminer sa vie dans la tranquillité, mit fin a ces excés : déclarant qu'il craignait d'étre « épuré» lui-méme, il prononca la dissolution de la Chambre introuvable (septembre 1816). 2° Les Constitutionnels. Pendant plus de trois ans (septembre 18-16-février 1820) les Constitutionnels gardent le pouvoir, avec le Duc de RICHELIEU puis DECAZES, ami personnel du Roi. Richelieu, ancien émigré, ami du tsar Alexandre, obtient au Congrés d'Aix-laChapelle, la libération du territoire occupé par les armées alliées (1818). De cette époque datent l'organisation de l'armée (conscription, mais appel partiel des jeunes gens sous les drapeaux) et l'institution du budget. Les élections aménent 4 la Chambre des Députés un nombre croissant de libéraux. Les Ultras, inquiets, cherchent l'occasion de reconquérir le pouvoir. Cette occasion leur est fournie par l'assassinat du duc de Berry, neveu du Roi (février 1820). Les Ultras. dirigés par le Comte d'Arrols, frére et héritier du Roi, son fils ainé le Duc d'ANcouLime, et la Duchesse d'Angouléme, fille de Louis XVI, obtiennent de Louis XVIII le renvoi de Decazes. Le Roi rappelle d'abord Richelieu, qui semble trop modéré, puis un «ultra » des plus ardents, le Duc de VILLELE (1821). 3° La Réaction. Richelieu s'était contenté de favoriser les grands propriétaires en leur donnant « double vote » en 1820; Villéle va plus loin. En 1822, il autorise

226 XIX° siécle, 1 partie V'envoi d'une expédition destinée a rétablir la monarchie absolue en Espagne, expédition réclamée par Chateaubriand, son ministre des Affaires Etrangéres. En 1824, les Ultras ayant retrouvé une forte majorité (« Chambre Retrouvée »), il fixe a sept ans la durée des sessions de la Chambre. La méme année, Louis XVIII meurt et legue le tréne 4 CuarLes X (le Comte d'Artois), protecteur des Ultras. Villéle fait voter un milliard d'indemnité (L:40.000.000) pour les anciens émigrés; puis, contrairement au Code civil, il réclame le rétablissement du droit d'ainesse et, contrairement a la Charte, celui de la censure sur la presse. La Chambre des Pairs repousse ces deux derniers projets; la Garde Nationale, ayant conspué le ministre, est dissoute, et le gouvernement perd l'appui de la petite bourgeoisie. Enhardi par le succés de l'expédition de Gréce (Navarin. octobre 1827), Villéle fait appel a la nation en dissolvant la Chambre; mais, contrairement 4 ses calculs, les libéraux reviennent en plus grand nombre. Charles X fait appel 4 un modéré, Marricnac, qui est renvers6é par la coalition des partis extrémes (18281829); aprés quoi, il nomme ministre un émigré, fils d'anciens courtisans de Louis XVI, instigateur du complot de 1804, Poxicnac (aoait 1829). Immédiatement. les Libéraux organisent une campagne contre le gouvernement en faveur du Duc d'Orléans. Polignac se décide 4 gouverner a l'encontre de l'opinion publique. Le 2 mars 1830, a louverture de la session, il obtient que le Roi adresse des menaces a Opposition: 221 députés ayant déclaré que le ministére n'a pas la confiance de la nation, il fait dissoudre la Chambre. Comme Villéle en 1827, il escompte un succés militaire pour obtenir un succés électoral: a la suite d'un grave différend avec le dey d'Alger, il envoie contre le dey une expédition qui aboutit a la prise d'Alger et a la conquéte des environs (4 juillet 1830). Comme Villéle, il est décu : aux élections de juillet 1830, les 221 opposants deviennent 270. Polignac recourt alors a la force.

La Restauration 227 REVOLUTION DE 1830. Le 25 juillet, au chateau de Saint-Cloud, Charles X signe quatre ordonnances ; la premiére, contrairement a la Charte, supprime la liberté de la presse; la deuxiéme, contrairement a4 Il'usage, dissout la Chambre avant la session; la troisiéme, contrairement a la Charte, réserve la « capacité électorale » aux propriétaires; la quatriéme fixe les élections au mois de septembre. La résistance a ce coup d'état était préparée, en province et a Paris, par les journalistes libéraux, ayant a leur téte trois historiens, Tu1ers, Micnet et Guizor. Le 26 juillet les journalistes invitent le peuple de Paris a la résistance: les ateliers se ferment, les barricades sélévent; le 27 et le 28, les troupes avancent péniblement dans les rues étroites et obstruées; le 29, les insurgés prennent l'offensive et s'emparent du Louvre; certains régiments battent en retraite sur Saint-Cloud. d'autres fraternisent avec le peuple. Le Roi retire alors ses ordonnances. Mais dés la prise du Louvre, certains députés ont constitué un gouvernement provisoire et confié le commandement de la force armée a LA FAYETTE, et quand les envoyés de Charles X annoncent le retrait des ordonnances, les députés répondent: « Trop tard » (29 juillet). Le 30, sur les conseils de Thiers, Mignet et Guizot, les députés offrent au Duc d'Orléans le titre de « Lieutenant Général ». Le Duc accepte, et Charles X abdique en faveur de son petit-fils, Henri, Duc de BorDEAux et Comte de CHAmporD, enfant de dix ans (2 aoit), en reconnaissant le Duc d'Orléans comme régent; alors le Duc, soutenu par la bourgeoisie, la presse et la Chambre, invite Charles X et sa famille a quitter le territoire francais. Le 9 aoiit, la Chambre — 219 députés en tout — proclame le Duc « Roi des Frangais » sous le nom de Louts-Puitipre I**; le 16, Charles X et sa famille s'embarquent 4 Cherbourg pour |'Angleterre. La révolution de 1830, en provoquant un changement de dynastie, a définitivement divisé les royalistes et préparé la chute de la monarchie. Elle a suscité des

228 XIX°® siécle, 1" partie troubles en Italie, en Allemagne, en Pologne; en Angleterre, elle a haté l'avénement de la réforme électorale; enfin elle a amené la création immédiate du royaume de Belgique. II. — LA MONARCHIE DE JUILLET (1830-1848) Les Partis. La royauté de Louis-Philippe a duré prés de dix-huit ans; elle a cependant été instable dés le début. Louis-Philippe avait été élu roi par quelques députés et quelques pairs sans consultation de la Nation victorieuse. D'ailleurs, Charles X avait rapporté ses ordonnances illégales et ensuite abdiqué réguliérement en faveur de son petit-fils. La monarchie dite « de Juillet » était donc attaquable en droit. En fait elle ne pouvait pas compter sur |'unanimité de la nation. Les « Ultras», les Constitutionnels, les Catholiques extrémes restaient « légitimistes », partisans du jeune Comte de Chambord (Henri V). Les ouvriers, décus de n'avoir pas acquis le droit de vote, devenaient républicains. Les officiers et soldats de |'Empire commencaient a entretenir dans le peuple le culte de Napoléon: aprés quinze années de paix, les ruines et les désastres étaient oubliés, la captivité de SainteHéléne effacait le souvenir du despotisme et Napoléon apparaissait 4 l'imagination populaire comme un héros persécuté. Louis-Philippe ne trouvait de partisans que chez les industriels, les commercants et une partie des propriétaires fonciers. LA PERIODE DES TROUBLES. Les dix premiéres années du régne sont troublées. Dés le 13 février 1831, une manifestation légitimiste, aprés une messe célébrée a la mémoire du Duc de Berry, provoque une émeute a Paris; le peuple saccage l'archevéché; en province, des croix sont arrachées, des prétres sont molestés: |l'anti-cléricalisme éclate avec violence. En 1832, la veuve du Duc de Berry, débarquant en Provence, essaie en vain de

La monarchie de juillet 229 soulever les provinces du Midi et de l'Ouest en faveur de son fils, le Comte de Chambord; elle est arrétée et exilée. Les Impérialistes agissent également. En 1832, meurt a Vienne le Duc de Reichstadt (NAPoLéon II), fils de Napoléon et de Marie-Louise d'Autriche; ses droits passent a Louis-Napoléon, neveu de l'Empereur. Deux fois, en 1836 et en 1840, Louis-Napoléon tente sans succés de soulever la France; exilé, il tente de se recruter des partisans parmi les officiers, en publiant des brochures militaires, et parmi les ouvriers, en écrivant un livre sur « L'extinction du paupérisme » (1844). Les Républicains, plus actifs et plus nombreux, organisent des insurrections dans les villes d'industrie : a Lyon, en 1831, a Paris, en 1832, puis a Paris et Lyon en 1833; ils ne sont vaincus qu'aprés une résistance acharnée. Louis-Philippe est sauvé par la troupe et la Garde Nationale reconstituée. La PoxitiquE pu Ror:—La politique de Louis-Philippe s'affrme conservatrice. Deux partis se disputent le pouvoir: celui du « Mouvement », partisan d'un suffrage élargi et d'interventions en faveur des _nationalités opprimées (Belgique et Pologne), et celui de la Résistance », partisan du statu quo 4 |'intérieur et de la paix au-dehors. Louis-Philippe prend d'abord des mesures libérales; abolition de la pairie héréditaire, — rétablissement de la Garde Nationale, c'est-a-dire « milice bourgeoise ». les gardes s'équipant a leurs frais, — mise en jugement de Polignac et de ses collégues, — abaissement du cens électoral, extension du droit de vote aux professeurs des facultés, aux médecins et aux avocats, ce qui crée 190.000 électeurs sur trente millions de Frangais. Mais en refusant pour son fils la couronne que les Belges émancipés lui offrent, et en refusant de secourir la Pologne révoltée contre la Russie, Louis-Philippe se détache du parti du Mouvement. *

230 XIX? siécle, 1" partie Le parti de la Résistance arrive au pouvoir avec le banquier CASIMIR PERIER (1831), mort victime d'une épidémie de choléra en 1832, puis avec Thiers et Guizot, instigateurs de la révolution de 1830. Les insurrections sont réprimées; la liberté de la presse est restreinte. Au dehors, pour défendre le prestige et la sécurité de la France, Louis-Philippe intervient efficacement en Italie et en Belgique. La conquéte de |'Algérie se poursuit de 1830 a 1848: la prise de Constantine (1837) et la victoire de Bugeaud sur l'émir Asp-EL-KapEr en sont les épisodes principaux (1845). Louis-Philippe veut de plus en plus imposer aux ministres ses idées personnelles; aussi abandonne-t-il Thiers, trop libéral 4 son gré, pour Guizot qui estime que le <tréne ne doit pas étre un fauteuil vide ». En 1840, l'Europe étant divisée par la question d'Orient (conquéte de la Turquie par le pacha d'Egypte), Thiers propose une alliance franco-égyptienne; Louis-Philippe refuse de courir des risques de guerre et appelle aux affaires Guizot, 4 ce moment ambassadeur a Londres. Guizot (1840-1848) défend la paix et se rapproche résolument de |'Angleterre. A |'intérieur il refuse toute modification a la lettre de la Charte, et acquiert les suffrages de la majorité, aux élections comme 4a la Chambre, par le procédé de Robert Walpole en Angleterre au siécle précédent : la corruption; il distribue des décorations ou des actions de chemins de fer ou de mines aux industriels et promet de l'avancement aux fonctionnaires. 1847, En apparence, Guizot était le maitre de la France. Louis-Philippe vieillissait — il avait soixantequatorze ans — et ne concevait plus d'autre politique que celle de son ministre; son fils ainé, le Duc d'Orléans, libéral d'idées et sympathique au peuple, avait longtemps combattu son conservatisme, mais était mort accidentellement en 1842. La nation s'éloignait du Roi. Les progrés de l'industrie. en multipliant les ouvriers, avaient attiré l'attention des

La monarchie de juillet 231 esprits sur les questions sociales; deux partis extraparlementaires s'étaient constitués et réclamaient des réformes sociales, l'un catholique, l'autre socialiste. D'autre part, depuis qu'en 1836 GiraRDIN avait fondé la Presse, journal a dix centimes, les journaux avaient da abaisser leurs prix, et le nombre de Frangais curieux de politique avait doublé en dix ans. L'année 1847 est l'année critique pour Louis-Philippe. Des scandales éclatent, qui révélent la corruptibilité des ministres et des députés. En méme temps, les partisans de la réforme électorale entreprennent une active propagande en faveur de leurs idées : abaissement du cens électoral, droit de vote aux hommes de loi (notaires, huissiers), aux maitres des enseignements primaire et secondaire, et aux officiers de la Garde Nationale. Des banquets démocratiques s'organisent dans les départements: l'avocat LepRU-ROLLIN et le poéete LAMARTINE parlent ouvertement en faveur de la République. 1848. L'opposition de Guizot a cette campagne aboutit a une catastrophe. L'interdiction d'un banquet organisé a Paris pour le 22 février 1848 provoque le mécontentement du peuple, qui éléve des barricades, et de la Garde Nationale elleméme qui, sous les armes, réclame la réforme électorale et la démission de Guizot. Le Roi, étonné, nomme Thiers premier ministre, et le calme semble renaitre; mais, le soir du 23, un coup de feu tiré sur un soldat provoque une riposte de |'infanterie; dans la nuit, les ouvriers prennent les armes, le 24 4 midi ils approchent des Tuileries, et deux régiments refusent de combattre. Alors Louis-Philippe renonce a lutter; au lieu d'écouter Thiers qui lui conseille de se retirer a Versailles et d'assiéger Paris, il abdique en faveur de son petit-fils, le Comte de Paris, 4gé de dix ans, puis part pour |'Angleterre (il est mort en 1850 4 Claremont, prés d'Esher). Son abdication, comme celle de Charles X en 1830, reste sans effet: le peuple victorieux envahit la salle des séances de la Chambre en réclamant la déchéance

252 XIX° siécle, 1” partie de la famille d’Orléans. La plupart des députés se retirent, emmenant la Duchesse d’Orléans et son fils le Comte de Paris. Les députés républicains se joignent aux émeutiers pour nommer un gouvernement provisoire. Une émeute avait créé par surprise la Monarchie de Juillet ; une émeute la détruisit. En fait Louis-Philippe et Charles X avaient commis la méme imprudence en exercant le pouvoir personnel : l’un avait violé la lettre de la Constitution, l’autre en avait violé l’esprit. Tous deux, sans le vouloir, avaient haté la venue du régime démocratique.
III. — LA CIVILISATION DE 1815 A 1848 CARACTERES GENERAUX.
La civilisation de cette période est déterminée, en partie, par celle de la période révolutionnaire. D’un cété, le mouvement scientifique du xvuI® siécle se poursuit, et les institutions de la Convention et de l’Empire (ieoles Normale et Polytechnique, Muséum. | Institut, Facultés) favorisent le progrés des sciences. D’autre part, littérateurs et artistes renouvellent les « genres » anciens, dans les idées et dans |’expression. Les sciences morales se constituent. SCIENCE ET INDUSTRIE. Nous retrouvons, de 1815 a 1848, les savants de la période révolutionnaire: Arago, Gay-Lussac, Cuvier. L’observatoire de Paris, dirigé par Arago, enregistre en 1846 une remarquable découverte due 4 LEVERRIER; par simples calculs, Leverrier déduit des phénoménes astronomiques |’existence de la planéte Neptune, vérifiée ensuite par des ‘télescopes étrangers. A la méme époque, les physiciens ARAGO et AMPERE ajoutent a l’étude de l’électricité celle du magnétisme. En médecine, LAENNEC (1781-1826) inaugure le procédé de « l’auscultation ». L’industrie, encouragée par Napoléon, se développe pendant les années de paix, aprés 1815. Les soieries de

La civilisation de 1815 a 1848 233 Lyon, les cotonnades de Rouen et d'Elbeuf, les lainages de Lille, Roubaix, Tourcoing, les toiles peintes de Mulhouse et de Jouy (prés de Versailles) se répandent dans tout le pays. L'extraction de la houille et la métallurgie progressent : des mines de houille s'ouvrent a Lens, Béthune et Valenciennes, dans le nord, a Saint-Etienne dans la région de la Loire; Saint-Etienne et le Creusot (en Bourgogne) sont les deux centres de la métallurgie. Les_grandes villes d'industrie sont créées: Rouen, Lille, Strasbourg, Lyon, Saint-Etienne. De 1815 a 1850 diverses inventions améliorent les conditions de la vie matérielle. C'est d'abord le gaz d'éclairage, trouvé par LEBON, appliqué en Angleterre et réintroduit en France en 1816, qui peu a peu remplace Vhuile dans léclairage des rues, des édifices et, plus tard, des maisons particuliéres. C'est la photographie, inventée par NIEPCE et DAGUERRE, et qui se perfectionne rapidement. C'est, vers 1845, l'application de lélectricité au télégraphe (systeme américain Morse). Enfin l'application de la machine 4 vapeur aux moyens de transport améne, en moins de vingt ans, la substitution des « vapeurs » aux <voiliers » sur mer, et sur terre celle des «chemins de fer » aux « coches ». La navigation a vapeur vient d'Amérique et d'Angleterre, mais l'ingénieur francais SAUVAGE la perfectionne en inventant l'hélice. Les chemins de fer ont été créés en Angleterre, mais linvention de la chaudiére tubulaire par l'ingénieur francais SEcUIN dés 1827 permet aux locomotives de fournir une vitesse considérable. Dés 1836 des lignes s'établissent, et la loi de 1840 partage la France entre six grandes compagnies de chemins de fer. La vie matérielle a changé aussi profondément de 1815 a 1848 que la vie politique de 1789 a 1815. Le RoMAnTIsME. Entre 1820 et 1830 apparait le Romantisme, en art et en littérature. Le Romantisme est par essence une émancipation de Vindividu a l'égard de la Société et des contraintes qu'elle impose a l'expression de ses pensées et de ses sentiments.

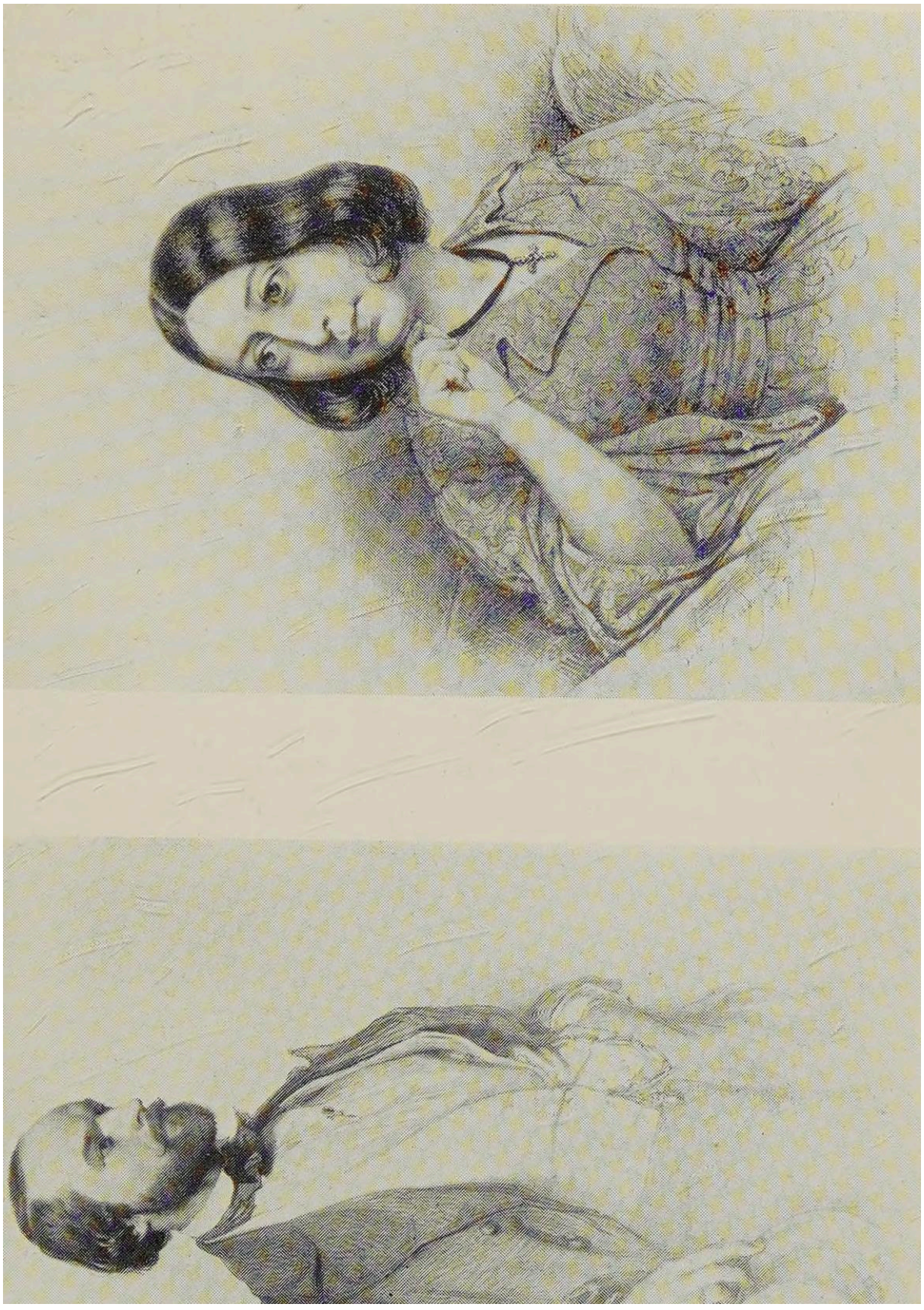
234. XIX® siécle, 1” partie Le Romantisme est un libéralisme; il accomplit en art et en littérature, parfois avec violence, ce que la Révolution a accompli en politique; le philosophe qui a le plus fortement inspiré l’ordre social et politique nouveau, J.-J. Rousseau, est aussi celui qui a créé le romantisme littéraire; le romantisme du x1x® siécle s’est développé en méme temps que le libéralisme politique et l’avenement du régime démocratique en 1848 est di en partie a l’action commune des écrivains romantiques et des orateurs libéraux. Les Romantiques, cependant, se sont moins posés en révolutionnaires par l’expression de leurs idées que par celle de leurs sentiments. Les doctrines abstraites ne les séduisent que dans les mesure ot elles font appel au sentiment ou a l’imagination. Les Romantiques ne sont pas des théoriciens, ce ne sont pas davantage des amateurs de sensations rares, ce sont des sentimentaux et des imaginatifs, qui réclament le droit de vivre conformément a ces sentiments, sans souci des doctrines, des préjugés, des usages ou des institutions. Cette libération du sentiment et de l’imagination date du xvur’ siécle finissant. Au xvir° les sentiments étaient sévérement disciplinés par la foi, la raison et le « bon ton »; au xvii’, ils se soumettaient a l’urbanité et a l’ironie du scepticisme; mais vers 1750, au temps de J.-J. Rousseau, ils s’affranchissaient brusquement et s’exprimaient avec une exubérance insoupconnée; méditations de Rousseau, idylles de Bernardin de Saint-Pierre, scénes pathétiques de Greuze, drames bourgeois de Diderot, harangues des Révolutionnaires, romans de M™ de Staél et de Chateaubriand avaient la méme origine : l’obéissance au Sentiment. L’Allemagne, avec Geethe et Schiller, lAngleterre avec Richardson, Sterne et Cowper, |’Ecosse avec Burns, ont été secouées du frisson romantique vers la méme époque que la France. Les Romantiques du x1x° siécle différent de leurs devanciers par l’orientation de leur sensibilité. Les sentimentaux du xvull® siécle, célébraient l’amour de la femme, l’amour de la famille,]’amour du genre humain et l’amour

La civilisation de 1815 a 1848 235 de la nature. Les Romantiques ‘célébrent les mémes senliments, mais, s’élevant jusqu’a la métaphysique, ils s’interrogent sur l’origine et la signification du sentiment en général et en arrivent a se poser la question devant laquelle s’arrétent toutes les philosophies; que sommesnous? Cette idéalisation du sentiment est due, pour une part, a J.-J. Rousseau, qui avait réveillé le sens religieux chez ses contemporains. Elle est due, plus encore, aux événements qui, de 1789 a 1815, ont bouleversé la France et l’Europe; les alternatives de fraternité et de haine, d’anarchie et de tyrannie, de conquétes et d’invasions, de victoires et de défaites, le renversement d’un ordre social séculaire, avaient créé le sentiment de _ |’instabilité humaine. Regret du passé, anticipation de |’avenir, crainte de l’action, se heurtaient dans des ceeurs profondément troublés. Comment agir? Pourquoi agir? Ow trouver la réponse a ces douloureux problémes? Le xviu® siécle limitait horizon de l’homme A la vie terrestre; le xvil® siécle s’adressait moins au coeur qu’a intelligence. La jeunesse du xIx® siécle, également décue par le scepticisme et par le dogmatisme, se portait vers la métaphysique et !a religion; non vers le catholicisme rationnel du xvii® siécle, mais vers le christianisme tendre et imaginatif du moyen 4ge, tel qu’il s’exprime dans les sculptures naives et dans la majesté mystérieuse des cathédrales. Cette religion sentimentale n’a d’ailleurs pas duré longtemps. D’autre part les contemporains de la Révolution et de Empire avaient trouvé dans la politique et dans la guerre leurs champs d’action. Puis, soudain, ces champs s’étaient fermés; les guerres avaient pris fin, et le gouvernement s’était concentré entre les mains de quelques milliers de propriétaires; finis les réves sublimes et les gestes héroiques. Les jeunes gens de 1815 a 1820, élevés par les rudes serviteurs de la Révolution et de l’Empire, avaient di reporter sur l’art et la littérature leur énergie inemployée. Comme les Romantiques anglais de la méme époque, ils ont produit leurs chefs-d’ceuvre dés la jeunesse.

236 XIX* siécle, 1" partie le Le Lyrisme. En 1820-paraissaient les Méditations poétiques (voir p. 253) attribuées a un ancien ofhcier, ALPHONSE DE LAMARTINE, né en 1791; en 1822, les Odes d'un jeune homme de vingt ans, fils d'un général de l'Empire, déja auteur de romans, VICTOR HUGO; — en 1823, les Poémes du capitaine ALFRED DE VIGNY, né en 1797, — et en 1824, les Pensées de Joseph Delorme de SAINTE-BEUVE, né en 1804; — quatre recueils de vers semblables par la place qu'y tenait la personnalité, le « moi » des poétes. De 1820 a 1830 les publications se multiplient, et la personnalité des auteurs s'affirme avec netteté. Lamartine reste tendre et mélancolique, avec des élans d'espérance chrétienne; Vigny, stoique et désespéré, déplore l'isolement de l'homme, seul avec son cceur et sa pensée devant un Dieu indifférent et une nature cruelle; Victor Hugo, sortant de son « moi », aborde la poésie pittoresque; il ajoute aux Odes, des Ballades, ow revit le moyen age légendaire, puis en 1827, l'année de Navarin, il donne les Orientales : la Gréce insurgée, la Turquie, l'Egypte et l'Espagne, — orientale, elle aussi, par ses vestiges de Voccupation mauresque, — défilent devant les yeux du public; vers la fin du livre apparait l'ombre de « Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe »; Napoléon va devenir un héros légendaire. Enfin, en 1829, un enfant de Paris, tendre et spirituel 4 la fois, entre au « Cénacle » des Romantiques: agé de dix-neuf ans, ALFRED DE MUSSET publie des Contes d'Espagne et d'Italie; ce sont des Orientales, moins colorées, mais plus fantaisistes que celles de Victor Hugo. 1830 est l'année de gloire pour les jeunes auteurs; tous s'éprenaient de liberté, dans l'expansion de leur « moi », et c'est au nom de la liberté que le peuple de Paris prenait les armes. Individualisme politique et individualisme littéraire triomphaient simultanément. Apres 1830 les vainqueurs se séparent : LAMARTINE, ayant perdu sa fille au cours d'un voyage en Orient, cherche une consolation dans I'activité politique. Nommé député, il siége prés d'Arago, a |'extréme

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

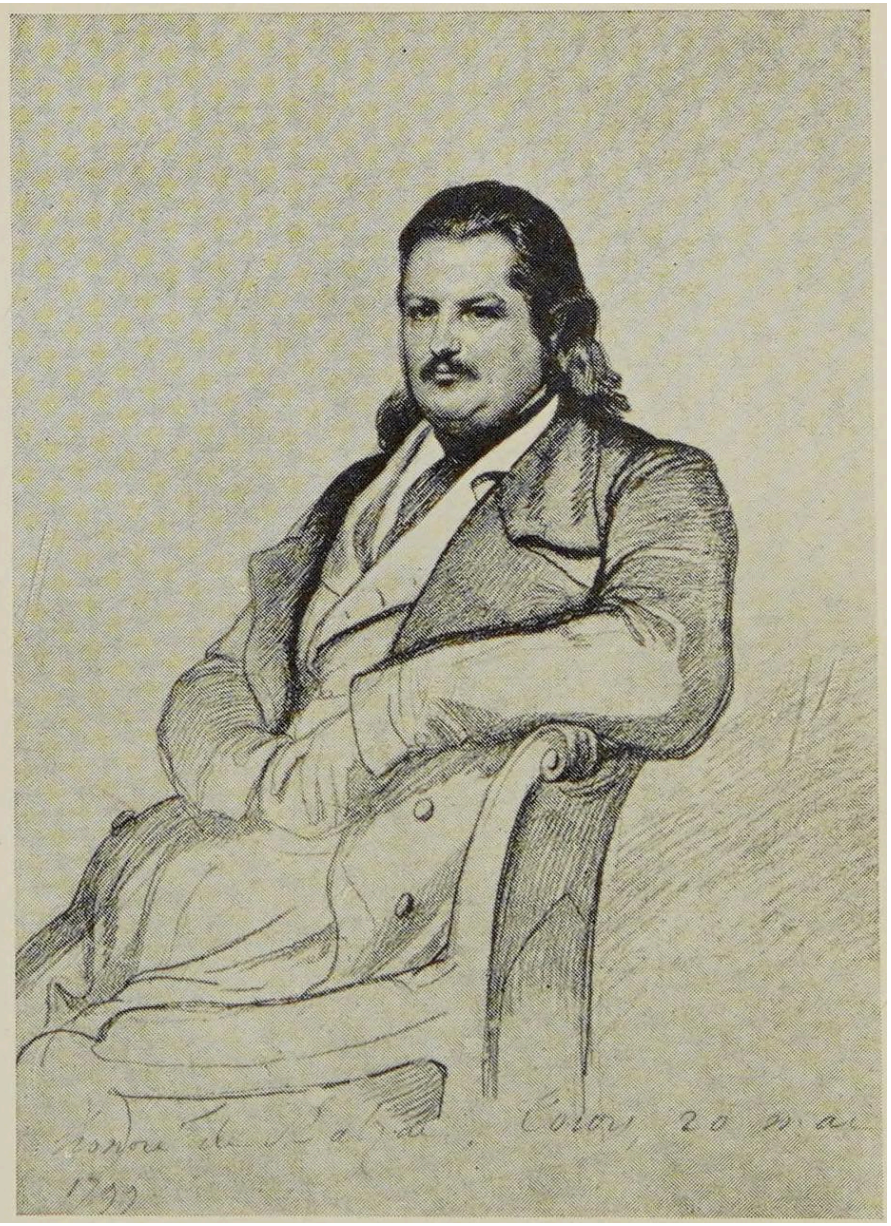
GNVS @29N0aD LassnW ad dau Iv



The text on this page is estimated to be only 46.71% accurate

OVZIVaA VINHAGdC AUVd ODNH AOLOIA 7, <


VICTOR HUGO



La civilisation de 1815 a 1848 237 gauche, en 1847 il prédit la chute de la royauté; en 1848, il siége au gouvernement provisoire; la politique |'a détaché jpeu a peu de la poésie. VIGNY, a la suite de chagrins personnels, rentre dans Visolement, « dans sa tour d'ivoire », disait Sainte-Beuve. Ses derniers poémes paraissent aprés sa mort (1863) sous le nom de Les Destinées. (Voir p. 255.) MUSSET (1810-1857) reste fantaisiste et ironique, jusqu'au grand drame de sa vie, sa liaison et sa rupture avec George Sand (1834). Sa poésie devient alors plus grave et plus classique: Sowvenir (voir p. 261), VEspoir en Dieu, les Nuits, sont les plus remarquables de ses derniéres cuvres. Il renonce a la poésie vers 1850. SAINTE-BEUVE (1804-1869) quitte la poésie pour lhistoire (Histoire de Port-Royal, 1840) et la critique (Causeries du Lundi). VICTOR HUGO reste poéte et lyrique. Ses poémes de 1830 a 1840 sont romantiques, par les notations de souvenirs et d'émotions, et par le libéralisme qui les anime. L'Orient cesse d'étre a la mode; mais Napoléon grandit aux yeux du public et Victor Hugo contribue a créer le culte de ?Empereur. En méme temps que ses vers, Victor Hugo donne des drames et des romans : succés, fortune, célébrité, concourent a développer son optimisme et a dépouiller son romantisme de sa mélancolie premiére. Mais le malheur s'abat un jour sur lui; en 1843, sa fille ainée, mariée depuis peu, meurt noyée au cours d'une promenade sur la Seine. Le poéte se tait : comme Lamartine, il demande 4 I'action ce qu'il ne trouve pas dans le réve; le role politique et social du poéte, — défini par Vigny dans Chatterton, — lui apparait digne d'envie : Louis-Philippe le nomme pair de France (1845); en 1848 il siége a la Constituante, en 1849 a la Législative, et en 1851 il est proscrit comme républicain; dans |'exii il redeviendra poete. Victor Hugo est le chef de l'école romantique; il a le don de l'expression saisissante, et la puissance de |'imagination qui font de lui le poete créateur.

238 XIX° siécle, 1" partie 2° Le Drame. Cest au théatre que Classiques et Romantiques se sont combattus avec le plus d'acharnement. La bataille s'est livrée littéralement dans la salle de la Comédie-Frangaise, a la premiére représentation d'Hernani, le 25 février 1830. Précédemment une adaptation d'Othello, par Vigny, avait été l'occasion d'escarmouches. La victoire resta aux Romantiques. Ils innovaient de toutes maniéres. Des trois « unités » ils ne gardaient que l'unité d'action; comme dans les piéces de Shakespeare, le décor changeait, et le dénouement était séparé de l'introduction par plus de vingtquatre heures. Comme Shakespeare, ils unissaient le tragique au comique. Comme Shakespeare ils voulaient mettre le spectateur en présence des faits réels, émeutes, duels, assassinats, et rompaient avec la tradition classique du « récit ». Leurs sujets étaient choisis de préférence dans l'histoire moderne (xvI® et xviI° siécle), comme ceux des romans de WALTER SCOTT que le public de leur temps lisait avidement. Le souci de la « couleur locale » et de l'exactitude historique passe pour les dramaturges romantiques avant celui de l'exactitude psychologique. L'exactitude psychologique leur fait défaut; il est difficile 4 des poétes lyriques, préoccupés uniquement de leurs émotions personnelles, de sortir d'eux-mémes pour observer les autres avec impartialité. Victor Hugo a eu du moins l'originalité d'insister sur les contrastes qu'offre la nature humaine : Hernani, bandit, est un homme d'honneur; Ruy Blas (voir p. 267), valet, se révéle galant homme; Lucréce Borgia, femme corrompue, est une mére dévouée; Triboulet, bouffon de cour, est un pére affectueux. Nombreux ont été les « drames » de 1820 a 1850. Vigny en a composé deux : La Maréchale d'Ancre et Chatterton; la préface de Chatterton est une véritable théorie du drame. Musset, auteur de comédies fantaisistes et spirituelles, a abordé le drame historique dans Lorenzaccio. ALEXANDRE Dumas et Victor Hugo ont été les principaux pourvoyeurs du théatre romantique. Victor Hugo a défini ses idées dans la préface verbeuse de

La civilisation de 1815 a 1848 239 Cromwell (1827). (Voir p. 264.) Ces idées, il les a appliquées dans neuf grandes piéces dont deux seulement, Hernani et Ruy Blas, sont restées au répertoire. Les autres se lisent mais ne se jouent que de loin en loin. Celles de Dumas ne se jouent plus. Chatterton n'offre plus qu'un intérét historique. Les Frangais demandent sans doute plus de vraisemblance que de pittoresque et plus de vérité dans la peinture des caractéres que dans celle du costume et du décor. On le vit dés 1843: le public parisien fit mauvais accueil aux Burgraves, de Victor Hugo, et applaudit en méme temps la Lucréce d'un poéte néo-classique, PonSARD: l'heure du théatre romantique était passée. 3° Le Roman. Le roman romantique a eu une carriére plus heureuse que le drame. Comme le drame, i] vaut surtout par la « couleur locale » : Chateaubriand et Walter Scott ont fait école. Au genre historique peuvent se rattacher Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo (1831), évocation de Paris a la fin du xv° siécle, et tous les romans d'Alexandre Dumas : Les Trois Mousquetaires, Vingt ans aprés et le Vicomte de Bragelonne sont encore lus, le cinéma les a mis a |'écran récemment. Plus durable a été la vogue des romans non historiques. Trois auteurs ont illustré ce genre: GEORGE SAND, STENDHAL et BALZAC. GreorceE SaAnp est le pseudonyme de la Baronne DupevanT (1804-1876), fille d'un officier de |'Empire, qui, abandonnée de son mari a vingt-cing ans, s'imposa d@écrire pour élever ses deux enfants. Ses premiers romans, comme Indiana (1832) sont des plaidoyers passionnés contre le mariage et les conventions sociales. C'est l'époque de ses liaisons avec Musset et Chopin. Plus tard, le succés venu, la douleur s'atténuant, |'esprit de George Sand embrasse un plus large horizon; on est, en 1840, a l'époque ot Voligarchie d'argent qui gouverne se heurte 4 une impopularité croissante, et ot Lamartine et Victor Hugo quittent les réves pour l'action;

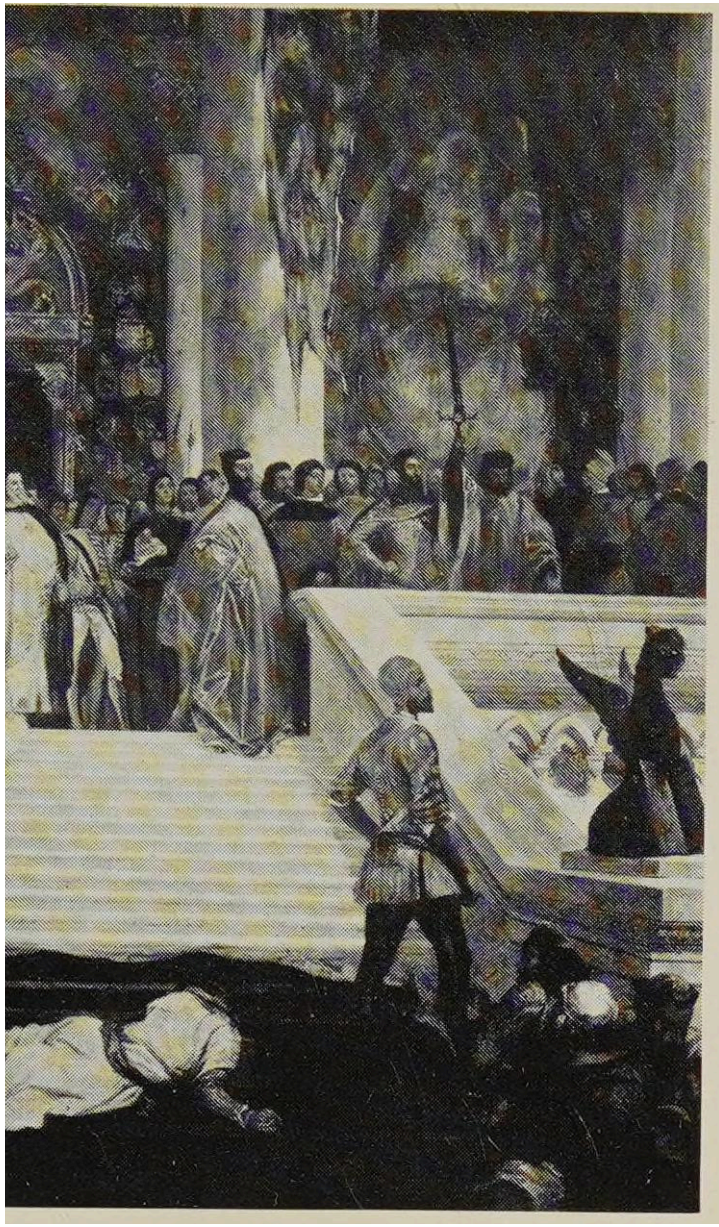
 George Sand se lie avec des socialistes et écrit des romans sociaux, comme Le Compagnon du Tour de France. Puis elle quitte Paris et se fixe aux environs de Bourges, dans son chateau de Nohant d'ou elle écrit des romans paysans (voir p. 276) comme La Mare au Diable, et plus tard, pour ses petits-enfants, des contes qui tiennent du romantisme par la place qu'elle donne au sentiment. . STENDHAL est le nom de guerre d'HENRI BEYLE (1783-1842), officier de |'"Empire, plus tard Consul dans les Etats du Pape, toute sa vie journaliste et voyageur. Ses deux chefs-d'ceuvre, Le Rouge et le Noir et La Chartreuse de Parme, sont des romans psychologiques; peu de couleur locale et peu de sentimentalisme, beaucoup d'analyse, et un certain pessimisme; c'est dans |'amour et dans l'ambition que Stendhal voit les mobiles de la plupart de nos actions. Bauzac (1799-1850), comme George Sand et Walter Scott, a di écrire pour gagner sa vie; il avait fondé une imprimerie et fait faillite. De 1830 a 1850 ses romans se sont succédé avec une rapidité prodigieuse. La Comédie Humaine, tel est le titre qu'il a donné a son ceuvre. I] semble, en effet, a lire Balzac, qu'il nous fasse assister 4 une vaste comédie: des types de tous genres et de toutes classes, depuis les hommes de loi jusqu'aux usuriers (voir p. 283), depuis les commergants jusqu'aux fonctionnaires, depuis les bourgeoises de province jusqu'aux mondaines de Paris, défilent devant nous. Balzac a décrit avec minutie les costumes, les gestes, les tics de ces personnages, et en cela il a le goat des Romantiques pour la couleur locale; mais il a de la nature humaine une compréhension que n'avaient pas les Romantiques. Epuisé par le labeur, i] est mort en 1850, au moment ou le roman réaliste, qu'il avait préparé, allait apparaitre en France. 4° L'Art. Le Romantisme a pénétré dans V'art aussi bien que dans la littérature, mais un peu plus lentement. La sculpture n'a pas renouvelé les procédés classiques,

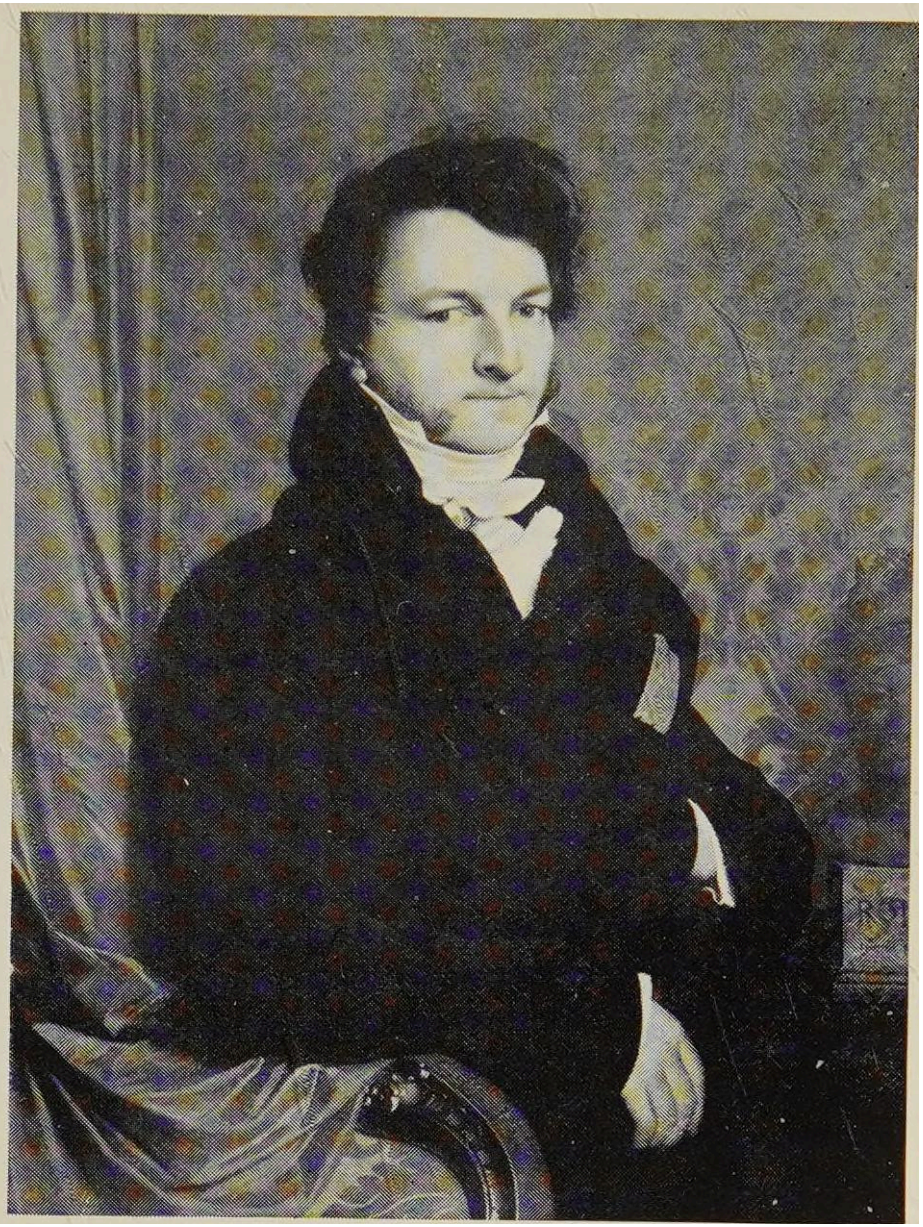
La civilisation de 1815 a 1848 241 mais les deux principaux sculpteurs de la période, Davin et BaRYE, ont suivi plus ou moins le mouvement romantique dans le choix de leurs sujets. David (1789-1856), né a Angers, — surnommé David d'Angers pour le distinguer du peintre de l'époque révolutionnaire — a fait le buste ou la statue des plus illustres de ses contemporains, Chateaubriand, Lamartine, Cuvier, Arago, _ Fenimore Cooper (a New-York), Goethe (a Weimar), Botzaris (a Missolonghi). Quant a Barye (1796-1875), qui s'est spécialisé dans la représentation des animaux exotiques (tigres, lions, jaguars), il représente le romantisme pittoresque. Les architectes de la Restauration ont été des classiques: dans les églises parisiennes de Notre-Dame de Lorette, de Saint-Vincent de Paul, édifiées en 1824, on retrouve a peu prés le plan de la « Basilique » romaine. Les architectes du régne de Louis-Philippe rompent avec la tradition; tout en terminant les ouvrages classiques de leurs prédécesseurs (Arc de Triomphe, Eglise de la Madeleine, Palais de Justice) ils s'attachent a restaurer les édifices gothiques : la cathédrale Notre-Dame a Paris et la Sainte-Chapelle. Le principal « restaurateur » a été ViotteT Le Duc (1814-1879) qui a entrepris la restauration de Notre-Dame en 1845 et en 1846 a construit, en style gothique, la basilique de SainteClotilde, 4 Paris; plus tard il a restauré la Cité de Carcassonne (remparts du xuI® siécle) et le chateau-fort de Pierrefonds (xtv° siécle). Ce culte du moyen Age, dont Ruskin a été le plus éloquent interpréte en Angleterre, est di aux littérateurs: 4 CHATEAUBRIAND, avec son Génie du Christianisme (1802), 4 MICHELET, avec son Histoire de France (1833-1844), a Victor Hugo, avec Notre-Dame de Paris (1831). C'est surtout en peinture que le Romantisme s'est manifesté avec éclat. L'école classique de David a subsisté jusqu'aprés le milieu du siécle, représentée par IncreEs ' (1780-1867): fermeté et exactitude du dessin, discrétion des teintes, ces qualités classiques ont été celles d'Ingres. Au contraire les Romantiques préférent

242 XIX® siécle, 1" partie la.couleur au dessin; quant.a la « couleur locale » ou exactitude dans la représentation des costumes et des édifices, ils la recherchent avec autant de soin que les littérateurs de leur temps. DELAROCHE (1797-1856), encore voisin du classicisme, donne Les Enfants d'Edouard (fils d'Edward IV assassinés a la Tour de Londres en 1483), Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I, Strafford marchant aw supplice. Le choix des sujets prouve l'influence qu'exercait Jlhistoire d'Angleterre sur les imaginations de 1820 a 1850. Ary SCHEFFER (1795-1858) est romantique d'intention plutot que de fait: son plus beau tableau, Monique et Saint Augustin, au Louvre, est tout en teintes douces. DELACROIX (1799-1863) incarne le romantisme; romantisme historique avec Milton dictant le Paradis perdu, légendaire avec Dante et Virgile, oriental avec Le Massacre de Scio, les Femmes d Alger. Le sentiment de la nature se réveille chez les peintres frangais; vers 1840 apparait un groupe de paysagistes qui seront connus surtout vers 1850. En musique, le romantisme a triomphé avec plus de peine. Le public de 1820 préférait a tous les genres Yopéra-comique, comédie mélée de chants, mélodies simples et faciles a retenir. L'auteur le plus célébre d'opéras-comiques a été DanieL AuBeER. L'opéra était illustré par deux compositeurs étrangers, MEYERBEER et Rossini, l'un remarquable par sa déclamation lyrique, l'autre par la virtuosité qu'il imposait, comme tous les Italiens, aux chanteurs. Le romantisme musical a été introduit en France par un Polonais, Francais par sa mére et Frangais d'éducation, FREDERIC CHOPIN,. et un Francais, Hector Berioz. Les ceuvres de CHOPIN (1809-1847), surtout les Ballades et les Polonaises, sont les épanchements d'une sensibilité presque maladive: souvenir des luttes héroiques et des malheurs de la Pologne, souvenir de passions ardentes (son amour pour George Sand, notamment), tristesses de malade (il mourut tuberculeux). ont trouvé leur écho dans sa musique. BeRLioz (1803-1869) est lV'adversaire fougueux

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

SNIAYON 4G “NWN ‘SHAXONI A4al|vy 1DU0NNY NT OUdITVA ONINVW ADOd Aa NOILNOAXA <XIOUOVIAd U019991109 a9vI1D





Rischgitz RUDE: LA MARSEILLAISE Egalement appelé ‘“‘ Le Départ.’’ Groupe placé sur L’Arc de Triomphe.



La civilisation de 1815 a 1848 243 de l'italianisme; il crée la « phrase » musicale, longue ou bréve, discréte ou éclatante, toujours en rapport avec la pensée du personnage: soutenue par une orchestration extraordinairement riche, qui utilise également les cordes, les bois et les cuivres, cette phrase touche profondément le coeur. Berlioz a choisi des sujets adaptés 4 son génie tumultueux: Symphonie fantastique, visions maladives d'un artiste empoisonné; Roméo et Juliette, d'aprés Shakespeare, La Damnation de Faust, d'aprés Goethe; dans sa derniére euvre, L'Enfance du Christ (1854) il a réalisé, autant qu'on peut le faire en musique, l'atmosphére biblique. Sciences Morates. 1° Philosophie. Le conservatisme de la Restauration et de la Monarchie de Juillet n'a guére favorisé la philosophie, dont les critiques pouvaient étre dangereuses pour les institutions. En fait, les deux seuls philosophes de cette période, Cousin et ComTE, sont des négateurs de la philosophie. Victor Cousin (1792-1867) créateur de « l'éclectisme », la réduit a l'exposition des « vérités de sens commun » et a histoire des doctrines. I] a finalement abandonné la philosophie pour histoire. AuGusTE ComTeE (1798-1857), fondateur du « positivisme », condamne la-philosophie par des arguments tirés de la nature méme de l'esprit. Pour lui, comme pour Locke, l'esprit ne saisit que des phénoménes et des rapports constants entre les phénoménes (les « lois »): il n'y a de science que des faits, et toute étude de la nature des choses, de l'origine de l'Univers et des fins de l'homme, est stérile; la métaphysique est une réverie oiseuse, la religion une réverie poétique. Les idées de Comte, venues d'Angleterre, sont retournées en Angleterre; STUART Mitt, dans la Logique, SPENCER dans sa théorie de |'Inconnaissable, Gzorce ExioT dans son agnosticisme, procédent de Comte. La philosophie devient résolument « sociale ». Comte n'a étudié la logique des sciences que pour constituer une «science des sociétés». En fait, il a abouti a

244 XIX°® siécle, 1" partie instituer une sorte de socialisme, et, frappé de la nécessité qu'il y avait 4 faire appel au sentiment et a l'imagination, une « religion de l'Humanité ». Examinateur en mathématiques a 1'Ecole Polytechnique, Comte, en raison de ses opinions, perdit son poste en 1844. Vers la méme époque SAINT-SIMON (1760-1825) avec sa théorie de la distribution des biens, FouRRIER (1772-1837) avec sa théorie de l'Association, Louis Bianc (1813-1882) avec sa théorie du droit au travail et PrRoupHoNn (18091865) avec sa théorie de l'acquisition des instruments de travail par les travailleurs ont fondé le socialisme. Les disciples de Saint-Simon avaient fondé une sorte de secte qui, aprés deux ans d'existence, fut dissoute par la justice (1832). Auguste Comte avait été converti au sentimentalisme, en matiére sociale, par une jeune fille qu'il aimait et qui était morte prématurément; Proudhon était le contemporain des poétes et romanciers sensibles et lyriques. Le Romantisme n'est pas étranger a la constitution des sciences sociales. 2° Histoire. L'histoire a ressuscité en 1820 et 1830. Jusqu'alors, seule J'antiquité était connue et mal connue; sur les temps modernes, le lecteur ne pouvait consulter que des compilations faites sans discernement ou des mémoires rédigés avec partialité. D'ailleurs]'Ancien Régime, se défiant de l'esprit critique, n'encourageait pas la recherche historique. Seuls les Bénédictins de Saint-Maur, prés de Paris, qui consacraient leur vie 4 la lecture des textes anciens, pouvaient prétendre au titre d'historiens; mais leurs ceuvres savantes n'étaient guére connues en dehors de leur cloitre. Aprés la Révolution et l'Empire, l'esprit public change. Les déplacements des armées, d'Allemagne en Italie, de Russie en Espagne, ont éveillé chez les Francais la curiosité des choses étrangéres. Les bouleversements politiques et sociaux les ont amenés 4a rechercher l'origine des institutions qu'ils avaient renversɇes. En 1817 parait le premier ouvrage d'un véritable

La civilisation de 1815 a 1848 245 historien: Histoire des Révolutions d'Angleterre, de la Conquéte Normande a Charles 1°; série d'études publiées par Aucustin Turerry (1795-1856) dans le journal Le Censeur Européen. (Voir p. 238.) Une page des Martyrs de Chateaubriand, récit d'une bataille entre Francs et Romains, avait éveillé la vocation historique de Thierry, ce qui prouve l'étroite parenté qui existe entre le roman et l'histoire a cette époque. Bientét aprés paraissent les ceuvres de Micnet, Turers, Guizot, MicHevet. Dés 1830, la phalange des historiens est constituée. Thiers et Mignet ont écrit, avant 1830, une Histoire de la Révolution Francaise, Michelet une JHistoire Romaine, et Guizot une Histoire de la Révolution d'Angleterre et une Histoire de la Civilisation en France. La révolution de 1830 dirige Thiers et Guizot vers la politique; Mignet et: Thierry restent historiens;, Michelet, nommé directeur des Archives Nationales, et plus tard professeur au Collége de France, abandonne Vhistoire romaine pour l'histoire de France. THIERRY est surtout connu par ses Récits des Temps Mérovingiens. I] a reconstitué la Gaule au temps de la conquéte franque (entre 500 et 700). L'idée maitresse de son cuvre est celle de la « race »: dans histoire de France il voit le conflit de la race gallo-romaine et de la race franque. L'ouvrage principal de GuizoT est son Histoire de la Civilisation ot il insiste sur |'ceuvre de quelques grands hommes (cf. CARLYLE dans Heroes and Hero Worship) et sur le réle de l'Eglise dans la formation et le développement de la mentalité frangaise. Guizot est le moins imaginatif et le plus philosophe des historiens de l'époque. Avec MicHeLteT (1798-1874) nous retrouvons le romantisme. Comme Thierry, il recherche la couleur locale, mais les coutumes |'intéressent plus que les costumes, et le moral plus que le physique; par-dela les événements, c'est l'4me de la France qu'il veut saisir: le Tableau de la France qui constitue |'introduction a son histoire, est suggestif a cet égard. Michelet est psy

246 XIX°® siécle, 1 partie chologue. Il est d'ailleurs artiste et poéte, possédant la sensibilité et imagination plus que les autres historiens de sa génération: loin d'observer les faits avec impassibilité, il les note avec amour ou avec haine, avec enthousiasme ou avec colére; Michelet s'apparente par la aux romantiques. Par son amour du moyen 4ge également, Michelet est un romantique; les six volumes qu'il a consacrés a cette période et qu'il a rédigés entre 1833 et 1844, sont les plus beaux de son Histoire de France. (Voir p. 288.) Pendant dix ans cette Histoire est restée interrompue. Le mouvement libéral de 1840 a tourné [attention de Michelet vers la politique; sous Pinfluence d'un ami, Epcar QuiINneT (1803-1875), professeur d'histoire des littératures de |'Europe méridionale au Collége de France, il devient républicain, également hostile a la monarchie et a |'Eglise: de cette époque datent Les Jésuites (1843), Le Peuple (1846) et l'Histoire de la Révolution (1847-1853). Le rétablissement de Empire en 1852, en le privant de son poste aux Archives et de sa chaire au Collége de France, lui donne Poccasion de revenir a son Histoire de France: il arréte son Histoire de la Révolution a la chute de Robespierre, reprend l'Histoire de France a la Renaissance, et la continue jusqu'en 1789; mais les derniers volumes ne valent pas ceux ow il racontait le moyen Age: la haine de la royauté et celle de l'Eglise, et le parti-pris de rechercher en toute circonstance |'influence de la femme et celle du prétre ne lui ont pas permis d'apprécier justement le xvi° et le xvii siécles. Le cours de Quinet avait été supprimé en 1846, celui de Michelet le fut en 1847. C'est sous la Restauration, au moment ot Thierry, Guizot, Thiers et Michelet se firent connaitre, qu'un érudit créa une nouvelle science historique.

CHAMPOLLION (1790-1832), professeur a l'Université de Grenoble, étudia tous les manuscrits en langue copte des bibliothéques frangaises, puis toutes les antiquités égyptiennes des musées de France et d'Italie; enfin deux années passées en Egypte, ot il perdit la santé (1828-1829), lui

La civilisation de 1815 a 1848 247 permirent d’étudier sur place les hiéroglyphes et de vérifier Vhypothése qu'il avait émise quelques années auparavant, d’aprés laquelle les caractéres égyptiens représenteraient des mots grecs: légyptologie était créée. A la méme époque Burnour (1801-1852) révélait a la Société Asiatique de Paris la langue du ZendAvesta. La FRANCE ET L’ETRANGER. Bien qu'il soit né en France, pour des raisons tirées de l’histoire nationale (€mancipation progressive de la sensibilité, bouleversements et guerres de la Révoluticn), bien qu’il procéde d’écrivains purement frangais (J.-J. Rousseau, puis Chateaubriand, et M™ de Staél), le Romantisme doit beaucoup a l’étranger. Il s’en rapprochait d’autant plus qui séloignait de |’antiquité. L’Orient a eu son heure de vogue, a partir de 1827; il a inspiré Victor Hugo et Delacroix; un musicien exilé en Asie, pour ses opinions socialistes, FELICIEN Davip, a créé lorientalisme musical par son poéme symphonique Le Désert; Lamartine a visité la Syrie et en a rapporté des descriptions restées classiques. Champollion a visité l’Egypte, Burnouf a visité |’Inde. En 1830, Quinet rédige son livre De la Gréce Moderne a la suite d’un voyage d’études organisé par le gouvernement frangais. L’Italie a été surtout le domaine de Musset; c’est a Venise que s'est passée la grande tragédie de sa vie, sa rupture avec George Sand (1834). — Parmi les prosateurs, Michelet et Quinet ont contribué a faire connaitre l’Italie, Quinet dans son Histoire des Révolutions d’Italie, Michelet dans sa traduction de la Scienza Nuova de Vico. L’Espagne a toujours hanté l’imagination de Victor Hugo, qui l’avait visitée dans son enfance, lorsque son pere était au service du roi Joseph Bonaparte. Son passé héroique, ses traditions chevaleresques, ses paysages montagneux, sa langue sonore ne pouvaient que plaire a x un poéte avant tout imaginatif. L’Espagne a fourni a

248 XIX° siécle, 1" partie Victor Hugo le décor de certaines poésies et celui de trois drames, Hernani, Ruy Blas et Torquemada. L'Allemagne, popularisée par M™° de Staél, répondait, par ses légendes, aux besoins imaginatifs, et par sa philosophie aux aspirations métaphysiques des Frangais. De toutes les légendes allemandes, celle de Faust, mise a la scéne par G@THE, et traduite en 1828 par GERARD pE NERVAL a eu le plus de succés; Berlioz l'a illustrée musicalement. La philosophie allemande a été introduite en France par les disciples de Victor Cousin, notamment Edgar Quinet, traducteur de Herper. Victor Hugo a écrit Le Rhin a la suite d'un voyage en Allemagne; cest en Allemagne qu'il a placé certaines scénes d'Hernani et le drame des Burgraves. Les rapports entre la pensée frangaise et la pensée anglaise ont été aussi étroits au début du xIx® siécle qu'au xvi'. C'est surtout l'Angleterre qui influe sur la France. Walter Scott est traduit et lu avec passion: ScRIBE, l'auteur dramatique le plus fécond de ce temps, tire de deux de ses romans (The Abbot, The Monastery) son opéra comigue La Dame Blanche dont BOIELDIEU compose la musique (1825) ; DoNiIzETTI, compositeur italien fixé en France, met a la scéne The Bride of Lammermuir sous le titre Lucia di Lammermoor (1835) ; Victor Hugo, dans sa jeunesse, a écrit un drame sur Pépisode d'Amy Robsart. Byron, qui a voyagé en France, a rencontré Lamartine; l'une des plus belles Meditations est dédiée a Byron, et le Dernier Chant dw Pélerinage d@Harold est un témoignage de l'admiration qu'éprouvait Lamartine pour lui. Avec Walter Scott, c'est Byron qui, de tous les écrivains anglais, a le plus séduit la France: l'élégance de sa personne, l'étrangeté de sa destinée, sa fin 4 Missolonghi, ont fait autant pour sa popularité que la valeur littéraire de ses cuvres: il est plus qu'un poéte romantique, il est un héros romantique: son Manfred rappelle souvent le René de Chateaubriand, dans sa mélancolie solitaire. L'enthousiasme des Frangais pour Byron n'a d'analogue que l'enthousiasme des Allemands pour Shakespeare : de plus grands poétes

 que Byron, tels que Wordsworth et SHELLEY, ont été a peine connus de leurs contemporains frangais. Quant a Shakespeare, il a fourni aux dramaturges romantiques dutiles exemples a l'appui de leurs théories, mais on ne peut dire qu'il les ait directement inspirés. Victor Hugo a pris a Byron l'épisode de Mazeppa; Berlioz a intitulé l'une de ses premiéres euvres Harold en Italie. Vigny a rendu également hommage a |'Angleterre; mais il a dédaigné les romantiques de son temps pour célébrer Vinfortuné CHATTERTON; c'est lui aussi qui a fait applaudir au théatre Othello (1827) et qui a traduit Le Marchand de Venise (1829). D'ailleurs la politique rapproche la France de |'Angleterre. Wellington empéche la Prusse de démembrer la France; Richelieu obtient de |'Angleterre et de la Russie la libération du territoire francais (1818) ; a Navarin les flottes frangaise, anglaise et russe combattent ensemble la flotte turque; sous Louis-Philippe la France et l'Angleterre collaborent 4 la création du royaume de Belgique (1831), a l'établissement du régime parlementaire en Espagne (1833) et généralement au maintien de la paix en Europe. C'est sous le ministére de Guizot qu'a été créée la formule que le xx® siécle a reprise avec éclat: « Entente cordiale ».

La REvoLuTION DE 1848. L'écroulement de la royauté constitutionnelle est le résultat de deux mouvements simultanés: P 1° Les écrivains et les. artistes, les professeurs et les étudiants, — dont le nombre s'est accru a cette époque d'activité intellectuelle sans précédent; — tous ceux qui travaillent de l'esprit, réclament une participation au gouvernement : |'individualisme romantique se manifeste en politique. Ces travailleurs intellectuels réclament également le droit de suffrage pour ceux des citoyens qui, tout en travaillant et en payant des impéts, ne sont pas électeurs. Les Intellectuels, pour employer un mot contemporain, prennent la direction du mouvement

250 XIX® siécle, 1" partie réformateur, avec autant de hardiesse et avec des idées plus claires que les « philosophes» du xvim® siécle: les sanctions prises contre Auguste Comte, Edgar Quinet et Michelet, prouvent que le gouvernement de Louis-Philippe ne se trompait pas sur leurs intentions. 2° L'action des ouvriers s'exerce en méme temps que celle des intellectuels, mais indépendamment. Les ouvriers, en France comme en Angleterre, demandent en premier lieu la réglementation du travail, chose difficilement réalisable 4 une époque de concurrence acharnée entre producteurs. De plus en plus nombreux, de plus en plus unis, malgré leurs différences d'opinion, difficilement vaincus en 1832 et 1834, les ouvriers attendent une occasion pour reprendre les armes. C'est la bourgeoisie libérale qui leur fournit cette occasion en se révoltant le 23 février 1848. Comme en 1830, et plus nombreux qu'en 1830, les ouvriers jettent résolument leurs forces dans la mélée; mais cette fois la victoire ne leur échappe plus au profit de la bourgeoisie comme en 1830: la prise de |'Hotel de Ville et de la Chambre des Députés, la constitution du gouvernement provisoire du 24 février, et la promesse immédiate du suffrage universel consacrent leur victoire. Le libéralisme romantique par ses manifestations, la royauté constitutionnelle par son conservatisme, ont également, et involontairement, fondé la démocratie.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XIX* SIECLE PREMIERE PARTIE LE LYRISME Le Poéte. Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées. L'homme habile aux choses de la vie, et toujours apprécié, se voit parmi nous a chaque pas. I] est convenable a tout et convenable en tout. I] a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. I] fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empéche que sa vie soit prudente et compassée par ses travaux. Il a Vesprit libre, frais et dispos, toujours présent et prét a la riposte... I] écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires... I] sait la place du mot et du sentiment, et les chiffrerait au besoin... I] peut écrire la comédie et l'oraison funébre, le roman et l'histoire, l'épitre et la tragédie, le couplet et le discours politique... C'est l'homme de lettres. Cet homme est toujours 'aimé, toujours compris, toujours en vue; comme il est léger et ne pése a personne, il est porté dans tous les bras ou il veut aller: c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitiéme siécle en a tant couronné. Cet homme n'a nul besoin de pitié. Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source ot il puise ses ceuvres et les répand a larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. I] a médité

252 XIX°* siécle, 1" partie dans sa retraite sa philosophie entiére; il la voit tout d'un coup d'eil... Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses coléres contenues; il est studieux et calme. Son genie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens a sa plus magnifique expression... Aprés tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences a une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante... C'est le véritable, le grand écrivain. Celui-la n'est pas malheureux; il a ce qu'il a voulu avoir; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises... WVainqueur ou vaincu, son front est couronné. I] n'a nul besoin de votre pitié. Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare... L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dés Yenfance, dans des extases involontaires, dans des réveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le posséde par-dessus tout... l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enléve la nacelle... Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son ame! Dés lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégotits, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop comp!étement et trop profondément, et parce que son ceil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrétent a l'effet qu'ils combattent. De la sorte il se

Extraits des écrivains 253 tait, s’éloigne, se retourne sur lui-méme et sy referme comme dans un cachot. La, dans l’intérieur de sa téte brilée, se forme et s’accroit quelque chose de pareil a un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratére, et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d’elles-mémes sont jetées dans la divine forme des vers... Crest le Poéte... Toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui. Vicny, Préface de « Chatterton ». La vocation du Poéte. J’étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures 4 peine apercues laissaient une vive et profonde empreinte en moi, et quand elles avaient disparu de mes yeux elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu’on nomme < I’imagination », c’est-a-dire la mémoire qui revoit et qui repeint en nous. Mais, de plus, ces images ainsi reques et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon ame animait ces images, mon cceur se mélait a ces impressions. J’aimais et j’incorporais en moi ce qui m/avait frappé. J’étais une glace vivante qu’aucune poussiére n’avait encore ternie et qui reverbérait l’ceuvre de Dieu! De la a chanter ce cantique intérieur qui s’éléve en nous, il n’y avait pas loin. I] ne me manquait que la voix. Cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lévres d’enfant, c’était la poésie. LAMARTINE, Préface des « Méditations >. Science et Poésie. Je me souviens qu’a mon entrée dans le monde il n’y avait qu’une voix sur l’irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déja froide de cette mystérieuse faculté de l’esprit humain. C’était l’époque de |’Empire;

254 X1IX* siécle, 1" partie c’était ’heure de l’incarnation de la philosophie matérialiste du xvui° siécle dans le gouvernement et dans les meurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l’insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu ils étaient parvenus, en effet, a flétrir et a tuer en eux : toute la partie morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine... Par un sir et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu’elle ne ressuscitat dans le monde avec la liberté... Tout était organisé contre cette résurrection du sentiment moral et poétique; c’était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie. Le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé... Le chef militaire de cette époque ne voulait pas d’autre missionnaire, pas d’autre séide et ce séide le savait bien. Il n’y avait pas une idée en Europe qui ne fit foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fit baillonnée par sa main de plomb. Depuis ce temps, j’abhorre le chiffre, cette négation de toute pensée... Les mathématiques étaient les chaines de la pensée humaine. Je respire; elles sont brisées ! Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d’un cil inquiet, protestaient seuls contre cet arrét de mort de l’A4me, de l’intelligence et de la poésie, M™° de Staél et M. de Chateaubriand... [ls prirent sur nous comme un droit de famille, ils furent de notre sang, nous fimes du leur, et il est peu d’entre nous qui ne leur doive ce qu’il fut, ce qu’il est ou ce qu’il sera. LAMARTINE, Destinées de la Poésie.

Extraits des écrivains 255 LES THEMES ROMANTIQUES L’ ISOLEMENT. La Maison du berger. Eva, j’aimerai tout dans les choses créées, Je les contemplerai dans ton regard réveur Qui partout répandra ses flammes colorées, Son repos gracieux, sa magique saveur: Sur mon ceur déchiré viens poser ta main pure, Ne me laisse jamais seul avec la Nature, Car je la connais trop pour n’en pas avoir peur. Elle me dit: « Je suis l’impassible théatre « Que ne peut remuer le pied de ses acteurs; « Mes marches d’émeraude et mes parvis d’albAtre, « Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs. « Je n’entends ni vos cris ni vos soupirs; a peine « Je sens passer sur moi la comédie humaine « Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs. « Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre, « A cété des fourmis les populations; « Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre, « Jignore en les portant les noms des nations. « On me dit une mére, et je suis une tombe. « Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe, « Mon printemps ne sent pas vos adorations. « Avant vous, j’étais belle et toujours parfumée, « J’abandonnais au vent mes cheveux tout entiers: « Je suivais dans les cieux ma route accoutumée, « Sur l’axe harmonieux des divins balanciers, « Aprés vous, traversant l’espace ou tout s’élance, « Jirai seule et sereine, en un chaste silence; « Je fendrai l’air du front et de mes seins altiers. » C’est 14 ce que me dit sa voix triste et superbe, Et dans mon ceeur alors je la hais, et je vois Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe

 Nourrissant de leurs sucs la racine des bois. Et je dis 4 mes yeux qui lui trouvaient des charmes : « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes; « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. » Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi; Vivez, et dédaignez, si vous étes déesse, L'homme, humble passager, qui dut vous étre un roi; Plus que tout votre régne et que ses splendeurs vaines, J'aime la majesté des souffrances humaines; Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi... Vieny, Les Destinées. L'?Isolement. Souvent sur la montagne, a l'ombre du vieux chéne, Au coucher du soleil, tristement je m/assieds; Je proméne au hasard mes regards sur la plaine, Dont le tableau changeant se déroule a mes pieds. Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes, I] serpente, et s'enfonce en un lointain obscur; La, le lac immobile étend ses eaux dormantes Ou létoile du soir se léve dans l'azur. Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres, Le crépuscule encor jette un dernier rayon; Et le char vaporeux de la reine des ombres Monte et blanchit déja les bords de horizon. Cependant, s'élancant de la fléche gothique, Un son religieux se répand dans les airs : Le voyageur s'arréte, et la cloche rustique Aux derniers bruits du jour méle de saints concerts. Mais a ces doux tableaux mon ame indifférente N'éprouve devant eux ni charme ni transports; Je contemple la terre ainsi qu'une Ame errante : Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts. De colline en colline en vain portant ma vue, Du sud 4a l'aquilon, de l'aurore au couchant, ee ee 2

Extraits des écrivains 257 Je parcours tous les points de l’immense étendue, Et je dis: Nulle part le bonheur ne m/attend... Mais peut-étre au dela des bornes de sa sphére, Lieux ot le vrai soleil éclaire d’autres cieux, Si je pouvais laisser ma dépouille 4a la terre, Ce que j’ai tant révé paraitrait 4 mes yeux. La, je m’enivrerais 4 la source ou j’aspire; La, je retrouverais et l’espoir et l’amour, Et ce bien idéal que toute ame désire, Et qui n’a pas de nom au terrestre séjour. Que ne puis-je, porté sur le char de l’aurore, Vague objet de mes veux, m’élancer jusqu’a toi! Sur la terre d’exil pourquoi resté-je encore ? I] n’est rien de commun entre la terre et moi. Quand la feuille des bois tombe dans la prairie, Le vent du soir s’éléve et l’arrache aux vallons; Et moi, je suis semblable a la feuille flétrie; Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ! LAMARTINE, Premiéres Méditations poétiques. Le Souvenir. Le Lac (fragment). Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l’océan des Ages Jeter V’ancre. un seul jour ? O lac! l’année a peine a fini sa carrieére, Et prés des flots chéris qu’elle devait revoir, Regarde, je viens seul m/asseoir sur cette pierre Ou tu la vis s’asseoir ! Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes; Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés; Ainsi le vent jetait l’6cume de tes ondes Sur ses pieds adorés.

298 XIX° siécle, 1" partie Un soir, t’en souvient-il ? Nous voguions en silence; On n’entendait au loin, sur l’onde et sous les cieux, Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence Tes flots harmonieux. Tout a coup, des accents inconnus a la terre Du rivage charmé frappérent les échos; Le flot fut attentif, et la voix qui m’est chere Laissa tomber ces mots: « O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices, Suspendez votre cours: Laissez-nous savourer les rapides délices Des plus beaux de nos jours! Assez de malheureux ici-bas vous implorent. Coulez, coulez pour eux, Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent; Oubliez les heureux. » O lac! rochers muets! grottes! forét obscure! Vous que le temps épargne ou qu’il peut rajeunir, Gardez de cette nuit, gardez, belle nature, Au moins le souvenir ! Quw’il soit dans ton repos, qu’il soit dans tes orages, Beau lac, et dans l’aspect de tes riants coteaux, Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages Qui pendent sur tes eaux ! Qu’il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe, Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés, Dans l’astre au front d’argent qui blanchit ta surface De ses molles clartés; Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire, Que les parfums légers de ton air embaumé, Que tout ce qu’on entend, l’on voit ou l’on respire, Tout dise: ils ont aimé! LaMaRTINE, Meditations.

Extraits des écrivains 259 Tristesse d’Olympio (fragments). Les champs n’étaient point noirs, les cieux n’étaient [pas mornes, Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes Sur la terre étendu; L’air était plein d’encens et les prés de verdures Quand il revit ces lieux ot par tant de blessures Son ceur s’est répandu... I] voulut tout revoir, l’étang prés de la source, La masure ot l’auméne avait vidé leur bourse, Le vieux fréne plié, Les retraites d’amour au fond des bois perdues, L’arbre ot dans les baisers leurs 4mes confondues Avaient tout oublié. Il chercha le jardin, la maison isolée, La grille d’ot l’eil plonge en une oblique allée, Les vergers en talus. Pale, il marchait. Au bruit de son pas grave et sombre I] voyait 4 chaque arbre, hélas! se dresser l’ombre Des jours qui ne sont plus. Il entendait frémir dans la forét qu’il aime Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-méme, Y réveille l’amour, Et, remuant le chéne ou balangant la rose, Semble l’me de tout qui va sur chaque chose Se poser tour a tour..... Il contempla longtemps les formes magnifiques Que la nature prend dans les champs pacifiques; I] réva jusqu’au soir; Tout le jour il erra le long de la ravine, Admirant tour a tour le ciel, face divine, Le lac, divin miroir. Hélas! se rappelant ses douces aventures, Regardant, sans entrer, par-dessus les clétures, Ainsi qu’un paria,

260 XIX°* siécle, 1" partie I] erra tout le jour. Vers heure ot la nuit tombe, Il se sentit le coeur triste comme une tombe. Alors il s'écria : « O douleur! j'ai voulu, moi dont lame est troublée, Savoir si l'urne encor conservait la liqueur, Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée De tout ce que j'avais laissé la de mon cceur ! « Que peu de temps suffit pour changer toutes choses! Nature au front serein, comme vous oubliez! Et comme vous brisez dans vos métamorphoses Les fils mystérieux ot nos ceurs sont liés!..... « Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimames! Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris Ou nous fondions notre étre en y mélant nos flammes! L'impassible nature a déja tout repris. « Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mires, Rameaux chargés de nids, grottes, foréts, buissons, Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ? Est-ce que vous direz 4 d'autres vos chansons?.... « Répondez, vallon pur, répondez, solitude, O nature abritée en ce désert si beau, Lorsque nous dormirons tous deux dans |'attitude Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau, « Est-ce que vous serez a ce point insensible De nous savoir couchés, morts avec nos amours, Et de continuer votre féte paisible, Et de toujours sourire et de chanter toujours'?..... « Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages! Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas! Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages! Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas. « Car vous étes pour nous l'ombre de l'amour méme! Vous €étes l'oasis qu'on rencontre en chemin! Vous étes, 6 vallon, la retraite supréme Ou nous avons pleuré, nous tenant par la main!..... > Victor Huco, Les Rayons et les Ombres.

Extraits des écrivains 261 Le Souvenir (fragments). Jespérais bien pleurer, mais je croyais souffrir En osant te revoir, place 4 jamais sacrée, O la plus chére tombe et la plus ignorée Ou dorme un souvenir! Que redoutiez-vous donc de cette solitude, Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main Alors qu'une si douce et si vieille habitude Me montrait ce chemin ? Les voila, ces coteaux, ces bruyéres fleuries, Et ces pas argentins sur le sable muet, Ces sentiers amoureux, remplis de causeries, Ou son bras m'enlacait. Les voila, ces sapins 4 la sombre verdure, Cette gorge profonde aux nonchalants détours, Ces sauvages amis dont |'antique murmure A bercé mes beaux jours. Les voila, ces buissons ot toute ma jeunesse, Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas. Lieux charmants, beau désert ot passa ma maitresse, Ne m/attendiez-vous pas ? Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chéres, Ces larmes que souléve un cceur encor blessé! Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupiéres Ce voile du passé! O puissance du temps! 6 légéres années! Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets; Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées Vous ne marchez jamais. Tout mon cceur te bénit, bonté consolatrice ! Je n'aurais jamais cru que !'on pit tant souffrir D'une telle blessure, et que sa cicatrice Fat si douce a sentir.

262 XIX° siécle, 1" partie Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées, Des vulgaires douleurs linceul accoutumé, Que viennent étaler sur leurs amours passées Ceux qui n’ont point aimé! J’ai vu sous le soleil tomber bien d’autres choses Que les feuilles des bois et l’écume des eaux, Bien d’autres s’en aller que le parfum des roses Et le chant des oiseaux. Mes yeux ont contemplé des objets plus funébres Que Juliette morte au fond de son tombeau, Plus affreux que le toast a J’ange des ténébres, Porté par Roméo. J'ai vu ma seule amie, 4 jamais la plus chére, Devenue elle-méme un sépulcre blanchi, Une tombe vivante ot flottait la poussiére De notre mort chéri, De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde, Nous avions sur nos cceurs si doucement bercé ! C’était plus qu’une vie, hélas! c’était un monde Qui s’était effacé ! Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire, Je V’ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois. Ses lévres s’entr’ouvraient, et c’était un sourire, Et c’était une voix; Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage, Ces regards adorés dans les miens confondus; Mon ceeur, encor plein d’elle, errait sur son visage Et ne la trouvait plus. Et pourtant j’aurais pu marcher alors vers elle, Entourer de mes bras ce sein vide et glacé, Et j’aurais pu crier : Qu’as-tu fait, infidéle, Qu’as-tu fait du passé ? Mais non: il me semblait qu’une femme inconnue Avait pris par hasard cette voix et ces yeux; Et je laissai passer cette froide statue En regardant les cieux.

Extraits des écrivains 263 Eh bien, ce fut sans doute une horrible misére Que ce riant adieu d'un étre inanimé, ith bien, qu'importe encore ? O nature! 6 ma mere ! En ai-je moins aimé ? La foudre maintenant peut tomber sur ma téte, Jamais ce souvenir ne peut m'étre arraché; Comme le matelot brisé par la tempéte, Je m'y tiens attaché. Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent, Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain, Ni si ces vastes cieux éclaireront demain Ce quils ensevelissent. Je me dis seulement: A cette heure, en ce lieu, Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle. J'enfouis ce trésor dans mon Ame immortelle, Et je 'emporte a Dieu ! MusseEt, Poésies nouvelles. LE DRAME THEORIE DU DRAME. Le vocabulaire poétique. Pour moi, je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que la puissance qui nous retint si longtemps dans ce monde de convention, que la muse de cette tragédie secondaire fut la Politesse. Oui, ce fut elle certainement. Elle seule était capable de bannir a la fois les caractéres vrais, comme grossiers, le langage simple, comme trivial, lidéalité de la philosophie et des passions, comme extravagance, la poésie, comme hbizarrerie... C'est dans le détail du style surtout que vous pourrez juger la maniére de l'école polie dont on s'ennuie si parfaitement aujourd'hui. Je ne crois pas qu'un étran

 ger puisse facilement arriver 4 comprendre a quel degré de faux étaient parvenus quelques « versificateurs pour la scéne », je ne veux pas dire « poetes ». Pour vous en donner quelques exemples entre cent mille, quand on voulait dire « des espions », on disait, comme Ducis, « Ces mortels dont |'Etat gage la vigilance. » Vous sentez qu'une extréme politesse envers la corporation des espions a pu seule donner naissance a une périphrase aussi élégante, et que tous ceux de ces « mortels », qui, d'aventure, se trouvaient alors dans la salle, en étaient assurément reconnaissants. Style naturel d'ailleurs; car ne concevez-vous pas facilement qu'un roi, au lieu de faire dire tout simplement au ministre de la police: « Vous enverrez cent espions a la frontiére », dise « Seigneur, vous enverrez cent mortels dont Etat gage la vigilance» ? Voila qui est «noble », « poli» et « harmonieux ». Vicny, Lettre a Lord *** sur la soirée du 24 octobre 1829. La régle des unités. Ce quil y a détrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur régle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi' de plus invraisemblable et de plus absurde, en effet, que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal ot nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, ot arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun 4a leur tour, comme s'ils s'étaient dit bucoliquement: Alternis cantemus: amant alterna Camene. Ou a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte ? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas a la vérité — les scolastiques en font bon marché — mais 4a la vraisemblance? I] résulte de la que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer

Extraits des écrivains 265 dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-a-dire tout le drame, se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théatre que les coudes de action ; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scénes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le cheur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de fagon que souventes fois nous sommes tentés de leur crier : « Vraiment! mais conduisez-nous donc la-bas! On s'y doit bien amuser, cela doit étre beau a voir ! » A quoi ils répondraient sans doute: « II serait possible que cela vous amusat ou vous intéressat, mais ce nest point la la question ; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpoméne frangaise. » Voila ! ... On commence a comprendre, de nos jours, que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidéle empreinte des faits. Le lieu ou telle catastrophe s'est passée en devient un témoin terrible et inséparable; et Vabsence de cette sorte de personnage muet décompleéterait dans le drame les plus grandes scénes de histoire. Le poéte oserait-il assassiner Rizzio ailleurs que dans la chambre de Marie Stuart ?... décapiter Charles I* et Louis XVI ailleurs que dans ces places sinistres d'ou Yon peut voir White Hall et les Tuileries, comme si leur échafaud servait de pendant a leur palais ? L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule que dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la méme dose de temps a tous les événements! Appliquer la méme mesure sur tout! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le méme soulier 4 tous les pieds. Croiser |'unité de temps a l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la providence déroule a si

266 XIX* siécle, 1" partie grandes masses dans la réalité, c'est mutiler hommes et choses, c'est faire grimacer histoire. Disons mieux: tout cela mourra dans l'opération; et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent a leur résultat ordinaire : ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voila pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette. Et puis si vingt-quatre heures peuvent étre comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante-huit. L'unité de Shakespeare ne sera donc pas l'unité de Corneille. Pitié ! Victor Huco, Cromwell, Préface. LE GROTESQUE Dans la pensée des modernes, le grotesque a un role immense. I] y est partout; d'une part, il crée le difforme et Vhorrible; de l'autre, le comique et le bouffon. II attache autour de la religion mille superstitions originales, autour de la poésie mille imaginations pittoresques. C'est lui qui séme a pleines mains dans Vair, dans l'eau, dans la terre, dans le feu, ces myriades d'étres intermédiaires que nous trouvons tous vivants dans les traditions populaires du moyen Age; e'est lui qui fait tourner dans I'ombre la ronde effrayante du sabbat, lui encore qui donne a Satan les cornes, les pieds de bouc, les ailes de chauves-souris. C'est lui, toujours lui, qui, tantot jette dans l'enfer chrétien ces hideuses figures qu'évoquera l'apre génie de Dante et de Milton, tantot le peuple de ces formes ridicules au milieu desquelles se jouera Callot, le Michel-Ange burlesque. Si du monde idéal il passe au monde réel, il y déroule d'intarrissables parodies de l'humanité. Ce sont des créations de sa fantaisie que ces Scaramouches, ces Crispins, ces Arlequins, grimagantes silhouettes de l'homme, types tout a fait inconnus 4 la grave antiquité, et sortis pourtant de la classique Italie. C'est lui enfin qui, colorant tour a tour le méme drame de l'imagination du Midi et

Extraits des écrivains 267 de Vimagination du Nord, fait gambader Sganarelle autour de Don Juan et ramper Méphistophélés autour de Faust. Dans" la poésie nouvelle, tandis que le sublime représente l'ame telle qu'elle est, épurée par la morale chrétienne, lui jouera le réle de la béte humaine. Le premier type, dégagé de tout alliage impur, aura en apanage tous les charmes, toutes les graces, toutes les beautés; il faut qu'il puisse créer un jour Juliette, Desdémona, Ophélia. Le second prendra tous les ridicules, toutes les infirmités, toutes les laideurs. Dans ce partage de Vhumanité et de la création, c'est a lui que reviendront les passions, les vices, les crimes; c'est lui qui sera luxurieux, rampant, gourmand, avare, perfide, brouillon, hypocrite; c'est lui qui sera tour a tour Iago, Tartufe, Basile, Polonius, Harpagon, Bartholo, Falstaff, Scapin, Figaro. Le beau n'a qu'un type, le laid en a mille. Victor Huco, Cromwell, Préface. Le SvuBLIME. RUY BLAS. ACTE PREMIER, Scéne III Don Salluste, grand d'Espagne, a convoqué son cousin, Don César de Bazan, gentilhomme ruiné par la débauche, @ qui il veut confier une mission peu honorable. Don César reconnait un ami de jeunesse, valet de Don Salluste. DON CESAR, RUY BLAS. DON CESAR Sur ma foi, Je ne me trompais pas. C'est toi, Ruy Blas!

 RUY BLAS C’est toi, Zafari! Que fais-tu dans ce palais? DON CESAR J’y passe. Mais je m’en vais. Je suis oiseau, j’aime l’espace. Mais toi? Cette livrée? Est-ce un déguisement? RUY BLAS, avec amertume. Non, je suis déguisé quand je suis autrement. DON CESAR Que dis-tu? RUY BLAS Donne-moi ta main, que je la serre, Comme en cet heureux temps de joie et de misére Ou j’avais froid la nuit, ot j’étais libre enfin..... Quand tu me connaissais, j’étais un homme encore. Tous deux nés dans le peuple, — hélas! c’était l’aurore — Nous nous ressemblions au point qu’on nous prenait Pour fréres; nous chantions dés Vheure ot l’aube nait. Et le soir devant Dieu, notre pére et notre hdéte, Sous le ciel étoilé nous dormions céte a céte. Oui, nous partagions tout. Puis enfin arriva L’heure triste ou chacun de son cété s’en va. Je te retrouve, aprés quatre ans, toujours le méme, Joyeux comme un enfant, libre comme un bohéme, Toujours ce Zafari, riche en sa pauvreté, Qui n’a rien eu jamais, et n’a rien souhaité. Mais moi, quel changement! Frére, que te dirai-je? Orphelin, par pitié nourri dans un collége De science et d’orgueil, de moi, triste faveur! Au lieu d’un ouvrier on a fait un réveur. Tu sais, tu m’as connu. Je jetais mes pensées Et mes voeux vers le ciel en strophes insensées. J’opposais cent raisons a ton rire moqueur. J’avais je ne sais quelle ambition au cceur. A quoi bon travailler? Vers un but invisible Je marchais, je croyais tout réel, tout possible, J’espérais tout du sort! — Et puis je suis de ceux Qui passent tout un jour, pensifs et paresseux,

Extraits des écrivains 269 Devant quelque palais regorgeant de richesses, A regarder entrer et sortir des duchesses. — Si bien qu'un jour, mourant de faim sur le pavé, J'ai ramassé du pain, frére, ou j'en ai trouvé; Dans la fainéantise et dans l'ignominie. Oh! quand j'avais vingt ans, crédule 4 mon génie, Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins, En méditations sur le sort des humains; J'avais bati des plans sur tout, — une montagne De projets. — Je plaignais le malheur de |'Espagne. Je croyais, pauvre esprit, qu'au monde je manquais... Ami, le résultat, tu le vois. — Un laquais! DON CESAR, lui serrant la main. Espére! RUY BLAS Espérer! Mais tu ne sais rien encore. Vivre sous cet habit qui souille et déshonore, Avoir perdu la joie et l'orgueil, ce n'est rien. Etre esclave, étre vil, qu'importe! — Ecoute bien. Frére! je ne sens pas cette livrée infame, Car j'ai dans ma poitrine une hydre aux dents de flamme Qui me serre le coeur dans ses replis ardents. Le dehors te fait peur? Si tu voyais dedans! DON CESAR Que veux-tu dire? RUY BLAS Invente, imagine, suppose. Fouille dans ton esprit. Cherches-y quelque chose D'étrange, d'insensé, d'horrible et d'inoui. Une fatalité dont on soit ébloui! Oui, compose un poison affreux, creuse un abime Plus sourd que la folie et plus noir que le crime, Tu n'approcheras pas encor de mon secret. — Tu ne devines pas? Hé! qui devinerait? — Zafari! dans le gouffre o& mon destin m'entraine Plonge les yeux! — je suis amoureux de la reine! DON CESAR Ciel! ;

270 XIX® siécle, 1" partie RUY BLAS Sous un dais orné du globe impérial, Il est, dans Aranjuez ou dans 1'Escurial, — Dans ce palais, parfois, — mon frére, il est un homme Qu'a peine on voit d'en bas, qu'avec terreur on nomme; Pour qui, comme pour Dieu, nous sommes égaux tous; Qu'on regarde en tremblant et qu'on sert a genoux; Devant qui se couvrir est un horreur insigne; Qui peut faire tomber nos deux tétes d'un signe; Dont chaque fantaisie est un événement; Qui vit, seul et superbe, enfermé gravement Dans une majesté redoutable et profonde; Et dont on sent le poids dans la moitié du monde. Eh bien! — moi, le laquais, — tu m'entends, — Eh bien! [oui, Cet homme-la! le roi! je suis jaloux de lui! DON CESAR Jaloux du roi! RUY BLAS Hé! oui, jaloux du roi! sans doute, Puisque j'aime sa femme! DON CESAR Oh! malheureux! RUY BLAS Ecoute. Je l'attends tous les jours au ipassage. Je suis Comme un fou! Ho! sa vie est un tissu d'ennuis, A cette 'pauvre femme! — Qui, chaque nuit j'y songe. — Vivre dans cette cour de haine et de mensonge, Mariée a ce roi qui passe tout son temps A chasser! Imbécile — un sot! vieux a trente ans! Moins qu'un homme! A régner comme 4 vivre inhabile. — Famille qui s'en va. — Le pére était débile Au point qu'il ne pouvait tenir un parchemin. — Oh si belle et si jeune, avoir donné sa main A ce roi Charles deux! Elle! Quelle misére! — Elle va tous les soirs chez les-scctrs du Rosaire, Tu sais, en remontant la rue Ortaleza. Comment cette démence en mon cceur s'amassa,

Extraits des écrivains 271 Je Vignore. Mais juge! Elle aime une fleur bleue D'Allemagne. Je fais chaque jour une lieue, Jusqu'a Caramanchel, pour avoir de ces fleurs. J'en ai cherché partout sans en trouver ailleurs. J'en compose un bouquet, je prends les plus jolies... — Oh! mais je te dis la des choses, des folies! — Puis a minuit, au pare royal, comme un voleur, Je me glisse, et je vais déposer cette fleur Sur son banc favori. Méme hier, j'osais mettre Dans le bouquet, — vraiment, plains-moi, mon frére! — [une lettre! La nuit, pour parvenir jusqu'a ce banc, il faut Franchir les murs du parc, et je rencontre en haut Ces broussailles de fer qu'on met sur les murailles. Un jour j'y laisserai ma chair et mes entrailles. Trouve-t-elle mes fleurs, ma lettre? Je ne sais. Frére, tu le vois bien, je suis un insensé. Victor Huco, Ruy Blas, I, 3. LE GROTESQUE. RUY BLAS ACTE IV, Scéne II Prisonnier évadé, Don César de Bazan échappe a la police en grimpant sur un toit et en se laissant tomber dans la cheminée de la maison. DON CESAR DE BAZAN (Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiéte en méme temps.) Tant pis! c'est moi! (Il se reléve en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.) Pardon! ne faites pas attention, je passe. Vous parliez entre vous. Continuez, de grace.

 Jentre un peu brusquement, messieurs, j’en suis faché! (IL s’arréte au milieu de la chambre et s’apergoit qu'il est seul.) — Personne? — sur le toit tout a l’heure perché, Jai cru pourtant ouir un bruit de voix. — Personne! (S’asseyant dans un fauteuil.) Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne. — Ouf! que d’événements! — J’en suis émerveillé, Comme l’eau qu’il secoue aveugle un chien mouillé. Primo ces alguazils qui m’ont pris dans leurs serres; Puis cet embarquement absurde; ces corsaires; Et cette grosse ville ot l’on m’a tant battu; Et les tentations faites sur ma vertu Par cette femme jaune; et mon départ du bagne; Mes voyages; enfin, mon retour en Espagne; Puis, quel roman! Le jour ou j’arrive, c’est fort, Ces mémes alguazils rencontrés tout d’abord! Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue; Je saute un mur; j’avise une maison perdue Dans les arbres, j’y cours; personne ne me voit; Je grimpe allégrement du hangar sur le toit; Enfin, je m’introduis dans le sein des familles Par une cheminée ou je mets en guenilles Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend. — Pardieu! Monsieur Salluste est un grand sacripant! (Se regardant dans une petite glace de Venise posée sur le grand coffre a tiroirs sculptés.) — Mon pourpoint m’a suivi dans mes malheurs. I] lutte. (Il 6te son manteau et mire dans la glace son pour point de satin rose usé, déchiré et rapiécé; puis il porte vivement la main @ sa jambe avec un coup d’eil vers la cheminée.) Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute! (Il owvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d’entre eux il trouve un manteau de velours vert clair, brodé d’or, le manteau donné par don Salluste &@ Ruy Blas. Il examine le manteaw et le compare aw sien.) — Ce manteau me parait plus décent que le mien. (IL jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien

Extraits des écrivains 273 a la place dans le coffre, aprés Vavoir soigneusement plié; il y ajoute son chapeau, qu il enfonce sous le manteaw d'un coup de poing; puis il referme le tiroir. Il se proméne fiérement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.) C'est égal, me voila revenu. Tout va bien. Ah! mon trés cher cousin, vous voulez que j'émigre Dans cette Afrique ot l'homme est la souris du tigre! Mais je vais me venger de vous, cousin damné, Epouvantablement, quand j'aurai déjeuné. J'irai sous mon vrai nom, chez vous, trainant ma queue D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue Et je vous livrerai vivant aux appétits De tous mes créanciers — suivis de leurs petits. (Il apercoit dans un coin une magnifique paire de bottines &@ canons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans fagon les bottines neuves.) Voyons d'abord ot m'ont jeté ses perfidies. (Aprés avoir examiné la chambre de tous cétés.) Maison mystérieuse et propre aux tragédies. Portes closes, volets barrés, un vrai cachot. Dans ce charmant logis on entre par en haut, Juste comme le vin entre dans les bouteilles. (Avec un soupir.) — C'est bien bon, du bon vin! — (Il apergoit la petite porte a droite, louvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique puis rentre avec des gestes d'étonnement.) Merveille des merveilles! Cabinet sans issue ou tout est clos aussi! (Il va a@ la porte du fond, Ventr'ouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber et revient sur le devant.) Personne! — Ou diable suis-je? — Au fait j'ai réussi A fuir les alguazils. Que m'importe le reste? Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi? (Il se rassied sur le fauteuil, bdille, puis se reléve presque qussitot.)

 Ah! ga, mais — je m’ennuie horriblement ici! (Avisant une petite armoire dans le mur, a gauche, qui fait le coin en pan coupé.) Voyons, ceci m’a l’air d’une bibliothéque. (Il y va et louvre. C’est un garde-manger bien garni.) Justement. — Un paté, du vin. une pasteque. C’est un en-cas complet. Six flacons bien rangés! Diable! sur ce logis j’avais des préjugés. (Examinant les flacons [un aprés autre.) C’est d’un bon choix. — Allons! l’armoire est honorable. (Il va chercher dans un coin la petite table ronde, Vapporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger, bouteilles, plats, etc.; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc.; puis il prend une des bouteilles. Lisons d’abord ceci. (Il emplit le verre et boit d'un trait.) C’est une ceuvre admirable De ce fameux poéte appelé le soleil! Xérés-des-Chevaliers n’a rien de plus vermeil. (Il s’assied, se verse un second verre et boit.) Quel livre vaut cela? Trouvez-moi quelque chose De plus spiritueux! (Il boit.) Ah! Dieu, cela repose! Mangeons. (Il entame le paté.) Chiens d’alguazils! je les ai déroutés. Ils ont perdu ma trace. (IZ mange.) Oh! le roi des patés! Quant au maitre du lieu, s’il survient, — (Il va aw buffet et en rapporte un verre et un couvert quwil pose sur la table.) Je invite! — Pourvu qu’il n’aille pas me chasser! Mangeons vite. (Il met les morceaux doubles.) Mon diner fait, j’irai visiter la maison. Mais qui peut l’habiter? peut-étre un bon gargon.

Extraits des écrivains 275 Ceci peut ne cacher qu’une intrigue de femme. Bah! quel mal fais-je ici? Qu’est-ce que je réclame? Rien, — l’hospitalité de ce digne mortel, A la maniére antique, (Il s’'agenouille a demi et entoure la table de ses bras.) En embrassant l’autel. (Il boit.) D’abord ceci n’est point le vin d’un méchant homme. Et puis, c’est convenu, si l’on vient, je me nomme. Ah! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit! Quoi, ce bohémien? ce galeux? ce bandit? Ce Zafari? ce gueux? ce va-nu-pieds?... — Tout juste! Don César de Bazan, cousin de don Salluste! Oh! la bonne surprise! et dans Madrid quel bruit! Quand est-il revenu? ce matin? cette nuit? Quel tumulte partout en voyant cette bombe, Ce grand nom oublié qui tout a coup retombe! Don César de Bazan! Oui, messieurs, s’il vous plait. Personne n’y pensait, personne n’en parlait, I] n’était donc pas mort? il vit, messieurs, mesdames! Les hommes diront : Diable! — Oui-da! diront les [fenxmes. Doux bruit, qui vous regoit rentrant dans vos foyers, Mélé de l’aboiement de trois cents créanciers! Quel beau réle a jouer! — Hélas! l’argent me manque. (Bruit a la porte.) On vient! Sans doute on va comme un vil saltimbanque M’expulser. — C’est égal, ne fais rien a demi, César! (Il s’enveloppe de son manteau jusqu’aux yeux. La porte du fond s’ouvre. Entre un laquais en livrée portant sur son dos une grosse sacoche.) Victor Huco, Ruy Blas, Acte IV, Scéne II.

DANS LE ROMAN. Les Traines (Lanes) du Berry. Rien ne saurait exprimer la fraicheur et la grace de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant capricieusement sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant 4 chaque détour une nouvelle profondeur plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil de midi embrase, jusqu'a la tige, l'herbe profonde et serrée des prairies, quand les insectes bruissent avec force et que _ la caille glousse avec amour dans les sillons, la fraicheur et le silence semblent se réfugier dans les traines. Vous y pensez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché a votre approche ou le saut d'une grenouille verte et brillante comme une émeraude qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Le fossé lui-méme renferme tout un monde d'habitants, toute une forét de végétations; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise et caresse mollement les bordures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées rubans d'eau, les mousses aquatiques pendantes et chevelues tremblent incessamment dans ses petits remous silencieux, la bergeronnette jaune s'y frotte sur le sable d'un air a la fois espiégle et peureux; la clématite et le chévrefeuille Yombragent de berceaux ot le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; 4a Pautomne, les prunelles violettes couvrent ces rameaux qui, en avril, blanchiront les premiers; la semelle rouge dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mures sauvages d'une agréable saveur. GEORGE SAND, Valentine III,

Servitude et grandeur militaire. Il y avait un mois déja que j’étais prisonnier de guerre et l’amiral Collingwood, qui, en public, me traitait avec tant de bienveillance, ne m’avait parlé qu’un instant ; il était bon, mais froid, et, dans ses maniéres, ainsi que dans celles des officiers anglais, il y avait un point ou tous les épanchements s’arrétaient et ot la politique compassée se présentait comme une barriére sur tous les chemins. Jimaginais une fin héroique et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d’enfants guerriers, l’objet de tant d’envie parmi mes compagnons. J’étais dans ces réves qui, a dix-huit ans, ressemblent plutét a une continuation d’action et de combat qu’a une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et, en me retournant, je vis, debout derriére moi, le bon amiral Collingwood. I] avait a la main sa lunette de nuit et il était vétu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. I] me mit une main sur |’épaule d’une fagon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, a demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles, et il y avait, a travers le calme inaltérable de sa voix et de ses maniéres, un fond de tristesse qui me frappa ce soir-la surtout, et me donna pour lui, tout d’abord, plus de respect et d’attention. — Vous étes déja triste, mon enfant, me dit-il. J’ai quelques petites choses 4 vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi? Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse qui n’avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s’assit sur un banc, me tenant une main. J’étais debout devant lui.

278 XIX° siécle, 1” partie — Vous n’étes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer; elle me garde de tous cétés, toujours des flots et des flots, je ne vois qu’eux, je n’entends qu’eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s’est un peu voaté sous leur humidite. J’ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte. La patrie est un étre idéal que je n’ai fait qu’entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur a mesure que je deviens plus nécessaire. C’est le sort commun et c’est méme ce que nous devons le plus souhaiter, que d’avoir de telles chaines; mais elles sont quelquefois bien lourdes. Il s’interrompit un instant et nous nous times tous deux, car je n’aurais pas osé dire un mot, voyant qu'il allait poursuivre. — J’ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai eu a mon bord. J’aurais pu vous laisser conduire en Angleterre, mais vous auriez pu y tomber dans une misére dont je vous garantirai toujours et dans un désespoir dont j’espére aussi vous sauver; j’avais pour votre pére une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve; s'il me voit, il sera content de moi, n’est-ce pas?..... — Vous ne me parlez jamais de votre pére, me dit-il tout 4 coup; je suis étonné que vous ne minterrogiez pas sur lui, sur ce qu’il a souffert, sur ce qu’il a dit, sur ses volontés. Et comme la nuit était trés claire, je vis encore que j’étais attentivement observé par ses grands yeux noirs. — Je craignais d’étre indiscret..., lui dis-je avec embarras. I] me serra le bras, comme pour m’empécher de parler davantage. — Ce n’est pas cela, dit-il, my child, ce n’est pas cela. Et il secoua la téte avec doute et bonté. — J’ai trouvé peu d’occasions de vous parler, milord.

Extraits des écrivains 279 — Encore moins, interrompit-il; vous m'auriez parlé de cela tous les jours, si vous l'aviez voulu. Je remarquai l'agitation et un peu de reproche dans son accent. C'était la ce qui lui tenait au coeur. Je m'avisai encore d'une autre sorte de réponse pour me justifier; car rien ne rend aussi niais que les mauvaises excuses. — Milord, lui dis-je, le sentiment humiliant de la captivité absorbe plus que vous ne pouvez croire. Et je me souviens que je crus prendre en disant cela un air de dignité et une contenance de Régulus, propres 4 lui donner un grand respect pour moi. — Ah! pauvre gargon! pauvre enfant! — poor boy! me dit-il, vous n'étes pas dans le vrai. Vous ne descendez pas en vous-méme. Cherchez bien, et vous trouverez une indifférence dont vous n'étes pas comptable, mais bien la destinée militaire de votre pauvre peére. I] avait ouvert le chemin a la vérité, je la laissai partir. — Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon pére, je l'ai a peine vu a Malte, une fois. — Voila le vrai! cria-t-il. Voila le cruel, mon ami! Mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront : « Nous ne connaissons pas notre pére! » Sarah et Mary diront cela! et cependant je les aime avec un coeur ardent et tendre, je les éléve de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux, je leur envoie des idées et des sentiments, je regois en échange leurs confidences d'enfants; je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles; je sais tout ce qu'elles font! je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes! Je donne a leur mére de continuelles instructions pour elles, je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera; leurs maris seront mes fils; j'en fais des femmes pieuses et simples : on ne peut pas étre plus pére que je ne le suis... Eh bien! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas. I] dit ces derniers mots d'une voix émue, au fond de

280 XIX°® siécle, 1" partie laquelle on sentait des larmes... Aprés un moment de silence, il continua : — Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour votre pére et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. — Qu'est-ce pour elles que leur pére? Une lettre de chaque jour. Un conseil plus ou moins froid. — On n'aime pas un conseil, on aime un étre, — et un étre qu'on ne voit pas n'est pas, on ne l'aime pas, — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déja, — et on ne le pleure pas... Un jour, le vaisseau l'Océan, qui nous portait, vint relacher a Gibraltar. Je descendis a terre avec |'amiral, et en me promenant seul par la ville je rencontrai un officier du 7° hussards qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne, et conduit a Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de prés. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvames avec plaisir, dans une situation a peu prés semblable. Il y avait si longtemps qu'un Frangais ne m/'avait parlé frangais, que je le trouvai éloquent, quoiqu'il fit parfaitement sot, et, au bout d'un quart d'heure, nous nous ouvrimes]'un a Vautre sur notre position. I] me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades; qu'ils avaient trouvé une occasion excellente, et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. I] m'engagea fort a en faire autant... L'amiral me conduisit encore 4 Gibraltar le lendemain, pour mon malheur. Nous y devions passer huit jours. — Le soir de l'évasion arriva. — Ma téte bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté; il se livrait en moi un combat violent; mais, tandis que mon Ame se tordait et se roulait sur elle-méme, mon corps, comme s'il eiit été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait, a lui tout seul le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en apercevoir

Extraits des écrivains 281 moi-méme, un paquet de mes hardes, et j’allais me rendre, de la maison de Gibraltar ot nous étions, a celle du rendez-vous, lorsque tout 4 coup je m’arrétai, et je sentis que cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d’empoisonné qui se fait sentir aux lévres d’un homme de ceeur sitét qu’il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut méme pas y goiter sans étre prét 4 en mourir. — Quand je vis ce que j’allais faire et que j’allais manquer a ma parole, il me prit une telle épouvante que je crus que j’étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m’enfuis de la maison fatale comme d’un hépital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. — Je me jetai a la nage et j abordai, dans la nuit, l’Océan, notre vaisseau, ma flottante prison. J’y montai avec emportement, me cramponnant a ses cables; et quand je fus sur le pont, je saisis le grand mat, je m’y attachai avec passion, comme a un asile qui me garantissait du déshonneur, et, au méme instant, le sentiment de la grandeur de mon sacrifice me déchirant le coeur, je tombai 4 genoux, et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mat, je me mis a fondre en larmes comme un enfant. Le capitaine de l’Océan, me voyant dans cet état, me crut ou fit semblant de me croire malade, et me fit porter dans ma chambre. Je le suppliai a grands cris de mettre une sentinelle 4 la porte pour m’empécher de sortir. On m’enferma et je respirai, délivré enfin du supplice d’étre mon propre gedlier. Le lendemain au jour, je me vis en pleine mer, et je jouis d’un peu plus de calme en perdant de vue la terre, objet de toute tentation malheureuse dans ma situation. J’y pensais avec plus de résignation, lorsque ma petite porte s’ouvrit, et le bon amiral entra seul. — Je viens vous dire adieu, commenga-t-il d’un air moins grave que de coutume; vous partez pour la France demain matin. — Oh! mon Dieu! Est-ce pour m’éprouver que vous m’annoncez cela, milord? — Ce serait un jeu bien cruel, mon enfant, reprit-il; j'ai déja eu envers vous un assez grand tort. J’aurais da

 vous laisser en prison dans le Northumberland en pleine terre et vous rendre votre parole. Vous auriez pu conspirer sans remords contre vos gardiens et user d'adresse, sans scrupule, pour vous échapper. Vous avez souffert davantage, ayant plus de liberté; mais, grace a Dieu! vous avez résisté hier a une occasion qui vous déshonorait. — C'eit été échouer au port, car depuis quinze jours je négociais votre échange, que l'amiral Rosily vient de conclure. — J'ai tremblé pour vous hier, car je savais le projet de vos camarades. Je les ai laissés s'échapper a cause de vous, dans la crainte qu'en les arrétant on ne vous arrétat. Et comment aurions-nous fait pour cacher cela? Vous étiez perdu, mon enfant, et, croyez-moi, mal regu des vieux braves de Napoléon. IIs ont le droit d'étre difficiles en honneur. J'étais si troublé que je ne savais comment le remercier; il vit mon embarras, et, se hatant de couper les mauvaises phrases par lesquelles j'essayais de balbutier que je le regrettais : — Allons, allons, me dit-il, pas de ce que nous appelons French compliments : nous sommes contents lun de l'autre, voila tout; et vous avez, je crois, un proverbe qui dit: «Il n'y a pas de belle prison.» — Laissez-moi mourir dans la mienne, mon ami; je m'y suis accoutumé, moi, il l'a bien fallu. Mais cela ne durera plus bien longtemps. Je sens mes jambes trembler sous moi et s amaigrir. Pour la quatriéme fois j'ai demandé le repos 4 lord Musgrave, et il m'a encore refusé, il m'a écrit qu'il ne sait comment me remplacer. Quand je serai mort, il faudra bien qu'il trouve quelqu'un cependant, et il ne ferait pas mal de prendre ses précautions. — Je vais rester en sentinelle dans la Méditerranée, mais vous, my child, ne perdez pas de temps. Il y a la un sloop qui doit vous conduire. Je n'ai qu'une chose a vous recommander, c'est de vous dévouer a un principe plutét qu'a un homme. L'amour de votre patrie en est un assez grand pour remplir tout un cceur et occuper toute une intelligence. — Hélas! dis-je, milord, il y a des temps ou I'on ne

Extraits des écrivains 283 peut pas aisément savoir ce que veut la patrie. Je vais le demander a la mienne. Nous nous dimes encore une fois adieu, et le cour serré je quittai ce digne homme dont j'appris la mort peu de temps aprés. — I] mourut en pleine mer, comme il avait vécu durant quarante-neuf ans, sans se plaindre ni se glorifier, et sans avoir revu ses deux filles, seul et sombre comme un de ces vieux dogues d'Ossian qui gardent éternellement les cétes d'Angleterre dans les flots et les brouillards. Vicny, Servitude et Grandeur militaires, II-VI. LA PSYCHOLOGIE DANS LE ROMAN. Un Avare. M. GRANDET n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermfers lui apportaient par semaine une provisions suffisante de chapons, de poulets, d'ceufs, de beurre et de blé de rente. I] possédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fit plus jeune, boulangeait elle-méme tous les samedis le pain de la maison. M. Grandet s'était arrangé avec les maraichers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage était coupé dans les haies ou pris dans les vieilles « truisses » a moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers ie lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son biicher et recevaient ses remerciements. Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille et leur payement de leurs chaises d'église; la lumiére, les gages de la grande Nanon, |'étamage de ses casseroles; |'acquittement des impositions, les réparations de ses batiments et les

284 XIX® siécle, 1" partie frais de ses exploitations. I] avait six cents arpents de bois, récemment achetés, qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement, il mangeait du gibier. Les maniéres de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque a laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une maniére fatigante aussitot qu'il avait a discourir longuement ou a soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots ou il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués a un défaut d'éducation, étaient affectés et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs quatre phrases, exactes autant que des formules algebriques, lui servaient habituellement a embrasser, a résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce : « Je ne sais pas. Je ne puis pas, Je ne veux pas. Nous verrons cela. » Il ne disait jamais ni owi ni non, et n'écrivait point. Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, aprés une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions en croyant le tenir, il lui répondait : — Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme. Sa femme, qu'il avait réduite 4 un ilotisme complet, était en affaire son paravent le plus commode. I] n/'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner a diner; il ne faisait jamais de bruit et semblait économiser tout, méme le mouvement. I] ne dérangeait rien chez les autres, par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier pergaient, surtout quand il était au logis, ow il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique,

Extraits des écrivains 285 Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules; son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole; son menton était droit, ses lévres n'offraient aucune sinuosité, et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic; son front, plein de lignes transversales, ne manquait pas de protubérances significatives; ses cheveux, jaunatres et grisonnants, étaient blancs et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur M. Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annongait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoisme d'un homme habitué a concentrer ses sentiments dans la jouissance de Vavarice et sur le seul étre qui lui fit réellement quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritiére. Attitude, maniéres, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne Il'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mceurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractére de bronze. Toujours vétu de la méme maniére, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordes de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron a boucles d'argent, un gilet de velours 4 raies alternativement jaune et puce, boutonné carrément, un large habit marron a grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau a la méme place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage. Bauzac, Eugénie Grandet.

L’HISTOIRE. L’Historien au travail. (Augustin Thierry préparant l’histoire de la conquéte de l’Angleterre par les Normands.) A force de dévorer les longues pages in-folio pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m’étonna, et dont il m’est impossible de me rendre compte, celle de lire, en quelque sorte, par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m’intéresser. La force vitale semblait se porter tout entiére vers un seul point. Dans l’espéce d’extase qui m’absorbait intérieurement pendant que ma main feuilletait le volume cu prenait des notes, je n’avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table ou j’étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs, les employés de la bibliothéque ou les curieux allaient et venaient par la salle ; je n’entendais rien, je ne voyais rien ; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m’est encore présent ; et depuis cette époque de premier travail, il ne m’arriva jamais d’avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de meeurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient a mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique Péternelle attente du retour d’Arthur, les autres naviguant dans la tempéte avec aussi peu de souci d’eux-mémes que le cygne qui se joue sur un lac; d’autres dans l’ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par téte les familles, comme le bétail ; d’autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant a voir |’étranger assis en maitre a leurs

Extraits des écrivains 287 propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant la forét pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance. Comme on I'a souvent remarqué, toute passion véritable a besoin d'un confident intime : j'en avais un a qui presque chaque soir je rendais compte de mes acquisitions et de mes découvertes de la journée... Je me rappelle encore, aprés treize ans, nos promenades du soir, qui se prolongeaient en été, sur une grande partie des boulevards extérieurs, et durant lesquelles je racontais avec une abondance intarissable les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui rendait vivants pour moi mes vainqueurs et mes vaincus du xi siecle, toutes les miséres nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne, et jusqu'aux simples avanies éprouvées par ces hommes morts depuis sept cents ans, et que j'aimais comme si j'eusse été l'un d'entre eux. Tantot c'était un évéque saxon chassé de son siége parce qu'il ne savait pas le francais ; tantot des moines dont on lacérait les chartes comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne; tantét un accusé que les juges normands condamnaient sans l'entendre parce qu'il ne parlait qu'anglais; tantét une famille dépouillée par les conquérants et recevant d'eux, a titre d'aumone, une parcelle de son propre héritage : faits de bien peu d'importance, 4 ne les considérer qu'en eux-mémes, mais ou'je puisais la forte teinte de réalité qui devait, si la puissance d'exécution ne me manquait pas, colorer Yensemble du tableau. J'atteignis le but au printemps de 1825, aprés quatre ans et demi d'efforts sans relache. Le succés que j'obtins passa mes espérances; mais il y eut a cette joie, quelque grande qu'elle fit, une bien triste compensation : mes yeux s'étaient usés au travail, j'avais en partie perdu la vue. Si, comme je me plais a le croire, |'intérét de la science est compté au nombre des grands intéréts nationaux, j'ai donné a mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé

288 XIX? siécle, 1" partie sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espére, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servit 4 combattre l'espéce d'affaiblissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle ; qu'il pat ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces 4mes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent ou se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences ? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas la ? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carriére a la portée de chacun de nous ? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait soi-méme sa destinée; on use noblement sa vie. Voila ce que j'ai fait et ce que je ferais encore ; si j'avais a recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit ot je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relache, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect ; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-méme, c'est le dévouement 4a la science. AUGUSTIN THIERRY, Dix ans d'études historiques, Préface. Jeanne d'Are. L'histoire est telle : Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cceur avec la voix du ciel, congoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier 4 personne ; elle n'en dit rien, méme a sa

Extraits des écrivains 289 mére, rien a nul confesseur. Sans nul appui de prétre ou de parents, elle marche tout le temps avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors immuable elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands, elle simpose a la Cour de Charles VII, se jette dans la guerre et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne; elle plonge intrépide au milieu des épées. Blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraine tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé : la jeune fille, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France. La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des pharisiens qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste en tout a ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-méme, éclate en paroles sublimes, qui feront pleurer éternellement... Abandonnée du Roi et de son peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur |'échafaud le droit de la conscience, |'autorité de la voix intérieure... Souvenons-nous toujours, Frangais, que la patrie, chez nous, est née du ccur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. MICHELET, Histoire de France, tome V. (Hachette et C'*, Editeurs.)

CHAPITRE VII DIX-NEUVIEME SIECLE DEUXIEME PARTIE (1848-1900) LA DEMOCRATIE

De 1815 a@ 1848 la France a été soumise au régime du « cens électoral », étant seuls électeurs et éligibles au Parlement ceux qui payaient un certain chiffre d'impots. A partir de 1848 tous les Frangais de plus de vingt et un ans sont électeurs et éligibles ; tous les représentants du peuple sont payés, ce qui permet aux moins fortunés de se présenter aux élections. C'est le régime du Suffrage Universel auquel les classes jusqw'alors sacrifiées doivent leur représentation, et, par suite, des lois qui les favorisent.

LA SECONDE REPUBLIQUE

Républicains et socialistes avaient travaillé a transformer en révolution l'émeute du 23 février 1848. Victorieux de la Royauté par l'abdication de LouisPhilippe, ils sont victorieux de la bourgeoisie le méme jour: tandis que la Chambre des Députés s'appréte a reconnaitre roi le jeune comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe, et 4 reconnaitre régente la duchesse d'Orléans, deux groupes républicains et socialistes établissent un gouvernement provisoire et proclament la

292 XIX° siécle, 2° partie dissolution des deux Chambres (Pair et Députés). La bourgeoisie, surprise par la victoire foudroyante des insurgés et par la capitulation du Roi, renonce a résister ; la province, comme en 1830, accepte docilement la décision de Paris. 1° Domination des socialistes. Pendant trois mois, une minorité socialiste domine le Gouvernement Provisoire, composé de « radicaux » ou républicains, libéraux mais partisans du Capital, comme le poéte Lamartine, Vastronome Arago et l'avocat Ledru-Rollin. Ce sont les socialistes qui organisent les « ateliers nationaux » ou V'Etat fait travailler tous les chémeurs et une garde nationale ou entrent tous les citoyens d'age mobilisable, composant une véritable armée révolutionnaire; ce sont eux qui proposent l'adoption du drapeau rouge, refusée avec yéhémence par Lamartine; enfin, redoutant une réaction « bourgeoise », ils retardent la convocation de lAssemblée constituante. 2° La réaction bourgeoise. Cette crainte était justifiée. Industriels et commergants, ingénieurs et employés, également menacés de ruine par la crise économique due a la révolution, s'unissent pour nommer 4 la Constituante des non-socialistes : républicains modeérés, royalistes, bonapartistes, catholiques de toutes opinions. L'Assemblée défait partiellement l'ceuvre des socialistes en supprimant les « clubs » politiques et en fermant les ateliers nationaux. Cette derniére mesure provoque, dans les quartiers ouvriers de Paris, une insurrection que l'Assemblée réprime aprés quatre jours de bataille acharnée (23-26 juin 1848). Elle nomme le général CAVAIGNAC, vainqueur de l'insurrection, chef du gouvernement avec pouvoirs de dictateur; puis elle décide de faire élire le futur président de la République par le suffrage universel, et cela malgré l'opposition des républicains, en particulier de l'avocat JULES GREVY, qui redoutent la nomination d'un prince 4 la présidence.

Seconde République 293 L'élection présidentielle, en décembre 1848, est, en effet, défavorable aux républicains. Lamartine, déconsidéré par son alliance avec le socialisme, obtient 8.000 voix; Cavaignac, 150.000. La majorité des citoyens, surtout dans les campagnes, se prononce pour « le neveu du Grand Empereur », LOUIS-NAPOLEON BONAPARTE. 3° La réaction monarchiste. La Législative (mai 1849), catholique et royaliste, poursuit l'ceuvre de réaction. En 1849, une armée, envoyée 4 Rome pour y protéger les Francais, y renverse le gouvernement de MAZZINI et rend le pouvoir absolu au pape PIE Ix. En 1850, une loi électorale réserve le droit de vote a ceux qui ont habité trois ans la méme commune, privant ainsi trois millions d'ouvriers de leur droit. En 1850 également, la loi FALLOUX, supprimant le monopole que Napoléon avait accordé a |'Université, donne le droit d'enseigner aux prétres, pasteurs, rabbins et aux membres des ordres religieux. Cette pénétration de la religion dans l'éducation favorise les partis monarchiques et diminue le libéralisme de la bourgeoisie. En 1851, le Président entre en conflit avec la Chambre. Elu pour quatre ans, Louis-Napoléon craint que la Chambre, royaliste, n'empéche sa réélection. Aussi, pour se concilier les sympathies, entreprend-il des voyages dans toutes les provinces, promettant partout des routes, des canaux, des chemins de fer, et déclarant : « L'Empire, c'est la paix. » Le Coup p'Etat. La situation constitutionnelle de 1792 se reproduit, le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif étant indépendants et ne pouvant agir |'un contre |'autre que par la force. Le Président, revenu a Paris, prend initiative des hostilités : en novembre 1851, il demande a l'Assemblée le rétablissement du suffrage universel et ne lobtient pas; il nomme au commandement des garnisons de Paris et des environs des officiers dévoués a Empire; puis, le 2 décembre 1851 — anniversaire

294 . XIX°® siécle, 2° partie de la victoire de Napoléon a Austerlitz (1805) — il informe la population, par affiches, de la dissolution de V'Assemblée et du rétablissement du suffrage universel. Les députés protestataires sont arrétés. La résistance, timide a Paris, vive dans le Midi, est durement réprimée. Des tribunaux d'exception jugent sans appel ceux qui ont fait opposition au coup d'Etat et déportent dix mille citoyens en Algérie et en Guyane; les suspects, désignés par les préfets, sont emprisonnés. La Constitution de 1852 partage le pouvoir entre le Président qui, seul, a linitiative des lois, le Conseil d'Etat, le Corps législatif et le Sénat. Conseillers d'Etat et sénateurs sont nommés par le Président; les députés sont élus par le peuple; le Président peut seul les convoquer et les renvoyer. En novembre 1852, le Sénat propose le rétablissement de la dignité impériale pour Louis-Napoléon. Un pleébiscite ratifie cette proposition. En 1853, Napoléon III épouse une jeune fille de la noblesse espagnole, Eugénie de Montijo. Leur fils unique, Louis (1856-1879), réfugié en Angleterre en septembre 1870, est mort au cours d'une campagne contre les Zoulous (1879). SECOND EMPIRE 1° "L'Empire autoritaire. De 1852 a 1860, la France est soumise a une dictature militaire. Le suffrage universel est « éclairé » dans son choix par le systéme de la « candidature officielle », l'administration faisant pression en faveur des candidats agréables au gouvernement; le Corps législatif n'a pas le droit de discuter le budget en détail; la presse d'opposition, soumise a la censure des préfets et menacée de suspension ou de suppression, est réduite au silence. Cet assoupissement politique coincide avec un réveil de l'activité économique. Napoléon III encourage l'industrie et le commerce, et la bourgeoisie, délivrée de la crainte du socialisme, le

Second Empire 295 seconde dans cette ceuvre. Au dehors, |'ingénieur FERDINAND DE LESSEPS entreprend [ouverture du canal de Suez. A Vintérieur, les grandes expositions commencent (Paris, 1855 et 1867). Les établissements de erédit (Crédit Foncier, Crédit Lyonnais, Société Générale) se fondent pour aider les commergants. De grands magasins (Bon Marché, Louvre, Printemps) se créent a Paris. La Bourse parisienne devient le théatre d'une spéculation aventureuse. C'est l'époque ot le baron HAUSSMANN embellit Paris en pergant de larges avenues favorables aux mouvements des troupes, ou les théatres jouent les opérettes d'OFFENBACH, les vaudevilles de LABICHE, les comédies de MEILHAC et HALEVY, ot les « cafés chantants » et les bals se multiplient, ot Paris est salué par les étrangers du nom de « gai Paris ». Napoléon III donne a son peuple la gloire aussi bien que la prospérité. La guerre de Crimée (1853-1855), entreprise avec les Anglais pour empécher l'invasion de la Turquie par le tsar NICOLAS I*, puis la guerre d'Italie (1859), entreprise pour arracher a |l'Autriche la Lombardie, guerre imposée a Napoléon III par les « Carbonari », ses anciens amis, donnent a l'Empire le prestige de la victoire. Les noms d'Inkermann, de |'Alma, de Malakoff, de Sébastopol, de Turbigo, de Palestro, de Magenta et de Solférino s'inscrivent a l'entrée des rues et des ponts de Paris, et créent, dans l'imagination populaire, un rapprochement entre Napoléon III et son oncle, le « Grand Empereur >». 2° L'empire libéral. Aprés 1859, la politique intérieure s'oriente vers le libéralisme. La création, encore partielle, de l'unité italienne ayant mis en péril le pouvoir temporel du Pape, détache les catholiques de l'Empire; la préparation du traité de commerce francoanglais (signé en 1860 par CHEVALIER et COBDEN) indispose les industriels protectionnistes. Pour combattre opposition des catholiques et des industriels, l'Empereur songe a se réconcilier avec les républicains. L'amnistie de 1859 leur rouvre la France : seuls Victor

296 XIX° siécle, 2° partie Hugo et quelques intransigeants refusent de rentrer. En 1861, les députés regoivent le droit de discuter le budget, et, en 1867, celui d'interpeller les ministres. Napoléon III, fidéle aux idées qu'il exprimait dans ses brochures, améliore le sort des ouvriers en instituant I'assistance médicale gratuite, en créant des caisses d'assurances et en donnant aux ouvriers le droit de gréve (18064). 3° L'opposition. Cependant, loin de se rallier a Empire, les républicains organisent une opposition de plus en plus active. Vers 1868, ils trouvent comme interprétes deux avocats : Jules Grévy, qui député en 1848, avait combattu l'élection du président par le peuple, et LEON GAMBETTA, parvenu a la célébrité en 1868 pour avoir prononcé en faveur d'un journaliste républicain un plaidoyer qui était la condamnation du despotisme impérial. En méme temps, Thiers, élu a la Chambre, dénongait avec une clairvoyance prophétique les conséquences des fautes commises par le gouvernement. Ces fautes sont nombreuses. En 1862, aprés un conflit avec le Mexique, une armée francaise procéde a la conquéte du pays et tente d'y établir comme empereur l'archiduc MAXIMILIEN, frére de lempereur FRANGOIS-JOSEPH d'Autriche. Le Mexique est évacué brusquement, sur l'injonction des Etats-Unis, aprés cing ans d'une guerre ruineuse (1867), et Maximilien est fusillé par les rebelles mexicains. En 1866, la France et la Prusse sont aux prises. C'est Vannée ot BISMARCK, aprés l'annexion du Slesvig et du Holstein, déclare la guerre a J Autriche qu'il veut expulser de la Confédération germanique, et demande a Napoléon III de fixer le prix de sa_ neutralité. Napoléon III, indécis et trés malade 4 ce moment, laisse passer l'heure des négociations : Bismarck, vainqueur de PAutriche et d'une grande partie de 1'Allemagne (Sadowa, 3 juillet 1866), refuse a la France tout accroissement territorial, puis dénonce Napoléon III 4a l'Allemagne et a l'Europe comme un perturbateur de la paix.

Second Empire 297 Le Conruit Franco-ALLEMAND. Les partis modérés voient avec raison dans Sadowa le prélude d'un désastre pour la France. En 1867, Bismarck provoque |'échec de négociations entreprises entre la France et la Hollande pour l'achat du grand-duché de Luxembourg. Vainement Napoléon III se rapproche de I'Italie : la question de Rome, ot un corps d'ermée francais défend le pouvoir temporel du Pape, empéche la conclusion de l'alliance. Vainement Napoléon III essaie d'organiser une armée nationale en « mobilisant » tous les jeunes gens exempts de service : l'opposition, par crainte d'un coup d'Etat militaire, fait voter que les jeunes gens mobilisés ne seront pas astreints a faire un voyage de plus de vingtquatre heures, et rend irréalisable l'instruction des « mobiles ». Isolée, mal armée et a peine gouvernée, la France est menacée d'une guerre avec la Prusse : un incident provoque cette guerre en juillet 1870. Le tréne espagnol, vacant depuis 1868, est offert au prince LEOPOLD DE HOHENZOLLERN, cousin du_ roi GUILLAUME DE PRUSSE; le prince se désiste, a la suite d'une protestation du gouvernement francais. Napoléon III, poussé par la majorité de l'opinion publique, demande ensuite que Guillaume s'engage a ne jamais snutenir a l'avenir la candidature de son cousin Guillaume refuse, d'ailleurs avec courtoisie, et avise V'ambassadeur de France qu'il n'a rien a ajouter a sa déclaration. Bismarck — il l'a raconté dans ses Mémoires — donne aux journaux un compte rendu volontairement incomplet de J'incident, laissant entendre que son roi a congédié l'ambassadeur de France. Le résultat espéré par Bismarck ne se fait pas attendre : sans demander d'explication, Napoléon III déclare la guerre, d'accord avec la majorité des Chambres et aussi avec l'opinion publique (17 juillet). Or, la Prusse est alliée a l'Allemagne du Nord, a la Baviére, au Wurtemberg et 4 la Saxe : c'est toute |'Allemagne contre la France.

298 XIX° siécle, 2° partie La GUERRE DE 1870. En deux mois, les Prussiens sont devant Paris et l'Empire est renversé. Surprenant les corps d'armée frangais avant leur concentration, les armées allemandes coupent les forces frangaises en deux troncons : a l'est, MAC-MAHON est forcé d'évacuer |'Alsace (4-6 aoa); a l'ouest, en Lorraine, BAZAINE est rejeté dans le camp retranché de Metz apres trois batailles (14-16,18 aoit). Une armée de secours, formée a Chalons par Napoléon III et Mac-Mahon, marche lentement vers Metz; elle est surprise sur ses flancs, puis cernée dans les ravins autour de Sedan, sur la Meuse; le 2 septembre, aprés une journée de bataille, l'Empereur, voyant la retraite impossible, capitule. Le Second Empire finit comme a fini le premier : fondé sur la force militaire, il s'écroule dés qu'il perd cette force. A la nouvelle de la capitulation de Sedan (4 septembre), le peuple de Paris: envahit le palais du Corps Législatif et réclame la déchéance de Napoléon III, déchéance que les députés prononcent aussit6t. Les républicains, craignant l'influence des socialistes et voulant éviter les erreurs de 1848, constituent immédiatement un gouvernement provisoire a la téte duquel ils placent Gambetta, et envoient Thiers en mission auprés des gouvernements européens. Aprés avoir refusé les conditions de paix proposées par Bismarck, le gouvernement décide de continuer la lutte. Gambetta quitte en ballon Paris investi et se rend a Tours, puis 4 Bordeaux. La lutte se termine par la défaite. Dans _ 1'Ouest, CHANZY, chassé d'Orléans, est vaincu au Mans (3 janvier 1871); dans le Nord, FAIHERBE est vaincu a Saint-Quentin (18 janvier); dans l'Est, BOURBAKI ne réussit pas a secourir Belfort assiégé et se réfugie en Suisse. L'armée de Paris, malgré deux sorties énergiques (Champigny, Buzenval), ne parvient pas a forcer le blocus. Le 28 janvier, |'armistice est signé au chateau de Versailles, quartier général prussien, 14 méme oi, dés le 18 janvier 1871, GUILLAUME I® s'était proclamé empereur d'Allemagne. L'Assemblée Nationale, élue en février et réunie a

Troisieme République 299 Bordeaux, ratifie les préliminaires de paix, malgré la véhémente protestation des députés d'Alsace et de Lorraine (1* mars). Deux mois aprés, la paix est signée a Francfort-sur-le-Mein (18 mai); la France paye une indemnité de cing milliards (L. 200.000.000) et céde a VAllemagne l'Alsace sauf Belfort, et le nord de la Lorraine avec Metz. Une France diminuée et humiliée, une Allemagne qui n'est qu'une « Prusse agrandie », subitement enrichie, et tentée d'abuser de sa force, un pays d'Empire (AlsaceLorraine) annexé malgré lui : telle est la situation créée par le traité de Francfort. Le régime de la « paix armée » auquel se sont soumis tous les Etats européens, a4 partir de 1871, est également une conséquence de ce traité. TROISIEME REPUBLIQUE Les origines. Trois partis s'affrontent en 1871 : le parti socialiste, recruté parmi les ouvriers, hostile au capitalisme et partisan de l'action violente; — le parti conservateur, monarchiste et catholique, comprenant : les « Légitimistes », partisans du Comte de Chambord, petit-fils de Charles X; les « Orléanistes », partisans du Comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe; les « Bonapartistes », partisans de Napoléon III, mort a Chislehurst en 1873, et de son fils; — le parti républicain, recruté parmi les hommes des professions libérales et les petits propriétaires, parti favorable au suffrage universel, a instruction perfectionnée pour le peuple, et hostile également a l'Eglise et au socialisme. Les conservateurs ont été en majorité a l'Assemblée nationale (quatre cents députés sur sept cents) : Gambetta ayant ordonné aux préfets de voter pour les partisans de la continuation de la guerre, le peuple avait assimilé la République 4 la guerre et voté de préférence pour les monarchistes. Cette majorité n'a pas réussi 4 établir la monarchie : le désaccord s'est vite révélé entre les

 diverses fractions du parti conservateur, et, de bonne heure, des monarchistes, comme Thiers, trouvant impossible de donner une couronne 4 trois prétendants, se sont ralliés a la République. L'AssEMBLEE NATIONALE (1871-1875). Aprés la signature des préliminaires de paix (1% mars), l'Assemblée, de sa propre autorité, se proclame Assemblée Constituante, donne le pouvoir exécutif 4 Thiers et se transporte a Versailles. Ses premiers actes sont la suppression de la solde journaliére des gardes nationaux et la suppression du « moratorium » des loyers. Aussitot les éléments socialistes de Paris, sirs de la garde nationale, s'insurgent (18 mars) : les gardes nationaux s'opposent a l'enlévement de canons et fusillent deux généraux. Thiers, appliquant le plan qu'il avait recommandé en 1848, se retire 4 Versailles avec les ministres et l'armée, tandis que les Parisiens se donnent une municipalité (Commune) socialiste et communiste. L'armée de Sedan et celle de Metz, revenues de captivité, assiégent Paris et s'en emparent, aprés des combats de rues, le 28 mai 1871. La répression de la Commune dépasse en énergie celle de l'insurrection de juin 1848. Thiers et l'Assemblée travaillent a la reconstitution du pays : la garde nationale est supprimée, la loi de 1872 impose le service militaire effectif a tous les Frangais de vingt a quarante-cing ans (les professeurs et les eccléSiastiques exceptés), et un emprunt permet le paiement de l'indemnité due a l'Allemagne et la libération du territoire (1873). L'Assemblée aborde ensuite la question de la monarchie. Thiers s'étant déclaré républicain, |'Assemblée provoque sa démission et le remplace par le maréchal de Mac-Mahon, monarchiste. Le Comte de Chambord (Henri V) accepte la couronne, mais refuse le drapeau tricolore, symbole de la Révolution : les Légitimistes, isolés, ne peuvent faire adopter le drapeau blanc. L'Assemblée, pour faire durer l'état de choses provisoire, donne au Maréchal le pouvoir pendant sept

Troisieéme République 301 ans, et conserve, dans la République, un ministére monarchiste. Finalement, les lois constitutionnelles sont votées (1875) et, a une voix de majorité, le chef du gouvernement regoit le titre de « président de la République ». Les élections complémentaires et les élections aux assemblées départementales ont été nettement républicaines. La Constitution. Une Chambre des députés élue pour quatre ans au suffrage universel; un Sénat élu pour neuf ans et renouvelable par tiers tous les trois ans, élu par les députés et certains conseillers municipaux; un président choisissant les ministres responsables et pouvant dissoudre la Chambre aprés avis du Sénat : telles sont les dispositions essentielles des lois constitutionnelles qui régissent la France. Cette Constitution, mieux que les précédentes, concilie les satisfactions demandées par Vopinion publique avec la stabilité politique. Les Crises Poxitiques. La République, établie par des monarchistes, a duré grace a la division irrémédiable des partis conservateurs et au talent des républicains. Elle a vécu, toutefois, dans l'instabilité ministérielle — un ministére gardant difficilement le pouvoir plus d'une année — et a traversé quatre crises dangereuses. Les difficultés ont été de deux sortes : difficultés extérieures : la France, jusqu'en 1893, a été isolée en Europe; difficultés intérieures : le parti républicain luiméme s'est divisé : a droite, les anciens monarchistes, comme Thiers, voulaient une République « conservatrice » a tous égards, étroitement unie a l'Eglise et appuyée sur une forte armée; a gauche, les radicaux — comme CLEMENCEAU — voulaient la séparation des Eglises et de |'Etat, la diminution de l'influence du clergé catholique, la suppression du Sénat (Chambre haute et conservatrice) et l'impét sur le revenu; au centre, les opportunistes ou progressistes, comme Gambetta, étaient partisans de réformes intérieures prudentes et d'une politique extérieure hardie. 1° Le Seize Mai et lanticléricalisme, L'arrivée des

 républicains au pouvoir en 1876 provoque la résistance des monarchistes, encore en majorité au Sénat, et aussi celle du Président. Le 16 mai 1877, Mac-Mahon ayant critiqué JULES SIMON, président du Conseil, pour son attitude dans les débats sur la presse, Jules Simon démissionne et Mac-Mahon appelle un ministére « d'ordre moral » qui proroge la Chambre d'un mois, puis la dissout, d'accord avec le Sénat. Les cing mois suivants sont employés a préparer les élections royalistes ; les préfets et les fonctionnaires républicains sont déplacés, les cercles républicains fermés, les journaux républicains poursuivis sous le moindre prétexte. Néanmoins, les élections d'octobre 1877 aménent a Versailles une majorité républicaine. Mac-Mahon « se soumet ». En 1879, les républicains entrent au Sénat. Mac-Mahon « se démet » de ses fonctions, réalisant ainsi les prévisions de Gambetta. Le nouveau président, Jules Grévy, est un républicain de 1848. Le Parlement se transfére peu aprés a Paris (1880). Les vainqueurs du 16 mai attaquent particuliérement le clergé, considéré comme l'inspirateur de ce coup d'état manqué. Loi supprimant tout contréle des prétres et pasteurs sur l'enseignement ; création de |'enseignement secondaire laique des jeunes filles; loi autorisant le divorce; décrets retirant aux Jésuites le droit d'enseigner, telles sont les principales mesures anticléricales. Elles sont l'ceuvre de l'avocat JULES FERRY, chef du parti « opportuniste » aprés la mort de Gambetta (1882) et ministre presque constamment de 1875 a 1885. Une loi modifiant le recrutement du Sénat et des lois assurant la liberté de la presse et la liberté d'association compleétent la réalisation du programme des opportunistes 4]'intérieur. Au dehors, leur politique est celle de l'expansion coloniale : de 188] a 1885, la France s'établit en Tunisie et en Indo-Chine. Jules Ferry, Lorrain désireux de venger le désastre de 1870, cherche dans la colonisation le moyen de fortifier la France diminuée et isolée en Europe. 2° Le Boulangisme. De 1885 4 1889, la République

Troisieme République 303 est en péril. C’est l’époque ou la conclusion de la Triple Alliance (Allemagne, Autriche, Italie) menace directement la France et ot les élections de 1885 donnent de nombreux siéges aux monarchistes. Républicains mécontents, royalistes et bonapartistes se groupent autour d’un général particuliérement populaire, BOULANGER. Elu député en plusieurs endroits et finalement a Paris, sur le programme « dissolution (de la Chambre), révision (de la Constitution) et Constituante », Boulanger n’ose ni s’emparer du palais de |’Elysée, ni expulser les députés et sénateurs par la force armée. Ses adversaires, principalement le président carNnoT (élu en décembre 1887 a la place de Grévy), demandent au Sénat de se réunir en Haute Cour de justice pour le juger : immédiatement Boulanger se réfugie en Belgique, ot il meurt en 1891, sans laisser de successeur 4 la téte de son parti. Le prestige de la République s’accroit au dehors. L’empire russe se rapproche d’elle et, en 1893, l’alliance franco-russe sélabore : la France n’est plus isolée. En 1892, le pape LEON xu (1878-1903) engage les catholiques frangais a re plus combattre la République; désormais, le Parlement compte une « droite républicaine » et une « droite monarchiste ». La situation intérieure reste pourtant troublée. L’échec d’une compagnie frangaise chargée de creuser le canal de Panama (1889) ruine de nombreuses familles, révéle la corruptibilité de certains parlementaires et empéche, en 1893, la réélection d’un grand nombre de députés. En méme temps, les attentats anarchistes se multiplient, le dernier en date étant l’assassinat du président Carnot a Lyon (juin 1894). Le parti radical, jusqu’alors dans Vopposition, commence a exercer le pouvoir concurremment avec le parti opportuniste. 3° L’ Affaire Dreyfus. Le radicalisme et le socialisme:— C’est pendant cette période troublée qu’éclate l’affaire Dreyfus. En décembre 1894, le capitaine d’état-major DREYFUS, accusé d’avoir promis a une puissance étrangére communication d’un document intéressant la défense

304 XIX°* siécle, 2° partie nationale, est déclaré coupable, 4 la suite d'une expertise en écriture, et déporté, malgré ses protestations d'innocence. En novembre 1897, des témoignages favorables a Vaccusé, 4 la suite de nouvelles expertises en écriture, provoquent une agitation dans toute la France. Monarchistes et progressistes s'opposent a la révision du procés. Radicaux et socialistes la réclament. Les élections de 1898 ayant donné la majorité aux radicaux, la revision du procés est ordonnée. Le capitaine Dreyfus, jugé en 1899, est condamné « avec circonstances atténuantes », puis gracié; en 1906, la cour de cassation, tribunal supréme, le déclare innocent; Dreyfus est réintégré dans l'armée. Désormais, le pouvoir passe aux radicaux et socialistes unis. Nombre d'officiers démissionnent; la durée du service militaire est réduite de trois a deux ans (1905). Les ordres religieux sont astreints a demander l'autorisation de |'Etat, autorisation qui leur est refusée dans la plupart des cas (1902-1904). En 1904, un conflit avec le Saint-Siége entraine la rupture des relations diplomatiques et la séparation de l'Eglise et de |'Etat (1906). 'Avec le vote de l'impét sur le revenu (1914), les radicaux complétent leur programme. Les socialistes font voter les retraites ouvriéres, la législation du travail et la création d'un ministére du Travail. Les monarchistes, depuis 1877, sont de moins en moins nombreux; la droite républicaine, 4 partir de 1898, se rapproche des anciens progressistes et forme avec eux une minorité compacte et active. La France politique est, dans l'ensemble, divisée en deux camps presque égaux. 4° La menace allemande. A partir de 1900, les difficultés de la République sont d'ordre international. Le développement de |'industrie et du commerce allemands, et l'accroissement de la marine de guerre allemande, aprés 1900, ont créé un état de rivalité entre PAngleterre et l'Allemagne : a l'antagonisme francoallemand s'ajoute un antagonisme anglo-allemand; de la Ventente franco-anglaise de 1904, réalisée officiellement par le président LOUBET et le roi EDWARD VII, et par les

 ministres DELCASSE et LANSDOWNE. La France reconnait le protectorat britannique sur l'Egypte et 1|'Angleterre reconnait a la France le droit d'établir son protectorat sur le Maroc, protectorat nécessaire a la sécurité de PAlgérie. Vers la méme époque, I'Italie, alliée a Allemagne, se rapproche de l'Angleterre et de la France. A cette politique « d'encerclement », GUILLAUME I riposte brutalement. Deux fois, en 1905 et en 1911, la paix est menacée. Le 31 mars 1905, quinze jours aprés le désastre des Russes a Mukden (Mandchourie), Guillaume II débarque a Tanger et déclare qu'il espére « qu'un Maroc libre restera ouvert a la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopoles et sans concessions ». Cette menace aboutit 4 la convocation d'une conférence internationale 4 Algésiras (1906), qui confie 4 la France et a |'Espagne la police des ports marocains. En 1911, cette « police » ayant nécessité la conquéte du Maroc et la prise de Fez, Guillaume II envoie dans les eaux marocaines un navire de guerre. Aprés quatre mois de négociations, l'Allemagne, en: échange du Congo frangais, reconnait le protectorat franco-espagnol au Maroc. Ces événements, sans priver les radicaux-socialistes de leurs majorités, ni en 1906, ni en 1910, ni en 1914, modifient considérablement la politique francaise : la question de la sécurité militaire passe au premier plan; de la la constitution de ministéres radicaux-modérés (notamment le ministére POINCARE en 1912), le rétablissement du service militaire de trois ans, le resserrement de l'alliance franco-russe et]'établissement de la Triple Entente (Angleterre, France, Russie). Les guerres des Balkans (1912-1913) ont mis aux prises cette Triple Entente avec |'Allemagne; elles ont été le prélude de la guerre de 1914-1918.

L'AprEs-GUERRE. — La République est sortie victorieuse de ces épreuves, comme de la guerre de 1914. Les partis, réconciliés de 1914 4 1918, ont conservé

 leur indépendance; mais les événements les ont forcés a modifier leurs programmes. Trois questions, d'ordre international, ont dominé la politique frangaise au lendemain de la paix : celle de la sécurité, celle des réparations, celle des dettes interalliées. Les partis conservateurs et modérés au pouvoir en 1919 ont tenté d'imposer a l'Allemagne l'exécution intégrale du traité de Versailles : les difficultés financiéres et l'intervention de l'Angleterre et de l'Amérique les ont empéchés de réaliser entiérement ce programme: |'adoption du plan DAWES a été un compromis entre les exigences de la France et celles de ses alliés. Aux élections de 1924, la majorité passe aux radicaux et aux socialistes coalisés : la question des réparations avait été réglée par l'adoption du plan Dawes, celle de la sécurité l'a été par Vaccord de Locarno. En juillet 1926, les difficultés financiéres ont amené le Parlement 4 accepter un ministére d'union nationale représentant les différents partis, sauf les monarchistes et les socialistes. Les élections de 1928 ont ratifié cette collaboration des partis a la reconstruction du pays. La question des dettes (dette intérieure de la France et dettes interalliées) divise de nouveau les partis francais en deux groupes : les groupes socialistes, partisans du prélévement sur le capital et d'une participation active de |'Etat aux affaires industrielles, et les groupes modérés, partisans d'impots a lintérieur, d'emprunts a l'extérieur et d'accords internationaux. La question de la forme du gouvernement (république ou monarchie) ne se pose pas en ce moment. La question religieuse a regu un commencement de solution par la reprise des relations officielles avec le Saint-Siége: les catholiques demandent surtout le rétablissement du droit d'association et de la liberté d'enseignement. La question primordiale d'aprés-guerre est d'ordre économique et social. La stabilisation de la monnaie frangaise (juin 1928) est un premier acte de reconstruction économique,

Civilisation de la période 307 CIVILISATION CARACTERES GENERAUX DE LA PERIODE La période romantique qui se termine vers 1848 est caractérisée par |'exaltation de la sensibilité et de l'imagination. L'art et la littérature, la philosophie, l'histoire et les sciences sociales portent les marques de cette exaltation. De toutes les formes de l'activité intellectuelle, la plus importante, par ses productions et par son influence, est la littérature; et de tous les genres de littérature, le plus remarquable est la poésie lyrique, ceuvre de sensibilité et d'imagination. Ces deux facultés ne disparaissent pas dans la deuxiéme moitié du siécle, mais elles se disciplinent et se soumettent a la raison et a l'expérience, méme chez les poétes, méme chez les artistes. Nous arrivons a l'age de la science et de la prose. Puis, a partir de 1900, et surtout depuis la guerre de 1914-1918, l'esprit frangais s'est de plus en plus éloigné de la spéculation et de plus en plus porté vers les réalisations pratiques. D'autre part, de 1815 a 1848, penseurs et artistes étaient des « self-made men », qui devaient leur formation a leurs recherches personnelles, a leur génie propre, un peu a leur fantaisie, plutét qu'a des maitres et a des traditions. Leurs successeurs, moins originaux, doivent davantage aux institutions : ce sont les écoles, a peine créées a l'époque du romantisme, qui forment les savants ; ce sont les universités, instituées au début du siécle, qui forment les critiques, les philosophes et les historiens, et ce sont les livres qui donnent aux romanciers d'aprés 1850 |'érudition dont ils se targuent et aux poétes les idées philosophiques et scientifiques qui tiennent tant de place dans leurs ceuvres. D'ailleurs, les changements économiques et sociaux qui

308 XIX°® siécle, 2° partie ont agi sur la vie matérielle agissent simultanément sur la vie intellectuelle. La science travaille pour l'industrie et la médecine; la philosophie aborde les questions sociales ; |'histoire recherche les institutions du passé et les origines des institutions récentes, en retracant les phases de leur évolution ; le théatre analyse les conditions d'existence et exprime les idées directrices de la société contemporaine ; le roman étudie en détail |'action de la vie matérielle et économique sur les caractéres individuels et les mceurs familiales; l'art prend une orientation réaliste. Mentionnons enfin le resserrement des liens qui unissent toutes les nations, la coopération non plus accidentelle mais volontaire, active et suivie, entre savants et penseurs de pays différents, et nous aurons une idée générale de la civilisation contemporaine. PROGRES DE L'INDUSTRIE. — L'industrie sous sa forme moderne, s'est créée en France entre 1815 et 1848. Mais aprés 1848, elle a pris un développement qui a influé sur toute la vie de la nation. En 1848, seules quelques lignes de chemin de fer existaient, reliant Paris aux grandes villes. En 1900, ces lignes étaient multipliées, tandis que des lignes secondaires desservaient les petites localités. Des travaux d'art, tunnels et viaducs, de plus en plus hardis, permettaient l'établissement de lignes sur des terrains diffciles, tels les viaducs de Garabit et du Viaur dans le Massif Central, le tunnel de la Nerthe, prés de Marseille, et celui du Mont-Cenis. Le perfectionnement des machines facilitait l'accélération des trains; de 40 kilometres en 1845, la vitesse des rapides passait vers 1910 a 80 et parfois 100 kilométres 4 Jl'heure. Le « coche » des voyageurs, le « camion » des marchandises, qui roulaient 4 quatre chevaux sur les routes de 1840, n'étaient plus que des curiosités exhibées dans les musées ou les expositions rétrospectives. Pareillement, le télégraphe électrique, 4 peine employé en 1848, faisait courir ses fils tout le long des routes et

Civilisation de la période 309 des voies ferrées; chaque commune recevait son bureau télégraphique. L'introduction du téléphone en France (1877), l'invention de l'automobile, entre 1895 et 1900, et son adaptation aux transports des marchandises, ont accru la facilité et la célérité des communications. Au xx® siécle, surtout aprés la guerre de 1914, la France s'est reliée étroitement a ses colonies et aux pays étrangers par la télégraphie sans fil et par l'aviation. L'invention de la télégraphie sans fil, due a I'Italien Marconi, a été préparée par les travaux du physicien BRANLY, professeur a4 I'Institut Catholique de Paris. La multiplication des chemins de fer, par la consommation croissante de charbon qu'elle exigeait, provoquait la multiplication et le perfectionnement des mines. En méme temps, l'électricité, étudiée expérimentalement dans la premiére moitié du siécle par Ampére et Arago, devenait source de lumiére et source d'énergie; le xx® siécle a substitué l'éclairage électrique, automatique et propre, a Véclairage au gaz dans les édifices publics et dans la plupart des habitations; il a substitué l'électricité a la vapeur dans plusieurs industries; il a demandé !'énergie électrique aux chutes d'eau des Alpes, du Massif Central et des Pyrénées; l'exploitation de la « houille blanche », s'intensifie journellement : Grenoble, au pied du principal massif des Alpes, est la capitale de J'industrie électrique frangaise. Des tentatives sont maintenant faites pour utiliser la force des marées (« houille bleue »). Multiplication des centres industriels, transmission rapide des nouvelles, déplacements faciles des personnes et des marchandises, facilité croissante des échanges, accélération des affaires, augmentation du bien-étre dans les classes moyennes: telles sont les conséquences sociales du progrés industriel. La vie n'est pourtant pas devenue aussi large en France gqu'en Angleterre et aux Etats-Unis: la France garde une nombreuse classe de petits propriétaires ruraux — classe créée par la Révolution — qui ne dépensent

310 XIX°® siécle, 2° partie qu'avec parcimonie, achetant le nécessaire et se refusant le superflu; la bourgeoisie des villes, proche encore de la terre par des attaches familiales et des intéréts, a conserve de ses origines paysannes le goat de « l'épargne >». La facilité des communications a permis aux Frangais de se connaitre et de s'imiter : les costumes locaux ont en grande partie disparu, les dialectes locaux (flamand, alsacien, provengal, basque, breton) subsistent, mais a coté du frangais qui, seul, se parle a l'école, a la mairie et au tribunal. Les caractéres propres de chaque province ont tendance a s'atténuer; deux types de Frangais demeurent, nettement tranchés : le Francais du Nord et celui du Midi; celui-ci, vif de sentiment et d'imagination, prompt a réaliser ses conceptions et a pousser a lextréme les conséquences de ses principes, généralement démocratiques et souvent socialistes; l'autre, attaché aux réalités, conservateur en général, lent a agir, mais d'une ténacité inflexible dans I'action. PROGRES DES SCIENCES. — Les savants de la deuxiéme partie du xIx° siécle, comparés a leurs devanciers, sont des spécialistes : la plupart d'entre eux n'étudient qu'une science ou méme limitent leurs recherches 4 une branche d'une science particuliére. Cette spécialisation n'a d'ailleurs empéché aucun d'eux d'avoir des vues générales sur la nature et [univers : la philosophie s'est toujours tenue en liaison avec la science. Les mathématiques, la mécanique, |'astronomie n'ont pas cessé d'étre a l'honneur. En 1912 est mort HENRI PoIncarRE (né en 1854) qui a étudié l'analyse, la mécanique céleste et la physique mathématique, et publié des apercus philosophiques sur la méthode des sciences. En 1925 est mort CAMILLE FLAMMARION, astronome et grand « vulgarisateur », dont la renommée a_ égalé celle d'Arago au début du xx? siécle. Toutefois la pensée francaise s'est portée de préférence, vers les sciences du réel : physique, chimie, phy

Civilisation de la période 311 siologie. Trois noms sont 4 retenir avant tous les autres: CLaupE BERNARD, BERTHELOT, PASTEUR. CLAUDE BERNARD (1813-1878) a créé la « physiologie » ou étude des fonctions de l'organisme, et la médecine « expérimentale ». De ce qui était un art empirique et souvent incertain, il a fait une technique vraiment scientifique: 4 l'étude des étres vivants, il a appliqué les procédés de la physique: observation contrdlée, interprétation par hypothése, vérification expérimentale de V'hypothése. C'est cette méthode qui lui a permis de découvrir la fabrication du sucre par le foie et le fonctionnement des nerfs vaso-moteurs. C'est cette méthode qu'il a définie dans |'IJntroduction a la médecine expérimentale, Yun des plus beaux livres sur la philosophie des sciences, et qui, pour la précision de l'analyse et pour la portée des conclusions, peut se comparer au Discours sur la méthode. MaRCELIN BERTHELOT (1827-1907) a appliqué a Ja chimie organique, 4 peine connue jusqu'alors, les procédés de la chimie minérale inaugurée par Lavoisier : l'analyse et la synthése; par la reproduction synthétique de certains composés (reproduction jugée impossible avant ses travaux), il a créé une science; ses travaux, notamment ceux sur l'acétyléne et I'alcool, ont été des auxiliaires de premier ordre pour les industriels. De méme qu'il a rapproché la chimie organique de la chimie minérale, il a rapproché la chimie de la physique en étudiant dans la « thermo-chimie » les phénoménes caloriques causés par certaines réactions. I] a défini la place de la chimie dans les sciences et les rapports des sciences positives et de la métaphysique dans sa correspondance avec Renan: cette correspondance est aussi instructive que l'Introduction a la Médecine expérimentale. Louis Pasteur (1822-1895) est le savant dont les recherches ont le plus contribué 4 prolonger la vie humaine. Sa découverte fondamentale a été celle des « microbes ». C'est par les microbes qu'il a expliqué la fermentation des boissons alcooliques et certaines maladies organiques comme le « charbon ». Puis, tirant de la

thérapeutiques, il a imaginé d'atténuer la violence des microbes par des « cultures » successives et de créer des vaccins destinés a prévenir les maladies mortelles. En 1879, les vaccins étaient expérimentés sur des animaux; en 1885, Pasteur inoculait le vaccin de la rage a un berger mordu par un chien enragé; l'expérience réussissait. En 1888, une souscription internationale permettait de fonder a Paris un < Institut » destiné a faciliter l'étude des vaccins, |' «Institut Pasteur », ou Pasteur a été enterré en 1895. C'est a Paris qu'a été découvert le radium par Pierre CurIE et sa femme Marie Curie. La radiologie, appliquée a la guérison des tumeurs et du cancer, semble appelée a €tre d'un usage courant en médecine. La guerre de 1914, par le matériel compliqué qu'elle a mis en cuvre, n'a fait que stimuler l'activité scientifique. L'Ecole Normale Supérieure (école destinée a la préparation des professeurs), les Facultés des Sciences des Universités, le Conservatoire des Arts et Métiers, a Paris, les laboratoires de recherches atiachés aux principales usines (en particulier les Usines du Rhone, a Lyon) sont autant de centres de découvertes. L'esprit frangais travaille de plus en plus dans le sens des sciences expérimentales et surtout de la chimie.

SCIENCES MORALES. — Le Positivisme. Les sciences morales (histoire, psychologie, sociologie) achévent de se constituer. La métaphysique, rabaissée par Cousin et méprisée par Comte, revient 4 ses hypothéses sur l'origine du monde et la nature de |'esprit, mais avec des données scientifiques qu'elle ne possédait pas au commencement du siécle. Les sciences morales entrent dans la phase qu'Auguste Comte appelait « positive »: les sciences de la nature, d'aprés lui, avaient d'abord été « théologiques », expliquant les faits par des interventions de divinités, — puis « métaphysiques », expliquant les faits par des abstractions (qualités, forces, vertus), — enfin « positives », ne recherchant que des rapports entre les faits (« lois »).

Civilisation de la période 313 Les sciences morales, devenues positives, ont emprunté aux sciences de la nature < l'expérimentation », qui a revétu la forme de la « documentation ». L'historien pratique des fouilles et déchiffre des inscriptions, le psychologue interroge, non seulement les adultes et les normaux, mais encore les enfants et les malades, et observe, outre les hommes, les animaux; le sociologue examine les formes des sociétés les plus primitives, les peuplades sauvages, de préférence aux formes complexes des sociétés de l'Europe contemporaine. L'honneur de ces innovations revient, pour une faible part, a Auguste Comte, qui n'avait pas su réaliser ses conceptions; il revient surtout a deux brillants écrivains qui furent philosophes, historiens et critiques, Taine et Renan. HippoLyTE-ADOLPHE TAINE (1828-1893) a toujours été philosophe et a tout examiné en philosophe. Sa vie est une belle vie indépendante de penseur. Eléve de l'Ecole Normale Supérieure a4 vingt ans (1848), il échoue en 1851 a Vagrégation (examen supérieur) de philosophie; il est quelque temps professeur de lycée, puis donne sa démission pour pouvoir écrire en toute liberté. Une thése de doctorat és-lettres sur La Fontaine et ses fables et un Essai sur Tite-Live, couronné par |'Académie, attirent sur lui l'attention du monde littéraire : la Revue des Deux-Mondes et le Journal des Débats acceptent de publier ses articles de critique littéraire ou philosophique. La célébrité vient en 1864, avec la publication de son Histoire de la littérature anglaise (Hachette, 5 vol.). Cette étude approfondie de l'esprit et du tempérament anglais, tels que la littérature les révéle, est précédée d'une préface qui constitue l'exposé de la méthode positive: par dela les ceuvres, l'auteur étudie les fagons de penser et de sentir d'un peuple, dans ce qu'elles ont de variable et de permanent: la critique littéraire n'est qu'un chapitre de la psychologie. (Voir p. 355.) De ce jour, Taine devient l'apétre du positivisme et le guide des jeunes écrivains. Un poste d'examinateur a l'Ecole militaire de Saint-Cyr, une chaire a l'Ecole des Beaux-Arts

314 XIX° siécle, 2° partie ou il succéde 4a l'architecte Viollet-le-Duc, consacrent officiellement sa renommée. Taine reprend alors un projet de thése sur Les Sensations, rédigé en 1851, et, en Yenrichissant, en fait sa théorie De Vintelligence (Hachette, 2 vol., 1870), théorie fondée sur les données de la physiologie, d'aprés l'école de Claude-Bernard, et sur les observations des empiristes anglais (Locke, Hume, Reid et Stuart Mill). L'ouvrage achevé, Taine se dispose a étudier la « Volonté » suivant la méme méthode, mais la catastrophe de septembre 1870 l'arrache 4a la philosophie. La réorganisation de la France absorbe désormais son attention. Que penser de la démocratie ? Que penser de la société issue de la Révolution ? Pour répondre a ces questions, Taine analyse successivement l'Ancien Régime, avec ses classes privilégiées, — l'esprit de réforme, fusion du rationalisme du xvm® siécle et de l'empirisme du xvi —, Vesprit révolutionnaire, intoxiqué par les idées abstraites et incapable de s'adapter aux faits; il examine ensuite la structure de la société moderne. Cet énorme ouvrage, inachevé, s'intitule Les Origines de la France contemporaine. En philosophie, Taine concilie le positivisme avec la métaphysique: sa doctrine, qu'il n'a jamais précisée, s'apparente a celle de Spinoza et de Hegel, pour qui les phénoménes divers sont les manifestations d'une force ou d'une idée unique. En critique, il explique la constitution du « génie » des écrivains et des artistes comme le chimiste explique celle d'un corps et le biologiste celle d'un organisme: le génie, d'aprés lui, tient a trois causes déterminantes, qui sont la race, le milieu, le moment. Psychologue en histoire comme en critique, il explique les €vénements par le caractére des individus et, plus encore, par celui des groupes (sectes, partis, corporations). La recherche des « petits faits significatifs », l'assimilation du phénoméne psychique au phénoméne physique, l'introduction en psychologie de la notion de « déterminisme » (détermination des phénoménes par des causes indépendantes de la volonté), l'attitude d'impassi

Civilisation de la période 315 bilité chez l'écrivain — ainsi peut-on définir l'héritage légué par Taine a la génération des écrivains de 1860 a 1880. Ernest RENAN (1823-1892) a passé de la religion a la science. I] se destinait a la prétrise et a l'enseignement de la théologie; mais ses études d'exégése, faites a Paris au séminaire de Saint-Sulpice (1840-1845), furent fatales a sa foi: il douta de la véracité de l'Ecriture Sainte, et de la divinité de Jésus; incapable « d'humilier sa raison », comme le lui conseillaient ses professeurs, il renonga, non sans déchirement, a ses projets. Alors commencérent pour lui quatre années dures, ou il dut donner des legons pour gagner sa vie tout en se préparant a Venseignement de la philosophie: en 1848, il passait Vagrégation, et en 1849, il obtenait du gouvernement d'étre envoyé en mission d'études en Italie. Cette mission a été l'origine de tous ses succés. Les articles et les mémoires qu'il publie a son retour attirent sur lui |'attention des littérateurs et des historiens; il rédige une thése de doctorat sur la philosophie arabe (Averroés, 1852) et expose ses idées philosophiques dans |'Avenir de la Science, pensées de 1848: la publication de ce dernier livre est toutefois différée, sur les conseils d'Augustin Thierry, son « pére spirituel ». En 185], il est nommé 4 la Bibliothéque nationale. Aprés une nouvelle mission en Syrie et en Phénicie (1860-1861), il est nommé professeur d'hébreu au Collége de France. Jusqu'alors il s'était occupé surtout de philosophie (Essais de morale et de critique) et de philologie (Histoire générale et systéme compare des langues sémitiques, Essai sur Vorigine du langage). Aprés sa mission en Syrie et en Phénicie, il entreprend une Histoire des origines du Christianisme, en huit volumes, a laquelle il travaille vingt ans; la publication du premier volume, La Vie de Jésus, en 1863, souléve une telle émotion dans les milieux catholiques que le gouvernement suspend son cours d'hébreu. (Ce cours n'a été repris qu'aprés la chute de Napoteon III.) En 1883, Renan est nommé administrateur du Collége de France. Aprés l'achévement de son

316 XIX° siécle, 2° partie ouvrage historique, il compose quatre drames philosophiques, puis commence une Histoire du peuple d'lsraél qui l'occupe jusqu'a sa mort (1892). C'est en 1890 seulement qu'il publie /'Avenir de la Science, pensées de 1848. (Voir p. 357.) En philosophie, Renan a subi deux influences différentes. D'une part, sa crise de conscience de 1845 s'est terminée par sa soumission a la raison: le « déterminisme » est devenu pour lui un dogme. D'autre part, de son éducation ecclésiastique, il a gardé la croyance 4 la volonté libre, a la valeur de l'effort individuel, a la beauté de la vertu. I] a concilié assez vaguement la philosophie de la raison et celle de l'action: 4 ses yeux Punivers évolue vers l'ordre et l'harmonie; par la diffusion de la science et de la vertu l'homme peut aider a cette évolution; Dieu, toute intelligence et toute bonté, aura entiérement manifesté son existence lorsque tout Vunivers sera soumis a la science et a la vertu. Renan a repris, sous une forme poétique et sentimentale, le « panthéisme » de Hégel. Comme Taine, il a été profondément troublé par les désastres de 1870: les Dialogues philosophiques, rédigés pendant la tourmente de 1871, révélent l'émoi d'un penseur qui s'apergoit que la volonté fait plus dans le monde que l'intelligence. En histoire, Renan est psychologue comme Taine. Plus que Taine, il insiste sur l'importance de la religion dans la formation de la mentalité des peuples. Sans s'occuper expressément de critique littéraire, il a souvent apprécié les écrivains; comme Taine, il estime nécessaire de les étudier en rapport avec leur époque: |'admiration doit étre « historique ». Renan a été philologue toute sa vie. C'est sa connaissance des langues sémitiques qui l'a incité a traduire trois livres de l'Ancien Testament (Livre de Job, Cantique des Cantiques, Ecclésiaste) et 4 composer ses histoires religieuses; il a toujours considéré la philologie comme un instrument de travail indispensable a l'historien. Renan, aussi célébre que Taine, n'a pas eu autant

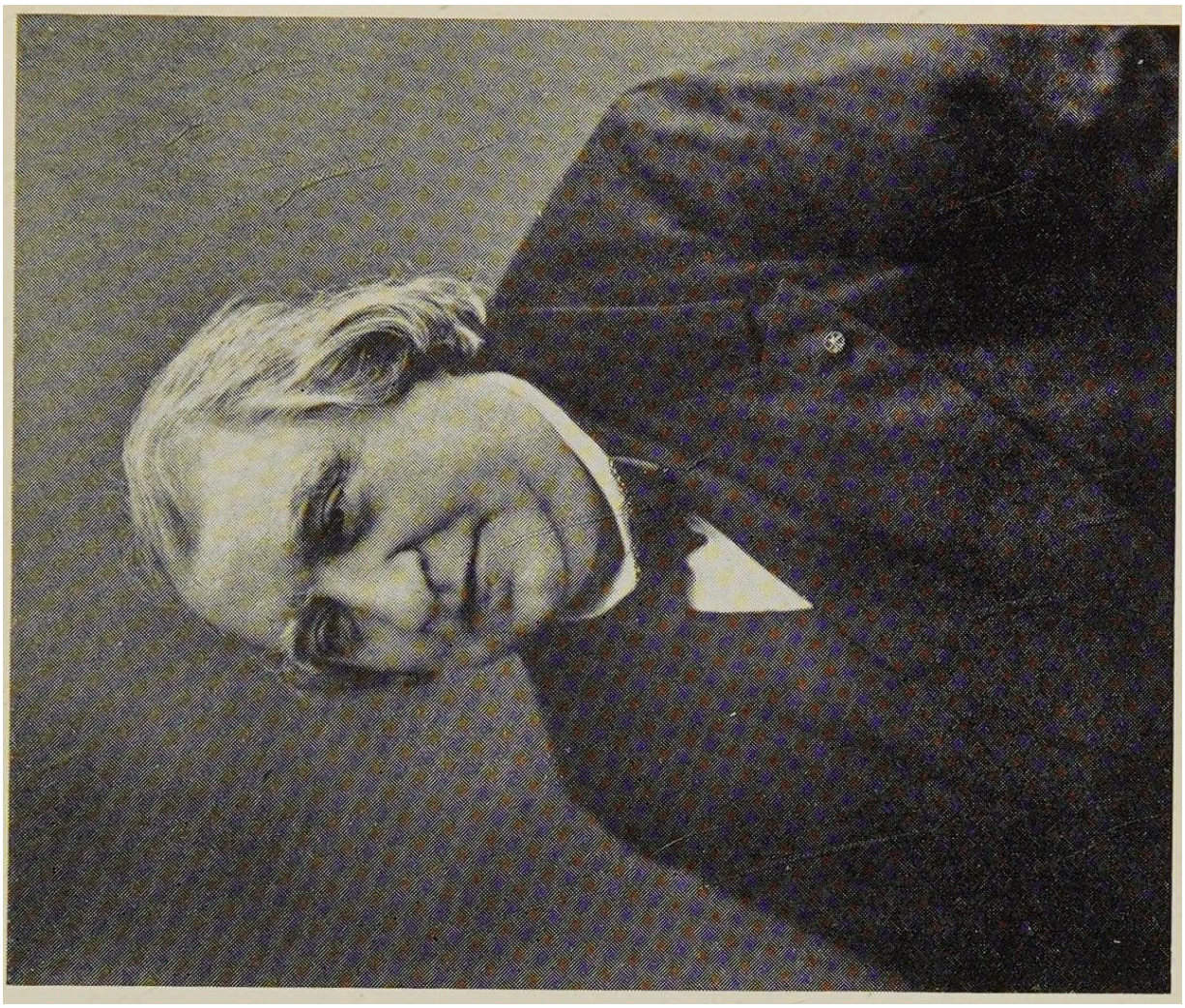
Civilisation de la période 317 d'influence que lui sur les écrivains postérieurs a 1860. On lui doit cependant un idéalisme qui a tempéré le matérialisme brutal de Taine et préparé la réaction contre le positivisme. Il a eu, plus que lui, le sens des choses religieuses: en son Ame, privée de foi, le regret de la foi subsistait; d'autres, aprés lui, ont pu « humilier leur raison » et conserver leurs croyances. L'ére du « voltairianisme » est close: aujourd'hui, les incrédules ne parlent de la religion qu'avec respect ou méme avec regret. L'Histoire. En 1856, paraissait 'Ancien Régime du Comte Alexis de Tocqueville (1805-1859), étude des causes de la Révolution. En ne s'appuyant que sur des textes précis, en ne prenant parti ni pour ni contre la Révolution, et en étudiant, avec les institutions, les fagons de penser des hommes de 1789, l'auteur faisait de histoire « objective ». Une mort prématurée |'empécha d'écrire l'histoire de la Révolution. (Voir p. 360.) En 1864, un professeur 4 l'université de Strasbourg, FustEL DE CouLances (1830-1889), publiait la Cité antique, étude des institutions grecques et romaines, fondée sur l'idée de la Religion (le culte des morts étant a VDorigine des religions familiale et municipale). Ce livre, comme celui de Tocqueville, est caractérisé par la stireté de la méthode et le ton impersonnel de I'auteur. C'est dans le méme esprit d' « objectivité » qu'aprés 1870, Fustel aborde, comme Taine, l'histoire de France; il s'intéresse aux origines de la nation frangaise (Voir p- 361), et intitule son dernier ouvrage Histoire des institutions politiques de Vancienne France (1875-1889). Professeur 4 l'Ecole Normale Supérieure, puis directeur de cette école, Fustel a formé presque toute la génération des historiens contemporains. Le Second Empire et la Troisiéme République ont favorisé les études historiques. Napoléon III avait pour conseiller Vicror Duruy (1811-1894), auteur d'une Histoire des Romains, ministre de l'Instruction publique de 1863 4 1869. En 1851, l'égyptologue Mariette explora

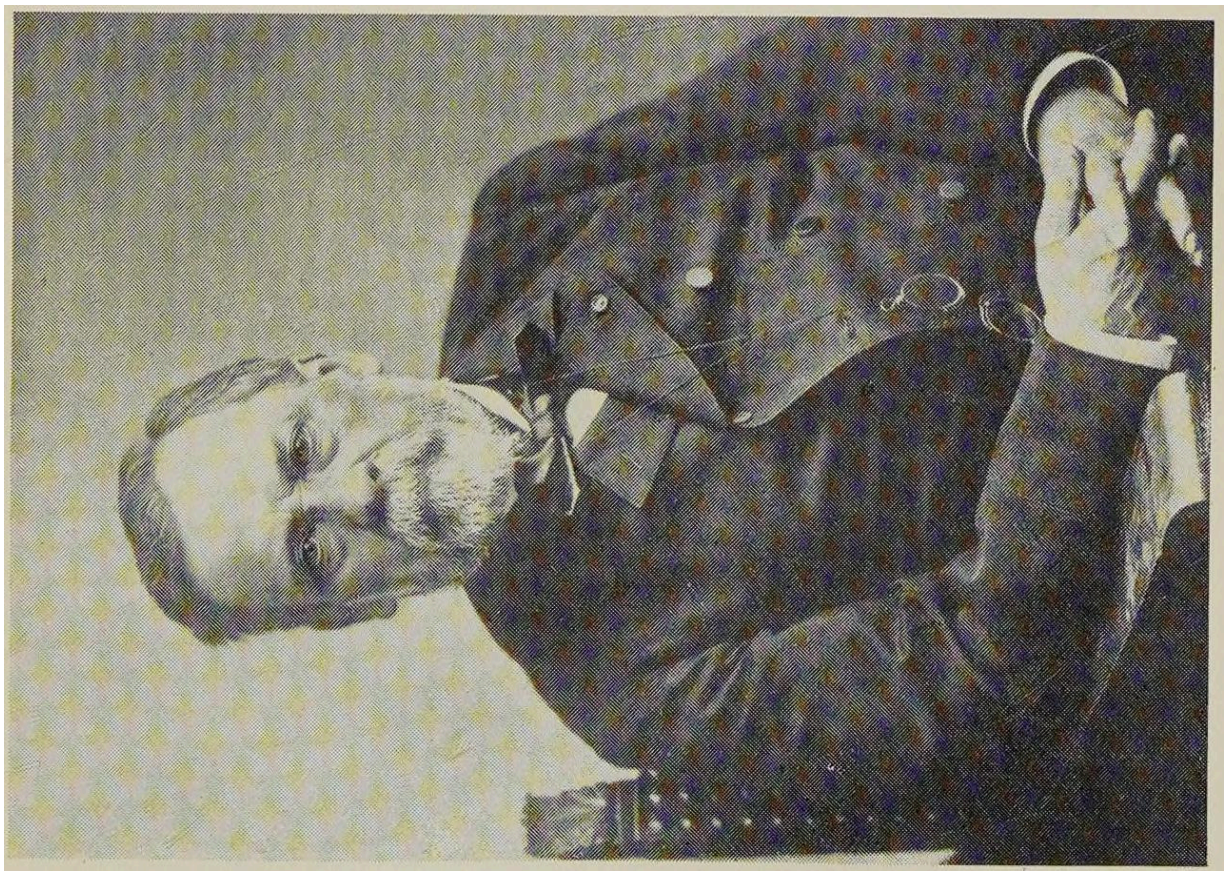
318 XIX° siécle, 2° partie le Serapeum (tombeau des Apis 4 Memphis); la méme année, OPPERT rapporta de Mésopotamie des documents précieux pour la connaissance de la langue assyrienne; la mission de Renan en Syrie et en Phénicie (1860-1861) fut de premiére importance pour l'histoire de]'Asie-Mineure et pour la connaissance de l'hébreu et du syriaque. L'histoire, telle que nous la concevons depuis Taine, Renan, Tocqueville et Fustel de Coulanges, différe par bien des traits de l'histoire telle qu'on la concevait au temps de Thierry et de Michelet. Le récit cesse d'étre un but, les seuls détails qu'on retienne sont ceux qui importent a la compréhension des événements; les individus ne sont mentionnés et dépeints que dans la mesure ou leur personnalité a pu influer sur les événements; de plus en plus, l'historien se préoccupe de l'action des « groupes »: partis, sectes, corporations; la psychologie individuelle fait place a la psychologie « collective ». Celle-ci, 4 son tour, repose sur quelques principes dégagés de l'expérience historique: la formation des nationalités par la conscience des intéréts communs, la continuité de la politique conditionnée par la continuité des nécessités économiques; la détermination des nécessités économiques par la géographie des pays. L'histoire se fonde donc sur la géographie, la géologie, la psychologie et "économie politique. Elle est aujourd'hui « scientifique » par ses principes et ses procédés. Ses savants sont des « spécialistes » comme les physiciens, les chimistes, et les biologistes. Ses « laboratoires » sont nombreux: ce sont les archives nationales, les archives régionales, les bibliothéques universitaires; ce sont aussi diverses écoles: école des Chartes (1821); école d'Athénes (1846); école de Rome (1874); école du Caire (1880) ; école d'Hanoi (1881). L'épigraphie, la numismatique et la linguistique qui peuvent étre considérées comme des sciences auxiliaires de l'histoire, ont été sérieusement étudiées en France. Psychologie. Taine a fait école. Les deux représentants de la _ psychologie scientifique aprés 1880,

Civilisation de la période 319 THEODULE Risort (1839-1916), auteur de Vhérédité psychologique. Les maladies de la mémoire, les maladies de la volonté, les maladies de la personnalité, et PIERRE JANET, auteur de |'Automatisme psychologique, ont surtout observé des cas anormaux. Ribot, dans ses conclusions, 's'est rapproché de |'Américain WILLIAM James et des Anglais HuxLey et Maupstey. Les idées fondamentales de la psychologie contemporaine sont celles de l'origine physique des sentiments (exprimée par Descartes dans son Jraité des Passions) et celle de l'Inconscient (ou Subconscient). Sociologie. La sociologie positive est sortie des travaux d'histoire et de psychologie collective. TARDE et DuRKHEIM en ont été les initiateurs. GABRIEL TARDE (1843-1904), auteur de Les lois de limitation et La Logique sociale, a insisté sur l'importance de limitation dans la formation des maniéres de penser collectives. EmiLte DurkHeEIm (1858-1917), auteur de La Division du Travail social, a insisté sur l'existence de l'Ame des sociétés, ou « conscience collective », qu'il juge distincte des consciences des individus qui composent les sociétés. ALFRED Espinas (1844-1922), auteur des Sociétés animales et ALFRED FOoUuILLEE (1838-1912), auteur de La science sociale contemporaine, ont également contribué 4 la fondation de la sociologie. Vers la méme époque, en Angleterre, HERBERT SPENCER faisait de la sociologie un chapitre de sa philosophie générale de l'Evolution. Philosophie : réaction contre le positivisme. La _métaphysique, loin de s'effacer devant la science positive, s'est d'abord conciliée avec elle : ni Taine ni Renan ne l'ont niée. Passant ensuite a l'offensive, aprés 1870, elle a attaqué les principes mémes du_positivisme. CHARLES RENOUVIER (1815-1903) renouvelle la doctrine de Kant, d'aprés laquelle l'esprit n'est pas le miroir de la nature, mais impose 4 celle-ci des lois qui lui sont propres. Emite Boutroux (1845-1921), dans La Con

320 XIX° siécle, 2° partie tingence des lois de la Nature (1874), conteste que la logique soit applicable a toute la réalité. Dés 1885, une tendance nouvelle se manifeste en philosophie: la « connaissance » va passer au second rang; « laction » va s'imposer a l'attention des philosophes. Dans les cuvres de FourtLEE (L'Evolutionnisme des idées-forces, 1882) et de Renouvier, s'affrme l'idée de la volonté libre; HENRI BeRGsoN, dans Essai sur les données immédiates de la conscience (1888), Matiére et Mémoire (1898) et l'Evolution créatrice (1908) dénie a la science la certitude absolue, insiste sur le réle de |'action dans la vie et nie le déterminisme. Le « pragmatisme » de William James, date de la méme époque. Cette réaction contre le positivisme et le rationalisme a été suivie d'un mouvement religieux. De 1895 a 1910 une vingtaine d'écrivains, jusqu'alors indifférents, se sont convertis au catholicisme; ils y étaient préparés par la philosophie nouvelle. La philosophie du xx® siécle est celle de l'Action. Taine a aidé a cette évolution, en se consacrant a l'histoire politique. Renan y a encore mieux aidé, en associant la science a la vertu, et en chantant au Dieu perdu un cantique incessant. LITTERATURE La littérature francaise d'aprés 1850 présente de frappantes analogies avec la littérature anglaise de la méme époque. Prosateurs et poétes trouvent leur inspiration dans les idées scientifiques. et philosophiques: en Angleterre, TENNYSON, BROWNING et MEREDITH succédent aux romantiques; en France, les Parnassiens se soumettent aux conclusions pessimistes du positivisme. En Angleterre, le roman de GrorcE ExioT, de MEREDITH, de Harpy, exprime des idées; en France, le roman naturaliste se donne des allures d'une expérience scientifique. En France comme en Angleterre, la poésie passe au second rang.

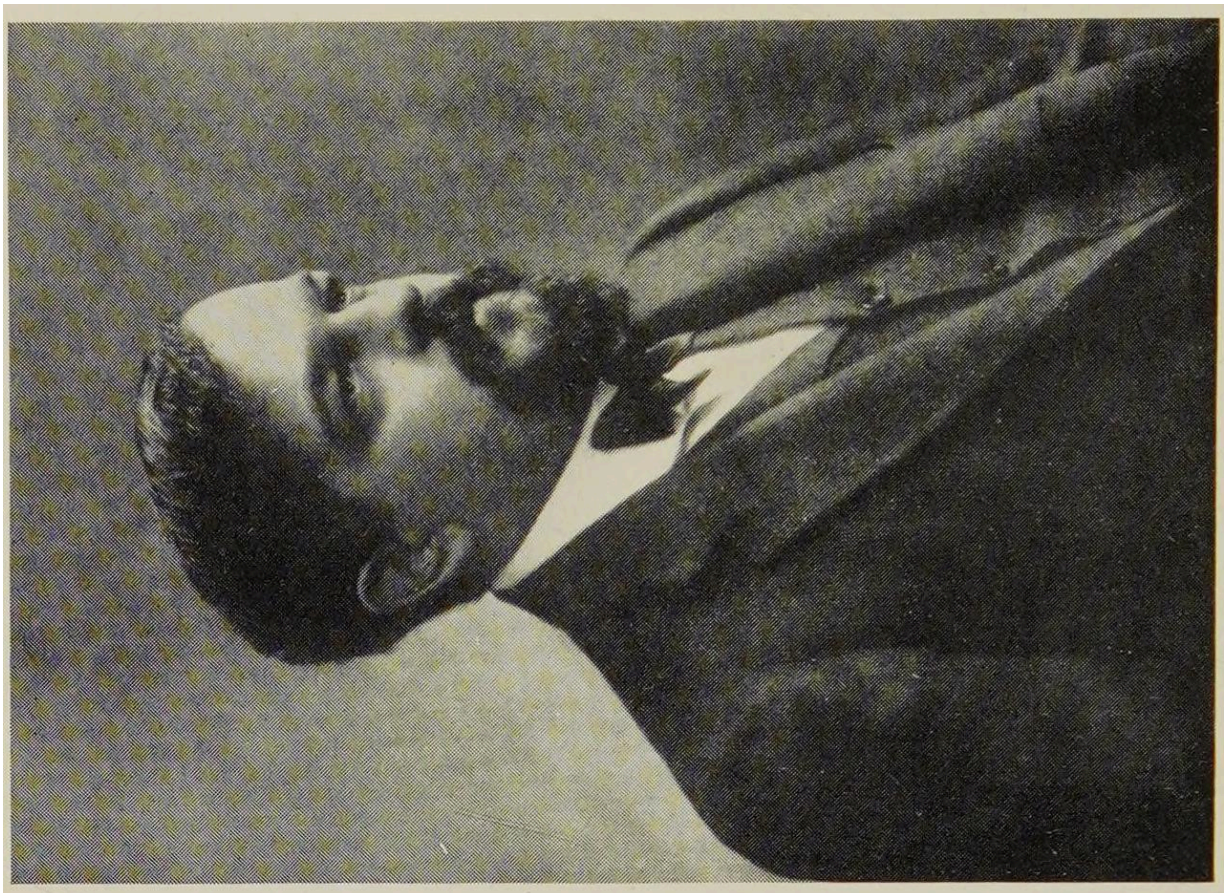
~ Ze \~“— _ NG \ Rischgitz RENAN PASTEUR

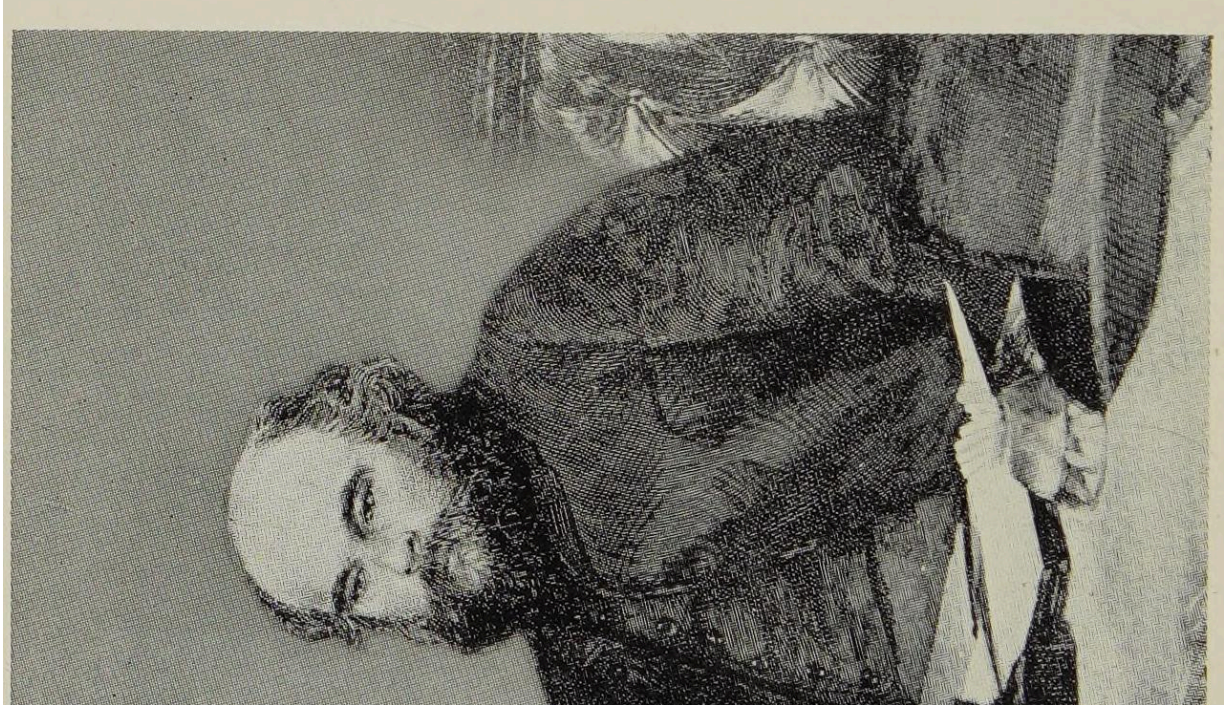




The text on this page is estimated to be only 37.29% accurate

e \ . \ NS DEBUSSY VERLAINE





Civilisation de la période 321 La POossIE. Le dernier des Romantiques. Victor Hugo survit au romantisme. De 1845 a 1851, il s'était consacré a la politique; proscrit comme _ républicain aprés_ le 2 décembre 1851, il se réfugie 4 Bruxelles, puis a Jersey et Guernesey; il rentre en France aprés la déchéance de Napoléon III (septembre 1870). En exil, Victor Hugo publie plusieurs recueils: les Contemplations, les Chatiments, la Légende des Siécles. Dans les Contemplations, le poéte, affligé par la mort de sa fille (1843), nous fait assister au douloureux combat que se livrent, dans son ame, l'amour paternel et la piéte; la personnalité s'efface devant la grandeur des idées qu'il exprime. Dans les Chatiments, il invective Napoléon III, et, une derniére fois, évoque le premier Napoléon qu'il a venéré jadis. La Légende des Siécles est une vaste épopée ot le poéte résume, en tableaux frappants, l'histoire de la civilisation des temps bibliques aux temps modernes; Victor Hugo n'a pas de systéme philosophique: la croyance a Dieu, en dehors de toute religion, amour de homme, la réalisation du progrés par le coeur et la raison, tels sont ses principaux articles de foi. Le retour de Victor Hugo en France, son courage pendant le siége de Paris, sa protestation a l'Assemblée Nationale contre le traité de Francfort, achévent de le grandir. Sa mort, a quatre-vingt-trois ans, est un deuil national; prés d'un million de Frangais l'accompagne au Panthéon, nécropole des grands hommes, le 1* juin 1885. Les Parnassiens (1850-1895). Jusqu'a sa derniére heure, Victor Hugo a été optimiste. Mais, de son vivant, il entendait s'élever des voix plus jeunes et plus tristes que la sienne. L'école « parnassienne » est pessimiste. Son nom lui vient du Parnasse contemporain, recueil de vers publiés par une trentaine de poétes chez. |'éditeur

322 XIX°* siécle, 2° partie Lemerre (1866). Plusieurs d'entre eux étaient déja connus isolément; maintenant ils se groupaient en école. Les Romantiques cherchaient dans la poésie |'expression de leurs sentiments personnels; les Parnassiens s'interdisent de faire aucune confidence au public. IIs décrivent la nature « objectivement », comme les savants V'étudient, et, en cela, ils s'accordent avec les positivistes, leurs contemporains; ils la décrivent avec une exactitude scrupuleuse qui fait de leur poésie une sorte de peinture. Ce refoulement volontaire de la personnalité est forcément pénible; de la le pessimisme général de leurs ceuvres. Le chef de Vlécole, CHARLES LECONTE DE LISLE (1818-1894), est un désabusé. Démocrate, il a assisté a Véchec de la Révolution de 1848; libre penseur, il a assisté a la réaction cléricale de 1850; la pauvreté lui a été dure. Des voyages entrepris pour affaires aux Indes et a la Réunion, son pays natal, lui ont permis d'admirer une nature diversement belle et de plaindre une humanité diversement malheureuse. Comme Victor Hugo, il a tracé une histoire de |'humanité dans les Poémes antiques (1853), Poémes barbares (1862), Poémes tragiques (1884), tableaux des civilisations, dont la plus belle a ses yeux est celle de la Gréce. Victor Hugo admira cette Légende des siécles, bien différente de la sienne, et demanda que Leconte de Lisle lui succédat a Académie. (Voir p. 379.) Le principal disciple de Leconte de Lisle, et son successeur aA l'Académie, JOSE-MARIA DE HEREDIA (1842-1905), né a Cuba, fils d'un Espagnol et d'une Frangaise, est Francais d'éducation. Son unique recueil, Les Trophées (1893), est une histoire de la civilisation, en une série de sonnets dont chacun constitue une sorte de paysage historique. (Voir p. 380.) SULLY-PRUDHOMME (1839-1907) est parnassien par son souci de la forme, mais 's'est écarté de l'école par son inspiration, tour a tour lyrique et philosophique. Les Epreuves (1866), Les Solitudes (1869) sont d'un lyrisme pessimiste. Ses poémes ultérieurs, comme La Justice

Civilisation de la période 323 (1878), Le Bonheur (1888) sont des poémes philosophiques et consolants. (Voir p. 384.) Les Symbolistes (1885-1900). Deux collaborateurs du Parnasse contemporain de 1866 s'éloignérent peu a peu et, vers 1884, se posérent en rivaux de leurs amis : VERLAINE et MALLARME fondérent l'école symboliste. Les Symbolistes reviennent a l'expression des émotions et des désirs individuels; au lieu de ne décrire la nature que sous ses aspects visibles, ils notent a la fois les couleurs, les formes, les sons et les odeurs qui, pour eux, sont les signes extérieurs — ou symboles — d'une méme réalité mystérieuse. Les Parnassiens représentaient le positivisme de 1850; les Symbolistes représentent la métaphysique triomphant du positivisme vers 1880. A cette différence de doctrine répond une différence de technique : les symbolistes sont moins clairs que les parnassiens, en vertu de la complexité de leurs sensations et du sentiment du mystére qui les entoure. Les Parnassiens faisaient de la poésie une peinture, les Symbolistes en font de la musique. PAUL VERLAINE (1844-1896) a été un alcoolique et un bohéme de génie, successivement employé a !'Hétel de Ville de Paris, professeur, agriculteur, un moment compromis dans la Commune, et quelque temps emprisonné a Bruxelles pour tentative de meurtre. Cette vie, dont les derniéres années se sont passées dans les cafés et dans les hépitaux de Paris, a inspiré une ceuvre prenante. Sagesse en est le recueil le plus caractéristique : ce sont les confessions d'une ame vibrante, tiraillée entre le sensualisme et le mysticisme. (Voir p. 382.) STEPHANE MALLARME (1842-1898), professeur d'anglais au lycée Condorcet, a Paris, a été le théoricien du symbolisme : mieux que Verlaine, il a exposé que le réle de la poésie était de « suggérer ». I] a donné a ses sentiments une expression imprécise, 4 peine intelligible parfois. (Voir p. 381.) ARTHUR RIMBAUD (1854-1891) est un ami de Verlaine. , Il est compromis avec lui dans la Commune et se réfugie

 avec lui a Londres, puis a Bruxelles, ot Verlaine tente de le tuer au cours d'une crise d'alcoolisme (1873). I] renonce alors a la littérature, se consacre au commerce et meurt des suites d'une opération 4 trente-sept ans. Son ceuvre, connue d'abord par des citations faites par Verlaine, se compose de quelques piéces : Les Corbeaux, Les Illuminations en sont les plus célébres. JULES LAFORGUE (1860-1887), auteur des Complaintes et des Fleurs de bonne volonté, représente, comme Rimbaud, le symbolisme complexe et obscur. A ces poétes, il convient d'ajouter trois écrivains belges a la fois poétes et prosateurs : MAURICE MAETERLINCK (né en 1862), EMILE VERHAEREN (1855-1916), GEORGES RODENBACH (1855-1898). Néo-Classiques et Néo-Symbolistes. Quelques symbolistes se sont détachés de Verlaine et de Mallarmé pour revenir a un certain classicisme; les principaux « dissidents » symbolistes sont ALBERT SAMAIN (18581900), auteur de Au Jardin de I''Infante, Aux Flancs du Vase; JEAN MOREAS (1856-1910), auteur de Poémes et Sylves, Les Stances, et HENRI DE REGNIER (né en 1864), qui a écrit Les Jeux rustiques et divins. D'autres poétes, également éloignés des parnassiens et des symbolistes, conservent scrupuleusement la rime et l'alexandrin classiques et visent a la clarté parfaite de l'expression : tels sont FERNAND GREGH, né en 1873 (La Beauté de vivre); AUGUSTE DORCHAIN, né en 1857 (La Jeunesse pensive, Vers la lumiére); la comtesse MATHIEU DE NOAILLES, née en 1876 (Les Forces éternelles, Poémes de l'amour); LUCIE DELARUE-MARDRUS, née en 1880 (Souffles de tempéte). Avec le xx* siécle est apparue une nouvelle école symboliste, plus révolutionnaire en ses procédés que celle de 1885. PAUL FORT, né en 1872 (Ballades francaises), a surtout transformé la métrique; PAUL VALERY, né en 1871 (Charmes, La Jeune Parque), traduit dans ses vers des théories métaphysiques de la vie et de l'univers; FRANCIS JAMMES, né en 1868, catholique, est le peintre

Civilisation de la période 325 de la campagne et de la vie simple (Les Géorgiques chrétiennes, Ma France poétique); PAUL CLAUDEL, né en 1868, ambassadeur a Tokio, puis 4 Washington, représente, avec Jammes, le catholicisme du xx® siécle (La Messe de la-bas, Feuilles des saints). Les poétes frangais actuels se partagent entre deux écoles : une école symboliste, 4 la philosophie abstraite, au style complexe et obscur, et une école classique, exprimant des sentiments communs 4a tous les hommes dans une langue claire. La prosodie classique a perdu de sa rigueur. Le Roman. Le Réalisme. A partir de 1850, par réaction contre les excés d'imagination et de sentimentalité des Romantiques, les romanciers deviennent « réalistes ». Balzac (mort en 1850) était leur précurseur immédiat. Les réalistes font taire leur sensibilité personnelle en réprimant toute sympathie et toute antipathie pour leurs personnages; c'est l'impassibilité voulue des médecins devant les maladies et des savants devant les expériences. Ils renoncent, en outre, bien souvent a toute préoccupation de morale : la « vérité » est ce qu'ils recherchent avant tout. Aussi élargissent-ils leur champ d'observation : toutes les classes de la société entrent dans le roman, surtout les classes inférieures, jusqu'alors ignorées ou dédaignées des littérateurs; tous les décors sont bons pour le réalisme, depuis l'usine jusqu'a la salle d'h6épital. Leur documentation et leur insensibilité font des réalistes les proches parents de Taine. A dire vrai, l'exposé des théories de Taine a été postérieur aux premiers essais des réalistes; ceux-ci n'en ont pas moins salué avec enthousiasme le critique qui, avec une clarté et une vigueur sans égales, exprimait leur fagon de penser. FLAUBERT, les GONCOURT et DAUDET sont les principaux représentants de l'école réaliste. GUSTAVE FLAUBERT (1821-1880) est encore un romantique par certaines de ses tendances : par son horreur de la bourgeoisie, par son souci de la perfection dans le style — sa lenteur de rédaction était proverbiale — et par sa recherche du pittoresque dans le décor de certains

 I] est réaliste par la minutie de ses descriptions et par l'exactitude, souvent cruelle, de sa psychologie. Son premier roman, publié en 1857, quand il avait trente-six ans, Madame Bovary, est son chef-d'cuvre : la fille d'un riche fermier, élevée a la ville avec des « demoiselles » et nourrie de littérature romanesque, épouse un médiocre médecin de campagne auprés duquel elle ne tarde pas a s'ennuyer mortellement; mauvaise épouse et mauvaise mére, elle ruine son mari et s'empoisonne pour échapper aux conséquences de ses actes. L'Education sentimentale (1867) est également une ccndamnation du romantisme. D'autre part, Flaubert a choisi comme cadre a certaines de ses ceuvres |'antiquité : Pantiquité carthaginoise dans Salammbo (1862), l'antiquité chrétienne dans La Tentation de saint Antoine (1874) et Hérodias (1877), obéissant ainsi tout ensemble a son goat du pittoresque et son besoin de documentation. (Voir p. 376.) EDMOND DE GONCOURT (1822-1896) et JULES DE concourT (1830-1870) ont été moins artistes et plus réalistes que Flaubert; comme Balzac, ils ont décrit divers milieux sociaux : la bourgeoisie dans Renée Mauperin (1864), le monde des littérateurs et des artistes dans Charles Demailly (1860) et Manette Salomon (1867), le peuple dans Germinie Lacerteux (1865). Jules de Goncourt définissait ce dernier roman — histoire d'une servante que l'alcoolisme méne 4 la débauche, a la phtisie et a la mort — le « livre-type » du réalisme. Les Goncourt ont fait un autre « livre-type »: c'est leur journal, commencé en 1851, série d'observations et d'appréciations des plus sévéres sur les hommes et les choses de leur temps. L'Académie Goncourt décerne annuellement un prix de roman. ALPHONSE DAUDET (1840-1897) n'est que partiellement réaliste. I] doit 4 sa nature vibrante de Méridional — il était né a Nimes — une sensibilité et une imagination qui ne pouvaient s'accommoder de l'impassibilité réaliste : dans ses contes comme dans ses romans, ses sympathies et ses antipathies éclatent constamment. I]

Civilisation de la période 327 appartient au réalisme par l'exactitude de la documentation; certains épisodes de ses romans sont des < histoires vraies ». Ses Contes sont surtout des ceuvres de fantaisie : Lettres de mon moulin (histoire de la campagne provengale), Contes du lundi (histoire du siége de Paris en 1870-1871); la trilogie de Tartarin (Tartarin de Tarascon, Tartarin sur les Alpes, Port-Tarascon) raconte les aventures extraordinaires d'un brave Méridional, aimable et bon, mais hableur invétéré. Le réalisme de Daudet se retrouve dans le sombre drame de L'Arlésienne (1872) et dans ses romans; Fromont jeune et Risler ainé (1874) pourrait s'appeler le roman de la confiance trahie. Jack, histoire d'un enfant débile que la sottise d'une mére et la jalousie d'un beau-pére condamnent a la vie d'usine, a la maladie et a la mort précoce, rappelle David Copperfield (Daudet admirait profondément DICKENS) ; le roman des Rois en exil (1879) a la valeur d'un symbole : une reine, exilée a Paris par une révolution, renonce peu a peu a l'ambition de reconquérir le tréne pour y placer son fils, et se résigne a n'étre plus qu'une « maman ». Le réalisme n'est guére que dans le décor. (Voir p. 369.) Le Naturalisme. Le naturalisme procéde du réalisme dont il a précisé les théories. Les réalistes sont psychologues et décrivent des états d'4me; les naturalistes sont plutét des physiologistes qui insistent sur l'origine physique des sentiments; les réalistes, dans la plupart des cas, étudiaient des individus normaux ; tes naturalistes préférent étudier des malades ou des dégénérés. Les réalistes communiquaient au public le résultat de leurs observations; les naturalistes prétendent faire des « expériences », persuadés que leurs personnages, transportés dans la vie, ne peuvent agir autrement que dans leurs romans. Ce déterminisme s'accompagne, surtout dans les premiéres ceuvres, d'un pessimisme amer. Les naturalistes se sont groupés autour d'EMILE ZOLA (1840-1902). A Paris d'abord, ensuite dans sa villa de °

328 XIX°* siécle, 2° partie Médan, prés de Poissy, Zola recevait les jeunes auteurs que ses premiers romans avaient séduits. De la l'appellation de « groupe de Médan » donné a Zola et a ses amis qui, en collaboration, publiérent un recueil d'histoires naturalistes, Les Soirées de Médan (1880). Zola a poussé les prétentions scientifiques plus loin qu'aucun écrivain. C'est sous une rubrique scientifique quil a groupé ses principaux romans: Les RougonMacquart, histoire naturelle et sociale d'une famille frangaise sous le second Empire. L'histoire « naturelle » de cette famille est celle des maladies de ses divers membres, issus d'un alcoolique et d'une hystérique. L/histoire « sociale » est celle des fortunes réalisées a la faveur des bouleversements politiques de 1848 a 1871 : l'avantdernier roman de la série, La Débdcle, dépeint l'effondrement de la société égoiste du Second Empire dans le désastre de 1870. Les six premiers romans avaient déja causé quelque émotion dans le public; le septiéme, L'Assommoir (1877), attira 4 Zola une renommée tapageuse; il y racontait les malheurs d'un ménage d'ouvriers parisiens, l*>homme zingueur et la femme blanchisseuse, qui, a la suite d'un accident du travail survenu au mari, glissent dans la paresse et l'ivrognerie : homme meurt du délirium tremens, la femme de dénuement. Dés lors, Zola, adulé des uns, exécré des autres, est devenu illustre : les étrangers l'ont lu abondamment pour faire connaissance avec des aspects de la vie frangaise dont les guides ne parlent pas. Zola, le plus minutieux des romanciers dans la documentation, est aussi le moins artiste; la préparation de ses romans l'absorbait a tel point qu'il en négligeait la composition et la rédaction. I] excelle dans la description de certaines maladies (délire alcoolique dans L'Assommoir, fiévre cérébrale dans La Faute de ''abbé Mouret) et dans la description des mouvements de la foule, personnage collectif jamais absent de ses romans. (Voir p. 366.)
GUY DE MAUPASSANT (1840-1893), a la différence de Zola, est un artiste: Flaubert, dont il était lami et Péléve, avait développé en lui le sens du pittoresque et

Civilisation de la période 329 de la forme. Sa psychologie est généralement rudimentaire comme celle de Zola, le sensualisme fait le fond de tous ses personnages. I] s'est d'abord fait connaitre par des nouvelles publiées dans les journaux et ou il peignait tantot des paysans, tantét des employés de bureau, qu'il connaissait également; il était né en Normandie, y avait passé sa jeunesse, et, une fois a Paris, avait été employé aux ministéres de la Marine et de l'Instruction publique. Plus tard, riche et célébre, il a étendu le champ de ses recherches : dans Une Vie — la vie d'une femme que sa tendresse confiante rend dupe de son mari, puis de son fils, — dans Notre Ceeur — le ceeur d'un artiste amoureux d'une femme du monde, qui quitte sa maitresse pour revenir a une vie simple — Maupassant est passé d'un naturalisme atténué au réalisme psychologique, indépendant de toute doctrine physiologiste. (Voir p. 370.) Un autre collaborateur des Soirées de Médan, Joris KARL HUYSMANS (1848-1907), s'est efforcé d'observer dans la nature humaine tout ce qu'elle renferme de mesquin, de maladif ou de vicieux. Son naturalisme est plus pessimiste que celui de Zola et que celui de Maupassant. Telle est l'impression que laissent ses premiers romans : Marthe (1876), Les Seeurs Vatard (1879), En ménage (1881); il a ensuite abandonné le naturalisme pour en venir d'abord a l'occultisme, ensuite au mysticisme. La réaction contre le naturalisme (1890). La réaction contre le naturalisme s'est produite entre 1885 et 1890, un peu aprés la réaction symboliste contre l'esthétique du Parnasse. La science n'était plus considérée comme la vérité absolue; le positivisme cédait la place a la métaphysique et le pessimisme était combattu plus encore que le positivisme. D'ailleurs, les critiques et le public reprochaient au roman naturaliste la grossiéreté voulue ou la minutie ennuyeuse de ses descriptions. Les naturalistes eux-mémes finirent par renier leur doctrine. Cing disciples de Zola attaquérent leur maitre lors de la publication de La Terre, peinture grossiére et

330 XIX° siécle, 2° partie partiale des mceurs paysannes de Beauce (1887) : le Manifeste des Cing contre La Terre sonnait le glas du naturalisme. Vers la méme époque, en effet, Huysmans inaugurait ce qu'il appelait « le réalisme surnaturel » en étudiant Yoccultisme; peu aprés, il se convertissait au catholicisme et passait une partie de son temps dans un monastere de Bénédictins; ses derniers romans (La Cathédrale, L'Oblat) sont réalistes par le style et mystiques par la pensée. Maupassant commencait aussi a se passionner pour Poccultisme; c'est en 1886 qu'il rédigea Vhallucinante nouvelle intitulée Ze Horla, qu'il allongea l'année suivante; son héros se croit poursuivi par un étre invisible et songe au suicide pour échapper a cette poursuite. Le « réalisme surnaturel » de Maupassant n'a pas eu le temps d'évoluer comme celui de Huysmans : les troubles nerveux dont il souffrait se multipliérent, et, en 1891, il devenait fou; il mourut en 1893. Zola aussi s'éleva au-dessus du naturalisme. Les questions sociales, avec lesquelles la préparation de ses romans l'avait familiarisé, l'intéressaient de plus en plus. Son réalisme se muait en un socialisme sentimental. Aprés Trois villes (Lourdes, Rome, Paris), série de romans en partie documentaires (1894-1897), il écrivit les Quatre Evangiles (Fécondité, Travail, Vérité, Justice); le titre seul dit combien Zola avait renoncé a l' « objectivité » scientifique. La crise politique de 1897 (Affaire Dreyfus) a accéléré cette évolution : Zola défendit Dreyfus de toute son ardeur. Une mort accidentelle l'a empéché de continuer le Quatriéme Evangile (1902). Le roman aprés le naturalisme. Le naturalisme a expiré entre 1890 et 1895, et le réalisme ne lui a pas survécu de beaucoup. L'un et l'autre ont toutefois donné des résultats durables. Du réalisme on a gardé l'exactitude dans la description, et du naturalisme la notion d'un rapport constant entre le physique et le moral; tous

Civilisation de la période 331 deux, surtout le réalisme, ont recherché la vraisemblance psychologique, et par la satisfait 4 une exigence héréditaire de l'esprit frangais. Déja avant le Manijeste des Cing (1887), le public avait fait connaissance avec des romans d'analyse, des romans exotiques et des romans psychologiques qui €laient étrangers a la formule du naturalisme. l° Roman d'analyse. Le roman d'analyse étudie moins les maniéres de sentir que les maniéres de penser : FRANCE et BARRES, les deux principaux représentants de ce genre, ont fait de la psychologie, mais surtout de la psychologie d'idées. ANATOLE FRANCE (1844-1924) est philosophe et disciple de Renan. I] tient de lui la curiosité des choses religieuses, sans la sympathie que Renan conservait pour la religion, en particulier pour le catholicisme; il tient de lui également le goat de Vhistoire, surtout de Vhistoire des idées : tout ce que les hommes ont pensé, depuis l'antiquité jusqu'a nos jours, lintéresse. Ses romans les plus artistiques, comme Thais (1890) — histoire d'un pieux solitaire de la Thébaide qui convertit une courtisane d'Alexandrie, mais perd la grace sous Vaction de l'amour charnel, — Le Lys rouge (1893) sont des exposés de doctrines harmonieusement mélés a l'intrigue. Dans certains livres comme Le Crime de Sylvestre Bonnard (1881) et La Rétisserie de la reine Pédauque, intrigue est menue ; Le Jardin d'Epicure est un recueil d'articles philosophiques. France pergoit la vanité des philosophies, dont il doute tout en les aimant, et aussi celle des morales. Toutefois, la crise de l'affaire Dreyfus (1897) a agi sur lui comme sur Zola : le sceptique se mit a affirmer et 4 soutenir des théories qu'il estimait justes et bienfaisantes; c'est alors qu'il écrivit Histoire contemporaine, série de quatre romans ow il dépeignait la France politique, profondément divisée entre 1897 et 1900. Du dilettantisme irréligieux, France a passé successivement au radicalisme, au socialisme, et, a la fin de sa vie, au communisme. (Voir p. 362.)

 MAURICE BARRES (1862-1923) a évolué dans le sens contraire. Ses premiers ouvrages, Sous l'a@il des barbares, L'Homme libre, Le Jardin de Bérénice, réunis sous le titre Le Culte du Moi (1888-1891), sont consacrés a lui-méme dans ses facons de sentir et de penser : d'abord individualiste et proche de lanarchisme (notamment dans L'Ennemi des lois, 1893), il s'est progressivement intéressé a ce qui l'entourait : la famille, la province — sa Lorraine natale et |'Alsace voisine — et la France. La crise de 1897 a achevé de le rendre « nationaliste >. Colette Baudoche, jeune fille de Metz (1909) et Les Familles spirituelles de la France — suite d'articles écrits pendant la guerre — ont été rédigés dans un esprit patriotique exempt de toute préoccupation de parti ; Barrés s'est rapproché du catholicisme, sans faire expressément acte de foi. 2° Roman exotique. Le roman exotique a été illustré par un officier de marine, JULIEN VIAUD (1850-1923), qui, sous le pseudonyme de PIERRE LOTI, a décrit tous les pays qu'il avait visités: la Bretagne dans Pécheurs d'Islande, la Turquie dans Azyadé (voir p. 365), Les Désenchantées, le Japon dans Madame Chrysanthéme. Loti est un paysagiste, mais non un réaliste; sa personnalité ne s'efface jamais; toujours il nous fait part de son effroi a la pensée de la mort, et toujours il déplore la fuite des choses et des gens qui passent et ne reviendront pas (Le Livre de la pitié et de la mort). Loti n'a pas eu de disciples. I] a toutefois révélé au public frangais le charme des paysages étrangers. Le réalisme du xrx® siécle ne se hasardait pas au dela des frontiéres, la documentation eit été trop malaisée; au contraire, les écrivains du xx* siécle observent volontiers les pays lointains. Les fréres JEROME et JEAN THARAUD ont dépeint l'Algérie dans La Féte arabe, l'Europe orientale, en particulier la nostalgie juive, dans A l'Ombre de la croix, la Hongrie révolutionnaire dans Quand Israél est rot. LOUIS HEMON nous fait connaitre le Canada frangais dans Maria Chapdelaine (1914).

Civilisation de la période 333 3° Le roman psychologique. L'honneur d'avoir fait des romans psychologiques a l'heure ou le naturalisme triomphait appartient surtout a PAUL BOURGET (né en 1852). Sans ignorer les rapports du physique et du moral — peu d'écrivains connaissent autant que lui la médecine — et sans négliger la documentation, Paul Bourget s'est tout de suite opposé aux doctrines a la mode vers 1885. I] a renoncé aux scénes d'hdpital et aux scenes d'orgie, il a limité ses observations aux milieux bourgeois, aristocratiques ou intellectuels. Ses premiers romans : Cruelle énigme (1885), André Cornélis, Mensonges (1887) sont surtout consacrés a la femme du monde. Avec Le Disciple (1889), Bourget aborde les doctrines en racontant l'histoire d'un jeune « intellectuel » qui, pour faire une « expérience » psychologique, cause le déshonneur et la mort d'une jeune fille de l'aristocratie; il mettait en lumiére |'influence démoralisatrice que peut exercer le positivisme sur les individus instruits mais dénués de culture morale. Taine était visé directement par le livre et par la préface. Bourget est devenu catholique, puis monarchiste dés avant la crise de 1897: L'Etape, Un Divorce, L'Emigré ont été écrits sous l'influence immédiate de la crise. Avec Némésis (1914), Le Sens de la mort (1915), Ceur pensif ne sait ow il va, Bourget est revenu a la psychologie, mais avec une largeur philosophique qui manquait a ses premiers romans. (Voir p. 385.) La prédilection du public frangais pour les études de caractéres ne s'est démentie ni a la fin du x1x® siécle ni au Xx® siécle, 4 en juger par le nombre des romans psychologiques parus de 1885 a 1925. ABEL HERMANT (né en 1862) a surtout décrit les maniéres de penser propres a certaines professions et a certaines classes sociales, les diplomates dans La Carriere, la noblesse dans Le Faubourg et la trilogie de Coutras, la bourgeoisie riche dans Les Grands bourgeois, les touristes américains dans Les Transatlantiques. PAUL ADAM (1862-1920) a analysé des états d'ame « collectifs »

 dans le passé (La Force, L'Enfant d'Austerlitz) et dans le présent (Le Trust). PAUL et VICTOR MARGUERITTE, dans Le Désastre, Les Trongons du glaive, Les Braves gens, La Commune (1898-1901) — histoire des événements de 1870-1871 — ont fait la psychologie d'un passé douloureux et encore récent. JULES RENARD (né en 1864) a décrit le caractére des paysans nivernais dans Poil de Carotte, Le Vigneron dans sa vigne, Ragotte. D'autres, négligeant les groupes, ont étudié des individus isolés. MARCEL PREVosT (né en 1862) a surtout décrit des types de femmes, généralement des femmes isolées dans la vie et malheureuses (Lettres de femmes, Les Vierges fortes, Les Anges gardiens). ESTAUNIE s'est fait connaitre en 1895 par une peinture sévére de |'éducation des Jésuites et des traces qu'elle laisse sur le caractére: L'Empreinte; puis, renongant a la psychologie religieuse, il a étudié les individus (La Vie secréte, Le Labyrinthe, L'Appel de la route) et s'est attaché a révéler les secrets tragiques que peuvent cacher les existences les plus ternes et les amitiés les plus fidéles. L'isolement absolu de l'homme, mystére pour lui-méme et pour auirui : telle est la conclusion pessimiste qui se dégage de ses romans. Aprés la guerre s'est révélé un romancier qui, plus que tout autre, incarne la psychologie : MARCEL PROUsT (1871-1922). Avec une acuité que seuls certains malades possédent — dés sa jeunesse il se sut condamné a mourir prématurément — il a scruté lame humaine; le champ de sa vision est limité : le grand monde, qu'il a fréquenté quelques années avant d'étre dans l'impossibilité de sortir; mais, dans ces étroites limites, il s'est livré 4 une véritable « étude », décomposant chaque acte et examinant les éléments de chaque idée et de chaque sentiment, rapportant tout a une théorie vérifiée (l'inconscient par exemple) ou a une hypothése récente (le freudisme) et juxtaposant les souvenirs les plus anciens aux impressions les plus récentes avec une rigueur qui finit par nous faire douter du temps (souvenir de Bergson). Ainsi chargés de détails, ses romans(Du cété de chez Swan, Du cété de Guermantes,

Civilisation de la période 335 A VUVOmbre des jeunes filles en fleurs, Sodome et Gomorrhe) sont d'un abord pénible. D'autres, interrompus par la mort de Proust, doivent paraitre encore. Marcel Proust a déja suscité les polémiques que seuls les grands auteurs peuvent susciter. Plusieurs écrivains catholiques ont écrit des romans inspirés par lidée religieuse. Chez RENE BAZIN, né en 1853 (Les Oberlé, La Terre qui meurt), et chez HENRI BORDEAUX, né en 1870 (Les Roquevillard, La Chartreuse du reposoir), la piété s'allie intimement a l'amour du sol natal et a celui de la famille. EMILE BAUMANN, réaliste dans ses procédés, est plus exclusivement orthodoxe dans ses principes : pour lui, tous les événements de la vie sont des verifications, diverses et concordantes, des dogmes fondamentaux du catholicisme. 4° Le roman fantaisiste. Ni la documentation, ni la psychologie, ni la philosophie n'ont étouffé la fantaisie. Deux humoristes l'ont personnifiée au début du xx? siécle, TRISTAN BERNARD et GEORGES COURTELINE : l'un, auteur des Mémoires d'un jeune homme rangé, a décrit avec gravité les aspects comiques de la vie familiére; |'autre, auteur de Boubouroche, Messieurs les Ronds de Cuir, classique dans son style, a fait des caricatures qui sont a peine l'exagération de la vérité et a toujours tempéré son ironie de bienveillance. MAURICE DEKOBRA (Mon Coeur au ralenti, La Madone des Sleepings) situe dans des décors réalistes des aventures extraordinaires. HENRI BERAUD, toujours artiste, allie le réalisme a la fantaisie, soit dans des pastiches du xvu® siécle (Le Vitriol de lune, Au Capucin gourmand), soit dans des histoires de la vie moderne (Le Martyre de l'obése). ANDRE MAUROIS, officier de liaison a l'armée britannique (1915-1919), a rédigé ses souvenirs du front dans deux livres d'un humour vraiment britannique: Les silences du colonel Bramble, Les Discours du docteur O'Grady. La fantaisie et le besoin de renouvellement ont dirigé l'attention de certains auteurs vers l'histoire anecdotique : la « biographie » a séduit les romanciers; depuis

336 XIX° siécle, 2° partie 1923, nous assistons a une éclosion de « Vies » ou la vérité historique se concilie heureusement avec |'imagination poétique : Ariel ou la Vie de Shelley, par André Maurois, est le prototype de ces « Vies ». 5° Le mélange des genres. Chaque écrivain obéit a son tempérament, aucun ne sinféode a une école. Le naturalisme n'est plus; le réalisme n'a survécu qu'en renoncant a la documentation; la psychologie est restée, en se déchargeant des théories et en substituant aux explications le spectacle mouvant de la vie. De tous les anciens genres, c'est le genre « psychologique », allégé et vivant, qui garde la préférence du public. Le Tuéatre. Le mélange des « genres » — comédie et tragédie — est un résultat durable du romantisme. Le drame historique en vers a presque disparu; le drame en prose est resté florissant; la comédie sérieuse s'est rapprochée du drame; la comédie gaie s'est rapprochée du vaudeville. EMILE AUGIER et ALEXANDRE DUMAS ont été les deux grands noms de la scéne francaise de 1850 a 1880. AUGIER (1820-1889) a traité de questions morales, en particulier l'influence de l'argent sur les mceurs, question d'actualité a l'époque de l'industrialisme et du développement de la richesse; le ton de ses comédies est généralement grave (Ceinture dorée, Les Effrontés, Le Gendre de Monsieur Poirier, Maitre Guérin). ALEXANDRE DUMAS (1824-1895), fils de V'auteur des Trois Mousquetaires, a @abord attiré l'attention par un drame d'amour romantique qui plait toujours au public : La Dame aux Camélias (1852). Puis il a abordé les questions sociales (La Question d'argent, Le Fils naturel, L'Ami des femmes). Sa derniére piéce, Francillon (1885), est plutot une étude de meeurs qui se ressent du réalisme alors a la mode. Le réalisme a été introduit au théatre par HENRY BECQUE (1837-1899) dans Les Corbeaux et La Parisienne. Dans la premiere de ces piéces, il représentait le pillage de la fortune d'un industriel décédé par des « corbeaux »

Civilisation de la période 337 rapaces, fournisseurs, hommes de loi, hommes d'affaires. L'absence d'intrigue amoureuse et |'étalage des égoismes scandalisérent le Bene: mais la reprise de la piece en 1897 fut un succés : le goiit avait évolué. Le réalisme a été adie au théatre par HERVIEU (1857-1915) et FRANCOIS DE CUREL (1854-1928). L'idée générale d'HERVIEU est celle de la dureté des meurs et des lois qui sacrifient les faibles, surtout les femmes, aux forts : idée voisine de celle d'évolution et de sélection naturelle : Les Paroles restent, Les Tenailles, La Loi de Vhomme expriment cette idée. Dépouillées de détails inutiles et simples d'intrigues, les piéces d'Hervieu rappellent par leur facture les tragédies du xvit° siécle. FRANCOIS DE CUREL, dans L'Envers d'une sainte, La Figurante, La Fille sauvage, a montré les ravages exercés dans l'4me humaine par une passion qui y régne en maitresse; le réalisme de Curel se rapproche du naturalisme. GEORGES DE PORTO-RICHE (né en 1849) est le peintre de l'amour : l'homme qui aime égoistement sans sacrifier ses plaisirs ou ses intéréts, et la femme qui se donne toute 4 son amour, telle est la donnée générale de ses piéces (Amoureuse, Le Passé, Le Vieil homme). La fantaisie n'a pas disparu du théatre. Elle a inspiré deux humoristes, TRISTAN BERNARD et GEORGES COURTELINE, connus aussi comme conteurs. A la fin du xIx® siécle, elle a inspiré un poéte de génie, EDMOND ROSTAND (1868-1918) : La Samaritaine et La Princesse lointaine Vavaient révélé au grand public; avec Cyrano de Bergerac (1898) et L'Aiglon (1900), Rostand devenait populaire : la premiére de ces piéces mettait en scéne un bohéme valeureux du 'temps de Louis XIII; la seconde 'était consacrée au fils de Napoléon (1811-1832); Chantecler (1910), dont la donnée rappelle celle d'un conte de Chaucer, appartient a la fois au symbolisme et au lyrisme. Le nom de Rostand ne doit pas étre séparé de celui de deux de ses interprétes, que le public de Londres a acclamé autant que celui de Paris: SARAH BERNHARDT et CONSTANT COQUELIN. Rostand est une brillante exception. Le théatre con

 temporain est réaliste et psychologique. Certains auteurs, comme BRIEUX (né en 1858), étudient les questions sociales (Blanchette, L'Evasion, Le Berceau, Les Rempla¢antes), continuant la tradition de Dumas fils, mais avec plus de réalisme. D'autres, comme MAURICE DONNAY (né en 1861) (L'Autre danger, Le Retour de Jérusalem, Paraitre), HENRY BATAILLE (1872-1922) dans La Marche nuptiale, L'Animateur, Chair humaine,etHENRY BERNSTEIN dans Le Voleur, Samson, étudient des « cas », des situations qui peuvent se présenter dans la vie de certains individus; piéces psychologiques exemptes de toute théorie. Le réalisme a profondément modifié le théatre; il a apporté le naturel dans le dialogue, la simplicité dans Vintrigue, la vérité dans la psychologie. L'artisan le plus hardi et le plus opiniatre de cette réforme est ANDRE ANTOINE. Amateur passionné d'art théatral, fondateur du Théatre Libre, puis du Théatre Antoine, directeur quelques années du théatre national de |'Odéon, Antoine a été le « rajeunisseur » de la scéne frangaise; son nom mérite d'étre retenu comme celui des plus grands auteurs dramatiques contemporains. L'ART. Si le mouvement scientifique a exercé une action décisive sur la philosophie et la littérature, il n'est pas demeuré sans action sur les arts : architecture, peinture, sculpture et musique ont passé par la phase du « réalisme ». Architecture. L'architecture, sous sa forme réaliste, est essentiellement « utilitaire », la structure de |'édifice étant subordonnée a sa destination. Le style, de ce fait, perd de son originalité: il devient « composite » et utilise les procédés des styles antérieurs lorsqu'ils servent a une fin pratique : démes et coupoles de I'Italie, toits inclinés du xvi° siécle, mansardes et frontons du xvu', angles arrondis du xvu*. Le chef-d'ceuvre de ce genre est l'Opéra, construit par CHARLES GARNIER sous le Second Empire : vaste édifice qui évite la monotonie par lalternance des lignes droites et des courbes, dégagé de

Civilisation de la période 339 tous cétés, décoré, sur la facade, dans les escaliers et dans la salle, de motifs qui font penser 4 la musique et a la danse. D'autre part, l'industrie a modifié l'architecture en employant le fer : la Tour Eiffel (300 métres de haut), curiosité de l'Expositon de 1889, et les gares parisiennes récentes (P.-L.-M. et Quai-d'Orsay), montrent ce que le fer peut donner, soit seul, soit combiné avec la brique ou la pierre. L'architecture d'aprés-guerre emploie de plus en plus le ciment armé dans des édifices commerciaux (gares, magasins) et dans les édifices artistiques, comme le théatre des Champs-Elysées, a Paris. L'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 a révélé le parti que l'architecture peut tirer du ciment armé : le Village Moderne, avec sa curieuse église, constituait le centre de cette exposition. Cependant, les architectes n'ont pas renoncé aux styles anciens, et certains d'entre eux ont construit des édifices qui sont de véritables « reconstitutions »; tel le palais du Louvre, achevé sous Napoléon III par visconri et LEFUEL; telles les églises de Sainte-Clotilde et du SacréCoeur, a Paris, l'une basilique gothique, l'autre basilique roman-byzantine. La plupart des hotels de ville francais, en particulier celui de Paris, appartiennent au style de la premiére Renaissance. Peinture. Dés la fin de Vépoque romantique (18401845) certains peintres ont délaissé les scénes historiques pour le réalisme du paysage. La forét de Fontainebleau, avec ses éboulis de rochers, ses étendues de sable rougeatre, ses bouquets de maigres pins alternant avec d'épaisses futaies, a abrifé toute une école de peintres. Les villages de Barbizon et de Marlotte sont remplis de leurs souvenirs. THEODORE ROUSSEAU (1812-1867), auteur de Féte de Barbizon, Gorges d'Apremont, Groupe de Chénes et FRANCOIS MILLET (1814-1875), auteur de VAngélus, le Semeur, les Moissonneuses, sont les chefs de cette école; ['Angélus, partout reproduit, représente un réalisme idéalisé; une pensée religieuse anime le paysage. — JEAN-BAPTISTE COROT (1796-1875) a d'abord

340 XIX° siécle, 2° partie vu la nature a travers ses souvenirs classiques et italiens (il avait séjourné 4 Rome de 1825 a 1827); plus tard la découverte de Fontainebleau lui a donné l'occasion de renouveler sa maniére et d'étre plus sincére; il a renoncé au paysage historique pour le paysage d'aprés nature: il a aimé particuliérement les bords d'étangs ombragés de saules et de bouleaux, tels qu'il les voyait aux environs de Paris. — GUSTAVE COURBET (1819-1877), né sur les cotes du Jura, a reproduit les apres paysages et les scénes rustiques de son pays (Enterrement a Ornans, Dimanche aprés-midi &@ Ornans); éliminant de ses tableaux tout ce qui peut éveiller des idées, il a personnifié plus que tout autre le réalisme. L'Impressionisme qui apparait vers 1863, procéde du Réalisme et ne différe de lui que par des innovations techniques. Les impressionnistes colorent les ombres; a la peinture en atelier, en jour sombre, ils substituent la peinture en plein air, avec les teintes vives que donne le soleil; ils ont, en outre, reproduit la lumiére solaire en juxtaposant sur la toile les sept couleurs du prisme: de prés, l'ceil ne voit que des taches; de loin, il pergoit le mélange des teintes, comme dans la nature. Les initiateurs du mouvement impressionniste sont EDOUARD MANET (1832-1883) et CLAUDE MONET (18461926). La plupart des sujets de MANET sont empruntés 4 la vie des classes moyennes: Le Bon bock, sa toile la plus suggestive, — un gros homme, au café, se préparant a déguster un verre de biére — fait penser, par la vérité de l'attitude et par le matérialisme de l'inspiration, 4 certaines scénes du roman naturaliste. Zola a consacré une brochure élogieuse 4 Manet qui, en retour, a exécuté le portrait de Zola en 1866. — CLAUDE MONET, paysagiste, s'est appliqué a reproduire le méme paysage a différentes heures du jour; il a laissé de belles vues de falaises (Etretat en Normandie, Belle-Isle en Bretagne). — EDGAR DEGAS (1834-1921) a traité des scénes de danses et de courses avec un souci de la couleur et de la lumiére qui le mettent au premier rang parmi les impressionnistes. Le Pointillisme est une variété d'impressionnisme qui

Tate Gallery MANET: LA SERVANTE DE BOCKS Le “ Bock”’ est le terme qui désigne le verre de biére dans les cafés.



Rischgitz RODIN! BRONZE (MUSEE DU LUXEMBOURG)
Giraudon COROT: LE CHEMIN DE SEVRES



Civilisation de la période 341 est apparue vers 1885: les pointillistes donnent |'impression de la lumiére, non par de larges taches mais par des taches rondes et menues, comme des points (d'ou leur nom). Cette réforme a été préparée par AUGUSTE RENOIR, auteur de La Balangoire et Le Moulin de la Galette, et réalisée par PAUL SIGNAC et HENRI MARTIN: la fresque d'HENRI MARTIN @ la Sorbonne, représentant Anatole France et ses disciples, est une des ceuvres les plus suggestives de l'école pointilliste. Tandis que Pointillistes et Impressionnistes interprétaient la réalité, deux artistes perpétuaient la tradition de I'Idéalisme : pUVIS DE CHAVANNES et GUSTAVE MOREAU. Les fresques du Panthéon et de la Sorbonne sont les ceuvres les plus célébres de PUVIs DE CHAVANNES (18241898) ; au Panthéon, scénes de la vie de sainte Geneviéve; a la Sorbonne, réunion allégorique des Sciences et des Lettres dans la clairiére d'un bois sacré; la paleur du jour, la neutralité du décor, la sobriété des détails forcent l'attention du spectateur a se concentrer sur la pensée exprimée par les visages. GUSTAVE MOREAU (1826-1898) a, au contraire, recherché le pittoresque des détails avec autant de curiosité que les Romantiques; son idéalisme réside dans la subordination des détails a Vidée générale du tableau. Entre les Idéalistes et les Réalistes on peut placer EUGENE CARRIERE (1849-1906), le peintre de la vie familiale. A c6té de beaux portraits, comme ceux de Daudet et Verlaine, il a composé des tableaux comme La Famille du Peintre, Maternité, Le Baiser du Soir, qui reproduisent des scénes de tendresse et d'intimité. Les sujets sont réalistes, mais le décor existe 4 peine, les personnages émergent de la pénombre comme des apparitions, leurs visages se réduisent a quelques traits essentiels; cette simplification est un procédé idéaliste. Au xx® siécle les cuwbistes ont substitué aux taches et aux points de l'impressionnisme une série de cubes et de lignes droites. Les futuristes ont cherché leurs effets surtout dans la couleur. _ Les peintres contemporains, comme les. littérateurs,

342 XIX° siécle, 2° partie s’affranchissent de plus en plus des écoles. C’est en peinture surtout que l’individualisme des artistes se manifeste. Sculpture. En sculpture le réalisme, moins violent qu’en peinture, s’est traduit par l’exactitude dans la reproduction du corps. CARPEAUX (1828-1875) a sculpté pour l’Opéra le groupe de La Danse, représentation du mouvement aussi vivante que la pierre peut la rendre; La Fontaine de l’Observatoire, a l’extrémité du jardin du Luxembourg, groupe de géants soutenant la voiite céleste, donne une impression de force qui convient 4 la grandeur mythologique du sujet. AUGUSTE RODIN (1840-1917) aussi connu a |’étranger qu’en France — il fut l’ami du roi Edouard VII — a produit énormément : la statue du Penseur — un homme vigoureux, ramassé sur lui-méme et tendant toute son énergie dans l’effort de la pensée — est celle qui symbolise le mieux le génie de Rodin. Son réalisme a évolué : de plus en plus Rodin s’est préoccupé de représenter <« l’4me » du modeéle; il en est venu, comme Carriére dans sa peinture, a sacrifier les détails du corps a la représentation du visage, et a réduire ce visage méme a quelques traits caractéristiques. L’histoire de son Balzac (Salon de 1898) est suggestive : il représenta successivement l’écrivain en tenue de travail, puis drapé dans un vétement vague, puis un bloc de marbre presque informe d’ou émergeait un visage aux traits a peine marqués et perdu dans la contemplation; pour représenter l’observateur qu’avait été Balzac, il avait réduit son modele a un visage, et ce visage A quelques traits. Le réalisme s’était mué en un idéalisme symbolique. Musique. L’évolution de la musique francaise, a la fin du x1Ix® siécle, tient 4 trois causes: la diffusion des connaissances musicales, l’influence de BERLIOZ et Il’influence de WAGNER. La diffusion des connaissances musicales est l’cuvre du Conservatoire de Paris, institué en 1795, des géné

Civilisation de la période 343 rations de professeurs qu'il a formés, et des sociétés de concerts : Concerts du Conservatoire (sous la Restauration), Concerts Pasdeloup sous le Second Empire, Concerts Colonne et Concerts Lamoureux (sous la République), sociétés analogues dans les villes de province. La. musique classique, de mieux en mieux connue, a supplanté progressivement la musique italienne; la symphonie a pris la place de la mélodie. BERLIOZ (1803-1869) avait été l'adversaire de J'italianisme mais n'avait pas eu la joie de convertir ses contemporains a ses idées. Toutefois, aprés sa mort, son influence commenga a se faire sentir: la mélodie visa a l'expression, et l'orchestre, longtemps sacrifié au chant, prit sa place normale. WAGNER (1813-1883) a agi dans le méme sens. On lui doit, en plus, la « polyphonie », emploi de plusieurs thémes différents, mais concourant au méme but. Wagner comme Berlioz, a été d'abord impopulaire en France; mais peu aprés sa mort il est devenu |'objet d'une admiration presque mystique. La réhabilitation de Berlioz et de Wagner a été en partie l'euvre de deux chefs d'orchestre : EDOUARD COLONNE et CHARLES LAMOUREUX. De 1850 a 1870 la musique passe par une phase de transition: la mélodie régne en souveraine, mais s'affranchit de la_ virtuosité italienne. C'est 1'époque d'AMBROISE THOMAS (1811-1895), auteur de Mignon, et de CHARLES GOUNOD (1818-1893) auteur de Faust. C'est aprés 1870 que la musique adopte résolument la forme symphonique, sous l'influence de deux organistes parisiens, CESAR FRANCK et CAMILLE SAINT-SAENS. Né a Liége, CESAR FRANCK (1822-1890) a passé presque toute sa vie en France. Ses ceuvres religieuses et profanes (poémes de Rédemption et de Psyché, une symphonie, une sonate, de nombreuses piéces pour orgue et pour piano) sont classiques, par la composition, et modernes par l'emploi du chromatisme et par Valternance de passages troublés et de mélodies sereines. SAINT-SAENS (1835-1921), organiste et pianiste, est essentiellement

344 XIX°* siécle, 2° partie slassique: dans ses concertos, ses quatre Poémes Symphoniques et ses trois Symphonies (la derniere pour orgue et orchestre) il subordonne le sentiment a la composition et souvent a la virtuosité. Moins original, moins passionné et moins mystique que César Franck, il a été plus vite apprécié que lui, et a plus que lui contribuée a la transformation de la musique frangaise. La symphonie s'est imposée méme au théatre. L'opéra nest plus une suite d'airs séparés par des récitatifs: chaque scéne constitue une symphonie, variée et mouvementée comme l'exige la situation, mais présentant toujours de l'unité; le chant n'est plus un exercice de virtuosité; l'opéra est aujourd'hui un « drame musical »: on reconnait la V'influence de Wagner. C'est vers 1880, a lépoque ot le wagnérisme pénétrait en France que Vopéra a commencé a se rapprocher du drame; avec Saint-Saéns dans Samson et Dalila, avec MASSENET (1842-1912) dans Manon, Werther, avec LAaLo (18301892) dans Le Roi d'Ys, avec BIZET (1838-1875) dans Carmen, avec DELIBES (1836-1891) dans Lakme. Ces trois derniers ont en outre visé au pittoresque; Delibes a mélé son classicisme d'un timide orientalisme dans Lakmé; Lalo a exprimé musicalement les passions violentes et les réveries tendres de l'me bretonne; Bizet, plus original, a reconstitué l'atmosphére espagnole dans Carmen (1875) et 'atmosphére provencale dans la musique de scéne qu'il a composée pour l/'Arlésienne, d'Alphonse Daudet. Aprés 1885 — a Vheure du bergsonisme, du symbolisme, du pointillisme, et du roman anti-naturaliste — une nouvelle école est apparue: celle de |'Impressionnisme musical. Les Impressionnistes substituent 4 la gamme classique la gamme asiatique en tons entiers; ils recourent a la « polytonie », emploi simultané de mélodies indépendantes; ils cherchent leurs moyens d'expression dans l'accord et plus encore dans la dissonance; ils abandonnent la structure classique de la symphonie avec ses exposés, ses rappels et ses conclusions: comme les Symbolistes ils « suggérent » au lieu de « définir »; de la la complexité et l'imprécision de leurs ceuvres.

Civilisation de la période 345 L'initiateur de ce mouvement est CLAUDE DEBUSSY (1862-1918). Ses premiéres ceuvres, L'Enfant Prodigue, cantate pour le prix de Rome, 1884 — Printemps, composé a Rome en 1886 — classiques par la composition, annongaient un novateur par le charme étrange de leurs harmonies. La lecture de Boris Goudounow, de MOUSSORGSKY, et la fréquentation de Mallarmé, arrachent définitivement Debussy a l'emprise de Wagner. Sur le poéme de D.-c. ROSSETTI, The Blessed Damozel, il compose la Damoiselle élue, déja préparée 4 Rome (1887); il met en musique des poémes de Verlaine (Fétes Galantes, Artettes oubliées), écrit pour orchestre Le Prélude a Vaprés-midi dun faune, d'aprés le poéme de Mallarmé (1893), puis Nocturnes (Nuages, Fétes, Sirénes, 1899) et en 1902 donne a l'Opéra-Comique Pelléas et Mélisande, d'aprés le drame de Maeterlinck; drame symbolique, tout en mystére, Pelléas a consacré la réputation de Debussy comme musicien et comme chef d'école. I] donne ensuite trois Estampes pour piano (Pagodes, Soirées dans Grenade, Jardins sous la pluie) qui annoncent une transformation dans_son art; aprés avoir « suggéré » il veut « décrire ». Au genre descriptif appartiennent La Mer (trois esquisses symphoniques pour orchestre) et [béria, peinture musicale de |'Espagne (1907). A partir de ce moment, l'écriture de Debussy se simplifie : renongant au mélange des mélodies, il procéde par grandes phrases chargées d'impressions. C'est l'époque des deux livres de Prélude (1910-1913) et du Martyre de Saint-Sébastien (1911), illustration musicale du drame de GABRIELE D'ANNUNZIO; peu de temps auparavant, il avait composé pour sa fille Children's Corner, six piéces consacrées aux jouets de l'enfant : en poéte, il a prété une ame aux objets et transformé le coin des enfants en un monde sensible et émouvant. Les musiciens, comme les poétes du xXx® siécle, se répartissent entre deux écoles qui, encore éloignées, tendent 4 se rapprocher l'une de |'autre. MAURICE RAVEL continue l'impressionnisme de Debussy, en |'exagérant méme (Daphnis et Chloé, L'Heure Espagnole, Ma Mére

346 XIX°* siécle, 2° partie lOve, Le Tombeau de Couperin). Le classicisme de César Franck est repris par Vincent d'Indy, fondateur de l'école « Schola Cantorum », et auteur de Wallenstein, Fervaal, La Légende de Saint Christophe, le classicisme de SaintSaéns a été repris par GABRIEL FAURE (Pénélope, musique de chambre et mélodies) qui I'a enrichi en faisant une place considérable a l'impression; GUSTAVE CHARPENTIER, d'abord descriptif dans les Impressions d'Italie, s'est conformé a la technique wagnérienne dans le drame de Louise qui a pour décor Montmartre. PAUL DUKAS (Ariane et Barbe-Bleue), FLORENT scuMmitt (La Tragédie de Salomé, Musique de Plein air), classiques par leur formation, mais novateurs en harmonies, se posent en médiateurs entre les Classiques et les Impressionnistes. En musique comme en poésie, le classicisme est contraint de varier ses procédés et d'élargir ses régles. L'Art Moderne. Avec Leconte de Lisle et Heredia, la poésie se rapprochait de la peinture et de la sculpture académiques; avec Verlaine et Mallarmé, elle se rapprochait de la musique romantique, avec un sens du mystére qui manquait encore a la musique; celle-ci, avec Debussy et Ravel, se rapprochait de la poésie symboliste et de la peinture impressionniste; avec Rodin la sculpture se rapprochait de la peinture symboliste de Carriére. Nous assistons a la fusion intime de tous les arts, fusion voulue par les artistes. Ainsi se vérifie une idée que Taine exprimait en 1860 dans ses Essais de Critique, lorsqu'il parlait des « dépendances mutuelles » des différents arts entre eux et des arts en général par rapport a la littérature. En littérature, du moins en poésie, et en art, un élément nouveau est apparu dans les quinze derniéres années du xIx® siécle : le Symbole. La ruine du positivisme comme doctrine a forcé |'esprit 4 rechercher, sans grand espoir, la cause premiére de |'Univers; et l'esprit a conclu, plus ou moins, a l'existence du mystére. Le Néo-Catholicisme et le Symbolisme sont l'affrmation de ce mysteére. Au xx® siécle, en littérature, en peinture, en sculpture,

La France et létranger 347 en architecture et, plus timidement, en musique, les théories perdent de leur étroitesse, les écoles se réduisent a des coteries éphéméres, l'originalité individuelle se manifeste avec une hardiesse croissante. Ainsi s'affrme la philosophie de l'Action, aprement caractéristique du xx® siécle. LA FRANCE ET L°ETRANGER Les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone et le développement de la presse ont rapproché les nations les unes des autres et facilité les échanges de pensées autant que les échanges de marchandises. Aussi la France a-t-elle subi l'influence de l'étranger, dans ses doctrines et dans ses modes, encore plus a la fin qu'au commencement du XIXx® siécle. 1° Les doctrines le plus facilement acceptées ont été : le Transformisme, |'Evolutionnisme, le Pessimisme, la Morale des maitres de NIETZSCHE, le Socialisme de MARX et de TOLSTOI. Le Transformisme formulé par le Frangais LAMARCK (1774-1829) a été repris par DARWIN (The Origin of Species, 1859). Lamarck attribuait les modifications des espéces aux changements du « milieu » physique. Darwin les attribuait surtout 4 la concurrence. Cette théorie du « Struggle for Existence » a séduit la société du Second Empire qui lui a demandé la justification de son égoisme: les romanciers réalistes de 1860 et des années suivantes Vont adoptée; Alphonse Daudet a méme employé |'expression de « Struggle for Life ». L'évolutionnisme de HERBERT SPENCER a été l'application de la loi de l'évolution a tous les phénoménes physiques, chimiques, biologiques et sociaux. Cet évolutionnisme a donné aux Frangais le sens du _perpétuel changement, du « devenir » qui, jusqu'a Taine, manquait a leur philosophie. L'idée d'évolution a été une source

 féconde de révélations pour le biologiste, le psychologue, le sociologue. BERGSON, transposant cette idée en métaphysique, a intitulé son principal traité L'Evolution Créatrice. Le critique FERDINAND BRUNETIERE a appliqué Yidée d'évolution aux variations des « genres » liitéraires. Le Pessimisme, comme doctrine philosophique, s'est répandu en France entre 1855 et 1860, a la fin de la vie de SCHOPENHAUER (1788-1860), le philosophe allemand qui l'avait formulé comme théorie psychologique et comme théorie métaphysique. Le Pessimisme n'a séduit ni Taine, que son intimité avec l'Angleterre victorieuse mettait en garde contre toute doctrine décourageante, ni Renan, qui a toujours cru au triomphe de la vertu alliée a la science. Au contraire, les littérateurs se sont emparés des idées de Schopenhauer. La conception du « vouloirvivre » comme effort douloureux accompagné de découragement, se retrouve chez Maupassant dans ses romans, chez Daudet dans ses ceuvres réalistes, chez Huysmans avant sa conversion, chez Anatole France a l'époque de son scepticisme et chez Verlaine 4 ses heures de désespoir. La conclusion brahmanique de Schopenhauer — annihilation de la volonté, contemplation pure, « Nirvana » — se retrouve chez Leconte de Lisle. « La Morale des Maitres » de Allemand FREDERIC NIETZSCHE (1864-1900), trés commentée dans les cercles littéraires aux environs de 1900, est celle de |'exaltation de la volonté dominatrice. Cette soi-disant « morale » a mis fin au pessimisme, déja combattu par le néo-catholicisme et par la philosophie de l'action. Elle a aussi, contrairement a ses intentions, révolté la conscience contre Vimmoralité ou « l'amoralité » du naturalisme et de Vévolutionnisme mal interprétés, D'ailleurs, vers 1900, l'influence de Nietzsche était neutralisée par celle du Russe LEON TOLSTOI (1828-1910). Chez Tolstoi revivait l'idéalisme, sous la forme d'un christianisme ascétique, fait de tendresse et d'humilité. Son socialisme était sentimental et religieux. Au contraire, le socialisme de KARL MARX (1814-1883)

La France et l'étranger 349 est fondé sur lidée de rivalité, de concurrence, de lutte des classes. Le Capital, livre d'ou tous les socialistes contemporains ont tiré leurs théories, a été publié en 1867: on y reconnait l'influence des travaux historiques de l'époque, et des doctrines évolutionnistes. En fait, ces influences étrangéres se sont réduites a quelques emprunts. On a pris a Spencer son idée générale et on l'a appliquée avec succés a l'étude des phénoménes biologiques, psychologiques et sociaux, mais personne ne l'a suivi dans le détail de sa philosophie. Le pessimisme de Schopenhauer a ouvert les yeux des psychologues sur Vimportance de la douleur dans la vie mentale, mais il s'est heurté généralement au « vouloir-vivre » joyeux des Frangais. L'amoralisme de Nietzsche a réveillé l'idéalisme de la race. Le mysticisme humanitaire de Tolstoi, apprécié surtout des « bourgeois », a atténué a peine l'apreté de la lutte des classes et n'a nui en rien a la préparation de la guerre. De toutes ces doctrines la France n'a gardé que ce qui était compatible avec la raison et avec la vie. En musique l'influence étrangére s'est fait plus sentir qu'en littérature. L'engouement pour Wagner (de 1885 a 1900) a eu deux bons résultats: la substitution du drame musical a l'ancien opéra, et la participation de 1'orchestre a expression dramatique. Puis la Russie s'est substituée a VAllemagne comme inspiratrice, avec BORODINE, RIMSKY-KORSAKOFF et MOUSSORGSKY ; le public s'est habitué a des harmonies qui évoquaient des images ou provoquaient des sensations, et a une musique qui, au lieu de toucher le cceur ou de satisfaire l'esprit, frappait directement les nerfs. L'art décoratif a subi l'action de l'art allemand du xx? siécle. L'allégement du mobilier, la simplification du dessin, la recherche des figures géométriques, la coloration des murs en alternances de teintes claires et de teintes sombres, ont leur origine dans l'art munichois. C'est aussi a l'art allemand que l'architecture francaise a pris, depuis l'emploi du ciment armé au xx® siécle, la rigidité de ses formes.

350 XIX°® siécle, 2° partie Cependant la France n’a pas été uniquement débitrice de l’étranger. Ses savants, Claude Bernard, Berthelot, Pasteur, Curie, Poincaré, ont été des initiateurs et des guides pour les savants de tous pays. Pasteur est celui a qui le monde entier a temoigné le plus de reconnaissance. Ses philosophes, méme Taine et Renan, qui devaient beaucoup l’un a l’Angleterre et l’autre a l’Allemagne, ont concu des systémes originaux. L’idée fondamentale du positivisme, formulée par Taine (assimilation du phénoméne psychique au phénoméne physique) a été reprise par les psychologues étrangers, comme |’Allemand wuNDT et le Danois HOFFDING. Les principales doctrines du x1x° siécle finissant sont d'origine frangaise. Le réalisme a provoqué un fort courant d’imitation. La peinture allemande, avec LIEBERMANN et ses éléves, procéde de Courbet pour le paysage et de Manet pour les scénes familiéres. Le réalisme psychologique des romans francais se retrouve dans les premiers romans de Tolstoi, surtout Anne Karenine, dans quelques drames d’IBSEN et de GERARD HAUPTMANN, et dans un grand nombre de romans anglais de la période 1880-1900: si le réalisme de THOMAS HARDY comme peintre de la campagne ne doit rien a la France, son réalisme psychologique se ressent des doctrines francaises : ces doctrines, connues et commentées en Angleterre, l’ont probablement amené, dans ses derniers romans, Tess of the d’Urbervilles, Jude the Obscure, a adopter le « déterminisme ». L’affranchissement du roman anglais 4 |’égard des conventions sociales et de la morale puritaine, avec Hardy et Meredith, peut étre attribué a l’action continue du roman frangais, surtout sous la forme du réalisme psychologique. D’origine francaise également est le néo-romantisme de SWINBURNE qui, mélé de souvenirs classiques, s’apparente a celui de Victor Hugo dans la Légende des Siécles. Swinburne vénérait Victor Hugo A qui il a consacré une Etude (1886), et avec lui Théophile Gautier (1811-1872) et Charles Beaudelaire (1821-1867) qui, l’un

La France et létranger 351 par sa théorie de « L'Art pour L'Art », l'autre par sa recherche des sensations rares, ont préparé le Parnassisme puis le Symbolisme. L'Esthétisme et le Décadentisme anglais (1880-1900) procédent de doctrines frangaises. L'Esthétisme de WALTER PATER — séparation de |'Art et de la Morale — est la doctrine du Parnasse. Le Décadentisme (1890-1900) tient au naturalisme avec GEORGE MOORE et CRACKENTHORPE, et au Symbolisme avec ARTHUR SYMONS. Plus tard le Cubisme et le Futurisme ont passé de France en Angleterre. Paris a été le point de départ de presque toutes les innovations philosophiques et littéraires a la fin du x1x° et au début du xx' siécle. L°ENTENTE CorRDIALE. Politiquement, les rapports de la France et de |'Angleterre n'ont pas été cordiaux de 1850 a 1900, et Il'Entente de 1904 a mis fin a une série de différends. Intellectuellement il n'en a pas été de méme: penseurs anglais et penseurs francais se sont rapprochés, et si |'Entente a été plus qu'un marché politique, temporaire et révocable, c'est qu'elle répond a des aspirations intellectuelles et morales durables. Les « ambassadeurs intellectuels » n'ont pas manqué de part et d'autre. Du cété francais, TAINE et BOURGET; du cété anglais, ELIZABETH BROWNING, MATTHEW ARNOLD, GEORGE MEREDITH. TAINE a fait et refait, avec un intérét croissant, le portrait de l'Anglais dans son Histoire de la Littérature anglaise dont le cinquiéme volume est relatif 4 Byron, Dickens, Thackeray, Macaulay, Carlyle et Tennyson, — et dans ses Notes sur l'Angleterre, rédigées a la suite de deux voyages (1858-1871). Son anglais est le John Bull traditionnel, nourri de bceuf et de biére, soucieux de bien-étre, lent d'imagination mais persévérant dans la réalisation, difficile 4 émouvoir, mais incoercible dans Yexplosion de ses sentiments. Ce portrait, critique d'abord, est devenu progressivement sympathique: plus Taine analysait en détail l'ame de l'Anglais, plus il admirait son sens pratique, sa prudence politique, sa

302 XIX°* siécle, 2° partie « gravité ». Cette admiration s'est déclarée surtout le jour ou Taine a abordé lhistoire : le contraste entre l'esprit politique de l'Anglais et celui du Frangais se retrouve a toute page dans Les Origines de la France contemporaine. PAUL BOURGET, dans ses Kiudes et Portraits, a exprimé avec une délicatesse de poéte le charme de certains coins d'Angleterre, jardins d'Oxford, rues de Londres, solitudes montagneuses du Pays des Lacs. Psychologue, il a reconstitué avec vérité et avec sympathie, la physionomie morale du « gentleman » et celle de l'étudiant d'Oxford. ELIZABETH BROWNING a consacré a la France plusieurs passages d'Aurora Leigh. Avant elle aucun auteur n'avait aussi finement analysé l'idéalisme francais fait de raisonnement, de sensibilité et de goiit artistique, logique jusqu'au sacrifice, jusqu'a Vintolérance, généreux jusqu'a Pimprudence, et compromettant |'avenir de ses réalisations par l'impatience d'arriver aux résultats, Le passage relatif a la dictature de Napoléon III a été d'une exactitude prophétique. MEREDITH a maintes fois exprimé son admiration pour la France. Dans Beauchamp's Career, il présente une Francaise qui inspire un vif amour 4 son héros. Dans The Egoist, Sir Willoughby fait du Francais un portrait trés étudié. Quatre des plus beaux poémes de Meredith (Revolution, Napoleon, France, Alsace-Lorraine) ont été réunis sous le titre de Odes in Contribution to the song of French History. La troisiéme Ode, écrite en Décembre 1870, dit la courageuse sympathie de |'auteur pour la nation écrasée sous le « talon de fer ». MATTHEW ARNOLD, comme Mrs. Browning, a surtout vu « lesprit frangais ». Ses fonctions d'inspecteur des écoles lui ont permis d'observer la pédagogie frangaise (The Popular Education of France, A French Eton). Ses études classiques et son amour de I|'antiquité le disposaient a aimer l'esprit frangais tel qu'il s'exprime dans le Classicisme. L'un des passages frappants de son Essay on the Function of Criticism est le paralléle des mentalités francaise et anglaise telles qu'elles se manifes

La France et l’étranger 353 térent dans la Guerre Civile de 1642 et dans la Révolution de 1789, les Anglais de 1642 obéissant 4 la conscience et a la foi, les Francais de 1789 4 la raison. L’Entente de 1904 a eu pour conséquence la collaboration politique et militaire des deux nations. Cette collaboration a été annoncée et commentée dans 1’Ode prophétique de RUDYARD KIPLING (1913); la guerre a donné a Rudyard Kipling loccasion d’observer la France a l’ceuvre et de lui témoigner sa sympathie (France at War), sympathie qui n’a cessé de s’affirmer depuis la paix. L’année 1925 s’est terminée par la ratification a Londres des accords européens: ces accords avaient été préparés par une série de négociations entre les ministeres anglais et francais. Ces négociations se poursuivent d’une fagon constante, toutes les questions politiques étant examinées du point de vue de |’Entente Cordiale. Cette entente, dans le passé, a été une garantie de paix: au XvitI® siécle avec Dubois, Fleury et Walpole, au XIxX® siécle avec Guizot et Palmerston, elle a maintenu Véquilibre européen ; de 1904 a 1914, elle a empéché la guerre générale, en particulier en 1905 et 1911: du 25 au 30 juillet 1914, elle a incité les hommes d’état anglais et francais 4 multiplier les démarches conciliatrices. De la nécessité de cette Entente, personne ne doute en France ni en Angleterre. Entre une nation contrainte de se fortifier sur terre et une nation contrainte de garder la maitrise des mers, entre une nation surtout industrielle et une nation surtout agricole, il importe qu'il y ait non rivalité mais collaboration. Par ailleurs, deux nations qui ont réalisé la liberté politique et qui sont arrivées au méme point du progrés littéraire, artistique et scientifique, ne peuvent que gagner a s’unir. I] dépend des politiciens et des économistes de faciliter cette union; il dépend des écrivains, des éducateurs, des savants, des étudiants, de l’élite intellectuelle, de préciser la nature de cette union, d’en indiquer les avantages, de définir les conditions favorables 4 son

394 XIX® siécle, 2° partie maintien, et surtout, par une action continue sur les ceeurs et sur les esprits, de rendre 1'Entente profondément « cordiale ». A cet égard les hommes du xx® siécle pourront marquer un progrés sur les hommes du XIx®; et ce progrés, tous les Frangais le souhaitent.

EXTRAITS DES ECRIVAINS DU XIX* SIECLE DEUXIEME PARTIE LE POSITIVISME La critique scientifique: Histoire et Littérature (1864) L'histoire s'est transformée depuis cent ans en Allemagne, depuis soixante ans en France, et cela par |'étude des littératures. On a découvert qu'une ceuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une téte chaude, mais une copie des mceurs environnantes et le signe d'un état d'esprit. Lorsque vous tournez les grandes pages roides d'un in-folio, les feuilles jaunes d'un manuscrit, bref un poéme, un code, un symbole de foi, quelle est votre premiére remarque? C'est qu'il ne s'est point fait tout seul. I] n'est qu'un moule pareil a une coquille fossile, une empreinte, pareille 4 l'une de ces formes déposées dans la pierre par un animal qui a vécu et qui a péri. Sous la coquille il y avait un animal, et sous le document il y avait un homme. Rien n'existe que par l'individu; cest Vindividu lui-méme qu'il faut connaitre... Ceci est le premier pas en histoire; on l'a fait en Europe a4 la renaissance de |'imagination, a la fin du siécle dernier, avec Lessing, Walter Scott, un peu plus tard en France avec Chateaubriand, Augustin Thierry, M. Michelet et tant d'autres. Voici maintenant le second pas: Quand vous observez avec vos yeux l'homme visible, qu'y cherchez-vous? Vhomme invisible... Vous regardez sa maison, ses meubles et son costume, c'est pour y chercher les traces de ses habitudes et de ses goits, le degré

356 XIX° siécle, 2° partie de son élégance et de sa rusticité, de sa prodigalité ou de son économie, de sa sottise ou de sa finesse. Vous écoutez sa conversation, et vous notez ses inflexions de voix, ses changements d'attitudes; c'est pour juger de sa verve, de son abandon et de sa gaité, ou de son énergie et de sa roideur. Vous considérerez ses écrits, ses ceuvres d'art, ses entreprises d'argent ou de politique, c'est pour mesurer la portée et les limites de son intelligence, de son invention et de son sang-froid, pour découvrir quel est l'ordre, l'espéce et la puissance habituelle de ses idées, de quelle facgon il pense et se résout. Tous ces dehors ne sont que des avenues qui se réunissent en un centre, et vous ne vous y engagez que pour arriver a ce centre; 1a est 'homme véritable, j'entends le groupe des facultés et des sentiments qui produit le reste. Tel est le second pas; nous sommes en train de Vachever. I] est l'ceuvre propre de la critique contemporaine... Quand, dans un homme, vous avez observé et noté un, deux, trois puis une multitude de sentiments, cela vous sufht-il, et votre connaissance vous semble-t-elle compléte? Est-ce une psychologie qu'un cahier de remarques? Ce n'est pas une psychologie, et, ici comme ailleurs, la recherche des causes doit venir aprés la collection des faits. Que les faits soient physiques et moraux, il n'importe, ils sont toujours des causes; il y en a pour |'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe nait par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales, comme on les cherche pour les qualités physiques. Trois sources différentes contribuent 4 produire cet état moral élémentaire, la race, le milieu et le moment. Taine. Histoire de la Littérature Anglaise. Introduction (Hachette et C'*, éditeurs.)

Extraits des écrivains 357 Résignation. Je vais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma premiére jeunesse, je verse presque des larmes en y songeant. Un jour, ma mére et moi, en faisant un petit voyage a travers ces sentiers pierreux des cdtes de Bretagne qui laissent 4 tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivames 4 une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetiére, et nous nous y reposames. Les murs de léglise en granit 4 peine équarri et couvert de mousse, les maisons d'alentour construites de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les tétes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que depuis les plus anciens jours ow les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots on avait enterré en ce lieu. Ce jour-la, j'éprouvai le sentiment de |'immensité de l'oubli et du vaste silence ot s'engloutit la vie humaine avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont la, 4 l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses, pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé a l'éternelle roue. Je servais alors le Dieu de mon enfance, et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle, qu'on voyait a travers les vitraux de l'église, m'expliquait tout cela. Et puis, on voyait a peu de distance la mer, les rochers, les vagues blanchissantes, on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur, de liberté. Et puis ma mére était 4 mes cétés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel grace au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu. Depuis, j'ai transporté ma

398 XIX° siécle, 2° partie tente, et je m'explique autrement cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué a faire la Bretagne, — ils n'ont pas eu de réle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste cheur, sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera, et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira: « Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique 4 toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combatire pour elle.» Ce jour-la le plus humble jpaysan qui n'a eu que deux pas a faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel; il aura fourni sa petite part a cette grande résultante. Et quand Vhumanité ne sera plus, Dieu sera, et humanité aura contribué a le faire, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie et alors il sera vrai a la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi |'cuvre divine du progrés ne sera perdue..... Personne n'est donc inutile dans l'humanité. Le sauvage qui vit a peine la vie humaine, sert du moins comme force perdue. Or, je l'ai déja dit, il était convenable qu'il y eat surabondance dans le dessin des formes de l'humanité. La croyance a l'immortalité n'implique pas autre chose que cette invincible confiance de l'humanité dans Pavenir. Aucune action ne meurt. Tel insecte qui n'a eu d'autre vocation que de grouper sous une forme vivante un certain nombre de molécules, et de manger une feuille a fait une ceuvre qui aura des conséquences dans la série éternelle des causes. La science, comme toutes les autres faces de la vie humaine, doit étre représentée de cette large maniére. I] ne faut pas que les résultats scientifiques soient maigrement et isolément atteints. I] faut que le résidu final qui restera dans le domaine de l'esprit humain soit extrait d'un vaste amas de choses. De méme qu'aucun homme n'est inutile dans l'humanité, de méme aucun travailleur n'est inutile dans le champ de la science.

Extraits des écrivains 359 Ici, comme partout, il faut quil y ait une immense déperdition de force. Quand on songe au vaste engloutissement de travaux et d'activité intellectuelle qui s'est fait depuis trois siécles et de nos jours, dans les recueils périodiques, les revues, etc..., travaux dont il reste souvent si peu de choses, on éprouve le méme sentiment qu'en voyant la ronde éternelle des générations s'engloutir dans la tombe, en se tirant par la main. Mais il faut qu'il en soit ainsi: car, si tout ce qui est dit et trouvé était assimilé du premier coup, ce serait comme si 'homme s'astreignait 4 ne prendre que du_nutritif. Au bout de cent ans, un génie de premier ordre est réduit 4 deux ou trois pages. Les vingt volumes de ses ceuvres completes restent comme un développement nécessaire de sa pensée fondamentale. Un volume pour une idée. Le xviii® siécle se résume pour nous en quelques pages exprimant ses tendances générales, son esprit, sa méthode, tout cela est perdu dans des milliers de livres oubliés et criblés d'erreurs grossiéres. On remplirait la plus vaste bibliothéque des livres qu'a produits telle controverse, celle de la Réforme, celle du Jansénisme, celle du thomisme. Toute cette dépense de force intellectuelle n'est pas perdue, si ces controverses ont fourni un atome a l'édifice de la pensée moderne. Une foule d'existences littéraires, en apparence perdues, ont été en effet utiles et nécessaires. Qui songe maintenant a tel grammairien d'Alexandrie, illustre de son temps? Et pourtant il n'est pas mort; car il a servi a esquisser Alexandrie, et Alexandrie demeure un fait immense dans Vhistoire de l'humanité. Renan, L'Avenir de la Science. (Calmann-Lévy, éditeurs.) Ignorance. O Pére céleste, j'ignore ce que tu nous réserves. Cette foi, que tu ne nous permets pas d'effacer de nos cceurs, est-elle une consolation que tu as ménagée pour nous

 rendre supportable notre destinée fragile ? Est-ce la une bienfaisante illusion que ta pitié a savamment combinée, ou bien un instinct profond, une révélation qui sufhit a ceux qui en sont dignes? Est-ce le désespoir qui a raison et la vérité serait-elle triste? Tu n'as pas voulu que ces doutes regussent une claire réponse, afin que la foi au bien ne restét pas sans mérite, et que la vertu ne fit pas un calcul. Une claire révélation eit assimilé l'4me noble a l'ame vulgaire; l'évidence en pareille matiére eat été une atteinte a notre liberté. C'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi. Dans tout ce qui est objet de science et de discussion rationnelle, tu as livré la vérité aux plus ingénieux ; dans l'ordre moral et religieux, tu as jugé qu'elle devait appartenir aux meilleurs. I] etait été inique que le génie et lesprit constituassent ici un privilége, et que les croyances qui doivent étre le bien commun de tous fussent le fruit d'un raisonnement plus ou moins bien conduit, de recherches plus ou moins favorisées. Sois béni pour ton mystére, béni pour t'étre caché, béni pour avoir réservé la pleine liberté de nos cceurs. RENAN, Fragments philosophiques (La Méthaphysique et son avenir.) (Calmann-Levy, éditeurs.) L'HIsTOIRE PSYCHOLOGIQUE. Littérature et politique. Cette circonstance, si nouvelle dans l'histoire, de toute Véducation politique d'un grand peuple entiérement faite par des gens de lettres, fut ce qui contribua le plus peut-étre 4 donner a la Révolution francaise son génie propre et a faire sortir d'elle ce que nous voyons. Les écrivains ne fournirent pas seulement leurs idées au peuple qui la fit: ils lui donnérent leur tempérament et leur humeur. Quand on étudie l'histoire de notre Révolution, on voit qu'elle a été menée précisément dans le méme esprit

Extraits des écrivains 361 qui fait écrire tant de livres abstraits sur le gouvernement. Méme attrait pour les théories générales, les systemes complets de législation et l'exacte symétrie dans les lois; méme mépris des faits existants; méme confiance dans la théorie; méme goiit de Voriginal, de l'ingénieux et du nouveau dans les institutions; méme envie de refaire a la fois la constitution tout entiére suivant les régles de la logique et d'aprés un plan unique, au lieu de chercher a l'amender dans des parties. Effrayant spectacle! car ce qui est qualité dans l'écrivain est parfois vice dans l'homme d'Etat, et les mémes choses qui souvent ont fait faire de beaux livres peuvent mener a de grandes révolutions. TocQuEVLLE, L'Ancien Régime et la Révolution. (Calmann-Lévy, éditeurs.) Acceptation de la féodalité par le peuple. La faiblesse est ce que les peuples pardonnent le moins aux rois. La désaffection qui se manifesta si notoirement contre les Carolingiens vint de la. Comme ils ne protégeaient plus, on cessa a la fois de les aimer et de les craindre. La nature humaine a un besoin instinctif d'obéir. Quand un pouvoir disparait, elle cherche d'abord a quel autre pouvoir elle se soumetira. Dés qu'on cessa d'obéir au roi, il parut naturel qu'on obéit a l'homme duquel on tenait la terre. Tous les regards et toutes les espérances se portérent vers les seigneurs. On était sir de les trouver au moment du danger. On n'avait pas a attendre qu'ils vinssent de loin ni a craindre qu'ils fussent occupés ailleurs; car ils habitaient la province ou le canton menacé. Entre le comte et la population du comté, le lien des intéréts était visible; le champ du laboureur était le domaine du comte; il le défendait comme son bien propre; si soupconneux que fussent les hommes dans leur malheur, ils ne pouvaient penser a accuser le seigneur direct d'insou

362 XIX° siécle, 2° partie ciance ou de trahison.. Vainqueur, on ne ménageait pas la reconnaissance; vaincu, on savait qu'il souffrait plus que personne. Seul, il était bien armé et suivi de quelques bons soldats; seul il veillait pour tous; fort ou faible, il était le seul défenseur, le seul espoir des hommes. La moisson, la vigne, tout périssait avec lui ou était sauvé par lui... Les générations modernes ne savent plus ce que c'est que le danger. Elles ne savent plus ce que c'est que de trembler chaque jour pour sa moisson, pour son pain de l'année, pour sa chaumiére, pour sa vie, pour sa femme et ses enfants. Elles ne savent plus ce que devient lame sous le poids d'une telle terreur, et quand cette terreur dure quatre-vingts ans sans tréve ni merci. Elles ne savent plus ce que c'est que le besoin d'étre sauvé. On donna tout aux seigneurs. On oublia tout pour eux. On ne pensa ni a des rois qu'on ne voyait pas, ni a des libertés dont on n'aurait su que faire. On obéit a ceux par qui l'on était défendu. On donna la sujétion en échange de la sécurité. Des milliers et des millions de contrats se formérent entre chaque champ et le guerrier qui combattait pour lui, entre chaque existence humaine et le guerrier a qui l'on devait de vivre. FUSTEL DE COULANGES, Institutions politiques de l'ancienne France. (Hachette et Ci*, éditeurs.) L'Univers d'aprés la science. Nous avons peine a nous figurer |'état d'esprit d'un homme d'autrefois qui croyait fermement que la terre était le centre du monde et que tous les autres astres tournaient autour d'elle. Il sentait sous ses pieds s'agiter Jes damnés dans les flammes, et peut-étre avait-il vu de ses yeux et senti par ses narines la fumée sulfureuse de V'enfer, s'échappant par quelque fissure de rocher. En levant la téte, il contemplait les douze sphéres, celles des éléments, qui renferme l'air et le feu, puis les sphéres de la Lune, de Mercure, de Vénus que visita

Extraits des écrivains 363 Dante, le vendredi saint de l'année 1300, puis celles du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne, puis le firmament incorruptible auquel les étoiles étaient suspendues comme des lampes. La pensée prolongeant cette contemplation, il découvrait par dela, avec les yeux de l'esprit, le neuviéme ciel ou des saints furent ravis, le primum mobile ou cristallin, et enfin l'Empyrée, séjour des bienheureux vers lequel, aprés la mort, deux anges vétus de blanc (il en avait la ferme espérance) porteraient comme un petit enfant son ame lavée par le baptéme et parfumée par l'huile des derniers sacrements. En ce temps-la, Dieu n'avait pas d'autres enfants que les hommes, et toute sa création était aménagée d'une facon a la fois puérile et poétique, comme une immense cathédrale. Ainsi concu, l'univers était si simple qu'on le représentait au complet, avec sa vreie figure et son mouvement, dans certaines grandes horloges machinées et peintes. C'en est fait des douze cieux et des planétes sous lesquelles on naissait heureux ou malheureux, jovial ou saturnien. La voiite solide du firmament est brisée. Notre ceil et notre pensée se plongent dans les abimes infinis du ciel. Au dela des planétes nous découvrons non plus V'Empyrée des élus et des anges, mais cent millions de soleils roulant, escortés de leur cortége d'obscurs satellites, invisibles pour nous. Au milieu de cette infinité de mondes, notre soleil 4 nous n'est qu'une bulle de gaz et la terre une goutte de boue. Notre imagination s'irrite et s'étonne quand on nous dit que le rayon lumineux qui nous vient de l'étoile polaire était en chemin depuis un demi-siécle et que pourtant cette belle étoile est notre voisine et qu'elle est, avec Sirius et Arcturus, une des plus proches sceurs de notre soleil. Il est des étoiles que nous voyons encore dans le champ du télescope et qui sont peut-étre éteintes depuis trois mille ans. Les mondes meurent, puisqu'ils naissent. I] en nait, il en meurt sans cesse. Et la création, toujours imparfaite, se poursuit dans d'incessantes métamorphoses. Les étoiles s'éteignent sans que nous puissions dire si ces

364 XIX° siécle, 2° partie filles de lumiére, en mourant ainsi, ne commencent point comme planétes une existence féconde, et si les planétes elles-mémes ne se dissolvent pas pour redevenir des étoiles. Nous savons seulement qu'il n'est pas plus de repos dans les espaces célestes que sur la terre, et que la loi du travail et de l'effort régit l'infinité des mondes. Il y a des étoiles qui se sont éteintes sous nos yeux, d'autres vacillent comme la flamme mourante d'une bougie. Les cieux, qu'on croyait incorruptibles, ne connaissent d'éternel que 1l'éternel écoulement des choses. ANATOLE FRANCE, Le Jardin d'Epicure. (Calmann-Levy, éditeurs.) L' Avenir d'aprés la science. L'espéce humaine n'est pas susceptible d'un progrés indéfini. I] a fallu, pour qu'elle se développat, que la terre fit dans de certaines conditions physiques et chimiques qui ne sont point stables. I] fut un temps ou notre planéte ne convenait pas a l'homme: elle était trop chaude et trop humide. I] viendra un temps ou elle ne lui conviendra plus: elle sera trop froide et trop séche. Quand le soleil s'éteindra, ce qui ne peut manquer, les hommes auront disparu depuis longtemps. Les derniers seront aussi dénués et stupides qu'étaient les premiers. Ils auront oublié tous les arts et toutes les sciences. Ils s'étendront misérablement dans des cavernes, au bord des glaciers qui rouleront alors leurs blocs transparents sur les ruines effacées des villes ot maintenant on pense, on souffre, on espére. Tous les ormes, tous les tilleuls seront morts de froid; et les sapins régneront seuls sur la terre glacée. Ces derniers hommes, désespérés sans méme le savoir, ne connaitront rien de nous, rien de notre génie, rien de notre amour, et pourtant ils seront nos enfants nouveau-nés et le sang de notre sang. Un faible reste de royale intelligence, hési

Extraits des écrivains 365 tant dans leur crane épaissi, leur conservera quelque temps encore l'empire sur les ours multipliés autour de leurs cavernes. Peuples et tribus auront disparu sous la neige et les glaces, avec les villes, les routes, les jardins du vieux monde. Quelques familles a4 peine subsisteront. Femmes, enfants, vieillards, engourdis péleméle, verront par les fentes de leurs cavernes monter tristement sur leur téte un soleil sombre ou, comme sur un tison qui s'éteint, courront des lueurs fauves, tandis qu'une neige éblouissante d'étoiles continuera de briller tout le jour dans le ciel noir, 4 travers l'air glacial. Voila ce qu'ils verront; mais, dans leur stupidité, ils ne sauront méme pas qu'ils voient quelque chose. Un jour, le dernier d'entre eux exhalera sans haine et sans amour, dans le ciel ennemi, le dernier souffle humain. Et la terre continuera de rouler, emportant a travers les espaces silencieux les cendres de l'humanité, les poémes d'Homére et les augustes débris des marbres grecs, attachés a ses flancs glacés. Et aucune pensée ne s'élancera plus vers l'infini, du sein de ce globe ou lame a tant osé, au moins aucune pensée d'homme. Car qui peut dire si alors une autre pensée ne prendra pas conscience d'elle-méme et si ce tombeau ou nous dormirons tous ne sera pas le berceau d'une ame nouvelle ? De quelle Ame ? je ne sais. De l'Ame de J'insecte, peut-étre. ANATOLE FRANCE, Le Jardin d'Epicure. (Calmann-Levy, éditeurs.) LE REALISME Scenes pu ROMAN PITTORESQUE. Paysage d'Orient. J'ai passé bien des journées a errer sur ce chemin de Monastir. C'était une campagne nue et triste, ot |'cil s'étendait a perte de vue sur des cimetiéres antiques ;

366 XIX® siécle, 2° partie des tombes de marbre en ruine, dont le lichen rongeait les inscriptions mystérieuses; des champs plantés de menhirs de granit; des sépultures grecques, byzantines, musulmanes, couvraient ce vieux sol de Macédoine ou les grands peuples du passé ont laissé leur poussiére. De loin en loin, la silhouette aigué d'un cyprés, ou un platane immense, abritant des bergers albanais et des chévres; sur la terre aride, de larges fleurs lilas pale, répandant une douce odeur de chévrefeuille, sous un soleil déja brilant. Les moindres détails de ce pays sont restés dans ma mémoire. La nuit, c'était un calme tiéde, inaltérable, un silence mélé de bruits de cigales, un air pur rempli de parfums d'été; la mer immobile, le ciel aussi brillant qu'autrefois dans mes nuits des tropiques. PierRE Loti, Aziyade, I, 13. (Calmann-Lévy, éditeurs.) ScENEs DU ROMAN REALISTE. Jardin provencal : le Paradou. Une mer de verdure, en face, 4 droite, 4 gauche, partout. Une mer roulant sa houle de feuilles jusqu'a l'horizon, sans l'obstacle d'une maison, d'un pan de muraille, d'une route poudreuse. Une mer déserte, vierge, sacrée, étalant sa douceur sauvage dans l'innocence de la solitude. Le soleil seul entrait la, se vautrait en nappe d'or sur les prés, enfilait les allées de la course échappée de ses rayons, laissait pendre a travers les arbres ses fins cheveux flambants, buvait aux sources d'une lévre blonde qui trempait l'eau d'un frisson. Sous ce poudroiement de flammes, le grand jardin vivait avec une extravagance de béte heureuse, lachée au bout du monde, loin de tout, libre de tout. C'était une débauche telle de feuillages, une marée d'herbes si débordante, qu'il était comme dérobé d'un bout a l'autre, inondé, noyé. Rien que des pentes vertes, des tiges ayant des jaillissements

Extraits des écrivains 367 de fontaine, des masses moutonnantes, des rideaux de foréts hermétiquement tirés, des manteaux de plantes grimpantes trainant a terre, des volées de rameaux © gigantesques s'abattant de tous cétés. A peine pouvait-on, 4 la longue, reconnaitre sous cet envahissement formidable de la séve l'ancien dessin du Paradou. En face, dans une sorte de cirque immense, devait se trouver le parterre, avec ses bassins effondrés, ses rampes rompues, ses escaliers déjetés, ses statues renversées dont on apercevait les blancheurs au fond des gazons noirs. Plus loin, derriére la ligne bleue d'une nappe d'eau, s'étalait un fouillis d'arbres fruitiers; plus loin encore, une haute futaie enfoncait ses dessous violatres, rayés de lumiére, une forét redevenue vierge, dont les cimes se mamelonnaient sans fin, tachées du vert jaune, du vert pale, du vert puissant de toutes les essences. A droite, la forét escaladait des hauteurs, plantait des petits bois de pins, se mourait en broussailles maigres, tandis que des roches nues entassaient une rampe énorme, un écroulement de montagne barrant Vhorizon; des végétations ardentes y fendaient le sol, plantes monstrueuses immobiles dans la chaleur comme des reptiles assoupis; un filet d'argent, un éclaboussement qui ressemblait de loin a une poussiére de perles, y indiquait une chute d'eau, la source de ces eaux calmes qui longeaient si indolemment le parterre. A gauche enfin, la riviére coulait au milieu d'une vaste prairie, ot elle se séparait en quatre ruisseaux, dont on suivait les caprices sous les roseaux, entre les saules, derriére les grands arbres; a perte de vue, des pieces d'herbage élargissaient la fraicheur des terrains bas, un paysage lavé d'une buée bleuatre, une éclaircie de jour se fondant peu a peu dans le bleu verdi du couchant. Le Paradou, le parterre, la forét, les roches, les eaux, les prés, tenaient toute la largeur du ciel. Zoita, La Faute de Vabbé Mouret, IV. (Fasquelle, éditeur.)

368 XIX° siécle, 2° partie Fin de journée dans les faubourgs de Paris. Le crépuscule avait cette sale couleur jaune des crépuscules parisiens, une couleur qui donne envie de mourir tout de suite, tellement la vie des rues semble laide. L'heure devenait louche, les lointains se brouillaient d'une teinte boueuse. Gervaise, déja lasse, tombait justement en plein dans la rentrée des ouvriers. A cette heure, les dames en chapeau, les messicurs bien mis habitant les maisons neuves étaient noyés au milieu du peuple, des processions d'hommes et de femmes encore blémes de l'air vicié des ateliers. Le boulevard Magenta et la rue du Faubourg-Poissonniére en lachaient des bandes. essoufflées de la montée. Dans le roulement plus assourdi des omnibus et des fiacres, parmi les haquets, les tapissiéres, les fardiers, qui rentraient vides et au galop, un pullulement toujours croissant de blouses et de bourgerons couvrait la chaussée. Les commissionnaires revenaient, leurs crochets sur les épaules. Deux ouvriers, allongeant le pas, faisaient céte 4 cdte de grandes enjambées, en parlant trés fort, avec des gestes, sans se regarder; d'autres, seuls, en paletot et en casquette, marchaient au bord du trottoir, le nez baissé ; d'autres venaient par cing ou six, se suivant et n'échangeant pas une parole, les mains dans les poches, les yeux pales. Quelques-uns gardaient leurs pipes éteintes entre les dents. Des magons, dans un sapin, qu'ils avaient frété a quatre, et sur lequel dansaient leurs auges, passaient en montrant leurs faces blanches aux portiéres. Des peintres balangaient leurs pots 'A couleur; un zingueur rapportait une longue échelle dont il manquait d'éborgner le monde, tandis qu'un fontainier, attardé, avec sa boite sur le dos, jouait l'air du bon roi Dagobert dans sa petite trompette, un air de tristesse au fond du crépuscule navré. Ah ! la triste musique, qui semblait accompagner le piétinement du troupeau, les bétes de somme se trai

Extraits des écrivains 369 nant, éreintés! Encore une journée de finie! Vrai, les journées étaient longues et recommengaient trop souvent. ZoLta, L'Assommoir. (Fasquelle, éditeur.) ScENEs Du ROMAN REALISTE. Un dimanche au bois de Vincennes. De la grande allée ot le landau passait au pas, on voyait, sous les fourrés encore gréles et tout violets des premieres jacinthes sauvages, des déjeuners installés par terre, les assiettes blanches faisant tache, les paniers couvercle béant, et les verres épais des comptoirs de marchands de vin enfouis dans la verdure des pousses comme de grosses pivoines; des chales et des blouses pendus aux branches, les femmes en taille, les hommes en bras de chemise; des lectures, des siestes, de laborieuses coutures accotées a des troncs d'arbre; des clairiéres joyeuses ot voltigeaient des bouts d'étoffe pas chére, pour une partie de volant, de colin-maillard ou quelque quadrille improvisé aux sons d'un orchestre invisible arrivant par bouffées. Et des enfants, des quantités d'enfants faisant communiquer les tablées et les jeux, courant ensemble d'une famille a l'autre, avec des bonds, des cris, unissant tout le bois dans un immense gazouillis d'hirondelles dont leurs allées et venues sans fin avaient aussi la rapidité, le caprice, le noir envolement dans le clair des branches. En contraste au bois de Boulogne, soigné, peigné, défendu par ses petites barrieres rustiques, ce bois de Vincennes, toutes avenues libres, semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en féte, avec ses gazons verts et foulés, ses arbres ployés et résistants, comme si la nature ici se faisait plus clémente, plus vivace. AutpHonse DaupveET, Les Rois en exil, VII. (Fasquelle, éditeur.)

370 XIX° siécle, 2° partie Une villa de la banlieue parisienne. C'était un chalet a deux étages, dont les glaces claires, les rideaux doublés de rose s'apercevaient du chemin de fer, miroitant au fond d'une pelouse verte, ou pendait une énorme boule de métal anglais. La riviére coulait tout prés, encore parisienne, encombrée de chaines, d'établissements de bains, de gros bateaux, et secouant 4 la moindre vague des tas de petits canots trés légers, liés au port, avec la poussiére du charbon sur leurs noms prétentieux et tout frais peints. De ses fenétres, Sidonie pouvait voir les restaurants du bord de l'eau, silencieux en semaine, débordant le dimanche d'une foule bigarrée et bruyante, dont les gaietés se mélaient aux plongeons lourds des rames et partaient des deux rives pour se rejoindre au-dessus de la riviére dans ce courant de rumeurs, de cris, d'appels, de rires, de chansons, qui, les jours de féte, monte et redescend ininterrompu sur dix lieues de Seine. A. DaupET, Fromont jeune et Risler ainé, Il, 1. (Fasquelle, éditeur.) Parisiens a la campagne. Ils louérent donc dans le village de Bezons une petite maison et vinrent tous trois y loger. Les deux hommes partaient a pied chaque matin, a travers la plaine, pour la gare de Colombes, et revenaient a pied tous les soirs. Cora, enchantée de vivre ainsi au bord de la douce riviére, allait s'asseoir sur les berges, cueillait des fleurs, rapportait de gros bouquets d'herbes fines, blondes et tremblotantes. Chaque soir, ils se promenaient tous trois le long de la rive jusqu'au barrage de la Morue, et ils entraient boire une bouteille de biére au restaurant des Tilleuls. Le fleuve, arrété par la longue file de piquets, s'élancait

Extraits des écrivains 371 entre les joints, sautait, bouillonnait, écumait, sur une largeur de cent métres; et le ronflement de la chute faisait frémir le sol, tandis qu'une fine buée, une vapeur humide flottait dans l'air, s'élevait de la cascade comme une fumée légére, jetant aux environs une odeur d'eau battue et une saveur de vase remuée. La nuit tombait. La-bas, en face, une grande lueur indiquait Paris, et faisait répéter chaque soir a Cachelin: « Hein, quelle ville tout de méme ». De temps en temps, un train passant sur le pont de fer qui coupe le bout de Vile faisait un roulement de tonnerre et disparaissait bientdt soit vers la gauche, soit vers la droite, vers Paris ou vers la mer. Ils revenaient 4 pas lents, regardant se lever la lune, s'asseyant sur un fossé pour voir plus longtemps tomber dans le fleuve tranquille sa molle et jaune lumiére qui semblait couler avec l'eau et que les rides du courant remuaient comme une moire de feu. Les crapauds poussaient leur cri métallique et court, des appels d'oiseaux de nuit couraient dans lair. Et parfois une grande ombre muette glissait sur la riviére, troublant son cours lumineux et calme. C'était une barque de maraudeurs qui jetaient soudain l'épervier et ramenaient sans bruit sur leur bateau, dans le vaste et sombre filet leur péche de goujons luisants et frémissants, comme un trésor tiré du fond de l'eau, un trésor vivant de poissons d'argent. Cachelin, apaisé par l'espoir qu'il sentait autour de lui, vivait heureux, buvait sec et mangeait beaucoup, sentant naitre en lui au crépuscule, des crises de poésie, cet attendrissement niais qui vient aux plus lourds devant certaines visions des champs; une pluie de lumiére dans les branches, un coucher de soleil sur les coteaux lointains, avec des reflets de pourpre sur le fleuve. Et il déclarait: « Moi, devant ces choses-la, je crois 4 Dieu, ca me pince la ». I] montrait le creux de son estomac : « et je me sens tout retourné, je deviens tout dréle. Il me semble qu'on m'a trempé dans un bain qui me donne envie de pleurer ». Lesable, cependant, allait mieux, saisi soudain par

372 XIX? siécle, 2° partie des ardeurs qu'il ne connaissait plus, des besoins de courir comme un jeune cheval, de se rouler sur l'herbe, de pousser des cris de joie. Guy pe Maupassant, L'*héritage. (Albin Michel, éditeur.) Types Du ROMAN REALISTE. Le Vieil Etudiant. Comme tous ceux de son pays, Elisée Meéraut était surtout un homme de parole et de geste. L'idée ne lui venait que debout, au son de sa voix, comme la foudre attirée aux vibrations des cloches. Nourrie de lectures, de faits, de constantes méditations, sa pensée, qui s échappait de ses lévres a flots bouillonnants, les mots entrainant les mots dans une sonore éloquence, sortait lentement, goutte 4 goutte, de sa plume, venue d'un réservoir trop vaste pour cette filtration mesurée et toutes les finesses de |'écriture. Parler ses convictions le soulageait, puisqu'il ne leur trouvait pas d'autre moyen d'écoulement. I] parla donc aux popottes, aux conférences, il parla surtout dans les cafés, ces cafés du quartier Latin qui, dans le Paris accroupi du Second Empire, quand le livre et le journal se trouvaient muselés, faisaient seuls de l'opposition. Chaque buvette alors avait son orateur, son grand homme. On disait « Pesquidoux du Voltaire est trés fort, mais Larminat du Procope est bien plus fort que lui ». De fait, il venait la toute une jeunesse instruite, éloquente, l'esprit occupé de choses élevées, renouvelant avec plus de verve les belles discussions politiques et philosophiques des brasseries de Bonn et d'Heidelberg. Dans ces forges d'idées, fumeuses et bruyantes, ot Yon criait ferme, ot l'on buvait plus ferme encore, la verve singuliére de ce grand Gascon, toujours monté, qui ne fumait pas, se grisait sans boire, cette parole imagée et brutale s'exergant sur des convictions aussi démodées que les paniers et la poudre, aussi discordantes

Extraits des écrivains 373 dans le cadre ou elles s'exprimaient que le gofit d'un antiquaire au milieu d'articles de Paris, tout cela conquit trés vite a Elisée la renommée et un auditoire. A Vheure ot le gaz flambe dans les cafés bourrés et ronflants, quand on le voyait paraitre sur le seuil avec sa longue taille déhanchée, ses yeux de myope un peu hagards dont l'effort de vision semblait rejeter ses cheveux au vent, son chapeau en arriére, et toujours sous le bras quelque bouquin ou revue d'ou sortait un énorme coupe-papier, on se levait, on criait : « Voila Méraut! » Et l'on se serrait pour lui faire une grande place ou il pat jouer des coudes et gesticuler 4 son aise. Dés en entrant, ces cris, cet accueil de jeunesse |'exaltaient, puis la chaleur, la lumiére, cette lumiére du gaz, congestionnante et grisante. Et sur un sujet, un autre, le journal du jour, le livre ouvert sous l'Odéon en passant, il partait, s échappait, assis, debout, tenant le café avec sa voix, ramenant, groupant les auditeurs du geste. Les parties de dominos s'arrétaient, les joueurs de billards de l'entresol se penchaient sur l'escalier, la pipe aux dents, la longue queue ivoirée a la main. Les vitres, les chopes, les soucoupes tremblaient comme au passage d'une voiture de poste, et la dame du comptoir disait avec orgueil a tous ceux qui entraient : « Arrivez vite... nous avons M. Méraut. » Ah! Pesquidoux, Larminat pouvaient étre forts, il les enfongait tous. II devint l'orateur du quartier. Cette gloire qu'il n'avait pas cherchée lui suffit, si bien qu'il s'y attarda fatalement. Tel fut le sort de plus d'un Larminat a cette époque, — belles forces perdues, moteurs ou leviers laissant partir 4 grand bruit leur vapeur inutile, par désordre, incurie ou direction mauvaise du volant conducteur. Chez Elisée, il y eut encore autre chose : sans intrigue, sans ambition, ce méridional, qui n'avait pris 4 son pays que la fougue, se considérait comme le missionnaire de sa foi, et il montrait bien, en effet, du missionnaire le prosélytisme infatigable, la nature indépendante et vigoureuse, le désintéressement qui fait bon marché du casuel, des prébendes, d'une vie méme livrée aux plus durs hasards de la vocation.

374 XIX°® siécle, 2° partie ..Une nuit, Elisée fut réveillé en sursaut par la sensation singuliére d'une chaleur qui lui montait de la poitrine, lentement, comme une crue, et sans douleur, sans secousse, avec l'impression de |'anéantissement final, lui remplissait la bouche d'une fadeur rouge. C'était mystérieux et sinistre, le mal arrivant 4 la fagon d'un assassin qui ouvre les portes sans bruit, dans |'ombre. Il ne s'effraya pas, consulta les carabins de sa table @héte. On lui dit qu'il était trés atteint. « Qu'est-ce que jai? — Tout. » II était 4 ces quarante ans climatériques de la bohéme, ot J'infirmité s'embusque, guette Vhomme, lui fait payer cher les excés ou les privations de sa jeunesse; Age terrible, surtout quand le ressort moral est brisé, que la volonté de vivre n existe plus. Elisée mena sa méme existence, toujours dehors a la pluie, au vent; passant des salles surchauffées, embrasées de gaz, au froid de la rue en plein hiver, continuant — quand tout s'éteignait — a discourir au bord du trottoir, marchant la moitié des nuits. Les hémoptysies devinrent plus fréquentes; d'effroyables lassitudes les suivaient. Pour ne pas s'aliter, car la mélancolie déserte de sa chambre lui pesait, il s'installait au Rialto, une brasserie a cété de l'hétel, lisait ses journaux, révait dans un coin... Mais bientét les forces lui manquérent méme pour ces stations derriére un rideau de brasserie qu'il faisait glisser sur sa tringle. I] ne put plus descendre, fut obligé de rester au lit, entouré de livres, de journaux, laissant sa porte entr'ouverte pour que la vie, le grouillement de l'hétel vint jusqu'a lui. Surtout défense de parler. Alors le méridional se résigna a écrire, reprit son livre, son fameux livre sur la monarchie, le continua avec fiévre et d'une main tremblante, secouée par la toux qui éparpillait les pages sur le lit. Maintenant il ne craignait plus qu'une chose, mourir avant la fin, s'en aller comme il avait vécu, latent, inconnu, inexprimé. ALPHONSE Daupet, Les Rois en exil, It et XVII. (Fasquelle, éditeur.)

Extraits des écrivains 375 Réunion d’Acteurs a un enterrement. Enfin ils arrivérent, a pied ou en voiture, solitairement ou par bandes. On les reconnaissait a leurs figures rasées, bleuatres au menton et aux joues, a leurs airs peu naturels, trop emphatiques ou trop simples, 4 leurs gestes de convention, et surtout a ce débordement de sentimentalité que leur donne |’exagération nécessaire a l’optique de la scéne. Les différentes fagons dont ces braves gens manifestaient leur émotion en cette circonstance douloureuse étaient vraiment curieuses a observer. Chaque entrée dans fa petite cour pavée et noire de la maison mortuaire était comme une entrée en scéne et variait selon l’emploi du comédien. Les grands premiers réles, l’air fatal, le sourcil froncé, commengaient tous en arrivant par écraser du bout de leur gant une larme au coin de l’cil qu’ils ne pouvaient plus retenir; puis soupiraient, regardaient le ciel, et restaient debout au milieu du théatre, c’est-a-dire de la cour, le chapeau sur la cuisse avec un petit piaffement du pied gauche qui les aidait a contenir leur douleur — « Tais-toi, mon cceur, tais-toi. » Les comiques, au contraire, « la faisaient » a la simplicité. Ils s’abordaient d’un air piteux et bonhomme, s’appelant entre eux « ma pauvre vieille » avec des poignées de main convaincues et vibrantes, des tremblements flasques dans le bas des joues, un abaissement du coin des yeux, du coin des lévres qui faisaient descendre leur attendrissement a Vexpression triviale de la farce. Tous maniérés et tous sincéres. DavuvET, Fromont jeune et Risler ainé, III, VI. (Fasquelle, éditeur.)

376 XIX°* siécle, 2° partie EDUCATION ROMANESQUE. Elle avait lu Paul et Virginie et elle avait révé la maisonnette de bambous, le négre Domingo, le chien Fidele, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frére, qui va chercher pour vous des fruits rouges dans des grands arbres plus hauts que des clochers, ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau. Lorsqu'elle eut treize ans, son pére l'amena lui-méme a la ville, pour la mettre au couvent. Ils descendirent dans une auberge du quartier Saint-Gervais, ou ils eurent a leur souper des assiettes peintes qui représentaient Vhistoire de M"* de la Valliére. Les explications légendaires, coupées ga et la par l'égratignure des couteaux, glorifiaient toutes la religion, les délicatesses du coeur et les pompes de la Cour... ..Le soir, avant la priére, on faisait dans]'étude une lecture religieuse C'était, pendant la semaine, quelque résumé d'Histoire sainte ou les Conférences de l'abbé Frayssinous, et, le dimanche, des passages du Génie du Christianisme, par récréation. Comme elle écouta, les premiéres fois, la lamentation sonore des mélancolies romantiques se répétant a tous les échos de la terre et de l'éternité!... ..[] y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler a la lingerie... Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prétait aux grandes, en cachette, quelque roman qu'elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-méme avalait de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue 4 tous les relais, chevaux qu'on créve a toutes les pages, foréts sombres, troubles du cceeur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, « messieurs »

Extraits des écrivains 377 braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. Pendant six mois, a quinze ans, Emma se graissa donc les mains a cette poussiére des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, réva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces chatelaines au long corsage, qui, sous le tréfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton sur la main, a regarder venir du fond de la campagne un cavalier a plume blanche qui galope sur un cheval noir. Elle eut dans ce temps-la le culte de Marie Stuart, et des vénérations enthousiastes a l'endroit des femmes illustres ,ou infortunées. Jeanne d'Arc, Héloise, Agnés Sorel, la belle Ferronniére et Clémence Isaure, pour elle, se détachaient comme des cométes sur l'immensité ténébreuse de Vhistoire, ot saillissaient encore ga et la, mais plus perdus dans l'ombre et sans aucun rapport entre eux, saint Louis avec son chéne, Bayard mourant, quelques férocités de Louis XI, un peu de Saint-Barthélemy, le panache du Béarnais, et toujours le souvenir des assiettes peintes ot Louis XIV était vanté. ...Quelques-unes de ses camarades apportaient au couvent les keepsakes qu'elles avaient regus en étrennes. I] les fallait cacher, c'était une affaire; on les lisait au dortoir. Maniant délicatement leurs belles reliures de satin, Emma fixait ses regards éblouis sur le nom des auteurs inconnus qui avaient signé, le plus souvent comtes ou vicomtes, au bas de leurs piéces. Elle frémissait, en soulevant de son haleine le papier de soie des gravures, qui se levait 4 demi plié et retombait doucement contre la page. C'était, derriére la balustrade d'un balcon, un jeune homme en court manteau qui serrait dans ses bras une jeune fille en robe blanche, portant une aumoniére a sa ceinture; ou bien les portraits anonymes des ladies anglaises 4 boucles blondes qui, sous leur chapeau de paille rond, vous regardent avec leurs grands yeux clairs. On en voyait d'étalées

378 XIX°® siécle, 2° partie dans des voitures, glissant au milieu des parcs, ou un lévrier sautait devant l'attelage que conduisaient au trot deux petits postillons en culotte blanche. D'autres, révant sur des sofas prés d'un billet décacheté, contemplaient 1a lune, par la fenétre entr'ouverte, a demi drapée d'un rideau noir. Les naives, une larme sur la joue, becquetaient une tourterelle 4 travers les barreaux d'une cage gothique, ou, souriant la téte sur l'épaule, effeuillaient une marguerite de leurs doigts pointus, retroussés comme des souliers a la poulaine. Et vous y étiez aussi, sultans a longues pipes, pamés sous des tonnelles, aux bras des bayadéres, djiaours, sabres turcs, bonnets grecs, et vous, surtout, paysages blafards des contrées dithyrambiques, qui souvent nous montrez a la fois des palmiers, des sapins, des tigres a droite, un lion a gauche, des minarets tartares a l'horizon, au premier plan des ruines romaines, puis des chameaux accroupis; — le tout encadré d'une forét vierge bien nettoyée, et avec un grand rayon de soleil perpendiculaire tremblotant dans l'eau, ou se détachent en écorchures blanches, sur un fond d'acier gris, de loin en loin, des cygnes qui nagent. ..Quand sa mére mourut, elle pleura beaucoup les premiers jours... Emma fut intérieurement satisfaite de se sentir arrivée du premier coup a ce rare idéal des existences pales, ou ne parviennent jamais les cceurs médiocres. Elle se laissa donc glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de {euilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de VEternel discourant dans les vallons. Elle s'en ennuya, n'en voulut point convenir, continua par _habitude, ensuite par vanité, et fut enfin surprise de se sentir apaisée, et sans plus de tristesse au cceur que de rides sur son front. FLAUBERT, Madame Bovary, I, VI. (Fasquelle, éditeur.)

Extraits des écrivains 379 LE PESSIMISME Content de son sort!... Voila qui est bientot dit; mais cet art de se satisfaire dans ce que l'on posséde n'est pas aisé a pratiquer, ainsi qu'en témoigne, depuis des siécles et des siécles, l'inapaisable inquiétude de notre pauvre humanité, Si les peuples et les individus avaient été « contents de leur sort », on n'aurait entendu parler ni d'invasions, ni de guerres, ni de religions, ni de littératures, ni de crimes, ni de vices, ni d'opium, ni d'eau-devie, ni de divertissements, ni de beaux-arts. L'histoire tout entiére n'est qu'un immense et douloureux effort tenté par les générations successives, a la seule fin précisément de changer ce sort. « Etre autrement », c'est le mot supréme des existences isolées et collectives. Mot 4 jamais menteur, car c'est une loi de notre nature que le deésir enveloppe toujours les objets et les personnes d'une poésie que la possession fait s'évanouir. Le plus sage serait, connaissant cette vérité banale, de se préter a la vie sans se donner jamais, de traverser les sensations sans s'y abimer, de coqueter avec ses réves sans les épouser. Le verbe « étre heureux » n'a ni présent, ni passé, ni futur. C'est au conditionnel qu'il se conjugue... je serais heureux, j'aurais été heureux. Paut Bourcet, Etudes anglaises, IV. Sensations d'Oxford. (Plon, éditeur.) Le PESSIMISME DES PARNASSIENS. Midi. Midi, roi des étés, épandu sur la plaine, Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu. Tout se tait. L'air flamboie et brile sans haleine; La terre est assoupie en sa robe de feu.

380 XIX* siécle, 2° partie L’étendue est immense, et les champs n’ont point d’ombre, Et la source est tarie ou buvaient les troupeaux; La lointaine forét, dont la lisiére est sombre, Dort la-bas, immobile, en un pesant repos. Seuls, les grands blés miris, tels qu’une mer dorée, Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil; Pacifiques enfants de la terre sacrée, Ils épuisent sans peur la coupe du soleil. Parfois, comme un soupir de leur ame brilante, Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux, Une ondulation majestueuse et lente S’éveille, et va mourir a horizon poudreux. Non loin, quelques beeufs blancs, couchés parmi les [herbes, Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais, Et suivent de leurs yeux languissants et superbes Le songe intérieur qu’ils n’achévent jamais. Homme, si, le coeur plein de joie ou d’amertume, Tu passais vers midi dans les champs radieux, Fuis, la nature est vide et le soleil consume : Rien n’est vivant ici, rien n’est triste ou joyeux. Mais si, désabusé des larmes et du rire, Altéré de l’oubli de ce monde agité, Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire, Gofiter une supréme et morne volupté, Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes; Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin; Et retourne a pas lents vers les cités infimes, Le coeur trempé sept fois dans le néant divin. LECONTE DE LISLE, Poémes antiques. (Lemerre, éditeur.) L’Oubli. Le temple est en ruine au haut du promontoire. Et la Mort a mélé, dans ce fauve terrain, Les Déesses de marbre et les Héros d’airain Dont l’herbe solitaire ensevelit la gloire.

Extraits des écrivains 381 Seul, parfois, un bouvier menant ses bufiles boire, De sa conque ou soupire un antique refrain Emplissant le ciel calme et Vhorizon marin, Sur l'azur infini dresse sa forme noire. La terre maternelle et douce aux anciens Dieux Fait a chaque printemps, vainement éloquente, Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe; Mais l'Homme indifférent au réve des aieux Ecoute sans frémir, du fond des nuits sereines, La Mer qui se lamente en pleurant les Sirénes. Jos~ Maria DE HerepiA, Les Trophées. (A. Lemerre, éditeur.) Le PESSIMISME DES SYMBOLISTES. L' Apparition. La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs Révant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs Vaporeuses, tiraient de mourantes violes De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles. — C%était le jour béni de ton premier baiser. Ma songerie aimant 4 me martyriser S'enivrait savamment du parfum de tristesse Que méme sans regret et sans déboire laisse La cueillaison d'un réve au cceur qui I'a cueilli. Jerrais donc, l'eil rivé sur le pavé vieilli, Quand, avec du soleil aux' cheveux, dans la rue Et dans le soir, tu m'es en riant apparue. Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gaté Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées. STEPHANE MALLARME, Poésies. (Fasquelle, éditeur.)

382 XIX° siécle, 2° partie Le Ciel. Le ciel est, par-dessus le toit, Si bleu, si calme! Un arbre, par-dessus le toit, Berce sa palme. La cloche, dans le ciel qu'on voit, Doucement tinte, Un oiseau, sur l'arbre qu'on voit, Chante sa_plainte. Mon Dieu, mon Dieu, la vie est /a, Simple et tranquille, Cette paisible rumeur-la Vient de la Ville. Qu'as-tu fait, 6 toi que voila Pleurant sans cesse, Dis, qu'as-tu fait, toi que voila, De ta jeunesse? PauL VERLAINE, Sagesse. (A. Messein, éditeur.) AMOURS ET ILLUSIONS. Allah illah Allah, vé Mohammed; recoul Allah! (Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophéte!) Tous les jours, depuis des siécles, 4 la méme heure, sur les mémes notes, du haut du minaret de la djiami, la méme phrase retentit au-dessus de ma maison antique. Le muezzin, de sa voix stridente, la psalmodie aux quatre points cardinaux, avec une monotonie automatique, une régularité fatale. Ceux-la qui ne sont déja plus qu'un peu de cendre Yentendaient a cette méme place, tout comme nous qui sommes nés d'hier. Et sans tréve, depuis trois cents ans, a l'aube incertaine des jours d'hiver, aux beaux levers

Extraits des écrivains 383 du soleil d’été, la phrase sacramentelle de |’Islam éclate dans la sonorité matinale, mélée au chant des coqs, aux premiers bruits de la vie qui s’éveille. Diane lugubre, triste réveil 4 nos nuits blanches, a nos nuits d’amour. Et alors, il faut partir, précipitamment nous dire adieu, sans savoir si nous nous reverrons jamais... Elle s’en va, ma chére petite Aziyadé... Un temps viendra ou, de tout ce réve d’amour, rien ne restera plus; un temps viendra ow tout sera englouti avec nous-mémes dans la nuit profonde; ou tout ce qui était nous aura disparu, tout jusqu’a nos noms gravés sur la pierre... Nous croyons presque a l’union immatérielle et sans fm, parce que nous nous aimons. Mais combien de milliers d’étres qui y ont cru, depuis des milliers d’années que les générations passent, combien qui se sont aimés et qui, tout illuminés d’espoir, se sont endormis confiants, au mirage trompeur de la mort! Hélas! dans vingt ans, dans dix ans peut-étre, ot serons-nous, pauvre Aziyadé? Couchés en terre, deux débris ignorés, des centaines de lieues sans doute sépareront nos tombes; et qui se souviendra encore que nous nous sommes aimés? Un temps viendra ot, de tout ce réve d’amour, rien ne restera plus. Un temps viendra ow nous serons perdus tous deux dans la nuit profonde, o¥ rien ne survivra de nous-mémes, ot tout s’effacera, tout jusqu’a nos noms écrits sur nos pierres. Les petites filles circassiennes viendront toujours de leurs montagnes dans les harems de Constantinople. La chanson triste du muezzin retentira toujours dans le silence des matinées d’hiver, seulement, elle ne nous réveillera plus! ° ° ° . e ee 4@ ° e ° e . . ° e ° ° . . ee ° . . Pierre Loti, Aziyadé, III, 56-60. (Calmann-Lévy, éditeurs.)

 LA REACTION CONTRE LE PESSIMISME La PoESIE PHILOSOPHIQUE. Un Songe. Le laboureur m’a dit en songe : Fais ton pain, Je ne te nourris plus, gratte la terre et seme. Le tisserand m’a dit : Fais tes habits toi-méme, Et le magon m’a dit : Prends la truelle en main. Et seul, abandonné de tout le genre humain, Dont je trainais partout implacable anathéme, Quand j’implorais du ciel une pitié supréme, Je trouvais des lions debout dans mon chemin. J’ouvris les yeux, doutant si l’aube était réelle : De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle, Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés; Je connus mon bonheur et qu’au monde ot nous sommes Nul ne peut se vanter de se passer des hommes; Et depuis ce jour-la, je les ai tous aimés. SULLY-PRUDHOMME, Les Epreuves. (A. Lemerre, éditeur.) Le RELEVEMENT DE LA FRANCE. Paris, le dernier dimanche de mai 1871. Jean, plein d’angoisse, se retourna vers Paris. A cette fin si claire d’un beau dimanche, le soleil oblique, au ras de V’horizon, éclairait la ville immense d’une ardente lueur rouge. On aurait dit un soleil de sang, sur une mer sans borne. Les vitres des milliers de fenétres braisillaient, comme attisées sous des soufflets invisibles; les toitures s’embrasaient, telles que des lits de charbons; les pans de murailles jaunes, les hauts monuments,

Extraits des écrivains 385 couleur de rouille, flambaient avec les pétillements de brusques feux de fagots, dans l'air du soir. Et n'était-ce pas la gerbe finale, le gigantesque bouquet de pourpre, Paris entier brilant ainsi qu'une fascine géante, une antique forét séche, s'envolant au ciel d'un coup, en un vol de flammèches et d'étincelles? Les incendies continuaient, de grosses fumées rouges montaient toujours, on entendait une rumeur énorme, peut-étre les derniers rales des fusillés, 4 la caserne Lobau, peut-étre la joie des femmes et le rire des enfants, dinant dehors aprés Vheureuse promenade, assis aux portes des marchands de vin... Alors Jean eut une sensation extraordinaire. I] lui sembla, dans cette lente tombée du jour, au-dessus de cette cité en flammes, qu'une aurore déja se levait... C'était le rajeunissement certain de l'éternelle nature, de P'éternelle humanité, le renouveau promis a qui espére et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la séve empoisonnée jaunissait les feuilles. .. Le champ ravagé était en friche, la maison brilée était par terre; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant 4a l'avenir, 4 la grande et rude besogne de toute une France a refaire. Eire Zouia, La Débdcle. (Fasquelle, éditeur.) Conseils a un jeune Frangais. Préface du Disciple (1889). C'est 4 toi que je veux dédier ce livre, jeune homme de mon pays, a toi que je connais si bien quoique je ne sache de toi ni ta ville natale, ni ton nom, ni tes parents, ni ta fortune, ni tes ambitions — rien, sinon que tu as plus de dix-huit ans et moins de vingt-cing, et que tu vas, cherchant dans nos volumes, a nous tes ainés, des réponses aux questions qui te tourmentent. Et des

 réponses ainsi rencontrées dans ces volumes dépend un peu de ta vie morale, un peu de ton dme; — et ta vie morale, c'est la vie morale de la France méme, ton Ame, c'est son 4me. Dans vingt ans d'ici, toi et tes fréres, vous aurez en main la fortune de cette vieille patrie, notre mere commune. Vous serez cette patrie elleméme. Comment vivra-t-elle par toi, c'est la question, qui tourmente a l'heure actuelle ceux de ces ainés qui ont gardé, malgré tout, la foi dans le relévement du pays. Es-tu décidé a savoir vivre? Lorsque tu le vois, cet Arc de Triomphe, et que tu te souviens de l'épopée de la Grande Armée, regrettes-tu de n'avoir pas dans tes cheveux le souffle héroique des conscrits d'alors? Quand tu te souviens de la Restauration et des luttes du Romantisme, éprouves-tu la nostalgie de n'avoir pas, comme ceux d'Hernani, un grand drapeau littéraire a défendre? Sens-tu, quand tu rencontres un des maitres d'aujourd'hui, un Dumas, un Taine, un Leconte de Lisle, une émotion a penser que tu as la devant toi un des dépositaires du génie de ta race? Quand tu lis des livres, comme ceux que nous devons écrire, lorsqu'il nous faut peindre les coupables passions et leur martyre, souhaitestu d'aimer mieux que n'ont aimé les auteurs de ces livres? As-tu Vidéal, enfin, plus d'idéal que nous; de Vespérance, plus d'espérance que nous? Si c'est oui, donne-moi la main, et laisse-moi te dire : merci, — si c'est non?... Si c'est non?... Il y a deux types de jeunes gens que je vois devant moi a l'heure présente, et qui sont devant toi aussi comme deux formes de tentations, également redoutables et funestes. L'un est cynique et volontiers jovial. Il a, dés vingt ans, fait le décompte de la vie, et sa religion tient dans un seul mot : jouir, qui se traduit par cet autre : arriver. Qu'il fasse de la politique ou des affaires, de la littérature ou de l'art, du sport ou de Pindusirie; qu'il soit officier, diplomate ou avocat, il n'a que lui-méme pour dieu, pour principe et pour fin. Il a emprunté a la philosophie naturelle de ce temps

Extraits des écrivains 387 la grande loi de la concurrence vitale et il l'applique a Pceuvre de sa fortune avec une ardeur de positivisme qui fait de lui un barbare civilisé, la plus dangereuse espéce. Alphonse Daudet, qui a su merveilleusement le voir et le définir, ce jeune homme moderne, l'a baptisé strugglefor-lifer — et lui-méme, ce personnage, s'appelle volontiers « fin de siécle ». Il n'estime que le succés, et dans le succés que l'argent. Il est convaincu en lisant ce que j écris ici, — car il me lit comme il lit toutes choses, ne fit-ce que pour étre « dans le train », — que je me moque du public en tragant ce portrait, et que moi-méme je lui ressemble. I] est si profondément nihiliste 4 sa maniére que l'idéal lui parait une comédie chez tout autre, comme il en serait, comme il en est une chez lui, quand il juge a propos, par exemple, de se grimer en socialiste, de mentir au peuple pour avoir ses votes. Ce jeune homme-la, c'est un monstre, n'est-ce pas? Car c'est étre monstre que d'avoir vingt-cing ans et pour 4me, une machine 4 calcul au service d'une machine 4 plaisir. Je le redoute moins cependant pour toi que cet autre qui a, lui, toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l'esprit, et qui est un épicurien intellectuel et raffiné, comme le premier était un épicurien brutal et scientifique. Ce nihiliste délicat, comme il est effrayant a rencontrer et comme il abonde! A vingt-cing ans, il a fait le tour de toutes les idées. Son esprit critique, précocement éveillé, a compris les résultats derniers des plus subtils philosophes de cet age. Ne lui parlez pas d'impiété, de matérialisme. I] sait que le mot matiére n'a pas de sens précis, et il est d'autre part trop intelligent pour ne pas admettre que toutes les religions ont pu étre légitimes a leur heure. Seulement, il n'a jamais cru, il ne croira jamais a aucune, pas plus qu'il ne croira jamais a quoi que ce soit, sinon au jeu amusé de son esprit qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, le vice et la vertu lui paraissent des objets de simple curiosité. L'4me humaine tout entiére est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet

388 XIX? siécle, 2° partie d'expérience. Pour lui, rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est moral, rien n'est immoral. Ne sois ni l'un ni |'autre de ces deux jeunes hommes, jeune Francais d'aujourd'hui. Ne sois ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gaté qui abuse du monde intellectuel et sentimental. Que ni l'orgueil de la vie, ni celui de l'intelligence ne fassent de toi un cynique et un jongleur d'idées. Dans ces temps de conscience troublée et de doctrines contradictoires, attache-toi, comme a la branche de salut, 4 la phrase sacrée : « Il faut juger arbre par ses fruits. » Il y a une réalité dont tu ne peux pas douter, car tu la possédes, tu la sens, tu la vis a chaque minute; c'est ton ame. Parmi les idées qui tassaillent, il en est qui te rendent cette 4me moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'amour et la volonté. La science d'aujourd'hui, la sincére, la modeste, reconnait qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de 1|'Inconnaissable. Le vieux Littré, qui fut presque un saint, a magnifiquement parlé de cet océan de mystére qui bat notre rivage, que nous voyons devant nous, réel, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. A ceux qui te diront que derriére cet océan de mystére il y a le vide, l'abime du noir et de la mort, aie le courage de répondre : « Vous ne le savez pas... » Et puisque tu sais, puisque tu éprouves qu'une ame est en toi, travaille 4 ce que cette ame ne meure pas en toi avant toicméme. La France a besoin que nous pensions tous cela, et puisse ce livre vaider a le penser. Pau. Bourcet, Le Disciple. (Plon, éditeur.)

Extraits des écrivains 389 Conseils a des éléves. Tenez donc pour décisives, jeunes éléves, les années ou vous étes et que trop souvent on considére comme des années sacrifiées. Des devoirs austéres vous attendent, et nous manquerions de sincérité si nous ne vous faisions voir dans les récentes modifications de la société humaine qu'une diminution des obstacles 4 vaincre et en quelque sorte un dégrévement des charges de la vie. La liberté est en apparence un allégement; en réalité c'est un fardeau. Voila justement sa noblesse. La liberté engage et oblige, elle augmente la somme des efforts imposés a chacun. Considérez la vie qui vous est réservée comme une chose grave et pleine de responsabilités. Est-ce 1a une raison pour vous envisager comme moins favorisés par le sort que ceux qui vous ont précédés ? Tout au contraire, jeunes éléves. Ne dites jamais, comme les mécontents dont parle le prophéte d'Israél : « Nos péres ont mangé le raisin vert et les dents de leurs fils sont agacées. » Votre part est la bonne, et je vois mille raisons de vous porter envie, non seulement parce que vous étes jeunes et que la jeunesse est la découverte d'une chose excellente, qui est la vie, mais parce que vous verrez ce que nous ne pourrons voir, vous saurez ce que nous cherchons avec inquiétude, vous posséderez la solution de plusieurs des problémes politiques sur lesquels nous hésitons parce que les faits n'ont point encore parlé assez clairement. Préparez-vous a porter dans ces grandes luttes la part virile de votre raison, cultivée par la science, et de votre courage, miri par une saine philosophie. Votre Age ne vous permet pas d'hésitation. Nul n'a tremblé en entrant dans la vie. Une sorte d'aveuglement, habilement ménagé par la nature, vous présente |'existence comme une proie désirable que vous aspirez a saisir. De plus sages que moi vous prémuniront contre la part dillusion que suppose votre jeune ardeur. IIs vous annonceront des déconvenues ; ils vous diront que

390 XIX° siécle, 2° partie la vie ne tient pas ce qu'elle promet, et que, si on la connaissait quand on s'y engage, on n'aurait pas pour y entrer le naif empressement de votre age. Pour moi, je vous l'avoue, tel n'est pas mon sentiment. La vie, qui est la devant vous comme un pays inconnu et sans limites, je l'ai parcourue; je n'en attends plus grand'chose d'imprévu ; ce terme, que vous croyez 4 l'infini, je le vois trés prés de moi. Eh bien! la main sur la conscience, cette vie, dont il est devenu a la mode de médire, je l'ai trouvée bonne et digne du gout que les jeunes ont pour La joyeuse ivresse du vin nouveau de la vie, qui vous rend sourds aux plaintes pusillanimes des découragés, est donc légitime, jeunes éléves. Ne vous reprochez pas de vous y abandonner. Vous trouverez |'existence savoureuse, si vous n'attendez pas d'elle ce qu'elle ne saurait donner. Quand on se plaint de la vie, c'est presque toujours parce qu'on lui a demandé l'impossible. Ici, croyez tout a fait l'expérience des sages. I] n'y a qu'une base a la vie heureuse, c'est la recherche du bien et du vrai. Vous serez contents de la vie si vous en faites bon usage, si vous étes contents de vous-mémes. Une sentence excellente est celle-ci : « Cherchez d'abord le royaume du Ciel, tout le reste vous sera donné par surcroit. » RENAN, Discours prononcé a la distribution des prix du Lycée Louis-le-Grand (1883). (Calmann-Lévy, éditeurs.) FRANCE ET ANGLETERRE Cafés de Paris et clubs d'Oxford. Te rappelles-tu les cafés du quartier Latin ow les cénacles littéraires tenaient leurs soirées de notre temps et les tiennent encore ? Pauvres cafés assombris! Je les revoyais en parcourant les piéces de ce club d'Oxford, et, autour des

Extraits des écrivains 391 tables de ces cafés, les faces tourmentées des jeunes gens avec lesquels je causais esthétique en des jours lointains. Dans les profondeurs, de futurs médecins et de futurs avocats, venus de leur province et qui en avaient gardé Vaccent, jouaient aux cartes, interminablement. « Cing cartes... qui valent?... Le point... Quatorze de valets.... ga ne vaut pas... » Ces formules du traditionnel piquet nous arrivaient, solennelles ou lentes ; quelques journaux trainaient sur les tables de marbre, feuilles du boulevard ou pamphlets de polémique violente. Cette pauvreté du décor ne nous empéchait pas d'avoir une abondance d'idées générales supérieure 4 ce qu'en posséde la moyenne des étudiants d'Oxford. Mais comme ceux-ci nous dépassent dans l'art d'installer leur travail et leur jouissance ! Quelles richesses ici et de toutes sortes ! Quelle opulence de documents pour celui qui désire suivre le mouvement anglais et européen des faits ou des idées ! Comme chacun des étudiants qui vient dans ce cercle se sent dans une maison 4 lui, et non pas dans une tabagie suspecte, parmi ses pairs et non pas dans un milieu d'oisifs et de déclassés! Au sortir de l'antique collége ou tout révéle la vie solide et large d'une puissante corporation, il retrouve ici la méme atmosphére a la fois docte et comblée. I] n'est pas un détail, dans ces colléges comme dans ce club, qui ne contribue a rehausser en lui le sentiment de la dignité personnelle, pas un coin ou il ne se trouve traité en gentleman, et par suite obligé d'agir comme un gentleman. PauL Bourcet, Etudes anglaises, IV. Sensations d'Oxford, VIII. (Plon, éditeur.) L' Education anglaise. La science et la culture d'esprit sont en derniére ligne : le caractére, le coeur, le courage, la force et 1'adresse du corps sont au premier rang. Une telle éducation fait des lutteurs au moral et au physique, avec tous les avan

 tages, mais aussi avec tous les inconvénients attachés a cette direction de l’4me et du corps. ...Naturellement la culture de l’esprit doit souffrir d’un pareil régime... L’enseignement n’est pas tel qu'il faudrait pour contre-balancer ces goats grossiers. I] n’a rien d’attrayant ; il ne peut guére étre considéré par les jeunes gens que comme une corvée ; il est trés peu littéraire et presque tout a fait technique... Ils ne paraissent pas sentir les différences de mcurs, de sentiments, d’idées, de caractéres qu’améne le cours des siécles. Ils ne semblent pas avoir lu, comme nos bons écoliers, les ouvrages d’un véritable historien, d’un Thierry, d’un Michelet, d’un Guizot. En général, ils ont peu d’idées ; si on excepte les questions présentes et pratiques de politique contemporaine, un éléve de rhétorique dans un lycée de Paris en a davantage. Ils ont lu beaucoup de textes classiques ; mais]’explication qu’on leur en donne est toute grammaticale et positive. On ne fait pas ressortir la beauté du morceau, les délicatesses du style, le pathétique de la situation ; on n’indique pas les procédés de l’écrivain, les caractéres de son talent, la tournure de son esprit ; tout cela semblerait vague... Au contraire, le jeune Frangais qui a dix-neuf ans, posséde, sil est intelligent et s’il est appliqué, une instruction générale, quantité d’idées ébauchées, quelques demi-idées personnelles, une préférence décidée pour tels auteurs et tel genre de style, des commencements de théories, des vues vagues sur le beau, sur l’histoire, sur la philosophie, tout au moins le sentiment qu’il y a la de vastes questions d’importance capitale et sur lesquelles il a besoin de se faire un avis, besoin d’autant plus vif qu’autour de lui le scepticisme est dans l’air, que, le plus souvent, il a perdu ses croyances religieuses, que nulle doctrine universellement imposée ou acceptée n’est 14 pour arréter son esprit flottant et que, s'il veut s’ancrer dans un port, il est obligé de chercher le port et de fabriquer l’ancre. TAINE, Notes sur I? Angleterre, IV. L’ Education. (Hachette et C'*, éditeurs.)

Extraits des écrivains 393 Esprit anglais, esprit frangais. On peut comparer assez exactement l'intérieur d'une téte anglaise 4 un guide de Murray : beaucoup de faits et peu d'idées ; quantité de renseignements utiles et précis, petits résumés statistiques, chiffres nombreux, cartes exactes et détaillées, notices historiques courtes et séches, conseils moraux et utiles en guise de préface, nulle vue d'ensemble, point d'agrément littéraire ; c'est un simple magasin de bons documents vérifiés, un memento commode pour se tirer tout seul d'affaire en voyage. — Le Francais demande 4 tout écrit et a toute chose la forme agréable ; |'Anglais peut se contenter du fonds utile. Le Francais aime les idées en elles-mémes et pour elles-mémes; |'Anglais les prend comme instruments de mnémotechnie ou de précision. ..Toute l'éducation pousse l'Anglais de ce cété... D'abord, toute la littérature écrite ou parlée conspire pour l'approvisionner de faits plutét que de théories... Il faut noter encore, et au premier plan, les voyages qui sont un complément d'éducation, un emploi de vacances, une habitude, un plaisir, presque une manie, par suite la lecture si répandue des voyages... Enfin il faut compter la pratique des affaires... ...De 14 quelques inconvénients et plusieurs avantages. Les idées générales sont des cadres a compartiments ; une fois que l'esprit les a formés, il n'a plus qu'a les appliquer pour embrasser d'un regard l'ensemble et les parties d'un sujet. Ses opérations en deviennent beaucoup plus faciles, et plus promptes, et si, de la spéculation, il passe a la pratique, il « organise » sans difficulté. Ce mot, qui date de la Révolution et de |'Empire, résume bien les facultés de Vesprit francais, le succés de la raison ordonnatrice et distributive, les effets vastes et heureux de l'art qui consiste 4 amplifier, 4 classer, a déduire. Les penseurs de cabinet l'avaient cultivé au Xvill® siécle ; il fut mis en pratique par leurs successeurs actifs aux assemblées et au Conseil d'Etat. Ses monuments sont le code civil, l'université, l'institution militaire,

394 XIX° siécle, 2° partie ecclésiastique, judiciaire, nos grandes administrations, les principales piéces de notre machine sociale... Par contre, lorsque l'acquisition des cadres généraux est aisée et précoce, l'esprit court risque de devenir paresseux ; c'est le cas du Frangais. — Souvent, au sortir du collége, presque toujours avant vingt-cing ans, il posséde ces cadres, et, comme ils sont commodes, il les applique a tout sujet ; désormais il n'apprend plus, il se croit sufisamment muni. I] se contente de raisonner, et fréquemment il raisonne a vide. I] n'est pas au fait, il n'a pas le renseignement spécial et concluant ; il ne sent pas qu'il lui manque, il ne va pas le chercher, il répete des idées de vieux journal. Il oublie qu'il faut . toujours se tenir au courant, toujours grossir son bagage, pour nétre pas pris au dépourvu, et parer aux événements... ..Pour le Francais, le meilleur moment de la vie est. je crois, un aprés-souper, une soirée intime entre hommes bien élevés et intelligents. Il se fait alors chez tous un bouillonnement et un pétillement du sommet de la cervelle. Ils pensent et parlent du méme coup, sur les plus hauts sujets, en sautant de l'un a l'autre, par petites phrases vibrantes, et leurs idées générales, vivement lachées, voltigent comme un essaim. En deux heures, la causerie aventureuse a fait le tour du monde. Chacun a donné un résumé de sa pensée, en mots bouffons ou graves, avec excés, paradoxe et fantaisie, sans prendre ses saillies au pied de la lettre, ni chercher autre chose qu'une féte pour son esprit. Philosophie, science, morale, arts, littérature, tous les trésors de l'intelligence humaine y sont maniés, non en lingots pesants, en gros sacs, mais en jolies monnaies d'or portatives, bien gravées, qui scintillent et tintent avec un gai cliquetis entre des mains légéres. — I] semble qu'en Angleterre ces monnaies sont rares et, en outre, n'ont point cours. On les trouve trop minces, on suspecte leur aloi. On manie plus volontiers le métal brut et massif dont nous parlions tout a 'heure. La conversation est surtout instructive, et encore plus souvent absente. — De 1a plusieurs inconvénients, et

Extraits des écrivains | 395 entre autres l’ennui; car l’esprit a besoin de fétes. En Italie il a l’opéra et l’amour, en Allemagne la philosophie et la musique, en France le feu d’artifice qu’on vient de décrire. Ici, rien au dela du travail consciencieux, de la production utile, du confortable sar et commode. Ce n’est pas assez pour étre heureux d’une bonne voiture, d’une maison bien tenue, d’une occupation réguliére, d’un si¢ge au Parlement, d’une place trés probable dans le ciel. Parfois, parmi tous ces bonheurs, on bAille, on se sent morose. Alors on boucle sa malle, on monte en paquebot, on va devant soi pour chercher autre chose, quelque distraction, un rayon de soleil. _ ..Ce n’est point a dire qu’ils manquent d’esprit; ils en ont un a leur usage, a la vérité peu aimable, mais tout a fait original, de saveur puissante, poignante et méme un peu amére, comme leurs boissons nationales. Ils l'appellent humour; en général, c’est la plaisanterie d’un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave. Elle abonde dans les écrits de Swift, de Fielding, de Sterne, de Dickens, de Thackeray, de Sydney Smith; a cet égard, le Livre des Snobs et les Lettres de Peter Plymley sont des chefs-d’ceuvre. On en trouve aussi beaucoup, de la qualité la plus indigéne et la plus 4pre, dans Carlyle. Elle aboutit tantét a la caricature bouffonne, tantét au sarcasme médité. Elle secoue rudement les nerfs, ou s’enfonce a demeure dans la mémoire. Elle est une ceuvre de l’imagination drolatique ou de Jlindignation concentrée. Elle se plait aux contrastes heurtés, aux travestissements imprévus. Elle habille la folie avec les habits de la raison ou la raison avec les habits de la folie... Aimez-vous l’ale? Buvez-en, votre palais y prendra gotit; la boisson est saine, et, en somme, fortifiante. De méme, la plaisanterie anglaise. Taine, Notes sur l’Angleterre, VIII. De Vesprit anglais. (Hachette et C'*, éditeurs.)

Le moment présent : Décadence ou évolution. Une grandeur intacte peut-étre, mais inquiéete, et qui s’interroge; telle parait donc étre |’Angleterre contemporaine. Empire qui s’organise aprés s’étre lentement constitué, elle passe de la réalité 4 la conscience, alors que l’empire d’Allemagne a suivi la route inverse, de la conscience et du désir a la réalité. Certes, le chemin que doit parcourir |’Angleterre est moins difficile ; mais il a aussi ses dangers. Et d’abord, ce passage de J’instinct a J’intelligence pourra-t-il s’effectuer? La souplesse d’adaptation que la race a toujours montrée y suffira-t-elle, lorsque c’est le mode méme de I’adaptation qui doit changer ? Une constitution archaique, des meeurs traditionnelles, un tempérament conservateur, devront-ils se moderniser complétement, et le pourront-ils ? Et d’autre part, pendant cette transition forcée, cette longue crise ot le pays semble désormais entré, résistera-t-il sans blessure grave aux secousses intérieures, comme aux rivalités agissantes et aux inimitiés du dehors? Dix siécles d’histoire, et d’empirisme triomphant, ne ferment-ils point a l’espérance anglaise Pére de civilisation intense et scientifique ou sélance Vhumanité élargie 4 la mesure de la terre? Les réserves de vitalité, de force morale et d’énergie physique que porte en lui le peuple anglais, lui permettront-elles de soutenir la concurrence de peuples jeunes, mieux armés, sur le plan méme d’activité industrielle et économique ou triomphait son robuste génie? Appartenant, comme la France, au type des nations anciennes qui veulent se maintenir, et non au type des nations nouvelles qui veulent conquérir leur place, lAngleterre voit se poser pour elle la question de la décadence. Ses propres inquiétudes l’ont posée. Derriére la fagade d’admirable prospérité, quelques lézardes se révélent 4 la vigilance des patriotes anglais. L’arrét de Vexpansion commerciale, les chiffres comparés des

Extraits des écrivains 397 importations et des exportations, quelques défaites dans la production ou dans l'échange, une lutte de plus en plus apre pour le maintie1. des positions acquises, c'est la le détail; L'essentiel est la perte certaine de cette hégémonie industrielle a laquelle s'était accoutumé Porgueil britannique; la aussi, comme en_ politique internationalejsla conception de l'équilibre semble remplacer celle du pouvoir dominant. Dans la répartition des taches qui tend a s'établir, les ateliers anglais ne paraissent devoir conserver, vis-a-vis du marché mondial, que le bénéfice de leur situation géographique en Europe, et l'avantage d'un sous-sol minier jusqu'ici inépuisable. Mais nulle qualité unique chez ses enfants, nulle supériorité d'art ou d'ingéniosité inimitable, ne réserve a l'Angleterre, contre les lois brutales de la concurrence, une place privilégiée dans le développement économique de l'avenir. Et la naissance d'impérialismes rivaux du sien, le progrés de l'ambition allemande, la nécessité qui pousse le débordement de la force germanique, contenue en Europe, vers les mers et les colonies, le duel engagé 4 coups de millions entre les marines des deux pays, ont fait passer la suprématie navale du_ peuple anglais, du plan des certitudes souveraines, a4 celui des réalités disputées, qui doivent lutter pour se maintenir. Unionistes ou libéraux mettent en chantier les « Dreadnought » formidables, et la flotte anglaise gardera sans doute, quelques années encore, |'avance jugée nécessaire a la sécurité de l'Empire. Sans faiblesse, le poids du militarisme est accepté par une nation jadis rebelle ; le service obligatoire est dans l'ordre des possibilités prochaines. L'armée territoriale est organisée, exercée ; tout ce qui peut intéresser la défense nationale, parmi les inventions récentes — sous-marins, dirigeables, aéroplanes — est ardemment étudié, expérimenté, utilisé; le vif et prompt souci de son intégrité dresse et dressera de plus en plus |'Angleterre dans une attitude d'offensive défensive contre des attaques possibles, que beaucoup jugent probables, beaucoup certaines. Mais le réve sanglant d'une guerre anglo-allemande, ot se jouerait la

 suprématie maritime et le sort de l|’Empire, plane seulement comme une ombre sur les confins de l’avenir ; cette contingence incalculable ne saurait entrer en compte dans le bilan du présent. Trop réelle cependant, une crise politique s’est ouverte, dont Vissue est difficile a prévoir. Aprés les élections nouvelles, et la demi-victoire libérale, un compromis interviendra sans doute, mais la question posée sera-t-elle par lui résolue ? Si la démocratie croissant en force et en exigences se heurte aux cadres mémes de la constitution anglaise, si les formes du passé ne peuvent plus assez s’assouplir a son gré, c’est l’ére des refontes radicales peut-étre qui commence, aprés celle des adaptations. Aux menaces des libéraux contre la Chambre des lords, répondent les hardiesses de la tactique unioniste ; d’un cété toute-puissance des Communes, de l|’autre le referendum. Comme I’Irlande, voici que |’Ecosse, le pays de Galles, réclament une autonomie relative ; les tendances séparatistes sommeillent au fond de l’unité britannique ; Vidéal fédératif qui rayonne du ceeur aux extrémités de Empire, refluera-t-il sans danger des extrémités vers le ceur ? Dans le vieux « Royaume Uni de GrandeBretagne », le « home rule » des parties, s’il se réalise, respectera-t-il ’harmonie du tout ? D/ailleurs, un état social ot la propriété fonciére est concentrée en quelques milliers de mains, ow partout_s’affrontent |’extréme richesse et]’extréme misére, n’est-il pas moins stable, malgré les apparences, que celui d’un pays comme la France, ot la fortune est mieux distribuée, ot I’agriculture reste la premiére industrie? Et le regard du sociologue, du moraliste, parcourant la vie nationale, y apergoit des symptémes d’usure ou de fatigue. C’est la natalité, jadis surabondante, qui lentement mais réguliérement décline ; l’arrét de cette force qu’est le nombre, |’Angleterre doit s’y préparer, en face de la fécondité allemande, que les jouissances d’une richesse récente n’ont pu limiter encore. Ce sont les signes d’un affaiblissement partiel de la race, dans les centres urbains ou tout dégénére; la baisse de la taille

Extraits des écrivains 399 chez les soldats recrutés 4 Londres, le type émacié, rabougri, des jeunes corps dans |'East End et mainte ville ouvriére ; c'est |'énervement de cette fameuse opiniatreté lente a s'émouvoir, trait essentiel de la figure morale de John Bull; passionnées, frémissantes, les foules anglaises des musics-halls, les foules dont le délire, par les rues, a célébré la journée historique de Mafeking, n'ont-elles pas cessé d'étre un peuple impérial en devenant un peuple impérialiste ? Alors que la legon de la défaite, et la volonté d'énergie, ont mis le sang-froid et le calcul chez tant de Frangais, n'est-ce point l'excitabilité frangaise qui a maintenant passé la Manche? Et cette initiative inlassable, cette ardeur conquérante, cette ivresse de vie et d'activité et d'orgueil qui a soumis aux flottes ou aux marchands anglais la moitié du monde, ne les voyons-nous pas faiblir, se laisser glisser au gout du succés facile, 4 la recherche du plaisir, a la routine de leffort connu, aux lenteurs et aux inerties administratives? Comment se fait-il que le commerce anglais, vis-a-vis de la concurrence allemande, se trouve souffrir des défauts mémes qui ont fait longtemps, devant lui, l'infériorité du commerce francais? Telles sont les questions cruelles que se pose naturellement la conscience, a l'heure pessimiste ot elle prend la place de l'instinct. De tels symptomes ne sont certes point négligeables ; mais quel peuple de civilisation ancienne n'en offre de pareils ou de pires ? Et ne voit-on pas le surmenage croissant de la vie moderne répandre cette usure, comme un méme niveau de fatigue, sur Vensemble des nations, jeunes ou vieilles ? En regard, comment ne point rappeler le multiple, l'universel effort de l'énergie anglaise pour s'affirmer encore et ne point déchoir ? A l'ceuvre de la défense militaire, bien peu de volontés n'acceptent point de collaborer; vers I'ccuvre de la défense économique, toutes les volontés se tendent unanimement. Par les instruments traditionnels, les instinctives disciplines, les hiérarchies du passé, les autorités historiques, ou par les moyens nouveaux, les ressources

 fraiches que peuvent donner intelligence et la science, conservateurs, pragmatistes et rationalistes travaillent également a entretenir, a grossir, le faisceau de forces morales qui soutient la grandeur anglaise. Dans tous les ordres d'activité collective, les fruits sociaux de cette solidarité, que ne suffit point a détruire la diversité des opinions et des croyances, sont encore parmi les plus beaux, les plus riches d'espoir que nous montre la terre. C'est une législation protectrice et philanthropique sans rivale, c'est J'institution récente des retraites ouvriéres et paysannes, la lutte organisée contre le chémage, le code des lois agraires, les expériences du socialisme municipal, l'admission des femmes 4 certains droits politiques, peut-étre bientét leur complet affranchissement. C'est le sentiment du devoir, le courage quotidien, Vesprit public, le dévouement aux taches glorieuses ou obscures, qui font encore, dans la mére-patrie ou sous les cieux lointains, la vertu stoique et fiére, la résistance physique et la trempe morale de tant de serviteurs de l'Empire. Si la volonté de vivre est la source la plus sire de la vie, la vitalité anglaise ne parait point sérieusement atteinte. L'Angleterre se résignera-t-elle, réussira-t-elle a subir sans dommage les transformations sociales et psychologiques que semble réclamer la concurrence internationale? Son empirisme saura-t-il se dépasser luiméme, et s'engager résolument dans le domaine supérieur de l'adaptation réfléchie, sans perdre le bénéfice de sa tatonnante et aveugle infaillibilité ? Ou, s'obstinant dans le moule trop fort de sa physionomie héréditaire, perpétuera-t-elle malgré tout dans la vieille Europe le type attardé, mais achevé, de la civilisation préscientifique ? Entre ces deux solutions extrémes, sans doute la sagesse anglaise trouvera un juste milieu. La nécessité de moderniser ses institutions et son esprit ne pese point sur elle comme une force simple et immédiate; c'est une de ces pressions lentes, continues, vagues, éparses, que connaissent la vie et l'histoire, et dont les mille composantes se prétent 4 mille réactions diverses.

Extraits des écrivains 401 L’Angleterre saura sans doute y céder assez, sans y céder toujours, pour rester elle-méme, et s’ouvrir de nouvelles destinées. Louis CazaMIANn, L’Angleterre moderne. Son évolution. (Ernest Flammarion, éditeur.)

 CONCLUSION I. LA FRANCE DEMOCRATIQUE La France est arrivée a posséder un régime démocratique, le peuple se gouvernant lui-méme par des mandataires qu'il renouvelle tous les quatre ans. Tous les Frangais majeurs sont éligibles et électeurs, sauf dans le cas de condamnation infamante. Les principales conséquences du régime démocratique sont les suivantes : l° La politique pacifique. Fondée au lendemain d'un désastre, la République a évité la guerre pendant quarante-trois ans, et n'a da l'accepter en 1914 que pour éviter le morcellement du territoire national. La politique des alliances procéde du méme principe, ainsi que la politique coloniale : la paix dans la sécurité. 2° La politique sociale. Les lois de prévoyance et de protection sociales sont dues a ce que les classes les moins fortunées peuvent, grace a la liberté de la presse et la liberté d'association, exposer leurs revendications, et, par le jeu de fréquentes élections, les faire discuter au Parlement. 3° La politique scolaire. I1 est de toute nécessité que les électeurs aient assez d'instruction pour discuter les questions politiques. De la le développement de Venseignement a tous ses degrés (primaire, secondaire, supérieur), et le budget, toujours important, consacré a VInstruction Publique depuis 1875. Toutefois cette évolution démocratique de la France a été prudente. Diverses causes ont, jusqu'ici, empéché la démocratie de dégénérer en démagogie : 1° Les religions. Les religions, enseignant la modération dans la satisfaction des désirs, le respect des

Conclusion 403 institutions et l'horreur des luttes sanglantes, ont naturellement ralenti l'évolution de la démocratie. Le rétablissement d'une ambassade de France au Vatican (1921), est le commencement d'un rapprochement entre I'Eglise Catholique et la démocratie, rapprochement nécessaire. 2° La défense nationale. Aucun gouvernement frangais n'a pu oublier la nécessité d'éviter le renouvellement du désastre de 1871. Aussi la préoccupation de la défense nationale a-t-elle toujours été primordiale dans Vesprit des hommes d'Etat. 3° Les institutions. L'armée et la marine, les administrations publiques, et l'Université, avec leur organisation propre et leurs réglemenis particuliers, échappent au controle direct du Parlement et ne dépendent de lui qu'indirectement, pour l'obtention des crédits nécessaires. Ces institutions se trouvent placées a l'abri des changements brusques et garantissent la stabilité sociale. C'est le méme besoin de stabilité qui a inspiré aux législateurs de 1875 la création du Sénat, chambre conservatrice. 4° Le morcellement de la propriété. Giuvre de la Révolution Francaise, qui facilite l'accés des travailleurs et de « l'épargne » a la propriété fonciére. II. L'UNITE DE L'HISTOIRE DE FRANCE Les révolutions du xvi? et du xIx° siécles n'ont pas modifié profondément le caractére frangais. L'évolution du gouvernement dans le sens démocratique est en partie l'ceuvre des rois du xvir° siécle qui ont privé la noblesse de son pouvoir politique pour le confier a la bourgeoisie, et en partie l'ceuvre de la culture littéraire du xv® siécle qui, tét ou tard, était susceptible d'engendrer l'esprit critique et l'esprit de réforme: en fait Fénelon et La Bruyére ont écrit cent ans exactement avant la révolution de 1789 : tous deux incarnaient déja l'esprit de réforme, faisaient déja le procés des institutions.

4.04. Conclusion Les tendances immuables de la politique frangaise sont les suivantes: 1° La politique des frontiéres naturelles. La France a toujours essayé de s'étendre jusqu'aux Pyrénées, a la Méditerranée, aux Alpes, au Jura et au Rhin. Les rois ont pratiqué cette politique, la Convention également, et Danton et Robespierre ont continué l'cuvre de Richelieu. Avec l'annexion de la Savoie et de Nice, au moment de la création du royaume d'Italie (1860), avec la reprise de l'Alsace et de la Lorraine (1918), avec la neutralité militaire de la Rhénanie et l'alliance franco-belge, cette politique a, a peu prés, atteint ses buts. 2° La politique de défense nationale. Le service militaire obligatoire en est la manifestation. 3° La politique de centralisation. Le pouvoir central a le contréle sur toute l'activité nationale; la République a achevé l'ceuvre de Louis XIV et de Napoléon. 4° Le protectionnisme. L'ceuvre de Colbert a survécu a toutes les révolutions, et les tarifs de 1892, révisés en 1927, n'ont fait que la consolider. 5° L'humanisme. Les rois du xvr et du xvi siécles avaient encouragé les lettres. La Convention, agrandissant leur ceuvre, avait créé un certain nombre d'établissements d'enseignement supérieur. Napoléon a réorganisé l'Université et 1'Institut. La littérature et la science du XIXx® siécle, surtout dans la seconde moitié, doivent beaucoup a ces institutions. La République a donné une extension considérable a l'enseignement « primaire ». Elle a d'ailleurs développé l'enseignement « supérieur » en perfectionnant le matériel scientifique des universités, et le « secondaire » en créant des lycées. Dans les établissements secondaires, les lettres occupent toujours la place d'honneur, et la classe finale (« Philosophie ») est celle ot les jeunes gens, 4gés de dix-sept a dix-huit ans, s'initient aux problémes qui ont passionné les penseurs de tous les siécles, et acquiérent, avec la connaissance des prin

Conclusion 405 cipales doctrines, le gofit des « idées générales ». Mais déja l' « Universitas » de Philippe-Auguste (1200) dans son « pays latin » de Paris, était 4 sa maniére, une cité humaniste, frangaise et plus tard internationale. (Sous le nom de « Cité Universitaire Internationale » elle a ressuscité en 19206.) On ne saurait mieux terminer cet ouvrage qu'en appliquant a la France une citation frangaise et une citation anglaise. Descartes écrivait : « Je pense, donc je suis », et, tant que la France vivra, il est permis de croire que son esprit demeurera, inventif et généreux. Et Meredith aura raison, qui écrivait delle (en décembre 1870) cet éloge éclaiant : An orb of Nations, radiating food For body and for mind alway. La philosophie francaise du xx° siécle est celle de V'Action et de la Vie.

INDEX (Les Extraits des Ecrivains sont imprimés en caractéres gras.) Abélard, 13. Aetius, 3. Afer, 2. Aiguillun, Duchesse de, 52. Ampere, 232. Amyot, 48. Angouléme, Duc de, 225, Anguetil-Duperron, 146. Antoine, André, 338, Arago, 202, 232. Artois, Comte de, v. Charles X. Auber, Daniel, 242. Augerau, 192. Augier, Emile, 336. Bailly, 189. Balzac, 53, 239-40, 283-5. Barrés, Maurice, 332. Barthélemy, Abbé, 146. Barye, 241. Bataille, Henry, 338. Baumann, Emile, 335. Bayard, 25. Bazaine, 298. Bazin, René, 335. Beaumarchais, 146, 165-70. Becque, Henry, 336. Belon, Pierre, 26. Béraud, 335. Bergson, Henri, 320, 348. 147, Berlioz, Hector, 242-3. Bernard, Claude, 311. —, Saint, 13. —, Tristan, 335, 337. Bernardin de Saint-Pierre, 146, 177-9. Bernhardt, Sarah, 337. Bernstein, Henry, 338, Berry, Duc de, 225, 228. Berthelot, Marcelin, 311. Berthollet, 201-2. Bizet, 344. Blandine, 2. Blane, Louis, 244. Boieldieu, 248. Boileau, 89, 98. Bordeaux, Henri, 335. Bossuet, 90-1, 118-9, 120-1, 122-3. Bouchardon, 142. Boucher, 142. Bougainville, 145. Boulanger, 303. Bourbaki, 298. Bourdaloue, 90. Bourget, Paul, 333, 352, 379, 385-8, 390-1. Boutroux, Emile, 319. Branly, 309. Brienne, 183. Brieux, 338. Brunehaute, 4. Brunetiére, Ferdinand, 348.

408 Buffon, Comte de, 145, 150, 153, 170, 174-5. Burnouf, 247. Calonne, 183. Capet, Hugues, 10. Carloman, 10. Carnot, Lazare, 191. —, Président, 303. Carpeaux, 342. Carriere, Eugene, 341. Casimir Périer, 230. Catherine de France, 19. Catherine de Médicis, 33. Cavaignac, 292. Caylus, Comte de, 146. Cazamian, Louis, 396-401. Chalgrin, 205. Champallion, 246. Chanzy, 298. Chapelain, 53. Chappe, 201. Chardin, 142. Charlemagne, 5, 6. Charles, fils de Charlemagne, 6. — le Chauve, 10. — le Simple, 10. — le Téméraire, 20. — Martel, 5. Charles IV, 13. — V, 17, 18. = Ville. == VII, 19, 20: == WN, a}, 25). — 1X, 33. — X, 225-8. Charpentier, Gustave, 346. Chateaubriand, Vicomte de, 203, 211-7, 221-2, 241. Chatelet, Marquise de, 137. Chénier, André, 203, 20911. Index Chevalier, 295. Choiseul, 133. Claudel, Paul, 325. Clemenceau, 301. Clodion, 3. Clotaire II, 4. Clotilde, 3. Clovis, 3, 4. Colbert, 47, 78. Coligny, 33. Colonne, Edouard, 343. Comte, Auguste, 243-4, 313. Condé, Prince de, 46. Condillac, 149. Condorcet, 144. Conrart, 53. Constantin, 2. Coquelin, Constant, 337, Corday, 189. Corneille, Pierre, 54, 60-8, 84, 87. Corot, Jean-Baptiste, 339. Couperin, 144. Courbet, Gustave, 340. Courteline, Georges, 337. Cousin, 31. —, Victor, 243, Coysevox, 93. Curie, Madame, 312. Cuvier, 202. 335, Dagobert, 4. — II, 5. Daguerre, 233. D’ Alembert, 144. D’ Angennes, Julie, 51. Danton, 186, 190. D’ Aubigné, Agrippa, 49. Daudet, Alphonse, 325-7, 369-70, 372-5. David, Félicien, 247. —, peintre, 205.

Index David, sculpteur, 241, De Brosse, 146. — Champagne, Philippe, 59. — Chantal, Jeanne, 50. — Curel, Francois, 337. — Goncourt, Edmond, 325, 326. — Heredia, José Maria, 322, 380-1. — Jussieu, Antoine et Bernard, 146. — la Fontaine, Jean, 88. — Lesseps, Ferdinand, 295. — Lionne, Hugues, 47, 78, ish — Maupassant, Guy, 330, 370-2. — Musset, Alfred, 236, 237, — Nerval, Gerard, 248. == Paul, Vincent, 50. — Porto-Riche, Georges,) coNe — Régnier, Henri, 324. — Saint-Cyran, 50, 51. — Sales, Francois, 50. — Stael, Madame, 203, 21821. — Tencin, Madame, 135. — Vigny, Altred, 236-7. — Warens, Madame, 139. Debrosse, Jacques, 58. Debussy, Claude, 345. Decazes, 225. Degas, Edgar, 340. Dekobra, Maurice, 335. Delacroix, 242. Delaroche, 242. Delarue - Mardrus, 324. Delcassé, 305. Delibes, 344. Delorme, 31. Denis, Saint, 2. 328, Lucie, 409 Descartes, René, 55-6, 68-9. Desfontaines, 150. D’Estaing, 148. Diderot, Denis, 140, 141, 149, 150. Donnay, Maurice, 338. Dorchain, Auguste, 324. Dreyfus, 303. Du Bellay, 30. — Deffand, Madame, 135. — Guesclin, 18. —— Tremblay, Joseph, 44. Ducerceau, 58. Dukas, Paul, 346. Dumas, Alexandre, 238. ==, WK, Bax. Dunois, 19. D’ Urfé, Honoré, 49. Durkeim, Emile, 319. Duruy, Victor, 317. Eléonore d’ Aquitaine, 11. Elisabeth, la Princesse, 189. Enghien, Due de, 194. Espinas, Alfred, 319. Kstaunié, 354, Estienne, 26. Eudes, Comte, 10. Faidherbe, 298. Falconet, 142. Fauret, Gabriel, 346. Fénelon, 82, 92, 127-9. Ferry, Jules, 302. Flammarion, Camille, 310. Flaubert, Gustave, 325, 376— 8. Fléchier, 90. Fleury, Cardinal, 132. Fontaine, 205. Fort, Paul, 324. Fouché, 198.

410 Fouillée, Alfred, 319, 320. Fourcroy, 201. Fourrier, 244. Fragonard, 142. France, Anatole, 331, 3625. Franck, César, 343. Francois I, 23, 24, 31, 32. Frédegonde, 4. Fustel de Coulanges, 361-2. Gabriel, 143. Gallus, 2. Gambetta, Léon, 296, 302. Garnier, Charles, 338. Gassendi, 57, 85. Gautier, 350. Gay-Lussac, 201, 202. Gelée, Claude, 58. Geneviéve, Saint, 3. Geoffrin, 135. Girardin, 231. Goujon, 31. Gounod, Charles, 343. Gournay, 150. Grasse, 148. Gregh, Fernand, 324. Greuze, 142. Grévy, Jules, 292, 296, 302. Gros, 205. Guillaume, de Champeaux, 13; — de Lorris, 14. — de Sens, 16. — Duc de Normandie, 10. Guise, Duc de, 24. Guizot, 227, 230, 245. Halévy, 295. Haussman, Baron, 295. Hebert, 190. Helvetius, 141. Index Hémon, Louis, 332. Henri II, 24. — Il, 33, 34. — IV, 33, 34, 35, 43, 49. — V, 228, 300. Henriette Marie de France, 44, 94, Herder, 248. Héré, 143. Hermant, Abel, 333. Hervieu, 337. Hoche, 192. Holbach, Baron de, 141. Houdon, 143. Hugues le Bourguignon, 16. — de Lionne, 47, 78, 79. - Humbert, 192. Huysmans, Joris Karl, 329, 330. Jammes, Francis, 324. Jansen, 50-1. Jean Sans Terre, 11. Jean II, 17. —, Duc de Bourgogne, 18. Jeanne d' Are, 19. Jehan de Meung, 14. Joséphine, 195. La Bruyére, 82, 92, 98-9, 113-4, 115-6, 119-20, 121-2, 123-7. — Fayette, Madame de, 90. — Fayette, 148, 184, 227. — Rochefoucauld, 114-5. Laennec, 232. Laforgue, Jules, 324. Lagrenne, 149. Lahire, 19. Lamarck, 347. Lamartine, 231, 236, 258-4, 256-8. Lamoureux, Charles, 343.

Index Lancret, 142. Lapérouse, 145, Laplace, 202. Latour, 142. Lavoisier, 144, 145. Le Tellier, 47. — Tellier de Louvois, 47, 78. Leblond, 148. Lebon, 202, 233. Lebrun, Charles, 93. Leconte de Lisle, Charles, 322, 379-80. Ledru-Rollin, 231. Lefévre, 31, 32. Lefuel, 339. Léonard de Vinci, 30. Lesage, 146. Lescot, 31. Lesueur, Eustache, 59. Letourneur, 150. Leverrier, 232. L' Hopital, 33. Lorrain, Claude, 59. Lothaire, fils de Charlemagne, 6. —, petit-fils de Charles le Simple, 10. Loti, Pierre, 332, 365-6, 382-3. Louis, architecte, 143, Louis Napoléon, »v., léon ITT. Louis Philippe, 227-231. Louis le Pieux, 6. Louis II, 10. — III, 10. — IV, 10. —"V, 10. Vil et Ts Vat: 2215 1 — IX, 11, 16. — X, 13. Napo411 Louis XI, 20. — XII, 24, 25, 31. XGA = OnrUs — XIV, 43, 47, 77-84, 93. SRV sean — XVI, 133, 151, 152, 182. -FXVUOIN 9 197 ete 224. Lulli, 84. Luynes, Due de, 43, 44. Machault, 154. MacMahon, 298, 302. Maeterlinck, Maurice, 324. Maintenon, Marquise de, SL 3T: Malebranche, 56, 93-4. Malherbe, 53. Mallarmé, Stéphane, 323, 381. | Manet, Edouard, 340. Mansard, Francois, 58. Mansart, Hardouin, 92. —, Jules, 92. Marat, 187. Marcel, Etienne, 18. Marguerite d' Anjou, 19. -— de Navarre, 29. Margueritte, Paul et Victor, 334, Maria Leczinska, 133. Marie Antoinette, 133. Marie de France, 14. Marie de Médicis, 43. Marie Louise, 195. Marie Thérése, 47. Mariette, 317. Mariotte, 93. Marivaux, 146, 147. Marot, Clément, 29. Martignac, 226. Martin, Henri, 341. Mascaron, 90.

412 Masséna, 193. Massenet, 344. Massillon, 90. Mathieu de Noailles, Comtesse, 324. Maurois, André, 335. Mazarin, Duchesse de, 95. —, Jules, 43, 46—7, 59. Méhue, 205. Meilhac, 295. Mérovée, 3. Michelet, 241, 245-7, 288-9. Mignard, 92. Mignet, 226, 245. Millet, Francois, 339. Mirabeau, Comte de, 136, 184-5, Moliére, 82, 85, 96-7, 99108, 105-13, 117-8. Monet, Claude, 340. Monge, 202. Montaigne, Michel de, 27, 28-9, 39-42. Montesquieu, Charles de, 136, 137, 150, 155-9, 172. Moréas, Jean, 324, Moreau, Gustave, 341. Musset, 237, 261-8. Napoléon Bonaparte, 191, IGE — III, 229, 293-9. Necker, 183, 184. Niepce, 233. Oppert, 318. Orléans, Duc de, 79. Palissy, Bernard, 26, 31. Papin, 93. Pascal, Blaise, 56-7, 69-75. Pasteur, Louis, 311-12. Pépin, 5. Index Percier, 205. Perrault, Claude, 92, 93. Philippe I, 10, — I], 11. — III, 12 — IV, 11, 12. == \6 116 SIE NR. — Duc de Bourgogne, 18, 19. Picard, 93. Pichegru, 192. Pierre de Ronsard, 29, 38. Pigalle, 142. Pilon, 31. Pléiade, la, 30, 54. Poincaré, Henri, 310. —, Président, 305. Polignac, 194, 226. Pompadour, Marquise de, 138. Pothin, 2. Poussin, Nicholas, 58. Prévost, Abbé, 146, 150. —, Marcel, 334. Proudhon, 244. Proust, Marcel, 334. Provence, Comte de, v. Louis XVIII. Prudhon, 205. Puvis de Chavannes, 341. Quentin, Saint, 2. Quesnay, 150. Quinet, Edgar, 246, 247. Rabelais, 27, 28, 36-8. Racine, Jean, 82, 103-5. Rambouillet, Marquise de, 51. Rameau, 144, Rance, Maurice, 345, 86-7,

Index Régnier, Mathurin, 49. Rémy, 4. Renan, Ernest, 315-7, 357 — 60, 389-90. Renard, Jules, 334. Renoir, Auguste, 341. Renouvier, Charles, 319. Ribot, Théodule, 319. Richelieu, Armand du Plessis de, 43, 44-6, 53, 54. —, Duc de, 225. Richemont, 19. Rimbaud, Arthur, 323-4. Robert, Comte d' Anjou, 10. Robespierre, 141, 188. Rochambeau, 148. Redenbach, Georges, 324. Rodin, Auguste, 342. Roland, 5. Rostand, Edmond, 337. Rotrou, Jean, 54. Rousseau, Jean Jacques, 136, 139-42, 155, 173-4, 175-7, 234. — Théodore, 339. Saint-Evremont, Chevalier de, 95. Saint-Lambert, 150. Saint-Saens, Camille, 343-4. Saint-Simon, 244. —, Duc de, 90. Sainte-Beuve, 236. Samain, Albert, 324. Sand, George, 239-40, 276. Saturnin, Saint, 2. Sauvage, 233. Savelli, Julia, 51. Scarron, 81. Scheffer, Ary, 242. Schmitt, Florent, 346. . Seribe, 248. 413 Seudeéry, 49. Seguin, 233. Sévigné, Marquise de, 90. Siéyés, 183-4, 193. Signac, Paul, 341. Silhouette, 134. Simon, Jules, 302. Soufflot, 143. Stendhal, 239, 240. Suffren, 148. Sulby-Prudhomme, 322,384. Taine, Hippolyte Adolphe, 313-4, 351-2, 355-6, 391-5. Talleyrand, 197, 208. Pardes 39: Terray, 134. Tharaud, fréres Jérdme et Jean, 332, Thibault de Champagne, 14. Thierry, Augustin, 245, 286-8. Thiers, 227, 245, 300. Thomas, Ambroise, 343. Tocqueville, Comte Alexis de, 317, 360-1. Trogus, Pompeius, 2. Turenne, 46. Turgot, 182. + Valéry, Paul, 324. Valois, architecte, 149. Vauban, 91. Vaugelas, 53. Vendome, Due de, 83. Vercingétorix, 2. Verhaeren, Emile, 324. Verlaine, Paul, 323, 382. Victor Hugo, 236, 237, 248, 259-60, 264-75, 296, 321.

414: Vigée-Lebrun, 142. Vigny, 237, 249, 251-3, 255-6, 263-4, 277-83. Villars, 83. Villéle, Duc de, 225. Viollet Le Duc, 241. Visconti, 339. Voiture, 52, 53. Volney, 217-8. Index Voltaire, 136-9, 148-50, 154-5, 160-5, 171, 172-3. Vouet, Simon, 58. Watteau, 142. Xaintrailles, 19. Zola, Emile, 327-8, 330, 366-9, 384-5.

ACHEVE D’IMPRIMER LE 12 avrit 1930 suR LES PRESSES DE L’IMPRIMERIE FRANGAISE DE L’EDITION, 12, RUE DE L’ABBE-DE-L’EPEE, PARIS-V*.

WITHDRAWN FROM STOCK QMUL LIBRARY

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

Later ab We i, 9 od t Hh vise es aU Rl ay rey J pie fey & Wipes i ibpepata Pian Hele GTS ay a a I Hea? 3 ‘a o he re be Ya ipaitete Rie j : j \ rc) i i ; Te 1M ; paitena i ta ¥ Fathi ay f : L aN: #4 a H Hhun a ousting hay a i crit site wea iutay, fi ey ; . eh ult Ey Cites . he toad uae jens 5 brea | a 5 pei ri Hare ay, , arty ren LEN Ri prt) Rey ctu ; Es} “f Hage ee Edges Sf i Swart igs ‘ iPS Eg dy eA a r Ay ji R i rf MMe ag edad a Pah ie ‘ aaa ap it yey : abla dats eng Nap ‘ trios 3 ; ee nvr dak, Eye y tary) é Habis bce ene aa Pie Cass SUS ashore aS ah 4 Pe 3. tel :



